

No. 111.

SAINT MARTIN

Cha: Aug: Tilke[?]





SIDNEY EDWARD BOUVERIE BOUVERIE-PUSEY.

TABLEAU NATUREL
des Rapports qui existent entre DIEU, l'Homme & l'Univers.

..... Expliquer les choses par l'homme, & non l'homme par les choses.
Des Erreurs & de la Vérité, par un PH... INC... p. 9.

Par Saint-Martin

Premiere Partie.

A EDIMBOURG.

1782.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Avis des Editeurs.

Sur les marges du Manuſcrit de cet Ouvrage , que nous tenons d'une perſonne inconnue , il exiſtoit un grand nombre d'Additions d'une écriture différente. Ayant obſervé que non ſeulement ces Additions ne lioient point le diſcours , mais que quelquefois même elles en interrompoient le fil ; que d'ailleurs elles étoient d'un genre particulier qui ſemble différer de celui de l'Ouvrage , nous avons cru devoir les déſigner par des guillemets placés au commencement & à la fin des différens morceaux de ce genre : en ſorte que s'ils ne ſont point de l'Auteur , & qu'ils aient été ajoutés par quelqu'un à qui il auroit confié ſon Manuſcrit , chacun pourra facilement les diſcerner.

Table.

Premiere Partie.

Seconde Partie.

TABLEAU

Naturel

Des Rapports qui existent entre DIEU, *l'*HOMME *& l'*UNIVERS.

I.

LES Vérités fécondes & lumineuses, existeroient moins pour le bonheur de l'homme que pour son tourment, si l'attrait qu'il se sent pour elles, étoit un penchant qu'il ne pût jamais satisfaire. Ce seroit même une contradiction inexplicable, dans le premier *Mobile*, auquel tiennent radicalement ces Vérités, qu'ayant voulu les dérober à nos regards, il les eût écrites dans tout ce qui nous environne, ainsi qu'il l'a fait dans la force vivante des élémens; dans l'ordre & l'harmonie de toutes les actions de l'univers, & plus clairement encore, dans le caractere distinctif qui constitue l'homme.

Il est bien plus conforme aux loix de cette Cause primitive, de penser qu'elle n'a pas multiplié à nos yeux les rayons de sa propre

lumiere, pour nous en interdire la connoiſſance & l'uſage ; & que ſi elle a placé près de nous, & dans nous-mêmes tant d'objets inſtructifs, c'eſt pour nous les donner à méditer & à comprendre ; & afin de nous amener, par leur moyen, à des réſultats éclatans & généraux, qui puſſent calmer nos inquiétudes & nos deſirs.

Ces Vérités ceſſeroient de nous paroître inacceſſibles, ſi par des ſoins attentifs & intelligens, nous ſavions ſaiſir le fil, qui nous eſt ſans ceſſe préſenté ; parce que ce fil correſpondant de la lumiere à nous, rempliroit alors le principal objet qu'elle ſe propoſe, qui eſt ſans doute de nous rapprocher d'elle, & de réunir les deux extrêmes.

Pour concourir à un but ſi important, commençons par diſſiper les doutes qui ſe ſont élevés ſur la vraie nature de l'homme, parce que c'eſt de là que doit réſulter la connoiſſance des loix & de la nature des autres Êtres.

L'homme ne peut donner l'exiſtence à aucune œuvre matérielle, ſans y procéder par des actes, qui en ſont, pour ainſi dire, les Puiſſances créatrices, & qui, malgré qu'ils s'operent intérieurement & d'une maniere inviſible, ſont néanmoins auſſi faciles à diſtinguer par leur rang ſucceſſif que par leur

différentes propriétés : par exemple, avant que d'élever un édifice, j'en ai conçu le plan ou la pensée, j'ai adopté ce plan, & enfin j'ai fait choix des moyens propres à le réaliser.

Il est évident que les facultés invisibles par lesquelles j'ai eu le pouvoir de produire cette œuvre, sont, par leur nature, très-supérieures à leur résultat, & qu'elles en sont tout-à-fait indépendantes. Car cet édifice auroit pu ne pas recevoir l'existence, sans que les facultés qui me rendoient capable de la lui donner, en fussent altérées. Depuis qu'il l'a reçue, elles conservent la même supériorité, puisqu'ayant le pouvoir de le détruire, ne le pas détruire, c'est en quelque sorte lui continuer l'existence ; enfin, s'il venoit à périr, les facultés qui lui ont donné l'Etre, resteroient après lui ce qu'elles étoient avant, & pendant sa durée.

Non seulement ces facultés sont supérieures à leurs productions ; mais je ne puis me dispenser de reconnoître qu'elles sont supérieures & étrangeres à mon propre corps, parce qu'elles operent dans le calme de tous mes sens, parce que mes sens peuvent bien en être les organes & les ministres, mais non le principe radical & générateur ; parce que mes sens n'agissent que par impulsion, au lieu que mon être intellectuel agit par délibération ; parce que mes facultés in-

tellectuelles ont un pouvoir réel ſur mes ſens, en ce qu'elles en étendent les forces & l'uſage par les différens exercices que ma volonté peut leur impoſer; au lieu que mes ſens n'ont qu'un pouvoir paſſif ſur ces facultés, celui de les abſorber: parce qu'enfin, en Géométrie, la préciſion la plus ſcrupuleuſe & la plus ſatisfaiſante pour les ſens, laiſſe toujours quelque choſe à deſirer à la penſée, comme dans cette multitude de figures dont nous connoiſſons les rapports & les relations corporelles; mais dont les nombres & les rapports vrais ſont abſolument hors du ſenſible.

Cette marche des œuvres de l'homme doit nous éclairer ſur des objets d'un ordre ſupérieur; car ſi nos faits les plus matériels & les plus éloignés de la *Vie*, tiennent ainſi leur être, de puiſſances ſtables & permanentes qui en ſont les agens néceſſaires, pourrions-nous refuſer d'admettre que des réſultats matériels plus parfaits, tels que l'exiſtence de la Nature phyſique générale & particuliere, ſont également le produit de Puiſſances ſupérieures à ces réſultats? Plus une œuvre renferme de perfections, plus elle en indique dans ſon Principe générateur. Pourquoi nous défierions-nous donc de cette idée à la fois ſimple & vaſte, qui nous offre une ſeule & même loi pour la production des choſes, quoi-

qu'elles ſoient toutes diſtinguées par leur action & par leur caractere fondamental ?

La ſupériorité des productions de la Nature ne les diſpenſe donc pas d'être le réſultat de Puiſſances ou facultés analogues, en eſſence & en vertu, à celles qui ſe manifeſtent néceſſairement dans l'homme, pour la production de toutes ſes œuvres. Car, quoique ces œuvres ne ſoient formées que par des tranſpoſitions ou modifications, on ne peut ſe diſpenſer de les regarder comme des eſpeces de créations, puiſque par ces divers arrangemens & combinaiſons de ſubſtances matérielles, nous réaliſons des objets qui n'exiſtoient auparavant que dans leurs principes.

Si l'édifice univerſel de la Nature ne peut être que l'œuvre viſible de facultés antérieures à ſa production, nous avons la même certitude de l'exiſtence de ces facultés, que de la réalité de celles qui ſe manifeſtent en nous ; & nous pouvons affirmer que les faits de la Nature étant matériels comme les nôtres, quoique d'un ordre ſupérieur, les organes phyſiques de la Nature univerſelle ne doivent pas plus connoître les facultés qui les ont créés & qui les dirigent, que ni nos œuvres, ni notre corps ne connoiſſent celles que nous ſavons évidemment exiſter en nous.

De même l'œuvre univerſelle de ces facultés

invisibles, leur résultat, la Nature enfin pourroit n'avoir jamais existé, elle pourroit perdre l'existence qu'elle a reçue, sans que les facultés qui l'ont produite, perdissent rien de leur puissance ni de leur indestructibilité, puisqu'elles existent indépendamment de leurs productions matérielles, comme mes facultés invisibles existent indépendamment des œuvres que je produis.

,, Arrêtons-nous un moment, & lisons dans l'Univers même, la preuve évidente de l'existence de ces Puissances Physiques, Supérieures à la Nature."

,, Quel que soit le centre des révolutions des Astres *errans*, leur loi leur donne à tous une tendance à ce centre commun, par lequel ils sont également attirés."

,, Cependant nous les voyons conserver leur distance de ce centre, s'en approcher tantôt plus, tantôt moins, selon des loix régulieres, & ne jamais le toucher, ni s'unir à lui."

,, Envain l'on oppose l'attraction mutuelle de ces Astres planétaires, qui fait que se balançant les uns par les autres, ils se soutiennent mutuellement & résistent tous par-là à l'attraction centrale; il resteroit toujours à demander, pourquoi l'attraction mutuelle & particuliere de ces Astres, ne les joint pas d'abord les uns aux autres, pour les précipiter tous ensuite vers le centre commun

de leur attraction générale ; car si leur balancement & leur soutien dépend de leurs différens aspects, & d'une certaine position respective ; il est sur que par leurs mouvemens journaliers cette position varie , & qu'ainsi depuis long-temps, leur loi d'attraction auroit du être altérée , de même que le phénomene de permanence qu'on leur attribue."

,, On pourroit avoir recours aux Eto les fixes , qui, malgré l'énorme distance où elles sont des autres Astres, peuvent influer sur eux, les attirer comme ceux-ci attirent leur centre commun, & les soutenir ainsi dans leurs mouvemens. Cette idée paroîtroit grande, sage ; elle sembleroit entrer naturellement dans les loix simples de la saine physique. Mais dans le vrai , elle ne feroit que réculer la difficulté."

,, Quoique les Etoiles fixes paroissent conserver la même position , nous sommes si éloignés d'elles, que nous n'avons sur ce point qu'une science de conjecture."

,, En second lieu, quand il seroit vrai, qu'elles sont fixes , comme elles le paroissent, on ne pourroit nier , qu'en différens endroits du Ciel , il n'ait paru de nouvelle Etoiles , qui ensuite ont cessé de se montrer ; & je ne cite que celle qui fût remarquée par plusieurs Astronomes en 1572, dans la constellation de Cassiopée ; elle égala

d'abord en grandeur la claire de la Lyre, puis Sirius, & devint presque aussi grande que Venus Périgée, de sorte qu'on la voyoit à la vue simple en plein midi. Mais ayant perdu peu à peu sa lumiere, on ne l'a plus revue. D'après d'autres observations, on a présumé qu'elle avoit fait des apparitions précédentes, que sa période pourroit être de trois cents & quelques années, & qu'ainsi elle pourroit reparoître sur la fin du dix-neuvieme siecle."

„ Si nous observons de telles révolutions, de tels changemens, parmi les Etoiles fixes, on ne peut douter que quelques-unes d'entr'elles n'aient un mouvement. Il est certain aussi que la variation d'une seule de ces Etoiles doit influer sur la région à laquelle elle appartient, & y porter assez de préponderance pour en déranger l'harmonie locale."

„ Si l'harmonie locale peut se déranger dans une des régions des Etoiles fixes, ce dérangement peut s'étendre à toutes leurs régions. Elles pourroient donc cesser de garder constamment leur position respective, & céder à la force de l'attraction générale qui les réunissant comme tous les autres Astres à un centre commun, anéantiroit successivement le systême de l'Univers."

„ On ne voit point arriver de semblables dé-

ſaſtres; & ſi la Nature s'altere, c'eſt d'une maniere lente, qui laiſſe toujours un ordre apparent régner devant nos yeux. Il y a donc une force phyſique inviſible, ſupérieure aux Etoiles fixes, comme celles-ci le ſont aux planettes, & qui les ſoutient dans leur eſpace, comme elles ſoutiennent tous les Etres ſenſibles renfermés dans leur enceinte. Joignant donc cette preuve aux raiſons d'analogie que nous avons déja établies, nous repeterons que l'univers n'exiſte que par des facultés créatrices, inviſibles à la Nature, comme les faits matériels de l'homme ne peuvent être produits que par ſes facultés inviſibles; qu'au contraire les facultés créatrices de l'univers ont une exiſtence néceſſaire & indépendante de l'univers, comme mes facultés inviſibles exiſtent néceſſairement & indépendamment de mes œuvres matérielles."

Tout ſe réunit ici pour démontrer la ſupériorité de l'homme, puiſqu'il trouve dans ſes propres facultés, de quoi s'élever juſqu'à la démonſtration du Principe actif & inviſible dont l'univers reçoit l'exiſtence & ſes loix; puiſque dans les œuvres même matérielles qu'il a le pouvoir de produire, il trouve la preuve que ſon Etre eſt d'une nature impériſſable.

Qu'on n'oppoſe point à ces réflexions, les actes

ſenſibles & matériels qui ſont communs à l'homme & à la bête. En parlant de ſes œuvres, nous n'avons point eu en vue ces actes naturels qui l'aſſimilent aux animaux, mais ces actes de génie & d'intelligence, qui le diſtingueront toujours par des caracteres frappans & par des ſignes excluſifs.

Cette différence de l'être intellectuel de l'homme d'avec ſon être ſenſible, ayant été démontrée avec une entiere évidence, dans l'écrit dont j'ai tiré l'épigraphe de cet Ouvrage, nous nous bornerons à faire remarquer ici, que nous ne pouvons faire exécuter la moindre de nos volontés, ſans nous convaincre que nous portons par-tout avec nous-mêmes *le Principe de l'être & de la vie.* Or comment *le Principe de l'être & de la vie* pourroit-il périr ?

Cependant, malgré ce caractere diſtinctif, l'homme eſt dans une dépendance abſolue, relativement à ſes idées phyſiques & ſenſibles. On ne peut nier qu'il ne porte en lui toutes les facultés analogues aux objets qu'il peut connoître ; car que ſont toutes nos découvertes, ſinon la vue intime & le ſentiment ſecret du rapport qui exiſte entre notre propre lumiere & les choſes mêmes ; néanmoins nous ne pouvons avoir l'idée d'aucun objet ſenſible, ſi cet objet ne nous communique ſes impreſſions ; & nous en avons la

preuve en ce que le défaut de nos ſens nous prive, ſoit en entier, ſoit en partie, de la connoiſſance des objets qui leur ſont relatifs.

Il eſt vrai que ſouvent, par comparaiſon, par la ſeule analogie, les idées premieres nous conduiſent à des idées ſecondes, & que par une ſorte d'induction, la connoiſſance des objets préſens nous fait former des conjectures ſur des objets éloignés; mais alors nous ſommes encore ſoumis à la même loi, puiſque c'eſt toujours le premier objet connu, qui ſert de mobile à ces penſées, & que ſans lui, ni l'idée ſeconde, ni l'idée premiere n'auroient été produites en nous.

Il eſt donc certain, qu'en ce qui concerne les objets ſenſibles & les idées qui leur ſont analogues, l'homme eſt dans une véritable ſervitude; principe dont nous tirerons dans la ſuite de nouvelles lumieres ſur ſa véritable loi.

Indépendamment des idées que l'homme acquiert journellement des objets ſenſibles, par l'action de ces objets ſur les ſens, il a des idées d'une autre claſſe; il a celle d'une loi, d'une Puiſſance qui dirige l'univers & ces mêmes objets matériels; il a celle de l'ordre, qui doit y préſider; il tend enfin, comme par un mouvement naturel, vers l'harmonie, qui ſemble les engendrer & les conduire.

Il ne peut ſe créer une ſeule idée; & cependant il a celle d'une force & d'une ſageſſe ſupérieure, qui eſt à la fois comme le terme de toutes les actions & de toutes les loix, le lien de toute harmonie, le pivot & le centre d'où émanent & où aboutiſſent toutes les *Vertus* des Etres. Car tel eſt le véritable réſultat de tous les ſyſtêmes, de tous les dogmes, de toutes les opinions, même les plus abſurdes, ſur la nature des choſes & ſur celle de leur Principe. Il n'eſt aucune doctrine, ſans en excepter l'Athéiſme, qui n'ait pour but cette étonnante *Unité*, comme nous le verrons dans la ſuite.

Si ces dernieres idées forment une claſſe abſolument différente de celles que nous avons des choſes matérielles : ſi aucun des objets ſenſibles ne peut les produire ; puiſque les animaux les plus parfaits n'en annoncent point de ſemblables, quoiqu'ils vivent tous, ainſi que l'homme, au milieu de ces objets ; ſi, en même temps, aucune idée dans l'homme ne ſe réveille que par des moyens qui ſont hors de lui, il réſulte que l'homme eſt dans la dépendance, pour ſes idées intellectuelles, comme pour ſes idées ſenſibles ; & que, dans l'un & l'autre ordre, quoiqu'il ait en lui le germe de toutes ces idées, il eſt forcé d'attendre que des réactions extérieures viennent les animer & les faire naître. Il n'en eſt ni le maître,

ni l'auteur, & avec le deſſein de s'occuper d'un objet quelconque, il ne peut, malgré ſes efforts, s'aſſurer de remplir ſon but, & de n'en être pas detourné par mille idées étrangeres.

Nous ſommes tous expoſés à recevoir involontairement de ces idées déréglées, pénibles & importunes, qui nous pourſuivent, comme malgré nous, par des inquiétudes, par des doutes de toute eſpece, & qui viennent ſe mêler à nos jouiſſances intellectuelles les plus ſatisfaiſantes.

De tous ces faits, il réſulte que ſi les œuvres matérielles de l'homme ont démontré en lui des facultés inviſibles & immatérielles, antérieures & néceſſaires à la production de ces œuvres; & que, par la même raiſon, l'œuvre matérielle univerſelle, ou la Nature ſenſible, nous ait démontré des facultés créatrices, inviſibles & immatérielles, extérieures à cette Nature, & par leſquelles elle a été engendrée; de même, les facultés intellectuelles de l'homme ſont une preuve inconteſtable qu'il en exiſte encore d'un ordre bien ſupérieur aux ſiennes, & à celles qui créent tous les faits matériels de la Nature: c'eſt-à-dire, qu'indépendamment des facultés créatrices univerſelles de la nature ſenſible, il exiſte encore hors de l'homme, des facultés intellectuelles & penſantes, analogues à ſon être, & qui produiſent en lui les penſées; car les mo-

biles de sa pensée n'étant pas à lui, il ne peut trouver ces mobiles que dans une source intelligente, qui ait des rapports avec son être; sans cela, ces mobiles n'ayant aucune action sur lui, le germe de sa pensée demeureroit sans réaction, & par conséquent sans effet.

Cependant, quoique l'homme soit passif, dans ses idées intellectuelles comme dans ses idées sensibles, il lui reste toujours le privilege d'examiner les pensées qui lui sont présentées; de les juger, de les adopter, de les rejetter, d'agir ensuite conformément à son choix; & d'espérer, au moyen d'une marche attentive & suivie, d'atteindre un jour à la jouissance invariable de la pensée pure, toutes choses qui dérivent naturellement de l'usage de la liberté.

Mais il faut bien distinguer la liberté ainsi dirigée, d'avec la volonté esclave des penchans, forces, ou influences qui déterminent ordinairement les actes de l'homme. La liberté est un attribut qui lui est propre, & qui appartient à son être, tandis que les causes de ses déterminations lui sont étrangeres.

Nous la considérerons donc ici sous deux faces; comme principe & comme effet. Comme principe, la liberté est la vraie source de nos déterminations; c'est cette faculté qui est en nous de suivre la loi qui nous est imposée, ou d'agir en opposition à

cette loi : c'eſt enfin la faculté de reſter fideles à la lumiere qui nous eſt ſans ceſſe préſentée. Cette *liberté principe* ſe manifeſte dans l'homme, même lorſqu'il s'eſt rendu eſclave des *influences* étrangeres à ſa loi. Alors on le voit encore, avant de ſe déterminer, comparer entr'elles les diverſes impulſions qui le dominent, oppoſer ſes habitudes & ſes paſſions les unes aux autres, & choiſir enfin celle qui a le plus d'attraits pour lui.

Conſidérée comme effet, la liberté ſe dirige uniquement d'après la loi donnée à notre nature intellectuelle ; alors elle ſuppoſe l'indépendance, l'exemption entiere de toute *action*, *force* ou *influence* contraire à cette loi ; exemption que peu d'hommes ont connue. Sous ce point de vue, où l'homme n'admet aucun autre motif que ſa loi, toutes ſes déterminations, tous ſes actes ſont l'effet de cette loi qui le guide, & c'eſt alors ſeulement qu'il eſt vraiment libre, n'étant jamais détourné par aucune impulſion étrangere de ce qui convient à ſon Etre.

Quant à l'Etre principe, à cette force penſante univerſelle, ſupérieure à l'homme, de laquelle nous ne pouvons ſurmonter ni éviter l'action, & dont l'exiſtence eſt démontrée par l'état paſſif où nous ſommes envers elle, relativement à nos penſées ; ce premier Principe a auſſi une liberté qui differe eſſentiellement de celle des au-

tres Êtres ; car étant lui-même ſa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter, & ſa liberté n'eſt expoſée à aucune entrave ou impulſion étrangere. Ainſi il n'a pas cette faculté funeſte, par laquelle l'homme peut agir contre le but même de ſon exiſtence. Ce qui démontre la ſupériorité infinie de ce Principe univerſel, & Créateur de toute loi.

Ce Principe ſuprême, ſource de toutes les Puiſſances, ſoit de celles qui vivifient la penſée dans l'homme, ſoit de celles qui engendrent les œuvres viſibles de la nature matérielle ; cet Etre néceſſaire à tous les autres Etres, germe de toutes les actions, de qui émanent continuellement toutes les exiſtences ; ce terme final, vers lequel elles tendent, comme par un effort irréſiſtible, parce que toutes recherchent *la Vie ;* cet Etre, dis-je, eſt celui que les hommes appellent généralement DIEU.

Quelles que ſoient les idées étroites que la groſſiere ignorance s'en eſt formée chez les différens Peuples, tous les hommes qui voudront deſcendre en eux-mêmes, & ſonder le ſentiment indeſtructible qu'ils ont de ce Principe, reconnoîtront qu'il eſt le BIEN par eſſence, & que tout bien provient de lui ; que le mal n'eſt que ce qui lui eſt oppoſé ; qu'ainſi il ne peut pas vouloir

le

le mal, & qu'au contraire il procure ſans ceſſe à ſes productions, par l'excellence de ſa nature, toute l'étendue de bonheur dont elles ſont ſuſceptibles, relativement à leurs différentes claſſes, quoique les moyens qu'il emploie ſoient encore cachés à nos regards.

Je ne tenterai pas de rendre plus ſenſible la nature de cet Être, ni de pénétrer dans le Sanctuaire des *Facultés divines* ; il faudroit, pour y parvenir, connoître quelqu'un des nombres qui les conſtituent : or comment ſeroit-il poſſible à l'homme de ſoumettre la Divinité à ſes calculs & de fixer ſon NOMBRE principal ? Pour connoître un nombre principal, il eſt néceſſaire d'avoir au moins une de ſes aliquotes : & quand, pour repréſenter l'immenſité des Puiſſances divines, nous remplirions un livre, tout l'Univers, de ſignes numériques, nous n'en aurions pas encore la premiere aliquote, puiſque nous pourrions toujours y ajouter de nouveaux nombres, c'eſt-à-dire, que nous trouverions toujours dans cet Etre, de nouvelles *Vertus*.

D'ailleurs il faut dire ici de DIEU, ce que nous aurions pu dire de l'Etre inviſible de l'homme. Avant de ſonger à découvrir ſes rapports & ſes loix, nous avons dû nous convaincre de ſon exiſtence, parce que, être, ou avoir tout en ſoi, ſelon ſa claſſe, ce n'eſt qu'une ſeule &

même chofe; en forte qu'avoir reconnu la nécef-fité & l'exiftence du Principe éternel de l'infini, c'eft lui avoir attribué en même temps toutes les facultés, perfections & puiffances, que doit avoir en foi cet Etre univerfel, quoiqu'on ne puiffe en concevoir ni le nombre ni l'immenfité. Ces premiers pas étant affurés, effayons de découvrir de nouveaux rapports par la confidération de la Nature phyfique.

2.

Pourrions-nous contempler fans admiration le fpectacle de l'Univers? Le cours régulier de ces flambeaux errans, qui font comme les ames vifibles de la Nature; cette efpece de création journaliere que leur préfence opere fur toutes les Régions de la Terre, & qui fe renouvelle dans les mêmes climats à des époques conftantes; les loix inaltérables de la pefanteur & du mouvement, rigoureufement obfervées dans les chocs les plus confus, & dans les révolutions les plus orageufes. Voilà fans doute des merveilles qui fembleroient donner à l'Univers des droits aux hommages de l'homme.

Mais en nous offrant ce fpectacle majeftueux d'ordre & d'harmonie, il nous manifefte encore plus évidemment les fignes de la confufion, &

nous sommes obligés de lui donner, dans notre pensée, le rang le plus inférieur: car il ne peut influer sur les facultés actives & créatrices auxquelles il doit l'existence, & il n'a pas de rapport plus direct & plus nécessaire avec Dieu, à qui appartiennent ces facultés, que nos œuvres matérielles n'en ont avec nous. L'Univers est, pour ainsi dire, un être à part; il est étranger à la Divinité, quoiqu'il ne lui soit ni inconnu, ni même indifférent. Enfin, il ne tient point à l'essence divine, quoique Dieu s'occupe du soin de l'entretenir & de le gouverner. Ainsi il ne participe point à la perfection, que nous savons appartenir à la Divinité; il ne forme point unité avec elle; par conséquent il n'est pas compris dans la simplicité des loix essentielles & particulieres à la Nature Divine.

Aussi apperçoit-on par-tout dans l'Univers, des caracteres de désordre & de difformité; ce n'est qu'un assemblage violent de sympathies & d'antipathies, de similitudes & de différences, qui forcent les Etres à vivre dans une continuelle agitation, pour se rapprocher de ce qui leur convient, & pour fuir ce qui leur est contraire: ils tendent sans cesse à un état plus tranquille. Les corps généraux & particuliers n'existent que par la subdivision & le mélange de leurs principes constitutifs; & la mort de ces corps n'arrive que

lorsque les émanations de ces principes, qui étoient mutuellement combinées, se dégagent & rentrent dans leur unité particuliere. Enfin, pourquoi tout se dévore-t-il dans la création, si ce n'est parce que tout tend à l'unité d'où tout est sorti ?

“ Nous voyons même un Type frappant de la confusion & de la violence où est toute la Nature, par cette loi physique qui, quatre fois par jour, agite le bassin des mers, & ne leur a pas laissé un instant de calme depuis l'origine des choses ; image caractéristique par laquelle l'homme peut, au premier coup d'œil, expliquer l'énigme de l'Univers. ”

Comment s'est-il donc trouvé des hommes assez peu attentifs, pour assimiler à Dieu, cet Univers physique, cet être sans pensée, sans volonté, à qui l'action même qu'il manifeste est étrangere ; cet être, enfin, qui n'existe que par des divisions & par le désordre ?

Les mélanges dont la Nature physique est formée, ont-ils quelques rapports avec le caractere constitutif de l'Unité universelle ? & l'existence de cet être mixte & borné, sujet à tant de vicissitudes, peut-elle jamais se confondre avec le Principe UN, éternel & immuable, source de

la vie, & dont l'action indépendante s'étend sur tous les Etres, & les a tous précédés.

L'imperfection attachée aux choses temporelles, prouve qu'elles ne sont ni égales ni coéternelles à Dieu, & démontre en même temps qu'elles ne peuvent être permanentes comme lui; car leur nature imparfaite ne tenant point de l'essence de Dieu, à laquelle seule appartient la perfection & la *Vie*, doit pouvoir perdre la vie ou le mouvement qu'elle a pu recevoir; car le véritable droit que Dieu ait de ne pas cesser d'être, c'est de n'avoir pas commencé.

Et, en effet, si la *vie* ou le mouvement étoit essentiel à la matiere, il n'auroit pas fallu, comme l'ont fait les plus fameux Philosophes, demander, pour former un Monde, de la matiere & du mouvement; puisque d'après ce principe, en obtenant l'une, ils auroient eu nécessairement l'autre.

Si les hommes ont erré sur ces objets, c'est qu'ils ont fermé les yeux sur les grandes loix des Etres, & qu'ils ont méconnu jusqu'aux caracteres essentiels qui doivent, dans la pensée de l'homme, séparer l'Univers & Dieu.

Dans l'ordre intellectuel, c'est le supérieur qui nourrit l'inférieur; c'est le Principe de toute existence qui entretient dans tous les Etres la vie

qu'il leur a donnée ; c'eſt de la ſource premiere de la vérité, que l'homme intellectuel reçoit journellement ſes penſées, & la lumiere qui l'éclaire.

Or ce Principe ſupérieur n'attendant ſa vie, ni ſon ſoutien, d'aucune de ſes productions, recevant tout de lui-même, trouvant tout en lui-même, eſt à jamais à l'abri de la privation, de la diſette & de la mort.

Au contraire, dans toutes les claſſes de l'ordre phyſique, c'eſt l'inférieur qui nourrit & alimente le ſupérieur ; le végétal, l'animal, le corps matériel de l'homme, nous en fourniſſent les preuves les plus évidentes. La Terre elle-même n'entretient-elle pas ſon exiſtence par le ſecours de ſes propres productions ? N'eſt-ce pas de leurs débris qu'elle reçoit ſes engrais & ſes alimens ? Et les pluies, les roſées, les neiges qui la fertiliſent, ſont-elles autre choſe que ſes propres exhalaiſons, qui retombent ſur ſa ſurface, après avoir reçu dans l'atmoſphere, les *Vertus* néceſſaires pour opérer ſa fécondation ?

C'eſt donc là l'image la plus frappante de ſon impuiſſance, & la preuve la plus certaine de la néceſſité de ſa deſtruction ; car, ne pouvant conſerver ſa *vertu* génératrice & ſon exiſtence, que par le ſecours de ſes propres productions, on ne ſauroit la croire impériſſable, ſans lui reconnoître, comme dans Dieu, la faculté eſſentielle &

ſans limites d'engendrer ; & alors on ne verroit jamais en elle & ſur ſa ſurface, ni ſtérilité, ni ſéchereſſe.

Mais la Terre donne journellement des témoignages qu'elle peut devenir ſtérile ; puiſque des contrées entieres ſe trouvent dénuées des plantes & des productions qu'elles ont poſſédées autrefois avec abondance.

Or la terre pouvant tomber dans la ſtérilité, & cependant ne pouvant être alimentée que par ſes propres fruits, de quoi ſe nourrira-t-elle, lorſqu'elle ceſſera d'en produire ? & comment conſervera-t-elle alors *ſes vertus* & ſon exiſtence, ſi l'exiſtence d'aucun être ne peut ſe conſerver ſans alimens ?

Pouvons-nous donc concevoir rien de plus difforme, qu'un être dont la vie eſt fondée ſur les viciſſitudes, la deſtruction & la mort ; qu'un être qui, comme la *Matiere*, comme le temps, comme le Saturne de la Fable, n'exiſte qu'en ſe nourriſſant de ſes propres enfans ; qui ne peut en conſerver une partie, ſans ſacrifier l'autre ; en un mot, qui ne peut maintenir leur exiſtence, qu'en leur faiſant dévorer leurs propres freres ?

C'eſt ici le lieu d'obſerver les réſultats de toutes les recherches qui ont été faites ſur Dieu & ſur la matiere. Dans tous les temps on a cherché à ſavoir ce que c'eſt que la matiere, &

on n'a pu le concevoir encore : il y a même des Langues très-ſavantes qui n'ont point de mot pour l'exprimer. Au contraire, parmi ceux qui ont pris Dieu pour objet de leurs réflexions, il n'en eſt aucun qui ait pu dire ce qu'il n'étoit pas ; car il n'y a point de dénominations poſitives, exprimant un attribut réel ou une perfection, qui ne conviennent à cet Etre univerſel, puiſqu'il eſt la premiere baſe de tout ce qui eſt. Et ſi les hommes lui donnent quelquefois des dénominations négatives, telles qu'*Immortel*, *Infini*, *Indépendant*, nous verrons, en examinant leur véritable ſens, qu'elles expriment des attributs très-poſitifs, puiſqu'en effet ces dénominations ne ſervent qu'à annoncer qu'il eſt exempt des ſujettions & des bornes de la matiere.

Dans le Principe ſuprême, qui a ordonné la production de cet Univers, & qui en maintient l'exiſtence, tout eſt eſſentiellement ordre, paix, harmonie ; ainſi on ne doit pas lui attribuer la confuſion qui regne dans toutes les parties de notre ténébreuſe demeure ; & ce déſordre ne peut être que l'effet d'une cauſe inférieure & oppoſée à ce Principe. Cauſe inférieure & corrompue, qui ne peut agir que ſéparément & hors du Principe du bien : car il eſt encore plus certain qu'elle eſt nulle & impuiſſante, relativement à la Cauſe

premiere, qu'il ne l'eſt qu'elle ne peut rien ſur l'eſſence même de l'Univers matériel.

Il eſt impoſſible que ces deux Cauſes exiſtent enſemble hors de la claſſe des choſes temporelles. Dès que la Cauſe inférieure a ceſſé d'être conforme à la loi de la Cauſe ſupérieure, elle a perdu toute union & toute communication avec elle; parce qu'alors la Cauſe ſupérieure, Principe éternel de l'ordre & de l'harmonie, a laiſſé la Cauſe inférieure, oppoſée à ſon unité, tomber d'elle-même dans l'obſcurité de ſa corruption, comme elle nous laiſſe tous lés jours perdre volontairement de l'étendue de nos facultés, & les reſſerrer, par nos propres actes, dans les bornes des affections les plus viles, au point de nous éloigner abſolument des objets qui conviennent à notre nature.

Ainſi, loin que la naiſſance du mal, & la création de l'enceinte dans laquelle il a été renfermé, aient produit dans l'ordre vrai, un plus grand enſemble de choſes, & ajouté à l'Immenſité, elles n'ont fait que particulariſer ce qui par eſſence devoit être général; que diviſer des actions qui devoient être unies; que contenir dans un point ce qui avoit été ſéparé de l'univerſalité, & devoit circuler ſans ceſſe dans toute l'économie des Etres; que *ſenſibiliſer* enfin ſous des formes matérielles ce qui exiſtoit déja en

principe immatériel : car, ſi nous pouvions anatomiſer l'Univers, & écarter ſes enveloppes groſſieres, nous en trouverions les germes & les fibres *principes* diſpoſés dans le même ordre où nous voyons que ſont leurs fruits & leurs productions ; & cet Univers inviſible ſeroit auſſi diſtinct à notre intelligence, que l'Univers matériel l'eſt aux yeux de notre corps. C'eſt là où les Obſervateurs ſe ſont égarés, en confondant l'Univers inviſible avec l'Univers viſible, & en annonçant le dernier, comme étant fixe & vrai, ce qui n'appartient qu'à l'Univers inviſible & *principe*.

C'eſt ainſi que la cauſe inférieure eut pour limites, le rempart ſenſible & inſurmontable de l'action inviſible, vivifiante & pure du grand Principe, devant laquelle toute corruption voit anéantir ſes efforts : & ſi la connoiſſance des véritables loix des Etres a été quelquefois le prix des études de ceux qui me liſent en ce moment, ils verront ici pourquoi la révolution ſolaire forme une période annuelle d'environ 365 jours ; car ils auroient droit de ſe défier des principes que je leur expoſe, ſi les preuves ne pouvoient en être ſenſiblement écrites ſous leurs yeux.

Cette cauſe inférieure, exerçant ſon action dans l'eſpace ténébreux où elle eſt réduite, tout ce qui y eſt contenu avec elle, ſans exception, doit

être exposé à ses attaques: & quoiqu'elle ne puisse rien ni sur la Cause premiere, ni sur l'essence de l'Univers, elle peut en combattre les Agens, mettre obstacle aux résultats de leurs actes, & insinuer son action déréglée dans les moindres dérangemens des êtres particuliers, pour en augmenter encore le désordre.

Enfin, si nous voulons prendre une idée des choses temporelles, considérons notre atmosphere; elle présente des phénomenes qui peuvent nous en retracer l'origine. Souvent, pendant une matinée entiere, de sombres brouillards, ou une seule masse de vapeurs, également étendue dans les airs, semble s'élever contre la lumiere de l'astre du jour, & s'opposer à sa clarté; mais bientôt le soleil jouissant de toute sa force, rompt cette barriere, dissipe l'obscurité, & sépare ces vapeurs en mille nuages, dont les plus purs & les plus légers sont attirés par sa chaleur, tandis que les plus grossiers & les plus mal sains se précipitent sur la surface terrestre, pour s'y attacher, & s'y mélanger avec diverses substances matérielles & confuses: ce tableau physique est propre à nous instruire.

Il est essentiel d'examiner ici comment la Cause inférieure peut être opposée à la Cause

ſupérieure & comment il ſe peut que le mal exiſte en préſence des choſes divines, ſans que les choſes divines y participent. La conſidération des phénomenes matériels peut nous aider dans cette recherche. Obſervons d'abord la différence qui eſt entre ces êtres matériels & les productions intellectuelles de l'Infini.

L'Etre créateur produit ſans ceſſe des Etres hors de lui, comme les principes des corps produiſent ſans ceſſe hors d'eux leur action.

Il ne produit point des aſſemblages, puiſqu'il eſt UN & ſimple dans ſon eſſence. Par conſéquent, ſi, parmi les productions de ce premier Principe, il en eſt qui puiſſent ſe corrompre, elles ne peuvent au moins ſe diſſoudre ni s'anéantir, comme les productions corporelles & compoſées. Voilà déja une grande différence, quant à la nature de ces deux ſortes d'Etres. Nous en trouverons une plus grande encore dans le genre de corruption dont ils ſont ſuſceptibles.

La corruption, le dérangement, le mal enfin des productions matérielles, eſt de ceſſer d'être ſous l'apparence de la forme qui leur eſt propre. La corruption des productions immatérielles eſt de ceſſer d'être dans la loi qui les conſtitue.

Cependant la deſtruction des productions matérielles, lorſqu'elle arrive dans ſon temps &

naturellement, n'eſt point un mal; elle n'eſt déſordre, que dans les cas où elle eſt prématurée : & même le mal eſt moins alors dans les êtres livrés à la deſtruction, que dans l'action déréglée qui l'occaſionne.

Les Etres immatériels, au contraire, n'étant pas des aſſemblages, ne peuvent jamais être pénétrés par aucune action étrangere ; ils ne peuvent en être décompoſés, ni anéantis. Ainſi, la corruption de ces Etres ne ſauroit provenir de la même ſource que celle des productions matérielles ; puiſque la loi contraire, qui agit ſur elles, ne peut agir ſur des Etres ſimples.

A qui cette corruption doit-elle donc être attribuée ? Car les productions, ſoit matérielles, ſoit immatérielles, puiſant la vie dans une ſource pure, chacune ſelon ſa claſſe, ce ſeroit injurier le *Principe*, que d'admettre la moindre ſouillure dans leur eſſence.

De la différence extrême qui exiſte entre les productions immatérielles & les productions matérielles, il réſulte que celles-ci étant paſſives, puiſqu'elles ſont compoſées, ne ſont point les agens de leur corruption elles n'en peuvent donc être que le ſujet, puiſque ce déſordre leur vient néceſſairement du dehors.

Au contraire, les productions immatérielles, en qualité d'Etres ſimples, & dans leur état

primitif & pur, ne peuvent recevoir ni dérangement, ni mutilation, par aucune force étrangere; puiſque rien d'elles n'eſt expoſé, & qu'elles renferment toute leur exiſtence & tout leur être en elles-mêmes, comme formant chacune leur unité : d'où il réſulte que s'il en eſt qui ont pu ſe corrompre, non-ſeulement elles ont été le ſujet de leur corruption, mais encore elles en ont dû être l'organe & les agens : car il étoit de toute impoſſibilité que la corruption leur vînt d'ailleurs; puiſque aucun être ne pouvoit avoir priſe ſur elles, ni déranger leur loi.

Il y a des Obſervateurs qui ne conſidérant l'homme que dans ſon état actuel de dégradation, eſclave des préjugés & de l'habitude, dominé par ſes penchans, livré aux impreſſions ſenſibles, en ont conclu qu'il étoit également néceſſité dans toutes ſes actions intellectuelles ou animales, d'où ils ſe ſont crus autoriſés à dire que le mal provient en lui, ou de l'imperfection de ſon eſſence, ou de Dieu, ou de la Nature; en ſorte que ſes actes en eux-mêmes ſeroient indifférens. Appliquant enſuite à tous les Etres, la fauſſe opinion qu'ils ſe ſont formée de la liberté de l'homme, ils ont nié l'exiſtence d'aucun Etre libre, & de leur ſyſtême il réſulte que le mal exiſte eſſentiellement.

Sans nous arrêter à combattre ces erreurs, il

nous suffira de faire remarquer qu'elles ne viennent que de ce qu'on a confondu dans les actes de l'Etre libre, les motifs, la détermination, & l'objet: or, en reconnoissant que le Principe du mal n'a pu employer sa liberté que sur un objet quelconque, il n'en seroit pas moins certain qu'il fût l'auteur du motif de sa détermination; car l'objet ou le sujet sur lequel nous exerçons notre détermination peut être vrai, & nos motifs ne l'être pas; chaque jour, par rapport aux meilleures choses, nous nous formons des motifs faux & corrompus; il ne faut donc pas confondre l'objet avec le motif; l'un est externe, l'autre naît en nous.

Ces observations nous conduisent à découvrir la vraie source du mal. En effet, un Etre qui approche & qui jouit de la vue des *Vertus* du souverain Principe; peut-il y trouver un motif prépondérant opposé aux délices de ce sublime spectacle? S'il détourne les yeux de ce grand objet, ou si, les portant sur ces productions pures de l'Infini, il cherche, en les contemplant, un motif faux & contraire à leurs loix, peut-il le trouver hors de soi-même, puisque ce motif est le mal, & que ce mal n'existoit nulle part pour lui avant que cette pensée criminelle l'eût fait naître, comme nulle production n'existe avant son Principe générateur?

Voilà comment l'état primitif, ſimple & pur de tout Etre intellectuel & libre, prouve que la corruption ne peut naître dans lui-même, ſans que lui-même en produiſe volontairement le germe & la ſource. Voilà comment il eſt clair que le Principe divin ne contribue point au mal & au déſordre qui peuvent naître parmi ſes productions; puiſqu'il eſt la pureté même. Voilà, enfin, comment il n'y participe point; puiſqu'étant ſimple, comme ſes productions, & de plus, étant lui-même la loi de ſa propre eſſence & de toutes ſes œuvres, il eſt, à plus forte raiſon, impaſſible, comme elles, à toute action étrangere.

Eh! par quels moyens le déſordre & la corruption parviendr ient-ils juſqu'à lui, tandis que, dans l'ordre phyſique même, les pouvoirs des Etres libres & corrompus, ainſi que tous les droits de leur corruption, ne s'étendent que ſur les objets ſecondaires, & non ſur les Principes premiers? Les plus grands dérangemens qu'ils peuvent opérer ſur la Nature phyſique, n'alterent que ſes fruits & ſes productions, & n'atteignent point juſqu'à ſes colonnes fondamentales, qui ne recevront jamais d'ébranlement que par la main qui les a poſées.

La volonté de l'homme diſpoſe de quelques-uns des mouvemens de ſon corps; mais il ne peut

peut rien sur les actions premieres de sa vie animale, dont il lui est impossible d'étouffer les besoins. S'il porte son action plus loin, en attaquant la base même de son existence vitale, il peut, il est vrai, en terminer le cours apparent, mais il ne pourra jamais anéantir, ni le principe particulier qui avoit produit cette existence, ni la loi innée de ce principe, par laquelle il devoit agir pendant un temps hors de sa source.

Elevons-nous d'un degré; contemplons les loix qui s'operent en grand dans la Nature universelle, nous y verrons la même marche.

Les influences du soleil varient sans cesse dans notre atmosphere: tantôt les vapeurs de la région terrestre nous les dérobent, tantôt la fraîcheur des vents les tempere & les arrête: l'homme même peut augmenter ou diminuer localement l'action de cet astre, en rassemblant ou en interceptant ses rayons. Cependant l'action du soleil est toujours la même: il *projette* sans cesse autour de lui la même lumiere; & sa vertu active se répand toujours avec la même force, avec la même abondance, quoique, dans notre région inférieure, nous en éprouvions si diversement les effets.

Tel est le vrai tableau de ce qui se passe dans l'ordre immatériel. Quoique les Etres libres,

distincts du grand Principe, puissent écarter les influences intellectuelles, qui descendent continuellement sur eux; quoique ces influences intellectuelles reçoivent peut-être dans leur cours quelque contraction qui en détourne les effets, celui qui leur envoie ces présens salutaires ne ferme jamais sa main bienfaisante. Il a toujours la même activité. Il est toujours également fort, également puissant, également pur, également impassible aux égaremens de ses productions libres, qui peuvent se plonger d'elles-mêmes dans le crime, & enfanter le mal par les seuls droits de leur volonté. Il seroit donc absurde d'admettre aucune participation de l'Etre divin aux désordres des Etres libres, & à ceux qui en résultent dans l'Univers; en un mot, Dieu & le mal ne peuvent jamais avoir le moindre rapport.

Ce seroit avec aussi peu de fondement qu'on attribueroit le mal aux êtres matériels, puisqu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, & que toute leur action vient de leur principe individuel, lequel est toujours dirigé ou réactionné par une force séparée de lui.

Or, s'il n'y a que trois classes d'Etres; Dieu, les Etres intellectuels & la Nature physique: si l'on ne peut trouver l'origine du mal dans la premiere, qui est exclusivement la source de tout bien; ni dans la derniere, qui n'est ni

libre, ni pensante ; & que cependant l'existence du mal soit incontestable ; on est nécessairement forcé de l'attribuer à l'homme, ou à tout autre Etre, tenant comme lui un rang intermédiaire.

En effet, l'on ne peut nier que la Nature physique ne soit aveugle & ignorante, & cependant qu'elle n'agisse réguliérement & dans un certain ordre : ce qui est une nouvelle preuve qu'elle agit sous les yeux d'une Intelligence ; car, si elle n'agissoit pas sous les yeux d'une Intelligence, elle n'auroit qu'une marche désordonnée. On ne peut nier aussi que l'homme ne fasse tantôt bien, tantôt mal ; c'est-à-dire, que tantôt il ne suive les loix fondamentales de son être, & que tantôt il ne s'en écarte : quand il fait bien, il marche par la lumiere & le secours de l'intelligence ; & quand il fait mal, on ne peut l'attribuer qu'à lui seul, & non à l'intelligence, qui est la seule voie, le seul guide au bien, & par laquelle seule l'homme & tous les êtres peuvent bien faire.

Quant au mal, pris en lui-même, nous essaierions en vain de faire connoître sa nature essentielle. Pour que le mal pût se comprendre, il faudroit qu'il fût vrai, & alors il cesseroit d'être mal, puisque le vrai & le bien sont la même chose ; or, nous l'avons dit, comprendre, c'est

appercevoir le rapport d'un objet avec l'ordre & l'harmonie dont nous avons la regle en nous-mêmes. Mais, si le mal n'a aucun rapport avec cet ordre, & qu'il en soit précisément l'opposé, comment pourrions-nous appercevoir entr'eux, quelque analogie ; comment par conséquent pourrions-nous le comprendre ?

Le mal a cependant son poids, son nombre & sa mesure, comme le bien : & l'on peut même savoir en quel rapport sont ici-bas le poids, le nombre & la mesure du bien, avec le poids, le nombre & la mesure du mal, & cela en quantité, en intensité, & en durée. Car le rapport du mal au bien, en quantité est de *neuf* à *un*, en intensité de *zéro* à *un*, & en durée de *sept* à *un*.

Si ces expressions paroissoient embarrassantes au Lecteur, & qu'il en desirât l'explication, je le prierois de ne pas la demander aux Calculateurs de la matiere ; ils ne connoissent pas les rapports positifs des choses.

Nous avons assez indiqué comment l'homme auroit pu se convaincre de l'existence immatérielle de son Etre, & de celle du Principe suprême; & ce qu'il devoit observer pour ne pas confondre ce Principe avec la matiere & la corruption, ni attribuer aux choses visibles cette Vie impérissable, qui est le plus beau privilege de l'Etre qui n'a point commencé, & auquel ses produc-

tions immédiates seules, participent par le droit de leur origine.

Par la marche simple de ces observations, nous développerons bientôt des idées satisfaisantes sur la destination de l'homme, & sur celle des autres Etres.

3.

LORSQU'UN homme produit une œuvre quelconque, il ne fait que peindre & rendre visible le plan, la pensée ou le dessein qu'il a formé. Il s'attache à donner à cette copie autant de conformité qu'il lui est possible avec l'original, afin que sa pensée soit mieux entendue.

Si les hommes dont l'homme veut se faire entendre, pouvoient lire dans sa pensée, il n'auroit aucun besoin des signes sensibles pour en être compris : tout ce qu'il concevroit seroit saisi par eux, aussi promptement & avec autant d'étendue que par lui-même.

Mais étant liés comme lui par des entraves physiques, qui bornent les yeux de leur intelligence, il est forcé de leur transmettre physiquement sa pensée : sans quoi, elle seroit nulle pour eux, en ce qu'elle ne pourroit leur parvenir.

Il n'emploie donc tous ces moyens physiques,

il ne produit toutes ces œuvres matérielles que pour annoncer sa pensée à ses semblables, à des Etres distincts de lui, séparés de lui; que pour tâcher de les rapprocher de lui, de les assimiler à lui, de les réunir avec lui, en étendant sur eux une image de lui-même, & en s'efforçant de les envelopper dans son unité, dont ils sont séparés.

C'est ainsi qu'un Ecrivain, qu'un Orateur, manifeste sensiblement sa pensée, pour engager ceux qui le lisent, ou qui l'écoutent, à ne faire qu'un avec lui, en se rendant à son opinion.

C'est ainsi qu'un Souverain rassemble des armées, éleve des remparts & des forteresses, pour imprimer aux Peuples la persuasion de sa puissance, & pour leur en inspirer en même temps la terreur; afin que, convaincus comme lui, de cette puissance, ils en aient absolument la même idée, & que demeurant attachés à son parti, soit par admiration, soit par crainte, ils ne forment qu'un tout avec lui. A défaut de ces signes visibles, l'opinion de l'Orateur & la puissance du Souverain demeureroient concentrées dans eux-mêmes, sans que personne en eût connoissance.

Il en est ainsi des faits de tous les autres hommes, ils n'ont & n'auront jamais pour but que de faire acquérir à leurs pensées, le privilege de la domination, de l'universalité, de l'unité.

C'eſt cette même loi univerſelle de réunion, qui produit l'activité générale, & cette voracité que nous avons remarquée précédemment dans la Nature phyſique ; car on voit une attraction réciproque entre tous les corps, par laquelle, en ſe rapprochant, ils ſe ſubſtantient & ſe nourriſſent les uns les autres ; c'eſt par le beſoin de cette communication, que tous les individus s'efforcent de lier à eux les Etres qui les environnent, de les confondre en eux, & de les abſorber dans leur propre unité, afin que les ſubdiviſions venant à diſparoître, ce qui eſt ſéparé ſe réuniſſe ; ce qui eſt à la circonférence revienne au centre ; ce qui eſt caché parvienne à la lumiere ; & que par-là l'harmonie & l'ordre ſurmontent la confuſion qui tient tous les Etres en travail.

Pourquoi, ſi toutes les Loix ſont uniformes, n'appliquerions-nous pas à la création de l'Univers, le même jugement que nous avons porté ſur nos œuvres ? Pourquoi ne les regarderions-nous pas comme l'expreſſion de la penſée de Dieu, puiſque la penſée de l'homme s'exprime dans ſes ouvrages matériels & groſſiers ? Enfin, pourquoi ne croirions-nous pas que l'œuvre univerſelle de Dieu a pour objet l'extenſion & la domination de cette unité, que nous nous propoſons nous-mêmes dans toutes nos actions ?

Rien ne s'oppose à ce que nous nous attachions à cette analogie entre Dieu & l'homme, puisque nous en avons reconnu entre les ouvrages de l'un & de l'autre : en effet, si toutes les œuvres soit de Dieu, soit de l'homme, sont nécessairement précédées par des actes intérieurs & par des facultés invisibles, dont on ne peut contester l'existence, nous sommes fondés à croire que, suivant la même loi dans leurs productions, ils ont aussi le même but & le même objet.

Sans nous arrêter à de nouvelles recherches, nous admettrons que tous les Etres visibles de l'Univers sont l'expression & le signe des facultés & des desseins de Dieu, de même que nous avons regardé toutes nos productions commo l'expression sensible de notre pensée & de nos facultés intérieures.

Lorsque Dieu a eu recours à des signes visibles, tels que l'Univers, pour communiquer sa pensée, il n'a pu les employer qu'en faveur d'Etres séparés de lui. Car, si tous les Etres fussent restés dans son unité, ils n'auroient pas eu besoin de ces moyens pour s'en rapprocher & pour y lire. Dès-lors nous reconnoîtrons que ces Etres corrompus, séparés volontairement de la cause premiere, & soumis aux loix de sa justice dans l'enceinte visible de l'Univers, sont tou-

jours l'objet de ſon amour, puiſqu'il agit ſans ceſſe pour faire diſparoître cette ſéparation ſi contraire à leur bonheur.

C'étoit donc, en effet, par amour pour ces Etres ſéparés de lui, que Dieu avoit manifeſté dans tous ſes ouvrages viſibles, ſes facultés & ſes *Vertus*, afin de rétablir entr'eux & lui une correſpondance ſalutaire, qui les aidât, qui les guérît, qui les régénérât par une nouvelle création; c'étoit pour répandre ſur eux cette effuſion de *vie* qui pouvoit ſeule les retirer de l'état de mort où ils languiſſoient depuis qu'ils étoient *iſolés de lui*; enfin, c'étoit pour former leur réunion à la ſource divine, & pour leur imprimer ce caractere d'unité, auquel nous tendons nous-mêmes avec tant d'activité dans toutes nos œuvres.

Si l'Univers démontre l'exiſtence de la corruption, puiſqu'il la reſſerre & l'enveloppe, nous devons comprendre quelle pouvoit être la deſtination de la Nature phyſique, relativement aux Etres ſéparés de l'unité: „ & ce n'eſt pas ſans but & ſans motif, que la maſſe terreſtre, que tous les corps ſont comme autant d'éponges imbibées d'eau, & qu'ils la rendent violemment par la preſſion des Agens ſupérieurs. "

La loi de tendance à l'unité s'appliquant à toutes les Claſſes & à tous les Etres, il réſulte

que le moindre des individus a le même but dans son espece : c'est-à-dire, que les principes universels, généraux & particuliers, se manifestent chacun dans les productions qui leur sont propres, afin de rendre par-là leurs *vertus* visibles aux Etres distincts d'eux, qui étant destinés à recevoir la communication & les secours de ces *vertus*, ne le pourroient sans ce moyen.

Ainsi, toutes les productions, tous les individus de la Création générale & particuliere, ne sont, chacun dans leur espece, que l'expression visible, le tableau représentatif des propriétés du principe soit général, soit particulier qui agit en eux. Ils doivent tous porter sur eux les marques évidentes de ce principe qui les constitue. Ils doivent en annoncer clairement le genre & les *vertus*, par les actions & les faits qu'ils operent. En un mot, ils doivent en être le signe caractéristique, &, pour ainsi dire, l'image sensible & vivante.

Tous les Agens & tous les faits de la Nature portent avec eux la démonstration de cette vérité. Le soleil est le caractere du feu *principe*, la lune celui de l'eau *principe*, & notre planete celui de la terre *principe* : tout ce que la terre produit & renferme en son sein, manifeste également cette Loi générale. Le raisin indique la vigne ; la datte, un palmier ; la soie,

un ver ; le miel , une abeille. Chaque minéral annonce quelle eſt l'eſpece de terre & de ſel qui lui ſert de baſe & de lien ; chaque végétal, quel eſt le germe qui l'a engendré ; ſans parler ici d'une multitude d'autres ſignes & caracteres naturels, fondamentaux, relatifs, fixes, progreſſifs, ſimples, mixtes, actifs & paſſifs dont l'enſemble de l'Univers eſt compoſé, & qui offrent par-là le moyen d'expliquer toutes ſes parties les unes par les autres.

Nous en pouvons dire autant des productions de nos Arts & de toutes les inventions de l'homme. Toutes ſes œuvres annoncent les idées, le goût, l'intelligence, la profeſſion particuliere de celui qui en eſt l'agent ou le producteur ; une ſtatue offre l'idée d'un Sculpteur ; un tableau, celle d'un Peintre ; un palais, celle d'un Architecte ; parce que toutes ces productions ne ſont que l'exécution ſenſible des facultés propres au génie, ou à l'Artiſte qui les a opérées ; comme les productions de la Nature ne ſont que l'expreſſion de leur principe, & n'exiſtent que pour en être le vrai caractere.

Nous devons combattre ici un faux ſyſtême, renouvellé dans ces derniers temps, ſur la nature des choſes, dans lequel on ſuppoſe pour elles une perfectibilité progreſſive, qui peut ſuc-

ceſſivement porter les claſſes & les eſpeces les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des Etres : de façon que, ſuivant cette doctrine, on ne ſait plus ſi une pierre ne pourroit pas devenir un arbre : ſi l'arbre ne deviendroit pas un cheval; le cheval, un homme ; & inſenſiblement un Etre d'une nature encore plus parfaite. Cette conjecture dictée par l'erreur, & par l'ignorance des vrais principes, ne ſubſiſte plus dès qu'on la conſidere avec attention.

Tout eſt réglé, tout eſt déterminé dans les eſpeces, & même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui exiſte, une loi fixe, un nombre immuable, un caractere indélébile, comme celui de l'*Etre principe*, en qui réſident toutes les loix, tous les nombres, tous les caracteres. Chaque claſſe, chaque famille a ſa barriere, que nulle force ne pourra jamais franchir.

Les différentes mutations que les inſectes ſubiſſent dans leur forme, ne détruiſent point cette vérité; puiſqu'on obſerve d'ailleurs une loi conſtante dans les diverſes eſpeces d'animaux parfaits, qui, chacun dans leur claſſe, naiſſent, vivent & périſſent ſous la même forme; puiſque les inſectes même, malgré leurs mutations, ne changent jamais de regne : en effet, dans leur plus grand abaiſſement, ils ſont tou-

jours au dessus des plantes & des minéraux ; & dans leur maniere d'être la plus distinguée, ils ne montrent jamais ni le caractere, ni les loix par lesquelles sont dirigés les animaux plus parfaits. Tout ce qu'on peut se permettre à leur égard, c'est d'en former un type, un regne, un cercle à part & très-significatif, mais duquel ils ne sortiront jamais, & dont ils suivront nécessairement toutes les loix, comme font tous les autres Etres, chacun selon leur classe.

Si l'existence de toutes les productions de la Nature n'avoit pas un caractere fixe, comment pourroit-on en reconnoître l'objet & les propriétés ? Comment s'accompliroient les desseins du grand Principe qui, en déployant cette Nature aux yeux des Etres séparés de lui, a voulu leur présenter des indices stables & réguliers, par lesquels ils pussent rétablir avec lui leur correspondance & leurs rapports ? Si ces indices matériels étoient variables ; si leur loi, leur marche, leur forme même n'étoient pas déterminées, l'œuvre de ce Peintre ne seroit qu'un tableau successif d'objets confus, sur lesquels l'intelligence ne trouveroit point à se reposer, & qui ne pourroit jamais montrer le but du grand Etre.

Enfin ce grand Etre lui-même n'annonceroit que l'impuissance & la foiblesse, en ce qu'il se

ſeroit propoſé un plan qu'il n'auroit pas ſu remplir.

S'il eſt vrai que chaque production de la Nature & de l'Art ait ſon caractere déterminé ; ſi c'eſt par-là ſeulement qu'elle peut être l'expreſſion évidente de ſon principe ; & qu'à la ſeule vue, un œil exercé doive pouvoir décider, de quel agent telle production manifeſte les facultés, l'homme ne peut donc exiſter auſſi que par cette loi générale.

L'homme provenant, comme tous les Etres, d'un principe qui lui eſt propre, doit être, comme eux, la repréſentation viſible de ce principe. Il doit, comme eux, le manifeſter viſiblement ; en ſorte qu'on ne puiſſe pas s'y méprendre, & qu'à l'aſpect de l'image, on reconnoiſſe quel en eſt le modele. Cherchons donc, en obſervant ſa nature, de quel principe il doit être le ſigne & l'expreſſion viſible.

Toutefois je ne parle ici que de ſon Etre intellectuel, attendu que ſon Etre corporel n'eſt, comme tous les autres corps, que l'expreſſion d'un principe immatériel non penſant ; qu'il eſt composé des mêmes eſſences que ces corps, & ſujet à toute la fragilité des aſſemblages.

Il faut donc, pour connoître l'homme, chercher en lui les ſignes d'un Principe d'un autre ordre.

Indépendamment de la pensée & des autres facultés intellectuelles que nous avons reconnues en lui, il offre des faits si étrangers à la matiere, qu'on est forcé de les attribuer à un principe différent du principe de la matiere. Des prévoyances, des combinaisons de toute espece, des Sciences hardies par lesquelles il nombre, mesure & pese en quelque sorte l'Univers; ces sublimes observations astronomiques, par lesquelles placé entre les temps qui ne sont plus, & les temps qui ne sont pas encore, il peut rapprocher de lui leurs extrêmités les plus éloignées, vérifier les phénomenes des premiers âges, & prédire avec certitude ceux des âges à venir; le privilege qu'il a seul dans la Nature d'apprivoiser & d'asservir les animaux, de semer & de moissonner, d'extraire le feu des corps, d'assujettir toutes les substances élémentaires à ses manipulations & à son usage, enfin, cette activité avec laquelle il cherche sans cesse à inventer & à produire de nouveaux Etres; de maniere que son action est une sorte de création continuelle. Voilà des faits qui annoncent en lui un Principe actif, bien différent du principe passif de la matiere.

Si l'on examine attentivement les œuvres de l'homme, on appercevra que non-seulement elles sont l'expression de ses pensées; mais encore, qu'il cherche, autant qu'il le peut, à se peindre

lui-même dans ſes ouvrages. Il ne ceſſe de multiplier ſa propre image par la Peinture & la Sculpture, & dans mille productions des Arts les plus frivoles : enfin, il donne aux édifices qu'il élève, des proportions relatives à celles de ſon corps. Vérité profonde, qui pourra découvrir un eſpace immenſe à des yeux intelligens ; car ce penchant ſi actif à multiplier ainſi ſon image, & à ne trouver le beau que dans ce qui s'y rapporte, doit à jamais diſtinguer l'homme de tous les Etres particuliers de cet Univers.

Lorſqu'on s'abuſe juſqu'à vouloir attribuer tous ces faits au jeu de nos organes matériels, on ne fait pas attention qu'il faudroit ſuppoſer alors que l'eſpece humaine eſt invariable dans ſes loix & dans ſes actions, comme le ſont tous les animaux chacun ſelon leur claſſe. Car les différences individuelles, qui ſe rencontrent entre les animaux de la même eſpece, n'empêchent pas qu'il n'y ait pour chacune un caractere propre, & une maniere de vivre & d'agir uniforme & commune à tous les individus qui la compoſent, malgré la diſtance des lieux, & les variétés opérées par la différence des climats ſur tous les Etres ſenſibles & matériels.

Au lieu de cette uniformité, l'homme n'offre preſque que des différences & des oppoſitions ; il

n'a,

n'a, pour ainſi dire, de rapports avec aucun de ſes ſemblables. Il differe d'eux par les mœurs, par les goûts, par les uſages, par les connoiſſances. Lorſqu'il eſt abandonné à lui-même, il les combat tous dans l'ambition, dans la cupidité, dans les poſſeſſions, dans les talens, dans les dogmes; chaque homme eſt ſemblable à un Souverain dans ſon Empire; chaque homme tend même à une domination univerſelle.

Que dis-je? non ſeulement l'homme differe de ſes ſemblables, mais à tout inſtant encore il differe de lui-même. Il veut & ne veut pas; il hait & il aime; il prend & rejette preſque en même temps le même objet; preſque en même temps il en eſt ſéduit & dégoûté. Bien plus, il fuit quelquefois ce qui lui plaît; s'approche de ce qui lui répugne; va au devant des maux, des douleurs, & même de la mort.

Si c'étoit le jeu de ſes organes; ſi c'étoit toujours le même mobile qui dirigeât ſes actes, l'homme montreroit plus d'uniformité en lui-même & avec les autres; il marcheroit par une loi conſtante & paiſible; & quand il ne feroit pas des choſes égales, il feroit au moins des choſes ſemblables, & dans leſquelles on reconnoîtroit toujours un ſeul principe. Comment eſt-on donc parvenu à enſeigner que les ſens reglent tout, qu'ils enſeignent tout; puiſqu'au contraire il eſt évident

que parmi les chofes corporelles mêmes, ils ne peuvent rien mefurer avec justeffe ?

Ainfi l'on peut dire que dans fes ténébres, comme dans fa lumiere, l'homme manifefte un principe tout-à-fait différent de celui qui opere & entretient le jeu de fes organes : car, nous l'avons déja vu, l'un peut agir par délibération, & l'autre ne le peut jamais que par impulfion.

Les proportions du corps de l'homme démontrent le rapport de fon Etre intellectuel avec un Principe fupérieur à la nature corporelle.

Si l'on décrit un cercle, dont la hauteur de l'homme foit le diametre, la ligne de fes deux bras étendus étant égale à fa hauteur, peut être auffi regardée comme un diametre de ce même cercle : or demandons s'il eft poffible de tracer deux diametres dans un même cercle, fans les faire paffer par le centre de ce cercle.

Notre corps, il eft vrai, n'offre pas ces deux diametres paffant par le centre d'un même cercle, puifque le diametre de fa hauteur n'eft pas coupé fur fon corps en parties égales, par le diametre horizontal que forment fes bras étendus : & par-là l'homme eft, pour ainfi dire, lié à deux centres ; mais cette vérité ne prouve qu'une tranfpofition dans les *vertus* conftitutives de l'homme, & non une altération dans l'effence

même de ces *vertus* conſtitutives, ainſi elle ne détruit point le rapport que nous établiſſons; & quoique ces dimenſions fondamentales ne ſoient plus à leur place naturelle, l'homme peut toujours trouver dans les proportions de ſa forme corporelle les traces de ſa grandeur & de ſa nobleſſe.

Les animaux qui reſſemblent le plus à l'homme par leur conformation, en different abſolument en ce point; car leurs bras étendus donnent une ligne beaucoup plus grande que celle de la hauteur de leur corps.

Ces proportions attribuées excluſivement au corps de l'homme, le rendent comme la baſe commune & fondamentale de toutes les proportions & de toutes les *vertus* des autres Etres corporels, deſquels on ne devroit jamais juger que relativement à la forme humaine.

Mais ces merveilles d'intelligence, & ces rapport corporels, dont nous venons de préſenter le tableau, ne ſont pas les plus eſſentiels de ceux qu'on peut appercevoir dans l'homme. Il a encore d'autres facultés & d'autres droits pour ſe placer au deſſus de tous les Etres de la Nature.

De même qu'il n'eſt aucune ſubſtance élémentaire qui ne renferme en elle des propriétés utiles, ſuivant ſon eſpece; de même il n'eſt point

d'homme en qui l'on ne puiſſe faire développer des germes de juſtice, & même de cette bienfaiſance qui fait le caractere primitif de l'Etre néceſſaire, ſouverain Pere & Conſervateur de toute légitime exiſtence.

Les conſéquences contraires que l'on a prétendu tirer des éducations infructueuſes, ſont nulles & abuſives: pour qu'elles euſſent quelque valeur, il faudroit que l'Inſtituteur fût parfait, ou au moins qu'il eût les qualités analogues aux beſoins de ſes Eleves; il faudroit qu'il fût exercé dans l'art de ſaiſir leurs caracteres & leurs beſoins, pour leur préſenter, d'une maniere attrayante, l'eſpece d'appui ou de *vertu* qui leur manque; ſans quoi leur inſenſibilité morale ne fera que s'accroître; ils s'enfonceront de plus en plus dans les vices & la corruption, & l'on rejettera ſur l'imperfection de leur nature ce qui n'eſt qu'une ſuite de l'inhabilité & de l'inſuffiſance du Maître.

Si l'on excepte donc quelques monſtres, qui même ne ſont devenus inexplicables, que parce que dans le principe l'on a mal cherché le nœud de leur cœur, il n'exiſtera pas un Peuple, pas un homme en qui l'on ne puiſſe trouver quelques veſtiges de *vertu.* Les aſſociations les plus corrompues ont pour baſe la juſtice, & ſe couvrent au moins de ſes apparences; & pour obtenir le ſuc-

cès de leurs projets désordonnés, les hommes les plus pervers empruntent le nom & les dehors de la sagesse.

La bienfaisance naturelle à l'homme se manifesteroit aussi universellement, si l'on en cherchoit les signes ailleurs que dans des besoins qui nous sont étrangers, parce qu'il faut qu'elle puisse s'exercer sur des objets réels, pour déterminer & développer les vraies *vertus* qui appartiennent à notre essence.

Mais, indépendamment de ce que les Observateurs établissent sans cesse leurs expériences sur des besoins faux, & sur des bienfaits également imaginaires, ils oublient que l'homme, livré à lui-même, se borne ordinairement à quelque *vertu*, pour laquelle il néglige & perd de vue toutes les autres. On ne l'apprécie alors que sur celle qu'il a adoptée ; & ainsi ne trouvant pas les mêmes vertus dans tous les individus & chez tous les Peuples, on se hâte de décider que, n'étant point générales, elles ne peuvent être de l'essence de l'homme.

C'est une méprise impardonnable de conclure de différens exemples particuliers, à une loi générale pour l'espece humaine. Nous le répétons ; l'homme a en lui les germes de toutes les vertus ; elles sont toutes dans sa nature, quoiqu'il ne les manifeste que partiellement, de-là vient que

ſouvent lorſqu'il ſemble méconnoître ſes vertus naturelles, il ne fait que les ſubſtituer les unes aux autres.

Le Sauvage, qui viole la fidélité du mariage, en prêtant ſa femme à ſes hôtes, ne voit que la bienfaiſance & le plaiſir d'exercer l'hoſpitalité.

Les veuves Indiennes, qui ſe précipitent dans le bûcher, ſacrifient la voix de la Nature au deſir de paroître tendres & ſenſibles, ou à celui d'entrer en poſſeſſion des biens que leurs dogmes religieux leur font eſpérer dans l'autre vie.

Les Prêtres même qui ont profané leurs Religions par des ſacrifices humains, ne ſe ſont abandonnés à ces crimes abſurdes, que pour faire éclater leur piété par la nobleſſe de la victime, ſe perſuadant que par ce culte terrible, ils étendoient l'idée de la grandeur & de la puiſſance de l'Agent ſuprême, ou qu'ils le rendoient favorable à la Terre, lorſqu'ils le croyoient irrité contr'elle.

Il eſt donc bien certain, malgré les erreurs des hommes, que toutes leurs ſectes, que toutes leurs inſtitutions, que tous leurs uſages s'appuient ſur une vérité, ou ſur une vertu.

Prendrons-nous pour exemple, les conventions ſociales de l'homme & ſes établiſſemens politiques? Ils tendent tous à réparer quelque dé-

ſordre moral ou phyſique, réel ou conventionnel. Il a, ou au moins il feint d'avoir pour objet dans toutes ſes loix, de remédier à quelques abus, de les prévenir, de procurer à ſes concitoyens & à lui-même, quelque avantage qui puiſſe contribuer à les rendre heureux.

Alors n'eſt-ce pas avouer que ſupérieur aux Etres phyſiques concentrés dans eux-mêmes, il a ici-bas à remplir des fonctions différentes des leurs ? N'eſt-ce pas faire connoître par ſes propres actions qu'il eſt chargé d'un emploi divin, puiſque Dieu étant le Bien par eſſence, la réparation continuelle du déſordre, & la conſervation de ſes ouvrages, doit être en effet l'œuvre de la Divinité ?

Enfin, nous voyons généralement établies ſur la Terre, des Inſtitutions ſacrées, auxquelles l'homme ſeul participe parmi tous les Etres ſenſibles ; nous trouvons dans tous les temps & dans toutes les contrées de l'Univers, des dogmes religieux, qui enſeignent à l'homme qu'il peut porter ſes vœux & ſes hommages juſques dans le Sanctuaire d'une Divinité qu'il ne connoît pas, mais dont il eſt parfaitement connu, & dont il peut eſpérer de ſe faire entendre.

Par-tout, ces dogmes enſeignent que les décrets divins ne ſont pas toujours impénétrables à

l'homme ; qu'il peut, dans ce qui le concerne ; participer en quelque ſorte à la force & aux *vertus* ſuprêmes : & par-tout on a vu des hommes véridiques, ou impoſteurs, s'annoncer pour en être les Miniſtres & les organes.

Les traces même de ces droits ſublimes s'apperçoivent non ſeulement dans tous les cultes publics des différentes Nations ; non ſeulement dans ce qu'elles ont appellé *Sciences occultes*, où il s'agit de cérémonies myſtérieuſes, de certaines formules auxquelles on ſuppoſe des pouvoirs ſecrets ſur la nature, ſur les maladies, ſur les génies bons & mauvais, ſur les penſées des hommes ; mais encore dans les ſimples actes civils & juridiques des puiſſances humaines, qui prenant leurs loix conventionnelles pour arbitres, les regardent & les conſultent comme les décrets de la vérité même ; & ne craignent point, en agiſſant d'après ces loix, de ſe dire en poſſeſſion d'une autorité éclairée, d'une ſcience certaine, & à couvert de toute erreur.

S'il eſt vrai que l'homme n'ait pas une ſeule idée à lui ; & que cependant l'idée d'un tel pouvoir & d'une telle lumiere ſoit, pour ainſi dire, univerſelle ; tout peut être dégradé dans la ſcience & la marche ténébreuſe des hommes, mais tout n'y eſt pas faux. Cette idée annonce donc qu'il y a dans eux quelque analogie, quel-

ques rapports avec l'action suprême, & quelques vestiges de ses propres droits ; comme nous avons déja trouvé dans l'intelligence humaine, des rapports évidens avec l'Intelligence infinie & avec ses *vertus*.

A tous ces indices, nous est-il possible encore de méconnoître le Principe de l'homme ? Si tous les Etres qui ont reçu la vie, n'existent que pour manifester les propriétés de l'agent qui la leur a donnée, peut-on douter que l'Agent dont l'homme a reçu la sienne, ne soit la Divinité même ; puisque nous découvrons en lui tant de marques d'une origine supérieure & d'une Action divine ?

Rassemblons donc ici les conséquences de toutes ces preuves que nous venons d'établir ; & dans l'Etre qui a produit l'homme, reconnoissons une source inépuisable de pensées, de science, de *vertus*, de lumiere, de force, de pouvoirs ; enfin, un nombre infini de facultés, dont aucun Principe de nature ne peut offrir l'image ; facultés que nous ferons toutes entrer dans l'essence de l'Etre nécessaire, quand nous voudrons en contempler l'idée.

Puisqu'aucun de ces droits ne paroît nous être étrangers ; puisqu'au contraire, nous en trouvons des traits multipliés dans les facultés de l'homme, il est évident que nous sommes destinés à les

posséder tous, & à les manifester aux yeux de ceux qui les ignorent, ou qui veulent les méconnoître. Avouons-le donc hautement; si chacun des Etres de la Nature est l'expression d'une des *vertus* temporelles de la sagesse, l'homme est le signe ou l'expression visible de la Divinité même: c'est pour cela qu'il doit avoir en lui tous les traits qui la caractérisent; autrement la ressemblance n'étant pas parfaite, le modele pourroit être méconnu. Et ici nous pouvons déja nous former une idée des rapports naturels qui sont entre Dieu, l'homme & l'Univers.

4°.

LES principes que j'ai exposés sur la sublime destinée de l'homme, doivent d'autant plus mériter notre confiance, que lui-même en manifeste la vérité presque dans tous ses actes. Porté par un instinct secret à dominer, soit par la force, soit par la justesse apparente de sa doctrine, il semble par-là n'être occupé qu'à prouver l'existence d'un Dieu, & à le montrer à ses semblables.

Ceux-mêmes qui se déclarent contre un Etre éternel, infiniment juste, source de toute félicité

& de toute lumiere, ne font que changer le nom de cet Etre, & en mettre un autre à sa place. Loin de détruire son indestructible existence, ils démontrent sa réalité & toutes les facultés qui lui appartiennent. Car si l'Athée & le Matérialiste répugnent à croire au Dieu invisible, au Dieu qui s'est peint dans leur ame, ils ne font, lorsqu'ils lui substituent la matiere, que transporter sur elle les attributs du Principe vrai, dont leur essence les rend à jamais inséparables: ainsi cette idole est toujours un Dieu, qu'ils nous annoncent.

D'ailleurs, en élevant ainsi la matiere, c'est moins, en effet, le regne de cette matiere, que le leur propre qu'ils prétendent établir. Car les raisonnemens, dont ils tâchent d'appuyer leurs systêmes, l'enthousiasme qui les anime, toutes leurs déclamations, n'ont-elles pas pour but de nous persuader qu'ils sont possesseurs de la vérité? Or, d'après les rapports intimes que nous sentons exister entre Dieu & la vérité, être possesseur de la vérité, seroit-ce autre chose qu'être Dieu?

L'Athée confesse donc, malgré lui, l'existence de cet Etre suprême; car il ne peut entreprendre de prouver qu'il n'y a point de Dieu, qu'en se présentant comme étant un Dieu lui-même.

Comment, en effet, pourroit-il ne pas indiquer l'existence du Principe suprême, puisque tous les Etres de la Nature étant l'expression visible des facultés créatrices de ce Principe, l'homme doit être à la fois, & de ses facultés créatrices, & de ses facultés pensantes. L'Impie ne peut donc se soustraire à une loi qui lui est commune avec tout ce qui est contenu dans la région temporelle. Nous entrerons dans quelque détail sur ce sujet. Que sa profondeur n'effraie point; il est important d'y pénétrer, & l'issue en sera heureuse.

Avant que les choses temporelles puissent avoir eu l'existence qui nous les rend sensibles, il a fallu des élémens primitifs & intermédiaires entr'elles & les facultés créatrices dont elles descendent, parce que ces choses temporelles & les facultés dont elles descendent, sont d'une nature trop différente pour pouvoir exister ensemble sans intermede; ce qui nous est physiquement répété par le soufre & l'or, par le mercure & la terre, lesquels ne peuvent s'unir que par la même loi d'une substance intermédiaire.

Ces élémens inconnus aux sens, mais dont l'intelligence atteste la nécessité & l'existence, sont déterminés & fixés dans leur essence & dans leur *nombre*, comme toutes les loix & tous les

moyens que la Sageſſe met en uſage pour l'accompliſſement de ſes deſſeins. Enfin, ils peuvent être regardés comme les premiers ſignes des facultés ſupérieures auxquelles ils tiennent immédiatement.

Dès-lors, tout ce qui exiſte dans la nature corporelle, toutes les formes, les moindres traits, ne ſont & ne peuvent être que des réunions, des combinaiſons, ou des diviſions de ces ſignes primitifs: & rien ne peut paroître parmi les choſes ſenſibles, qui ne ſoit écrit en eux, qui ne deſcende d'eux & qui ne leur appartienne, comme toutes les figures poſſibles de la Géométrie ſeront toujours compoſées de points, de lignes, de cercles, ou de triangles.

L'homme lui-même, dans ſes œuvres matérielles, qui ne ſont que des œuvres ſecondes par rapport aux œuvres de la Nature, eſt lié, comme tous les autres Etres, à ces ſignes primitifs; il ne peut rien élever, rien tracer, rien conſtruire; il ne peut, dis-je, imaginer aucune forme, exécuter même un ſeul mouvement volontaire ou involontaire, qui ne tienne à ces modeles excluſifs, dont tout ce qui ſe meut, tout ce qui vit dans la Nature, n'eſt que le fruit & la repréſentation. S'il en pouvoit être autrement, l'homme ſeroit créateur d'une autre Nature & d'un autre ordre de choſes, qui n'appartiendroient point au Principe pro-

ducteur & modele de tout ce qui existe sensiblement pour nous.

Ainsi, les productions admirables des Arts, ces monumens merveilleux de l'industrie humaine, décelent à chaque pas la dépendance de l'homme & sa destination. Elles n'offrent que des compilations, ou des parties rassemblées d'autres monumens, qui n'étoient eux-mêmes que les combinaisons variées des élémens fondamentaux, que nous avons dit être les indices primitifs des facultés créatrices de la Divinité.

Il n'est donc rien dans l'homme corporel, ni dans ses productions, qui ne soit, quoique très-secondairement, l'expression de l'action créatrice universelle, que tout être corporel représente, dès qu'il existe & qu'il agit.

Elevons-nous au dessus des formes matérielles, & appliquons ces principes à la parole & à l'écriture, qui, l'une & l'autre, annoncent des facultés pensantes, puisqu'elles en sont pour nous la premiere expression sensible.

« Il est certain que les sons & es caracteres *alphabétiques*, qui servent d'instrumens fondamentaux à tous les mots que nous employons pour manifester nos idées; doivent tenir à des signes & à des sons primitifs qui leur servent de base; & cette vérité profonde nous est tracée de

toute antiquité dans le fragment de Sanchoniaton, où il représente Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caracteres sacrés des lettres; emblême sublime & d'une fécondité immense, parce qu'il est pris dans la source même, où l'homme devroit toujours puiser. „

En admettant des signes primitifs pour l'expression sensible de nos idées, nous ne devons point être arrêtés par la variété infinie de ceux qui sont en usage parmi les différentes Nations de la Terre: cette variété prouve seulement notre ignorance. Car, si la loi qui sert d'organe à la suprême Sagesse, établit par-tout un ordre, une régularité; elle doit avoir déterminé, pour l'expression des pensées qu'elle nous envoie, des signes invariables, comme elle en a établi pour la production de ses faits matériels: & si nous n'étions pas ensevelis dans des ténebres profondes, ou si nous nous attachions davantage à suivre la route instructive & lumineuse *de la simplicité des Etres*; qui sait si nous ne parviendrions pas à connoître & la forme & le nombre de ces signes primitifs, c'est-à-dire, à fixer notre alphabet?

Mais quelle que soit notre privation à cet égard, dès que ces signes primitifs existent, tous ceux que nous employons, quoique conventionnellement, en dérivent de toute nécessité: ainsi tous

les mots que nous voudrons composer, imaginer & fabriquer, seront toujours des assemblages tirés de ces caracteres primitifs, puisque, ne pouvant sortir de la loi qui les a produits, nous ne saurions jamais rien trouver hors d'eux, & qui ne soit, pour ainsi dire, eux-mêmes.

Ces sons & ces caracteres primitifs étant les vrais signes sensibles de nos pensées, ils doivent être aussi les signes sensibles de l'unité pensante : car il n'y a qu'une seule idée, comme il n'y a qu'un seul Principe de toutes choses.

Ainsi les productions les plus défigurées, que nous puissions manifester par la parole & par l'écriture, portent toujours secondairement l'empreinte de ces signes primitifs ; & par conséquent celle de cette unique idée, ou de l'unité pensante : ainsi l'homme ne peut proférer une seule parole, tracer un seul caractere, qu'il ne manifeste la faculté pensante de l'Agent suprême ; comme il ne peut produire un seul acte corporel, un seul mouvement, sans en manifester les facultés créatrices.

L'usage même le plus insensé, le plus orgueilleux, le plus corrompu qu'il fasse de ces instrumens primitifs de la pensée, dans son langage ou dans ses écrits, ne détruit point ce que nous avançons. Dès qu'il n'y a point d'autres matériaux que ces caracteres primitifs, l'homme est

forcé

forcé de s'en servir, lors même qu'il veut élever des remparts contre l'unité qu'ils représentent, & s'en déclarer l'ennemi.

C'est avec les armes de cette unité, qu'il veut la combattre : c'est avec les forces de cette unité, qu'il veut en prouver la foiblesse : enfin, c'est avec les propres signes de son existence, qu'il veut établir qu'elle n'est qu'un néant & un fantôme. Si l'Athée veut attaquer, en quelque maniere que ce soit, le premier Principe de tout ce qui existe, qu'il s'interdise donc tout acte, toute parole, & même que tout son Etre descende dans le néant; car, dès qu'il se montre, dès qu'il écrit, dès qu'il parle, dès qu'il se meut, il prouve lui-même celui qu'il voudroit anéantir.

Nous sommes donc fondés à dire que l'homme est destiné à être le signe & l'expression parlante des facultés universelles du Principe suprême, dont il est *émané*; comme tous les Etres particuliers sont, chacun dans leur classe, le signe visible du principe particulier qui leur a communiqué la vie.

Ce mot, *émané*, peut contribuer à jeter un nouveau jour sur notre nature & sur notre origine; car, si l'idée d'émanation a tant de peine à pénétrer dans l'intelligence des hommes, ce

n'eſt que parce qu'ils ont laiſſé matérialiſer tout leur Etre. Ils ne voient dans l'émanation qu'une ſéparation de ſubſtance, telle que dans les évaporations des corps odorans, & dans les diviſions d'une ſource en pluſieurs ruiſſeaux: tous exemples pris de la matiere, dans leſquels la maſſe totale eſt réellement diminuée, quand quelques parties conſtituantes en ſont retranchées.

Lorſqu'ils ont voulu prendre une idée de l'émanation dans des objets plus vivans & plus actifs, tels que le feu, qui ſemble produire une multitude de feux ſemblables à lui, ſans ceſſer d'être égal à lui-même, ils ont cru avoir atteint le but. Mais cet exemple n'en eſt pas moins étranger aux véritables idées que nous devons nous former de l'émanation immatérielle; & il n'eſt propre qu'à entraîner dans l'erreur ceux qui négligeroient de l'approfondir.

Le feu matériel ne nous étant viſible que par la conſommation des corps, ne peut nous être connu qu'autant qu'il repoſe ſur une baſe qu'il dévore; au lieu que le feu divin vivifie tout. En ſecond lieu, lorſque ce feu matériel produit en apparence d'autres feux, il ne les tire point de lui-même, comme le feu divin: il ne fait que réactionner ſur les germes de feu, innés dans les corps qu'il approche, & en favoriſer l'exploſion; nous en avons la preuve, en ce qu'il lui eſt

impoſſible d'enflammer les cendres, parce que le feu *principe* en eſt diſparu.

Ces différences ſont trop frappantes, pour que l'homme ſage s'arrête à des comparaiſons ſi abuſives.

Tous les Etres de la Nature matérielle, ne montrant que des faits phyſiques, & n'agiſſant que pour les ſens corporels, n'annoncent que le principe phyſique vivant dans ces Etres & les faiſant mouvoir: ils n'indiquent point aſſez clairement un Principe ſaint & divin, pour en prouver immédiatement l'exiſtence. Auſſi, les preuves priſes dans la matiere, ſont-elles très-inſuffiſantes pour démontrer Dieu, & par conſéquent pour nous démontrer l'émanation de l'homme hors du ſein de la Divinité.

Mais, puiſque nous avons déja découvert dans l'homme les preuves du Principe qui l'a conſtitué ce qu'il eſt; c'eſt dans l'homme lui-même, c'eſt dans l'eſprit de l'homme que nous devons trouver les loix qui ont dirigé ſon origine. Enfin, l'homme étant un Etre réel, on ne devroit jamais juger de lui par comparaiſon, comme on peut faire des Etres corporels dont les qualités ſont relatives.

Que nous annoncera-t-il donc, en le conſidérant ſous ce point de vue? Il nous annoncera par ſes propres faits, qu'il peut être émané des facul-

tés divines, ſans que les facultés divines aient éprouvé ni ſéparation, ni diviſion, ni aucune altération dans leur eſſence.

Car, lorſque je produis extérieurement quelque acte intellectuel, lorſque je communique à l'un de mes ſemblables la plus profonde de mes penſées, ce mobile que je porte dans ſon Etre, qui va le faire agir, peut-être lui donner une *vertu* : ce mobile, dis-je, quoique ſorti de moi, quoiqu'étant, pour ainſi dire, un extrait de moi-même & ma propre image, ne me prive point de la faculté d'en produire de pareils. J'ai toujours en moi le même germe de penſées, la même volonté, la même action ; & cependant j'ai en quelque façon donné une nouvelle vie à cet homme, en lui communiquant une idée, une puiſſance qui n'étoit rien pour lui, avant que j'euſſe fait en ſa faveur, l'eſpece d'émanation dont je ſuis ſuſceptible. Nous ſouvenant toutefois qu'il n'y a qu'un ſeul Auteur & Créateur de toutes choſes, on verra pourquoi je ne communique que des lueurs paſſageres ; au lieu que cet Auteur univerſel communique l'exiſtence même, & la vie impériſſable.

Mais, ſi dans l'opération qui m'eſt commune avec tous les hommes, on ſait évidemment que les émanations de mes penſées, volontés & actions, n'alterent en rien mon eſſence ; à plus forte raiſon la vie divine peut ſe communiquer

par des émanations : elle peut produire ſans nombre & ſans fin , les ſignes & les expreſſions d'elle-même , & ne jamais ceſſer d'être le foyer de la *vie*.

Si l'homme eſt émané de la Divinité , c'eſt donc une doctrine abſurde & impie , que de le dire tiré du néant & créé comme la matiere : ou il faudroit alors regarder la Divinité elle-même comme un néant ; elle qui eſt la ſource vivante & incréée de toutes les réalités & de toutes les exiſtences. Par une conſéquence auſſi naturelle , l'homme tiré du néant devroit néceſſairement rentrer dans le néant. Mais le néant eſt un mot vuide & nul , dont aucun homme n'a l'idée ; & il n'en eſt point qui puiſſe ſans répugnance s'appliquer à la concevoir.

Eloignons donc de nous les idées criminelles & inſenſées de ce néant , auquel des hommes aveugles enſeignent que nous devons notre origine. N'aviliſſons pas notre Etre : il eſt fait pour une deſtination ſublime , mais elle ne peut l'être plus que ſon Principe ; puiſque , ſelon les ſimples loix phyſiques , les Etres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils ſont deſcendus. Et cependant ces loix ceſſeroient d'être vraies & univerſelles , ſi le Principe de l'homme étoit le néant. Mais tout nous annonce aſſez nos rapports avec le centre même , producteur de l'univerſalité immatérielle , & de l'univerſalité corporelle , puiſ-

que tous nos efforts tendent continuellement à nous les approprier l'une & l'autre, & à en attacher toutes les *vertus* autour de nous.

Obſervons encore que cette doctrine, ſur l'émanation de l'Etre intellectuel de l'homme, s'accorde avec celle qui nous enſeigne que toutes nos découvertes ne ſont en quelque ſorte que des réminiſcences. On peut dire même que ces deux doctrines ſe ſoutiennent mutuellement : car, ſi nous ſommes émanés d'une ſource univerſelle de vérité, aucune vérité ne doit nous paroître nouvelle ; & réciproquement, ſi aucune vérité ne nous paroît nouvelle, mais que nous n'y appercevions que le ſouvenir ou la repréſentation de ce qui étoit caché en nous, nous devons avoir pris naiſſance dans la ſource univerſelle de la vérité.

Nous voyons, dans les loix ſimples & phyſiques des corps, une image ſenſible de ce principe, que l'homme n'eſt qu'un Etre de réminiſcence.

Lorſque les germes matériels produiſent leur fruit, ils ne font que manifeſter viſiblement les facultés ou propriétés qu'ils ont reçues par les loix conſtitutives de leur eſſence. Lorſque ces germes, lorſque le gland, par exemple, étant parvenu à ſon exiſtence individuelle, étoit ſuſpendu à la branche du chêne qui l'avoit produit, il étoit, pour ainſi dire, partici-

pant à tout ce qui s'opéroit dans l'athmoſphere; puiſqu'il recevoit les influences de l'air ; puiſqu'il exiſtoit au milieu de tous les Etres vivans corporellement ; qu'il étoit en aſpect du ſoleil , des aſtres , des animaux , des plantes , des hommes ; en un mot , de tout ce qui agit dans la ſphere temporelle.

Il eſt vrai qu'il n'étoit préſent que paſſivement à toutes ces choſes , parce qu'il n'avoit qu'une exiſtence inactive , liée à celle du chêne ; & que n'ayant point encore une vie diſtincte de celle de ſon principe , il vivoit de la vie de ce principe , mais ſans pouvoir rien opérer.

Lorſque ce gland , parvenu à la maturité , tombe ſur la terre , ou eſt placé dans ſon ſein par la main de l'homme , & qu'ayant produit un arbre , il vient à manifeſter ſes propres fruits , il ne fait que répéter ce qui avoit déja été opéré par l'arbre même dont il eſt provenu ; il ne fait que remonter par ſes propres facultés , au point d'où il étoit deſcendu ; que renaître dans la région qu'il avoit occupée précédemment ; en un mot , que ſe produire , parmi les mêmes choſes , parmi les mêmes Etres, parmi les mêmes phénomenes , dont il avoit déja été environné.

Mais il y a alors une différence frappante : c'eſt que dans ce ſecond état , il exiſte d'une maniere active , étant agent lui-même ; au lieu que dans

le premier, il n'étoit que paſſif, & ſans action diſtincte de celle de ſon principe.

Nous pouvons penſer la même choſe de l'homme intellectuel. Par ſa primitive exiſtence, il a dû ſelon la loi univerſelle des Etres, tenir à ſon arbre générateur; il étoit, pour ainſi dire, le témoin de tout ce qui exiſtoit dans ſon atmoſphere: & comme cette atmoſphere eſt autant au deſſus de celle que nous habitons, que l'intellectuel eſt au deſſus du matériel, de même les faits auxquels l'homme participoit, étoient incomparablement ſupérieurs aux faits de l'ordre élémentaire: & la différence des uns aux autres, eſt celle qu'il y a entre la réalité des Etres qui ont une exiſtence vraie & indélébile, & l'apparence de ceux qui n'ont qu'une vie dépendante & ſecondaire. Ainſi, l'homme étant lié à la *vérité*, participoit, quoique paſſivement, à tous les faits de la *vérité*.

Après avoir été détaché de l'*arbre univerſel*, qui eſt ſon arbre générateur, l'homme ſe trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumieres, & à manifeſter les *vertus* & les facultés analogues à ſa vraie nature, il ne fait que réaliſer & repréſenter par lui-même ce que ſon Principe avoit déja montré à ſes yeux: il ne fait que

recouvrer la vue d'une partie des objets qui avoient déja été en ſa préſence; que ſe réunir à des Etres, avec leſquels il avoit déja habité; enfin, que découvrir de nouveau, d'une maniere plus intuitive, plus active, des choſes qui avoient déja exiſté pour lui, dans lui, & autour de lui.

Voilà pourquoi l'on peut dire d'avance que tous les Etres créés & émanés dans la région temporelle, & l'homme par conſéquent, travaillent à la même œuvre, qui eſt de recouvrer leur reſſemblance avec leur Principe, c'eſt-à-dire, de croître ſans ceſſe juſqu'à ce qu'ils viennent au point de produire leurs fruits, comme il a produit les ſiens en eux. Voilà pourquoi auſſi, l'homme ayant la réminiſcence de la lumiere & de la vérité, prouve qu'il eſt deſcendu du ſéjour de la lumiere & de la vérité.

Rentrons ici dans notre ſujet, & annonçons de nouveau que l'homme eſt né pour être le chiffre univerſel, le ſigne vivant & le tableau réel d'un Etre infini. Il eſt né, dis-je, pour prouver à tous les Etres qu'il y a un Dieu néceſſaire, lumineux, bon, juſte, ſaint, puiſſant, éternel, fort, toujours prêt à revivifier ceux qui l'aiment, toujours terrible pour ceux qui veulent le combattre ou le méconnoître. Heureux l'homme, s'il n'eût jamais

annoncé ce Dieu qu'en *manifeſtant* ſes puiſſances & non pas en les *uſurpant !*

Et ne ſoyons point étonnés de voir l'homme porter une telle empreinte. Les facultés de l'Etre néceſſaire ſont infinies comme lui : & dès qu'il a mis ſur nous l'expreſſion de ſon nombre, il faut que nous ayions en nous les traces de ſon univerſalité.

Quant à la crainte de ravaler ce Principe ſuprême, en portant juſqu'à lui notre origine, nous avons dans notre émanation même, de quoi nous en préſerver ; puiſque toutes les productions ſont inférieures à leur Principe générateur ; puiſque nous ne ſommes que l'expreſſion des Facultés divines & du *Nombre divin*, & non pas la nature même de ces facultés, & de ce *Nombre* qui eſt le caractere propre & diſtinctif de la Divinité.

Ceci doit tranquilliſer ſur la grandeur excluſive du Principe ſuprême & ſur ſa gloire. A quelque point que nous montions, il ſera éternellement & infiniment au deſſus de nous, comme au deſſus de tous les Etres. „ C'eſt même l'honorer que d'ennoblir ainſi notre propre eſſence ; parce que nous ne pouvons nous élever d'un degré, que nous ne l'élevions en même temps dans un rapport quadruple ; puiſque toute action, comme tout mouvement, toute progreſſion eſt quaternaire, & que nous ne pouvons nous *mouvoir* que

ſelon l'immutabilité de ſes loix. Enfin, ſi nous deſcendons de la Divinité, ſi elle eſt le principe immédiat de notre exiſtence, plus nous nous en rapprochons, & plus nous l'agrandiſſons aux yeux de tous les Etres; puiſqu'alors nous faiſons ſortir d'autant plus l'éclat de ſes Puiſſances & de ſa ſupériorité. "

Nous croirions même avoir rendu un ſervice eſſentiel aux hommes, ſi nous pouvions leur faire porter la vue ſur des vérités auſſi ſublimes. C'eſt le vrai moyen de nous humilier à nos propres yeux que de contempler de tels objets; parce qu'en comparant avec nous-mêmes, leur force & leur grandeur, nous ſommes obligés de reſter dans un profond abaiſſement. C'eſt ainſi qu'il eſt bon de jeter continuellement les yeux ſur la ſcience, pour ne pas ſe perſuader qu'on ſait quelque choſe; ſur la juſtice, pour ne pas ſe croire irréprochable; ſur toutes les *vertus*, pour ne pas penſer qu'on les poſſede. Car en général, l'homme ne vit dans la quiétude, & n'eſt content de lui-même, que quand il n'enviſage pas les objets qui ſont au deſſus de lui; & ſi nous voulons nous préſerver de toutes les illuſions, & ſur-tout des amorces de l'orgueil par leſquelles l'homme eſt ſi ſouvent ſéduit, ne prenons jamais les hommes, mais toujours *Dieu* pour notre terme de comparaiſon.

5.

En nous élevant jusqu'à ce Principe suprême, sans lequel la Vérité même ne seroit pas, nous y verrons que toutes ses *Facultés* doivent être réelles, fixes, positives, c'est-à-dire constituées par leur propre essence : ce qui les soustrait à jamais à toute destruction ; puisque c'est en elles seules que réside toute leur loi, ainsi que la voie qui mene au sanctuaire de leur existence.

En effet, cet Etre étant la source premiere de toutes les puissances, comment concevroit-on une puissance qui ne seroit pas de lui ? Par où, par qui, comment pourroit-il être vaincu ou altéré, si tous les Etres sont sortis de son sein médiatement ou immédiatement, & s'ils n'ont de facultés & de pouvoirs réels que ceux qu'il leur a donnés ? Car il faudroit supposer alors qu'il pourroit s'attaquer lui-même.

D'autres preuves nous démontrent que nul Etre ne peut, ni ne pourra jamais rien contre Dieu ; c'est que s'il en est qui se déclarent ses ennemis, il n'a besoin pour les vaincre, que de les laisser dans leurs propres ténebres ; ceux qui le

veulent attaquer, deviennent aveugles par cela seul qu'ils veulent l'attaquer. Ainsi, par le fait même, tous leurs efforts sont sans succès, & toutes leurs forces deviennent nulles & impuissantes, puisqu'ils ne voient plus par où les diriger.

Mais pour que le premier des hommes pût manifester cet Etre majestueux & invincible; pour qu'il pût servir de signe de la Divinité suprême, il falloit qu'il eût la liberté de voir & de contempler les droits réels, fixes & positifs qui sont en elle; il falloit qu'il eût un titre qui lui donnât entrée dans son Temple, afin de jouir du spectacle de toute sa grandeur.

Sans cela, comment auroit-il pu en représenter le moindre trait avec exactitude; & s'il ne l'eût représenté qu'imparfaitement, comment ceux qui avoient perdu de vue l'Etre suprême, auroient-ils été coupables de continuer à le méconnoître ?

Mais s'il est possible que l'homme, en qualité d'Etre libre, ait cessé de se présenter au Temple avec l'humilité du Lévite; qu'il ait voulu mettre la Victime à la place du Sacrificateur, & le Prêtre à la place du Dieu qu'il servoit, l'entrée du Temple a dû se fermer pour lui; puisqu'il y portoit & qu'il venoit y chercher une autre lumiere que celle qui en remplit seule toute l'immensité. Il n'a

ſallu rien de plus pour lui ſaire perdre à la fois, & la connoiſſance & la vue des beautés du Temple; puiſqu'il ne pouvoit les voir que dans leur propre ſéjour, & que lui-même s'en étoit interdit l'entrée.

Il ſe flatta de trouver la lumiere ailleurs que dans l'Etre qui en eſt le ſanctuaire & le foyer, & qui pouvoit ſeul l'y faire pénétrer : il crut pouvoir l'obtenir par une autre voie que par elle-même : il crut, en un mot, que des facultés réelles, fixes & poſitives, pouvoient ſe rencontrer dans deux Etres à la fois. Il ceſſa d'attacher la vue ſur celui en qui elles vivoient dans toute leur force & dans tout leur éclat, pour la porter ſur un autre *Etre*, dont il oſa croire qu'il recevroit les mêmes ſecours.

Cette erreur, ou plutôt ce crime inſenſé, au lieu d'aſſurer à l'homme le ſéjour de la paix & de la lumiere, le précipita dans l'abyme de la confuſion & des ténebres : & cela ſans qu'il fût néceſſaire que le Principe éternel de la vie fît le moindre uſage de ſes puiſſances, pour ajouter à ce déſaſtre. Etant la félicité par eſſence, & l'unique ſource du bonheur de tous les Etres, il agiroit contre ſa propre loi, s'il les éloignoit d'un état propre à les rendre heureux. Enfin, ne pouvant être, par ſa nature, que bien, paix & jouiſſance, s'il envoyoit lui-même les maux, le déſordre & les privations, il produiroit des choſes que l'Etre parfait ne doit point connoître;

ce qui démontre qu'il n'eſt & ne peut être l'auteur de nos ſouffrances.

Nous verrons, au contraire, dans la ſuite de cet ouvrage, qu'il n'eſt aucune des *Puiſſances* de cette main bienfaiſante, qu'elle n'ait employée & qu'elle n'emploie pour nous ſoulager. Nous apprendrons, dis-je, à connoître que ſi les *vertus* de cet Agent ſuprême combattent ſans ceſſe depuis l'origine des choſes, c'eſt pour nous, & non pas contre nous.

Nous verrons quelle eſt la différence de cet Etre à nous, puiſque quand nous faiſons le mal, c'eſt nous qui en ſommes les auteurs, & que nous avons quelquefois l'injuſtice de le lui imputer ; au lieu que quand nous faiſons le bien, c'eſt lui qui le fait en nous & pour nous, & qu'après l'avoir fait en nous & pour nous, il nous en récompenſe encore, comme ſi nous l'euſſions fait nous-mêmes.

Nous verrons enfin que ſi l'homme donnoit, à ſatisfaire ſes vrais beſoins, l'attention qu'il donne à ſes beſoins imaginaires, il obtiendroit bien plutôt l'objet de ſes deſirs ; ,, & s'il m'eſt permis d'en dire la raiſon, c'eſt que le *Bien* & le *Mal* nous pourſuivent à la vérité ; mais le premier nous pourſuit avec *quatre forces*, & le ſecond ne nous pourſuit qu'avec *deux ;* or l'homme devant avoir auſſi *quatre forces*, on voit quelle ſeroit la

célérité de la jonction, s'il marchoit ſans s'arrêter vers *celui* qui a le *même nombre.*"

Puiſque l'Etre divin eſt le ſeul Principe de la lumiere & de la vérité; puiſqu'il poſſede ſeul les *facultés* fixes & poſitives, dans leſquelles réſide excluſivement la vie réelle & par eſſence: dès que l'homme a cherché ces *facultés* dans un autre Etre, il a dû de toute néceſſité les perdre de vue, & ne rencontrer que le ſimulacre de toutes ces *vertus.*

Ainſi l'homme ayant ceſſé de lire dans la vérité, il n'a pu trouver autour de lui que l'incertitude & l'erreur. Ayant abandonné le ſeul ſéjour de ce qui eſt fixe & réel, il a dû entrer dans une région nouvelle, qui, par ſes illuſions & ſon néant, fût toute oppoſée à celle qu'il venoit de quitter. Il a fallu que cette région nouvelle, par la multiplicité de ſes loix & de ſes actions, lui montrât en apparence une autre unité que celle de l'Etre ſimple, & d'autres vérités que la ſienne. Enfin, il a fallu que le nouvel appui ſur lequel il s'étoit repoſé, lui préſentât un tableau fictif de toutes les facultés, de toutes les propriétés de cet Etre ſimple, & cependant qu'il n'en eût aucune.

„ Et ici ſe trouve déja une explication des nombres *quatre* & *neuf*, qui ont pu embarraſſer dans

l'Ouvrage

l'Ouvrage déja cité. L'homme s'eſt égaré en allant de *quatre* à *neuf*; c'eſt-à-dire, qu'il a quitté le centre des vérités fixes & poſitives, qui ſe trouvent dans le nombre *quatre*, comm'étant la ſource & la correſpondance de tout ce qui exiſte; comme étant encore, même dans notre dégradation, le nombre univerſel de nos meſures, & de la marche des Aſtres; vérité divine dont les hommes des derniers ſiecles ont fait l'application la plus heureuſe, pour déterminer les loix des mouvemens céleſtes, quoiqu'ils n'euſſent été conduits à cette immortelle découverte que par la ſeule force de leurs obſervations, & par le flambeau des ſciences naturelles. C'eſt-à-dire, enfin, que l'homme s'eſt uni au nombre *neuf* des choſes paſſageres & ſenſibles, dont le néant & le vuide ſont écrits ſur la forme même circulaire ou neuvaire, qui leur eſt aſſignée, & qui tient l'homme comme dans le preſtige."

Voilà, en effet, quels ſont les droits qu'ont aujourd'hui ſur l'homme toutes les choſes de cette région temporelle. Comme chacun des Etres qui la compoſent, eſt complet & entier dans ſon eſpece, les yeux de ce malheureux homme demeurent fixés ſur des objets qui repréſentent en effet l'unité, mais qui ne la repréſentent que par des images très-fauſſes & très-défectueuſes; puiſ-

qu'ils ſont tous formés par des aſſemblages ; puiſque, dès qu'ils peuvent être vus par nos yeux de matiere, ils ſont néceſſairement compoſés, attendu que nos yeux matériels ſont compoſés eux-mêmes, & qu'il n'y a de relation qu'entre les Etres de même nature.

L'homme eſt donc réduit, en demeurant dans cette région temporelle, à n'appercevoir que des unités apparentes ; c'eſt-à-dire, qu'il ne peut plus connoître aujourd'hui que des poids, des meſures, & des nombres relatifs, au lieu des poids, des meſures & des nombres fixes qu'il employoit dans ſon lieu natal : & il en a la preuve dans les expériences les plus communes ; car il lui ſeroit de toute impoſſibilité de fixer une portion de matiere qui fût égale en poids, en nombre & en meſure à une autre portion ; attendu qu'il lui faudroit connoître le poids, le nombre & la meſure fixe de la premiere, & qu'il a quitté le ſéjour de tout ce qui eſt fixe.

Toutefois ces choſes ſenſibles, qui ne ſont qu'apparentes & nulles pour l'eſprit de l'homme, ont une réalité analogue à ſon Etre ſenſible & matériel. La Sageſſe eſt ſi féconde, qu'elle établit des proportions dans les *vertus* & dans les *réalités*, relativement à chaque claſſe de ſes productions.

Voilà pourquoi il y a une convenance & même une loi insurmontable, attachée au cours des choses sensibles, sans laquelle leur action, quoique passagere & temporelle, ne pourroit jamais avoir le moindre effet. Ainsi, il est très-vrai, pour les corps, que les corps existent, qu'ils se nourrissent, qu'ils se choquent, qu'ils se touchent, qu'ils se communiquent, & qu'il y a un commerce indispensable entre toutes les substances de la Nature matérielle.

Mais aussi cela n'est vrai que pour les corps: car toutes les actions matérielles, n'opérant rien d'analogue à la véritable nature de l'homme, sont en quelque sorte ou peuvent être étrangeres pour lui, quand il veut faire usage de ses forces & se rapprocher de son élément naturel. Enfin, la matiere est vraie pour la matiere, & ne le sera jamais pour l'esprit. Distinction importante avec laquelle on auroit terminé depuis long-temps les disputes de ceux qui ont prétendu que cette matiere n'étoit qu'apparente, & de ceux qui ont prétendu qu'elle étoit réelle.

,, Les choses corporelles & sensibles n'étant rien pour l'Etre intellectuel de l'homme, on voit comment doit s'apprécier ce que l'on appelle la mort, & quelle impression elle peut produire sur l'homme sensé, qui ne s'est point identifié avec les illusions de ces substances corruptibles. Car le

corps de l'homme, quoique vrai pour les autres corps, n'a comm'eux aucune réalité pour l'intelligence, & à peine doit-elle s'appercevoir qu'elle s'en ſépare : en effet lors qu'elle le quitte, elle ne quitte qu'une apparence, ou pour mieux dire, elle ne quitte rien.

Au contraire, tout nous annonce qu'elle doit gagner alors, au lieu de perdre ; car, avec un peu d'attention, nous ne pouvons que nous pénétrer de reſpect pour ceux que leur loi délivre de ces entraves corporelles, puiſqu'alors il y a une illuſion de moins entr'eux & le *vrai*. A défaut de cette utile réflexion, les hommes croient que c'eſt la mort qui les effraie, tandis que ce n'eſt point d'elle, mais de la *vie*, qu'ils ont peur.

Si le preſtige des choſes temporelles ne ſuffiſoit point encore, pour nous démontrer la différence de l'état actuel de l'homme à ſon état primitif, il faudroit jeter les yeux ſur l'homme lui-même ; car autant il eſt vrai que l'étude de l'homme nous a fait découvrir en nous de rapports avec le Premier de tous les Principes, & de traces d'une origine glorieuſe, autant elle nous en laiſſe appercevoir d'une horrible dégradation. Il ne faut, pour nous en convaincre, que nous confronter avec le Principe, dont nous devrions,

par notre nature, repréſenter les *Facultés* & les *vertus* ; il faut voir quel eſt celui de nous qui pourra juſtifier ſes TITRES ; il faut voir ſi nous ſommes conformes à l'Etre dont nous ſommes deſcendus, & qui n'a exprimé dans nous l'image de ſa ſageſſe & de ſa ſcience, qu'afin que nous le fiſſions honorer.

Nous cherchons, & il poſſede ; nous étudions, & il connoît ; nous eſpérons, & il jouit ; nous doutons, il eſt lui-même l'évidence ; nous tremblons de crainte, & il n'a d'autre inquiétude que celle de l'amour, dont il eſt encore plus embraſé pour l'homme, que l'homme ne l'eſt pour ſes propres penſées & pour ſes propres émanations. L'un eſt grand, en multipliant ſes images dans tous les Etres & dans l'homme ; l'autre met ſouvent ſa gloire à les exterminer & à les détruire. Non ſeulement l'Auteur des choſes a fait exiſter pour nous & pour nos beſoins, tous ces élémens, & tous ces agens de la Nature, dont nous pervertiſſons l'uſage ; mais il a même produit en nous ces facultés qui devoient être le ſigne de ſa grandeur, & que nous employons à l'attaquer & à le combattre ; de façon que les hommes, qui devoient être les *Satellites* de la vérité, en ſont plutôt les perſécuteurs ; & qu'à juger l'homme rampant aujourd'hui dans la réprobation, dans le crime & dans l'erreur, celui qui n'avoit été émané

que pour montrer qu'il y a un Dieu, paroîtroit plus propre à montrer qu'il n'y en a point.

Car, lorsqu'en répétition du premier crime, l'homme usurpe si souvent les droits de la Divinité sur la Terre, ce n'est que pour en profaner le Nom, & l'avilir par une nouvelle prostitution. Sous ce Nom sacré, il décide, il égare, il trompe, il tyrannise, il égorge, il massacre. Eh! envers qui ce Dieu si étrange exerce-t-il des droits plus étranges encore? C'est envers l'homme, envers son semblable, envers un Etre de son espece, & qui par conséquent a le même droit que lui au titre de Dieu.

Ainsi, mettant en contradition ses actions avec son orgueil, l'homme efface en lui ce titre glorieux, en même temps qu'il veut s'en revêtir. Ainsi, il prend la voie la plus sûre, pour détruire autour de lui toute idée du vrai Dieu, en ne présentant lui-même qu'un Être de mensonge, de fureur, de dévastation; un Être qui n'agit que pour tout dénaturer, pour tout corrompre; & qui ne démontre la supériorité de sa puissance, que par la supériorité de ses folles injustices, de ces crimes & de ses atrocités.

On pourroit donc s'écrier avec raison: Hommes, c'étoit par vous que les *Impies* devoient connoître la justice, & vous pouvez à peine répondre, quand on vous demande ce que

c'eſt que la juſtice ; c'étoit par vous qu'ils devoient être ramenés dans les ſentiers de la lumiere, & vous employez tous vos efforts à obſcurcir cette lumiere & à en corrompre les voies. C'étoit par vous que la vérité devoit paroître, & vous n'offrez que le menſonge. Comment la juſtice, la lumiere & la vérité ſeront-elles donc connues, ſi l'Etre prépoſé pour les exprimer, non-ſeulement n'en a pas conſervé l'idée, mais s'efforce même de détruire les traces qui en étoient écrites dans lui & ſur toute la Nature? Comment ſaura-t-on que le Principe néceſſaire eſt *Saint* & *Eternel*, ſi vous profeſſez le culte & la doctrine de la matiere? Comment ſaura-t-on qu'il n'eſt occupé qu'à pardonner, & qu'il brûle d'amour pour les hommes, ſi vous ne reſpirez que la haine & ſi vous ne payez ſes bienſaits que par des blaſphêmes? Enfin, comment croira-t-on à l'*ordre* & à la *vie*, ſi vous ne montrez en vous que la *confuſion* & la *mort*?

Quoique nous ne puiſſions comparer nos titres avec l'ignominie qui nous couvre, ſans nous incliner vers la terre, & ſans chercher à nous enſevelir dans ſes abymes, cependant on a voulu nous perſuader que nous étions heureux; comme ſi l'on pouvoit anéantir cette vérité univerſelle,

qu'il n'y a de bonheur pour un Etre qu'autant qu'il eſt dans ſa loi.

Des hommes légers, après s'être aveuglés eux-mêmes, ſe ſont efforcés de nous communiquer leurs égaremens. Ils ont commencé par fermer les yeux ſur leurs infirmités; puis, nous engageant à les fermer auſſi ſur les nôtres, ils ont voulu nous perſuader qu'elles n'exiſtoient point, & que notre ſituation étoit propre à notre véritable nature.

Que produiſent de pareilles doctrines? Elles charment nos maux & ne les guériſſent point. Elles font naître en nous un calme trompeur, & à la faveur de ce calme la corruption fait des progrès d'autant plus rapides, qu'aucun baume n'eſt appliqué ſur la plaie, pour en corriger la malignité.

Elles affoibliſſent dans l'homme le *principe* de la *vie*; elles le corrompent juſques dans ſon *germe*; elles font que celui qui deſiroit la vérité, & qui n'avoit qu'un pas à faire pour l'obtenir, voit s'éteindre en lui cette impulſion précieuſe, cet *inſtinct vierge* & *ſacré*, qui la lui faiſoit rechercher naturellement comme ſon ſeul appui: enfin, le Sage même étant ébranlé, l'Univers court riſque de ne plus renfermer un ſeul homme vertueux dans ſon ſein: & voilà les maux déplorables produits par ces fauſſes doctrines qui en-

durciſſent l'homme ſur la loi de ſon Etre, & ſur la privation où il eſt de ſon véritable ſéjour!

Laiſſons ces maîtres dangereux ſe nourrir d'illuſions & de menſonges; un coup d'œil jeté rapidement ſur notre ſituation ſuffira pour nous convaincre de leurs impoſtures.

La douleur, l'ignorance, la crainte, voilà ce que nous rencontrons à tous les pas dans notre ténébreuſe enceinte: voilà quels ſont tous les points du cercle étroit, dans lequel une force que nous ne pouvons vaincre, nous tient renfermés.

Tous les élémens ſont déchaînés contre nous: à peine ont-ils produit notre forme corporelle, qu'ils travaillent à la diſſoudre, en rappellant continuellement à eux les principes de vie qu'ils nous ont donnés. Nous n'exiſtons que pour nous défendre contre leurs aſſauts, & nous ſommes comme des infirmes abandonnés, & réduits à panſer continuellement nos bleſſures. Que ſont nos édifices, nos vêtemens, nos ſerviteurs, nos alimens, ſinon autant d'indices de notre foibleſſe & de notre impuiſſance? Enfin, il n'y a pour nos corps que deux états, le dépériſſement ou la mort; s'ils ne s'alterent, ils ſont dans le néant.

De tous les hommes qui ont été appellés à la

vie corporelle, les uns errent comme des ſpectres ſur cette ſurface, pour y être ſans ceſſe livrés à des beſoins, à des infirmités; les autres n'y ſont déja plus: ils ont été comme le ſeront leurs deſcendans, entraînés dans le torrent des ſiecles; leurs ſédimens amoncelés, formant aujourd'hui le ſol de preſque toute la Terre, l'on n'y peut faire un pas ſans fouler aux pieds les humilians veſtiges de leur deſtruction. L'homme eſt donc ici-bas ſemblable à ces criminels, que chez quelques Nations la Loi faiſoit attacher vivans à des cadavres.

Portons-nous les yeux ſur l'homme inviſible? Incertains ſur les temps qui ont précédé notre Etre, ſur ceux qui le doivent ſuivre, & ſur notre Etre lui-même, tant que nous n'en ſentons pas les rapports, nous errons au milieu d'un ſombre déſert, dont l'entrée & l'iſſue ſemblent également fuir devant nous. Si des éclairs brillans & paſſagers ſillonnent quelquefois dans nos ténebres, ils ne font que nous les rendre plus affreuſes, ou nous avilir davantage, en nous laiſſant appercevoir ce que nous avons perdu; & encore, s'ils y pénetrent, ce n'eſt qu'environnés de *vapeurs nébuleuſes & incertaines*, parce que nos ſens n'en pourroient ſoutenir l'éclat, s'ils ſe montroient à découvert. Enfin, l'homme eſt, par rapport aux impreſſions de la vie ſupérieure, comme le ver

qui ne peut ſoutenir l'air de notre atmoſphere.

Que dis-je, des *animaux féroces* nous environnent au milieu de ces ténebres ; ils nous fatiguent de leurs *cris irréguliers* & *lugubres ;* ils *s'élancent* ſubitement ſur nous, & nous dévorent avant que nous les ayions *apperçus.* Des *ſoufres enflammés* tonnent ſur nos *têtes*, & par leurs *éclats impoſans* ſemblent prononcer mille fois ſur nous l'*arrêt de mort.* La *Terre* même eſt toujours prête à frémir ſous nos *pieds ;* & nous ne ſavons jamais ſi dans l'inſtant qui ſuivra celui où nous ſommes, elle ne *s'entr'ouvrira* pas pour nous *engloutir* dans ſes *abymes.*

Ce lieu ſeroit-il donc en effet le véritable ſéjour de l'homme, de cet Etre qui correſpond au centre de toutes les ſciences & de toutes les félicités ? Celui qui par ſes penſées, par les actes ſublimes qui émanent de lui, & par les proportions de ſa forme corporelle, s'annonce comme le repréſentant du Dieu vivant, ſeroit-il à ſa place dans un lieu qui n'eſt couvert que de lépreux & de cadavres ; dans un lieu que l'ignorance & la *nuit* ſeules peuvent habiter ; enfin, dans un lieu où ce malheureux homme ne trouve pas même où *repoſer ſa tête ?*

Non, dans l'état actuel de l'homme, les plus vils inſectes ſont au deſſus de lui. Ils tiennent au

moins leur rang dans l'harmonie de la Nature ; ils s'y trouvent à leur place, & l'homme n'eſt point à la ſienne.

Tous les Etres de l'Univers ſont dans une continuelle action. Ils jouiſſent ſans interruption de la portion de droits qui eſt attribuée à chacun d'eux, ſelon le cours & les loix de leur exiſtence : comme ils ne ſubſiſtent que par le mouvement, tant qu'ils exiſtent, le mouvement ne s'interrompt jamais pour eux. Auſſi, les plantes, les animaux, toutes les *vertus* de la Nature ſont dans une activité qui ne ceſſe point ; car ſi elle ceſſoit un inſtant, toute la Nature ſeroit détruite.

Eh bien, parmi ces Etres, qui ſont toujours dans la jouiſſance & dans la vie, un Etre incomparablement plus noble, l'homme, la penſée de l'homme, ſon intelligence, ſont aſſujettis à des intervalles, à des repos, à des ſuſpenſions, c'eſt-à-dire, à l'inaction & au néant.

Ceſſons donc de croire que l'homme ſoit à ſa place ici-bas. „ Il eſt attaché ſur la terre, comme Promethée, pour y être comme lui déchiré par le *Vautour.* " Sa paix même n'eſt pas une jouiſſance ; ce n'eſt qu'un intervalle entre des tortures.

6.

Ce feroit ici le lieu de jeter du jour fur le premier crime de l'homme : nous pourrions même remarquer à ce fujet, que l'homme n'apporte au monde que des regrets, & non pas des remords ; encore ces regrets font-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connoît, parce qu'on ne peut connoître & fentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, & que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime fi incertaine à leurs yeux, tandis que fes effets font fi manifeftes.

Je pourrois ajouter que dans l'ordre focial, quand un homme a manqué à l'honneur, on le renvoie dans la claffe de ceux qui n'ont point d'honneur ; qu'ainfi, en obfervant ici-bas quel eft le principal attribut qui manque aux Etres avec lefquels nous fommes confondus, il doit être facile d'appercevoir quelle eft la nature du premier crime.

Mais, fans difcuter les différentes opinions

qui ont régné ſur cet objet, nous pouvons croire que le crime de l'homme fut d'avoir abuſé de la connoiſſance qu'il avoit de l'union du Principe de l'Univers avec l'Univers. Nous ne pouvons douter même, que la privation de cette connoiſſance ne ſoit la vraie peine de ſon crime; puiſque nous ſubiſſons tous cette irrévocable punition, par l'ignorance où nous ſommes ſur les liens qui attachent notre Etre intellectuel à la matiere.

La preuve manifeſte que cette connoiſſance ne peut nous être parfaitement rendue, pendant notre ſéjour ſur la Terre, c'eſt que n'étant dans ce bas Monde, que pour ſubir la privation de la lumiere que nous avons laiſſé échapper, ſi nous pouvions y recouvrer pleinement cette lumiere, nous ne ſerions plus en privation, & par conſéquent nous ne ſerions plus dans ce bas Monde.

En effet, les obſervations les plus ſimples ſur la lumiere élémentaire, nous montrent à quel degré il faudroit nous élever pour atteindre à la lumiere intellectuelle; car les loix de ces deux ſortes de lumiere ſont ſemblables. Outre la néceſſité d'un Principe primordial & générateur, il faut à l'une & à l'autre une baſe, une réaction, & une claſſe d'Etres ſuſceptibles d'en être les témoins & de participer à ſes effets; ce qui annonce que la lumiere ſenſible, & la

lumiere intellectuelle n'agiſſent, ne procedent, & ne ſe manifeſtent que par un quaternaire. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que la lumiere élémentaire eſt au rang des plus admirables phénomenes de la nature matérielle, puiſqu'elle ne peut être complette dans ſon action & dans ſes effets, ſans exercer, & mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création univerſelle.

En ne la conſidérant que dans ſes effets relatifs aux trois regnes terreſtres, nous remarquerons que les minéraux étant enfouis dans la terre ſont totalement privé de cette lumiere; que les végétaux n'en ſont point privés, mais qu'ils la reçoivent ſans la voir & ſans en jouir; que les animaux la voient & en jouiſſent, mais qu'ils ne peuvent ni la contempler, ni pénétrer dans la connoiſſance de ſes loix; enfin que ce dernier privilege eſt réſervé à l'homme ſeul, ou à tout Etre doué comme lui des facultés de l'intelligence.

C'eſt là où nous apprendrons à reconnoître tout ce qui nous manque pour poſſéder la lumiere intellectuelle; il y a des Etres intelligens qui ſont totalement ſéparés de cette lumiere, il y en a qui n'en ſont point ſéparés, mais qui ne participent à ſes effets qu'extérieurement; il y en a qui en reçoivent intérieure-

ment les rayons, mais qui ſont dans une ignorance abſolue des voies par leſquelles elle ſe propage; il n'y a donc que ceux qui ſont admis à ſon conſeil, ou à la ſcience même de celui d'où tout deſcend, qui puiſſent recouvrer cette connoiſſance primitive, parce que ce n'eſt que là où ils peuvent à la fois recevoir la lumiere, la voir, en jouir & la comprendre; enfin c'eſt là où ſe déploient avec une efficacité ſupérieure tous les pouvoirs du grand quaternaire, parce que dans cette claſſe ſupréme réſident tous les types des quatre points cardinaux du monde élémentaire.

L'homme n'a point ſu conſerver cette ſublime jouiſſance qui fut jadis ſon apanage, il a voulu tranſpoſer l'ordre de ces quatre points fondamentaux de toute lumiere, & de toute vérité; or les tranſpoſer, c'eſt les confondre; & les confondre, c'eſt les perdre, & s'en priver.

C'eſt pour cela que l'homme eſt aujourd'hui ravalé dans les claſſes inférieures, où non ſeulement il ne connoît plus cette lumiere intellectuelle qui malgré tous nos crimes conſerve éternellement ſa ſplendeur, mais encore où il a peine à l'appercevoir quelquefois, & où il devient ſouvent pour elle ce que ſont les minéraux par rapport à la lumiere élémentaire.

C'eſt cependant au mileu de cette privation

que

que les hommes imprudens ſe laiſſent aller à concevoir des idées ſi hazardées ſur leur nature, à bâtir des ſyſtêmes aveugles ſur les liens qui nous retiennent en eſclavage ; à nous perſuader même que par le ſuicide nous pouvons parvenir à les briſer.

Si Dieu ſeul connoît les chaînes qui lient notre Etre intellectuel avec la région temporelle, lui ſeul ſans doute a la puiſſance d'en opérer la rupture : mais ne craignons point de dire qu'il n'en a pas la volonté ; attendu qu'il agiroit alors contre ſa juſtice.

L'homme, au contraire, peut bien avoir la volonté de ſe délivrer de ces entraves étrangeres à ſa propre nature, mais il n'en a pas la puiſſance ; car les malheureux qui ſe donnent la mort, croient en vain échapper aux maux & aux pâtimens : ils ne peuvent détruire ni éviter une loi qui condamne l'homme injuſte à ſouffrir.

Et en effet, les hommes impurs peuvent être ſéparés de leur corps, ſans être pour cela ſéparés de leur ame ſenſible ; puiſque, ſelon les principes précédens, ſi leur corps, quoique réel pour les autres corps, n'eſt qu'apparent pour leur Etre intellectuel, ils doivent être, après qu'ils ſe ſont délivrés de ce corps, ce qu'ils étoient pendant qu'ils y étoient renfermés.

Si c'étoit donc la foibleſſe à ſupporter les douleurs ; ſi c'étoit le poiſon des vices & les *vapeurs* du crime, qui leur rendroient la vie corporelle inſupportable, la mort du corps n'a rien changé à leur ſituation intellectuelle ; ils ſont encore rongés par les mêmes poiſons ; ils ont encore les mêmes *vapeurs* à reſpirer, les mêmes langueurs à ſubir ; „ en un mot, ils ſont comme ces fruits peu mûrs & déja gâtés, dont la qualité mal ſaine ne change pas, quoiqu'on leur ôte leur enveloppe, & qui recevant par-là plus immédiatement l'action de l'*air*, ne font que ſe corrompre davantage."

En outre, l'homme pouvant ſe ſouiller de pluſieurs crimes pendant ſa vie, & s'identifier avec une multitude d'objets contraires à ſon être, il doit, après la mort, éprouver ſucceſſivement toutes les impreſſions relatives à ces objets ; il doit ſe nourrir encore des affections & des goûts qui lui ont paru les plus innocens pendant ſa vie, mais qui n'ayant point à lui offrir un but ſolide & vrai, laiſſent ſon Etre dans l'inaction & le néant.

Ce ſont toutes ces *ſubſtances* étrangeres qui font alors le tourment du Suicide, comme de tout autre coupable privé de la vie : „ & peut-être trouverions-nous ici quelque explication du ſyſtême de la Métempſycoſe, dans lequel les

hommes, après leur mort, sont encore liés à différens objets élémentaires, & même sont transformés en plantes & en vils animaux; expressions qui ne sont que la peinture des goûts, des vices, des objets dont l'homme a fait ses idoles sur la Terre" : car qui sont ceux dont l'Etre, après la mort, sera assailli par les tourmens & les illusions de leur ame sensible ? Enfin, qui seront ceux dont l'Etre vivra sensiblement, quoique séparé de leur corps ? ce seront ceux qui ici-bas auront vécu séparés de leur Etre ?

D'après ce que nous venons de voir, l'imprudent qui par le suicide se précipite dans une nouvelle région avant le temps marqué, n'eût-il commis que ce seul crime, s'expose sans doute à des pâtimens plus effrayans, que s'il y fût arrivé avec les forces acquises dans la région visible par sa constance à cultiver les *facultés* avec lesquelles il devoit y combattre. Il est semblable à un prisonnier, qui, pour se remettre en liberté, démoliroit sa prison par les fondemens, & la feroit s'écrouler sur lui. Ainsi tout acte de notre part, qui n'a pas l'aveu de la nature & de l'ordre, augmente encore les maux & les souffrances attachées à la condition de notre malheureuse postérité.

D'après ces Principes, nous pouvons déja reconnoître la sagesse & la bonté de l'Etre di-

vin, dont tous les décrets portent le caractere de l'amour. Il ne commande aux hommes que ce qui peut les rappocher de lui, il ne leur défend que ce qui les en éloigne: & si toutes les loix de la Nature & de la raison proscrivent le suicide, c'est qu'il trompe l'homme, au lieu de le rendre plus heureux.

Je pourrois faire voir que cette sagesse & cette bonté se manifestent également par la naissance de l'homme à la vie terrestre; puisque c'est le mettre à portée de soulager, par ses combats & ses efforts, une partie des maux que le premier crime a occasionnés sur la terre; puisque c'est lui confier le secret & l'œuvre de la Divinité même, que de l'admettre à pouvoir concourir, dans sa sphere particuliere, à la réparation des désordres de l'espece humaine. Enfin quelque rigoureux que soient les maux qui nous attendent ici bas, il suffiroit de penser qu il est possible à l'homme de n'en être point abattu; que c'est à ses erreurs & à ses foiblesses qu'il en doit attribuer la plus grande partie; que dès-lors il se pourroit qu'ils fussent nuls & apparens pour lui; & qu'ainsi c'est peut-être l'homme qui leur donne toute leur valeur. Mais, pour concevoir de semblables vérités, il faudroit s'élever à une sublimité très-étrangere à la plupart des hommes, qui ont peine à se former des idées vraies & constantes, sur les

résultats même les plus simples d'une justice matérielle ; ainsi je ne m'étendrai point sur cet objet.

L'homme, en s'unissant par une suite de la corruption de sa volonté aux choses mixtes de la région apparente & relative, s'est assujetti à l'action des différens *principes* qui la constituent, & à celle des différens agens préposés pour les soutenir, & pour présider à la défense de leur loi : & ces choses mixtes ne produisant par leur assemblage que des phénomenes temporels, lents, & successifs, il en résulte que le temps est le principal instrument des souffrances de l'homme, & le puissant obstacle qui le tient éloigné de son Principe ; ,, le temps est le venin qui le ronge, tandis que c'étoit lui qui devoit purifier & dissoudre le temps : le temps enfin, ou la région qui sert de prison à l'homme, est semblable à l'eau dont le pouvoir est de tout dissoudre, d'altérer plus ou moins vîte la forme de tous les corps, & dans laquelle on ne peut plonger l'*or*, sans qu'il n'y soit privé du *dix-neuvieme* de son poids ; phénomene qui selon des *calculs integres* représente au naturel notre véritable dégradation. "

En effet le temps n'est que l'intervalle entre deux actions : ce n'est qu'une contr'action, qu'une suspension dans l'action des facultés d'un Etre

Aussi, chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, chaque heure, chaque moment, le Principe supérieur ôte & rend les puissances aux Etres, & c'est cette alternative qui forme le temps. Je puis ajouter, en passant, que l'étendue éprouve également cette alternative, qu'elle est soumise aux mêmes progressions que le temps : ce qui fait que le temps & l'espace sont proportionnels.

Enfin, considérons le temps comme l'espace contenu entre deux lignes formant un angle. Plus les Etres sont éloignés du sommet de l'angle, plus ils sont obligés de subdiviser leur action, pour la completter ou pour parcourir l'espace d'une ligne à l'autre ; au contraire, plus ils sont rapprochés de ce sommet, plus leur action se simplifie : jugeons par-là quelle doit être la simplicité d'action dans l'Etre Principe qui est lui-même le sommet de l'angle. Cet Etre n'ayant à parcourir que l'unité de sa propre essence, pour atteindre la plénitude de tous ses actes & de toutes ses puissances, le temps est absolument nul pour lui.

Au contraire, tout le poids du temps se fait sentir à celui qui, étant né pour l'unité d'action, est placé à l'extrêmité des deux lignes. Voilà pourquoi de tous les Etres sensibles, l'homme est celui qui s'ennuie le plus ; car, étant celui dont

l'action naturelle eſt aujourd'hui la plus diſtante de celle de ſon Principe ; étant le ſeul Etre dont l'action ſoit étrangere à cette région terreſtre, cette action eſt perpétuellement ſuſpendue & diviſée en lui.

On ne peut douter que la véritable action de l'homme n'étoit pas faite pour être aſſujettie à la région ſenſible ; puiſque la lumiere fait des progrès pour ſe communiquer à lui, à meſure que l'action ſenſible l'abandonne & qu'il s'en dépouille ; & puiſque loin qu'il doive attendre tout de ſes ſens, il n'a rien que quand ils ſont calmes & dans une eſpece de néant pour ſon intelligence.

Car ce ſeroit une erreur de le juger ſubordonné au ſenſible, parce que ſon eſprit ſuit communément la croiſſance & la dégradation du corps. Cela peut être vrai dans l'enfance, où chaque homme devant ſubir les premiers effets de ſa dégradation, préſente l'exemple d'un aſſerviſſement total à l'action des Etres temporels.

Cela peut être vrai, auſſi dans un âge plus avancé, ſi l'homme n'a pas employé ſa volonté & ſon jugement à évaluer les effets des actions ſenſibles. Mais, de ce que le ſenſible peut nuire à l'intellectuel & en ſuſpendre l'activité, il ne faudroit pas en conclure que les facultés intellectuelles de l'homme ſoient le fruit de

ses sens, & la production des principes matériels qui agissent en lui : car ne pas tuer, ou donner la vie, sont deux choses très-différentes. Et l'on ne dira jamais qu'un voile épais est le principe de ma vue, parce que je ne puis rien distinguer quand il couvre mes yeux.

D'ailleurs n'avons-nous pas reconnu qu'au lieu d'apprendre, nous ne faisons que nous rappeller, pour ainsi dire, ce que nous savions déjà, & qu'appercevoir ce qui n'avoit jamais cessé d'être devant nous ; qu'ainsi les objets sensibles ne nous donnant rien, mais pouvant au contraire nous enlever tout, notre tâche, en séjournant parmi eux, est bien moins d'acquérir que de ne rien perdre ?

En effet, si les loix des Etres sont qu'ils manifestent toutes leurs facultés, sans se confondre avec aucune substance hétérogene ; si tous les Etres physiques suivent exactement ces loix, chacun selon leur classe, quand ils ne sont point gênés dans leurs actes, pourquoi l'homme seroit-il seul privé de ce pouvoir ?

En appercevant tant de beautés dans les productions des Etres physiques, dont la loi n'a point été dérangée, nous pouvons donc nous former une idée des merveilles que l'homme feroit éclore en lui, s'il suivoit la loi de sa vraie nature, & qu'à l'image de la main qui l'a formé,

il tâchât, dans toutes les circonſtances de ſa vie, d'être plus grand que ce qu'il fait.

Son Etre intellectuel arriveroit au dernier terme de ſa carriere temporelle, avec la même pureté qu'il avoit en en commençant le cours. On le verroit dans la vieilleſſe unir les fruits de l'expérience avec l'innocence de ſon premier âge. Tous les pas de ſa vie auroient fait découvrir en lui la lumiere, la ſcience, la ſimplicité, la candeur, parce que toutes ces choſes ſont dans ſon eſſence. Enfin, le germe qui l'anime, ſe ſeroit étendu, ſans s'altérer; & il rentreroit, avec le calme de la *vertu*, dans la main qui le forma, parce qu'en lui repréſentant, ſans aucune altération, le même caractere & le même ſceau qu'il en avoit reçu, elle y reconnoîtroit encore ſon empreinte, & y verroit toujours ſon image.

On peut dire que ſi la plupart des hommes ſont tant éloignés d'un pareil calme au moment de cette importante ſéparation, c'eſt qu'ils n'ont pas été pendant leur vie aſſez ingénieux ni aſſez fiers pour appercevoir leur grandeur & pour la conſerver, en ſorte que s'étant confondus avec les choſes mixtes & temporelles, ils croient qu'ils vont ceſſer d'être quand celles-ci viennent à les abandonner.

Le nombre des temps que l'homme doit ſubir pour accomplir ſon œuvre, eſt propor-

tionné au nombre des degrés, au deſſous deſquels il eſt deſcendu : car, plus le point d'où une force tombe eſt élevé, plus il lui faut de temps & d'efforts pour y remonter.

Mais pour que l'homme pût acquérir des lumieres ſur cet objet, il faudroit qu'il nombrât les forces, les facultés & les droits qui lui manquent. C'eſt ſur ce nombre que poſe la meſure de ſon échelle de régénération, ainſi que le poids ou le réſultat qui en doit provenir. Or l'homme peut voir d'un coup d'œil quel eſt l'abyme où il eſt deſcendu, puiſqu'il lui manque autant de *vertus* qu'il y a d'*aſtres* au deſſus de ſa tête.

En outre, l'action du temps ſur l'homme eſt proportionnée à la grandeur des *vertus* inhérentes aux degrés qu'il doit parcourir, parce que plus elles ſont puiſſantes & néceſſaires à l'homme, plus la privation doit en être longue, pénible & douloureuſe pour lui. C'eſt là ce qui rend ſon état ſi cruel & ſi affligeant; car ſi ces degrés ſont l'expreſſion & la force des *vertus* divines, s'ils ſont animés des rayons de la vie même, s'ils portent en eux un feu primitif & néceſſaire à l'exiſtence de tous les Etres, il ſuit que l'homme en étant ſéparé, ſa privation eſt entiere & abſolue.

Quand l'homme ſeroit aſſez heureux pour ſe former, pendant ſon ſéjour ſur la terre, un

ensemble de lumieres & de connoissances, qui embrassât une sorte d'*unité*, il ne pourroit encore se flatter d'avoir le complément des véritables jouissances, puisqu'elles sont supérieures à l'ordre terrestre : il n'auroit que l'esquisse & la représentation de ces vraies lumieres, puisqu'ici tout étant relatif, il n'y peut, pour ainsi dire, posséder rien de réel & de vraiment fixe.

„ Que l'homme intelligent médite ici sur les loix de l'Astre lunaire, qui nous représentent, sous mille faces, notre privation ; qu'il examine pourquoi cet Astre ne nous est visible que pendant *ses jours de matiere* ; & pourquoi nous le perdons de vue le vingt-huitieme jour de son cours, quoiqu'il se leve également sur notre horison. "

Tout se réunit pour prouver à l'homme qu'après avoir parcouru laborieusement cette surface, il faut qu'il atteigne à des degrés plus fixes & plus positifs, qui aient plus d'analogie avec les vérités simples & fondamentales dont le germe est dans sa nature. Enfin, il faut à la mort, qu'il réalise la connoissance des objets, dont il n'a pu appercevoir ici que l'apparence.

„ Je peux convenir que ces connoissances supérieures consistent dans l'intelligence & l'usage de deux *langues* au dessus des langues communes & vulgaires, puisqu'elles tiennent aux jouis-

ſances primitives de l'homme. La premiere a pour objet les choſes Divines & n'a que *quatre Lettres* pour tout alphabet ; la ſeconde en a *vingt-deux* & s'applique aux productions, ſoit intellectuelles, ſoit temporelles du grand Principe : le même crime a privé l'homme de ces deux langues. S'il y avoit une nouvelle prévarication, il ſe formeroit pour lui une troiſieme langue qui auroit *quatre-vingt-huit Lettres*, & qui le reculeroit encore plus de ſon terme."

„ J'ajouterai qu'il y a des langues fauſſes & oppoſées aux trois dont je viens de parler. Celle qui correſpond à la langue Divine, a un alphabet de *deux* lettres ; celle qui correſpond à la ſeconde, en a *cinq* ; enfin, s'il y avoit une nouvelle prévarication, la langue fauſſe qui l'accompagneroit, auroit *cent dix* lettres dans ſon alphabet."

„ La connoiſſance des deux langues pures que l'homme acquiert à ſa ſéparation d'avec les objets terreſtres, doivent produire ſur lui des effets plus ſatisfaiſans que tout ce que nous pouvons éprouver ici-bas : elles doivent étendre ſes jouiſſances, comme ayant une action plus vivante que les objets de la Nature viſible. Mais auſſi, s'il doit encore éprouver des ſuſpenſions dans ſa marche, ces obſtacles deviennent plus douloureux pour lui, parce qu'à meſure qu'une force approche de ſon centre, ſa tendance augmente,

& le choc des résistances devient plus violent."

Cependant il est inévitable pour l'homme qu'il subisse des suspensions, en parcourant les nouveaux degrés de sa réhabilitation; puisqu'ils ne sont que la continuation de cette barriere terrible qui le sépare de la grande lumiere, & que la terre n'est que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un espace entre la prison de l'homme & son lieu natal, il est indispensable qu'il le parcoure, & qu'il en éprouve successivement toutes les actions.

Si un voyageur agile & curieux arrivoit au pied d'un groupe de montagnes entassées les unes sur les autres, & qu'il voulût porter ses pas jusqu'au sommet de la derniere, cachée dans les nues; il faudroit, qu'après avoir gravi sur la premiere de ces montagnes, il cessât de monter, & allât horizontalement gagner le pied de la seconde, pour la franchir à son tour, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au terme de ses desirs. Image sensible de la régénération de l'homme, où l'on voit de plus la Sagesse bienfaisante accompagner ses pas, pendant qu'il subit les loix de la justice; car, lors même que par les différentes suspensions, elle paroît retarder nos jouissances, elle ne se propose que de ménager nos forces, & de nous donner le temps de les renouveller & de les accroître.

L'homme ne peut parcourir les régions fixes

& réelles de purification, sans acquérir une existence plus active, plus étendue, plus libre; c'est-à-dire, sans *respirer un air plus pur*, & découvrir un *horison* plus vaste, à mesure qu'il approche du sommet desiré; comme nous voyons que plus les principes des corps se simplifient, plus ils acquierent de vertus; & comme l'air grossier, qui dégagé des substances matérielles, remplit un espace si prodigieux relativement à celui qu'il occupoit dans les corps, que l'imagination en est presque effrayée.

Au reste, comme les vérités fixes & réelles que l'homme peut atteindre à la mort, tiennent à l'ordre intellectuel, qui est le seul vrai; il n'est pas étonnant que, tant que nous sommes ensevelis dans notre matiere, qui est relative & apparente, nous ne nous appercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déja séparés de leurs corps, quoique la seule lumiere de l'intelligence nous en démontre évidemment la nécessité; & le même exemple du voyageur peut encore nous servir d'indice sur cet objet; car ceux qui demeurent au pied de la montagne, le perdent de vue, lorsqu'il est parvenu à une certaine hauteur, & ne peuvent cependant former aucun doute sur son élévation & sur son existence, quoique leurs yeux corporels ne le puissent plus suivre dans sa marche.

C'eſt-là ce qui rend nos jugemens ſi incertains ſur le ſort des hommes, après la ſéparation de leur Etre intellectuel d'avec leur corps ; puiſque nous ne pourrions juſtifier de pareils jugemens, qu'en les appuyant ſur une baſe fixe & déterminée, & que nous n'en poſſédons que d'apparentes & de relatives ; ,, car il en eſt de cette claſſe intellectuelle & inviſible comme du ſimple phyſique élémentaire; toute la Nature eſt volatile, & ne tend qu'à s'évaporer ; elle le feroit même en un inſtant, ſi le fixe qui la contient lui appartenoit ; mais ce fixe n'eſt point à elle, il eſt hors d'elle, quoiqu'agiſſant violemment ſur elle ; & elle ne forme jamais d'alliance avec lui, qu'elle ne commence par une diſſolution ; or, comme dans les deux claſſes, phyſique & intellectuelle, il y a pluſieurs degrés de diſſolutions, il y a auſſi pluſieurs degrés d'alliances & d'amalgames. "

Tout ce que nous pouvons donc nous permettre, ſur des objets de cette importance, c'eſt de tirer quelques inductions, d'après de fidelles obſervations ſur la loi des corps.

Ainſi, ſemblables à ces globules d'air & de feu qui s'échappent des ſubſtances corporelles en diſſolution, & qui s'élevent avec plus ou moins de viteſſe, ſelon le degré de leur pureté & l'étendue de leur action ; nous ne pouvons douter qu'à

leur mort, les hommes qui n'auront point laissé *amalgamer* leur propre essence avec leur habitation terrestre, ne s'approchent rapidement de leur région natale, pour y briller, comme les Astres, d'une splendeur éclatante; que ceux qui auront fait quelque mélange d'eux-mêmes avec les illusions de cette ténébreuse demeure, ne traversent avec plus de lenteur l'espace qui les sépare de la région de la vie; & que ceux qui se seront identifiés avec les souillures dont nous sommes environnés, n'y demeurent ensevelis dans les ténebres & dans l'obscurité, jusqu'à ce que les moindres de ces substances corrompues soient dissoutes, & qu'elles fassent disparoître avec elles une corruption qui ne peut cesser qu'autant qu'elles finiront elles-mêmes.

Et pour donner plus de poids à ces vérités, je dirai qu'à la mort, les Criminels restent sous leur propre justice, que les Sages sont sous la justice de Dieu, & que les *Réconciliés* sont sous sa miséricorde.

Mais ce qui ne nous permet pas de prononcer sur la mesure selon laquelle s'operent ces différens actes, ou ces différens nombres de temps, c'est que la justice n'agit pas seule, & qu'il y a d'autres *vertus*, qui se combinant avec elle, ne cessent d'en diriger l'action vers le plus grand bien des Etres, qui est leur retour à la lumiere.

7.

SANS nous occuper davantage de ces travaux futurs, auxquels l'homme a livré sa postérité, considérons ceux auxquels il est condamné sur la terre par une suite de son incorporisation matérielle.

L'homme n'avoit reçu l'Etre que pour exercer son action sur l'universalité des choses temporelles, & il n'a voulu l'exercer que sur une partie ; il devoit agir pour l'intellectuel contre le sensible, & il a voulu agir pour le sensible contre l'intellectuel ; enfin, il devoit régner sur l'Univers ; mais, au lieu de veiller à la conservation de son Empire, il l'a dégradé lui-même, & l'Univers s'est écroulé sur l'Etre puissant qui devoit l'administrer & le soutenir.

Par une suite de cette chûte, toutes les *vertus* sensibles de l'Univers, qui devoient agir d'une maniere subordonnée à l'homme dans la circonférence temporelle, ont agi en confusion sur lui, & l'ont comprimé avec toute leur force & toute leur puissance. Au contraire, toutes les *vertus* intellectuelles, avec lesquelles il devoit agir de

concert, & qui devoient lui préſenter une unité d'action, ſe ſont trouvées partagées pour lui, ſéparées de lui, & ſe ſont renfermées chacune dans leur ſphere & dans leur région; de façon que ce qui étoit ſimple & un pour lui, eſt devenu multiple & ſubdiviſé; ce qui étoit ſubdiviſé & multiple, s'eſt congloméré & l'a écraſé de ſon poids; c'eſt-à-dire, que pour lui le ſenſible a pris la place de l'intellectuel, & l'intellectuel celle du ſenſible.

Il eſt des rapports non équivoques, qui nous indiquent en effet que toutes les forces phyſiques de la Nature ſervirent d'entraves à ce malheureux homme au moment de ſa chûte; & de même que le corps que nous portons & qui nous aſſervit, eſt un extrait de tous les fluides, feux, liqueurs & autres ſubſtances de l'individu corporel qui l'a engendré, de même les chaînes du premier homme coupable furent compoſées de l'extrait de toutes les parties du *grand-Monde :* ce qui fait que ſecondairement à lui, nous pouvons regarder notre corps comme étant auſſi une image de cet Univers matériel.

En s'aſſerviſſant au ſenſible, non ſeulement l'homme a été ſéparé des *vertus* intellectuelles & ſupérieures, avec leſquelles il concouroit par ſa puiſſance, mais il a même laiſſé mêlanger & amalgamer ſes propres *vertus* avec toutes les par-

ties de sa prison, & nous avons des indices de ce mêlange, & de l'origine matérielle du premier homme, dans la loi de génération particuliere par laquelle l'homme actuel parvient à la vie.

Le corps de l'homme, avant sa formation individuelle, est répandu dans toute la forme du pere; il est uni à toutes les puissances qui sont dans son principe générateur. Quand le moment de la naissance est arrivé, le germe corporel répandu dans la forme universelle du pere, se concentre, se rassemble en un point. Alors il s'exile & s'ensevelit, dans le sein ténébreux de la femme, où mêlangé avec des fluides impurs & enveloppé de mille barrieres, il n'a pas même la jouissance de l'air; où ses organes les plus parfaits sont sans fonction, & où il reçoit la vie & les secours des élémens que par un point passif, tandis que la destination de l'homme étoit de correspondre activement avec toute la Nature.

Telle est l'image du premier état corporel de l'homme coupable, qui, banni de sa sphere universelle, fut jeté ignominieusement dans la forme ou la prison matérielle des hommes; qui n'éprouvant-là qu'une opposition universelle à sa véritable action, y fut réduit à la privation la plus entiere, & n'offrit plus qu'un mêlange

honteux de ſes propres *vertus* avec toutes les ſubſtances hétérogenes qui formoient ſon obſcure demeure.

Dans cet état, quels ont dû être les premiers mouvemens de l'homme ? Ç'a été de ſe dégager de ces maſſes étrangeres qui l'accabloient ; ç'a été de ſéparer péniblement ſes propres *vertus* d'avec toutes ces matieres impures avec leſquelles elles étoient confondues ; enfin, ç'a été de réunir toutes ſes forces pour ſortir de deſſous les décombres de l'Univers.

Mais des loix poſitives s'oppoſant à ce qu'un Etre puiſſe s'allier avec ce qui lui eſt contraire, ſans porter l'empreinte & les traces de ſon amalgame, il fut impoſſible au premier homme de ſortir de ſon cloaque avec la même pureté, la même agilité qu'il avoit avant de s'y précipiter ; & voilà pourquoi l'homme particulier, après avoir ſéjourné dans le ſein de la femme, après y avoir exercé l'action dont il eſt alors ſuſceptible pour démêler ſon germe ſenſible d'avec tous les liens & les entraves qui le reſſerrent, paroît au jour renfermé dans une forme plus opaque que le fluide ſubtil qui enveloppoit ſon propre germe.

Après que l'homme primitif eut ſurmonté cet obſtacle, il lui reſta un pas très-conſidérable à faire ; ce fut de s'unir ſucceſſivement aux forces

des divers *élémens* qui agiſſoient dans ſon atmoſphere ; telle eſt auſſi la tâche de l'homme particulier, qui, après avoir été admis à la lumiere élémentaire, languit encor longtemps, avant d'accoutumer ſes yeux à ſon éclat, ſon corps aux impreſſions de l'air, & ſes organes aux différentes loix établies pour les formes corporelles.

Nous ne voyons juſqu'ici pour l'homme qu'un travail corporel & phyſique : toutes ces choſes ſe paſſant dans l'ordre élémentaire, & par des cauſes non libres, on n'y diſtingue point les ſignes vrais des travaux de l'homme intellectuel ; mais on y découvre au moins leur loi & leur néceſſité ; & de même qu'en recevant la naiſſance, l'homme eſt cenſé avoir raſſemblé en lui ſes *vertus* phyſiques & particulieres, avec leſquelles il peut parvenir à participer aux *forces univerſelles* de l'atmoſphere, qu'il a quittées & qui ſont extérieures à lui ; de même l'homme intellectuel, délivré de ſa premiere priſon, & admis avec ſa forme matérielle ſur la terre, doit travailler à recouvrer ſucceſſivement ſes propres forces & ſes propres *vertus* intellectuelles, avec leſquelles il peut tendre à recouvrer celles dont il a été ſéparé par le crime.

Mais ce que l'homme phyſique fait d'une maniere paſſive & aveugle dans le corporel,

l'homme intellectuel doit le faire par les efforts constans & libres de sa volonté. C'est par-là qu'il peut se délivrer de la mort à laquelle il s'étoit dévoué en se concentrant dans une action particuliere. Car les corps eux-mêmes se détruisent quand leur action se porte en un seul point & abandonne les autres parties de la forme. Or, de même que les corps affectés de maladie ne peuvent échapper à la mort, que quand l'action qui s'est isolée en eux redevient générale ; de même l'homme intellectuel, qui s'est réduit volontairement à une classe inférieure & bornée, doit généraliser tout son Etre, & en étendre les *vertus* jusqu'aux extrêmités de son enceinte particuliere, s'il veut atteindre jusqu'à cette enceinte universelle & sacrée dont il s'est banni.

Enfin, la volonté étant en quelque sorte le *sang* de l'homme intellectuel & de tout Etre libre ; étant l'agent par lequel seul ils peuvent effacer en eux & autour d'eux les traces de l'erreur & du crime, la révivification de la volonté est la principale tâche de tous les Etres criminels : & vraiment, c'est un si grand œuvre, que toutes les puissances y travaillent depuis l'origine des choses, sans avoir encore pu l'opérer généralement.

Il y auroit ici à présenter de nouveaux rapports très-exacts entre l'incorporisation matérielle

de l'homme particulier & celle de l'homme général; & l'on pourroit, en ſuivant les loix de la génération dans tout ſon cours, s'inſtruire d'une maniere poſitive ſur la punition du premier coupable, ſur le temps qu'il a ſéjourné dans ſa premiere priſon, ſur le moment fixe où il en eſt ſorti. ,, On pourroit & découvrir l'origine de l'Univers même, & l'action des agens de toutes les claſſes, en y voyant opérer tous *les nombres:* on y apprendroit la différence de la diviſion réguliere du cercle d'avec ſa diviſion irréguliere, pourquoi la groſſeur du placenta eſt en raiſon inverſe de l'accroiſſement du fœtus; pourquoi les mouvemens de ce fœtus ne ſont jamais ſenſibles avant le terme de trois mois, ni plus tard que celui de ſix; pourquoi il prend d'abord dans le ſein de ſa mere une forme ſphérique; pourquoi, à un terme plus avancé, il ſe trouve avoir la tête en haut, la face en avant; pourquoi, vers la fin du huitieme mois, il ſe proſterne, & ſe diſpoſe à venir ramper ſur la terre; enfin, pourquoi il a tant de penchant au ſommeil après ſa naiſſance.

Mais, pour faire les rapprochemens de ces faits à leurs types, il faut être habitué à un genre d'obſervations peu connu de la plupart des Lecteurs, & dont ils ne ſentiroient pas les réſultats, dès qu'ils n'en poſſedent pas les baſes.

Bornons-nous donc à remarquer que le premier travail que l'homme intellectuel ait à faire, après avoir séparé & dégagé péniblement ses propres *vertus* ensevelies sous les ruines de son trône, c'est de s'unir à celles de l'Etre le plus voisin de lui, où à celles de la *Terre;* & de même que l'homme corporel enfant est obligé pendant un temps de tirer sa subsistance du lait de la femme, de même l'homme intellectuel est obligé de commencer par la *Terre*, à recouvrer les lumieres qu'il a perdues & qui sont aujourd'hui subdivisées pour lui dans toutes les régions; car la *Terre* est la *mere* & la *racine* de l'Univers.

Toutes les loix physiques & intellectuelles que nous venons de présenter sur la marche nécessaire de l'homme dégradé, lui sont si naturelles, que dans l'ordre humain même, l'homme temporel les met tous les jours en action; & démontre sans cesse cette activité essentielle à notre Etre, quoiqu'il se trompe si souvent sur ce qui devroit en être l'objet.

Quand l'homme ambitieux & avide cherche avec tant d'ardeur à se distinguer de ses semblables; quand les hommes privés & les Souverains reculent les limites de leurs Domaines & de leur empire, & voudroient les porter jusqu'aux extrémités du Monde, ils ne font que suivre, d'une maniere fausse, la loi de leur nature, qui répugne

à des bornes & à des entraves ; c'eſt-à-dire, qu'ils repréſentent ce que l'homme vrai devroit faire, en reportant juſqu'aux confins de ſon domaine, ces bornes phyſiques & matérielles qui auroient dû toujours conſerver relativement à lui leur diſtance naturelle. C'eſt même cette loi ineffaçable, qui opérant avec toute ſon intégrité ſur les enfans, leur donne cette activité tumultueuſe, cette impulſion deſtructive que les hommes peu réfléchis taxent de vice & de méchanceté, tandis qu'elle n'eſt que l'effet de l'oppoſition néceſſaire qu'un Etre vrai & univerſel doit éprouver de la part de tous les objets faux & rétrécis avec leſquels il eſt empriſonné.

Quand, d'un autre côté, l'homme curieux, l'homme induſtrieux cherche à raſſembler autour de lui les productions précieuſes de la Nature ; qu'il ne craint point de ſe tranſporter juſqu'aux lieux les plus éloignés, pour en rapporter des raretés de toute eſpece, & les réunir ſous ſes yeux ; quand le ſavant Naturaliſte fait voyager ſa penſée dans tous les climats ; qu'il pourſuit toutes les découvertes, & qu'il impoſe par-là une ſorte de tribut univerſel ſur la Nature terreſtre ; quand enfin le Chymiſte cherche par la deſtruction des enveloppes des corps, à pénétrer juſques aux *Principes* auxquels ils doivent l'exiſtence, tous ces travaux ne ſont que l'image

de ce que l'homme doit faire ici-bas; & lui enseignent qu'il eſt deſtiné à rapprocher de lui toutes les parties de ſon empire.

Il eſt donc vrai qu'après avoir reçu dans un lieu ténébreux une enveloppe groſſiere, après avoir rallié en lui les forces intellectuelles qui lui ſont propres, l'homme a encore à multiplier ces mêmes forces, en les réuniſſant à celles qui ſont extérieures à lui; il a, dis-je, à recueillir les *vertus* de tous les *regnes terreſtres*; à diſtinguer toutes les *eſpeces* de chaque *regne*, & même les *caracteres particuliers* de chaque *individu*; il a enfin à ſcruter juſqu'aux *entrailles de la Terre*, pour y apprendre à connoître les déſordres qui font l'horreur & la honte de notre triſte demeure, leſquels nous ſont indiqués ſoit par les *métaux* qui n'ont point d'*huile*, ſoit par la fureur des *volcans*, ſoit par le grand nombre d'*inſectes* & d'*animaux malfaiſans* & *vénéneux*, qui ſont bannis de deſſus la terre, & ſe cachent dans ſes gouffres, comme ſi le jour leur étoit interdit.

Et c'eſt ici où les travaux de l'homme dans ſon ſéjour terreſtre, ſe peignent avec toute leur âpreté; car, en rappellant l'exemple temporel de l'homme avide, ambitieux, curieux, induſtrieux & adonné aux ſciences vulgaires, on voit les énormes obſtacles, qu'il doit journellement rencontrer avant de pouvoir ſatisfaire ſes deſirs.

Des *mers à traverser, des précipices à franchir,* des *Nations entieres à réduire*, des *intempéries de tout genre à éprouver*, des *régions impures à parcourir*, des *privations* & des *lenteurs* à subir par les *retards* & les *variétés des saisons*; voilà l'état journalier de l'homme intellectuel, dont l'homme temporel est l'image.

Ce qui rend ces travaux si imposans, c'est que si l'homme laisse écouler en vain le nombre de temps accordé pour les accomplir, il lui faut un second nombre de temps plus considérable, plus pénible que le premier; attendu qu'il a alors & la premiere & la seconde force à acquérir. Si pendant ce second nombre de temps, ce malheureux homme ne remplit pas mieux sa tâche qu'il ne l'a fait dans le premier, il en faut nécessairement un troisieme encore plus rigoureux que les deux autres, & ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer d'autres termes à ses maux, que ceux qu'il leur fixera lui-même, en sacrifiant toutes les *vertus* qui sont en lui.

S'il dérobe une partie de l'holocauste, celui qui le reçoit, lui retient aussi une partie de la récompense, jusqu'à ce qu'il se soumette à payer sans réserve un tribut qu'il ne peut rendre efficace & complet, qu'en y faisant contribuer tout son Etre.

Cependant ce tribut, ce sacrifice, cette œuvre enfin, l'homme n'a que le moment de sa vie cor-

porelle pour le déterminer ; car la vie terreſtre eſt la matrice de l'homme futur ; & de même que les Etres corporels apportent & conſervent ſur cette terre, la forme, le ſexe & les autres ſignes qu'ils ont puiſés dans le ſein de leur mere ; de même l'homme portera dans une autre *terre*, le *plan*, la *ſtructure*, la maniere d'être qu'il ſe ſera fixée lui-même pendant ſon ſéjour ici-bas.

S'il en parcourt inutilement l'intervalle, loin de ſe revivifier, il ne fait que de ſe rendre inhabile à connoître jamais la *vie*, comme ces plantes maigres & viciées, qui non-ſeulement voient paſſer en vain ſur elles les rayons du ſoleil, mais qui ne font que ſe deſſécher d'autant plus à ſa chaleur, & perdre le peu de ſuc qui leur reſtoit pour s'améliorer & devenir fertiles.

Tels ſont les dangers qui nous menacent, depuis la corruption & la chûte du premier coupable ; tel eſt l'état de l'homme dans ſon ſéjour ténébreux, où non-ſeulement il ne connoît pas ſon propre *nom*, mais encore, où preſſé du poids de toutes les *ſpheres* & de toutes les *actions* auxquelles il s'eſt aſſujetti, il peut en être opprimé, s'il n'emploie utilement tous les efforts de ſa volonté, & le ſecours favorable qui lui eſt encore offert, pour ſoutenir leur violence & pour en diriger les effets à ſon avantage. Car l'activité de ces Puiſſances formidables eſt d'autant plus

douloureuſe pour lui, tant qu'il eſt réduit à lui-même, que ne jouiſſant pas de leur lumiere, il ne ſait où fuir pour en éviter le choc & la pourſuite; enfin, placé entre des abymes & des forces impoſantes qui le compriment, il eſt à chaque inſtant expoſé à être froiſſé, déchiré, ou à tomber dans les précipices qui ſont toujours ouverts ſous ſes pas.

Dans cette affligeante dégradation, n'appercevant plus les propriétés fixes & ſimples de l'unité, il eſt réduit à errer autour du temple qui les renferme, & dont il s'eſt lui-même interdit l'accès; s'il peut ſeul, par ſa perſévérance, parvenir quelquefois juſqu'au pied de cette auguſte enceinte, & entendre de loin le ſon des cantiques, que des voix pures y prononcent avec des paroles de feu; ces voix ne trouvant plus la même pureté dans la ſienne, ne peuvent lui permettre de s'unir avec elles, ni de ſe mêler à leurs concerts. Et voilà quelles ſont les ſuites du premier crime de l'homme, par rapport à toute ſa poſtérité.

Ces ſuites funeſtes ne ſe bornent pas à l'homme, elles s'étendent ſur tous les Etres ſenſibles & ſur toutes les parties de l'Univers; puiſque rien de ce qui compoſe le temps, ne peut ſe ſouſtraire aux ſouffrances, conformément à la définition que nous avons donnée du temps.

En effet, l'homme choiſi par la Sageſſe ſu-

prême pour être le ſigne de ſa juſtice & de ſa puiſſance, devoit reſſerrer le mal dans ſes limites, & travailler ſans relâche à rendre la paix à l'Univers. Et ſa ſublime deſtination annonce aſſez quelles doivent être ſes *vertus ;* puiſque lui ſeul devoit poſſéder toutes les forces partagées entre tous les Etres rebelles.

Mais, s'il a laiſſé corrompre ſa virtuelle activité ; ſi au lieu de ſubjuguer le déſordre, il a fait alliance avec lui, ce déſordre a dû s'accroître & ſe fortifier, au lieu de s'anéantir ; & cette enceinte univerſelle, qui ſervoit de borne au *Mal*, a dû être d'autant plus expoſée à ſes attaques & à ſon action. Ce qui doit faire concevoir comment tous les Etres de la région ſenſible peuvent être aujourd'hui dans un plus grand pâtiment, ou un plus grand travail, qu'ils ne l'étoient avant le crime de l'homme.

Il faut convenir néanmoins que les pâtimens naturels de ces Etres ſenſibles ne peuvent ſe comparer à ceux de l'homme ; parce que l'homme ayant un principe de plus qu'eux, eſt ſuſceptible de peines & de plaiſirs qui leur ſont tout-à-fait inconnus.

Il ſeroit à préſumer auſſi qu'il exiſte des différences entre les pâtimens des Etres qui compoſent la claſſe matérielle. Si la plante ſouffroit, ce ſeroit moins que l'animal : ſi le minéral ſouffroit,

ce

ce feroit moins que la plante & l'animal, vu la différence des principes qui conftituent ces trois regnes. Mais, pour ne point ralentir notre marche, nous comprendrons fous la dénomination d'Etres fenfibles & corporels, tout ce qui eft en action dans la Nature, & tout ce qui eft corps de matiere, laiffant à l'intelligence du Lecteur à faire les diftinctions particulieres que l'immenfité des détails peut exiger.

On fe demandera comment il fe peut que les Etres fenfibles & corporels de la Nature, qui ne font pas libres, foient foumis fans injuftice aux fuites du défordre?

Les Etres fenfibles & corporels de la Nature ne font que des Etres d'action : comme tels, ils ne font pas fufceptibles de bien ni de mal par eux-mêmes, & on ne peut leur appliquer aucune des loix de la moralité. Tout ce que les notions naturelles nous font comprendre, c'eft que le Principe fuprême ne les aftreint pas à des actions plus fortes que celles qu'il leur a accordées. Ainfi, à quelque degré que foit portée cette action, comme elle ne peut excéder leurs pouvoirs, la Sageffe eft à couvert de l'injuftice. Car toutes les puiffances exiftantes venant d'elle, font foumifes à fes droits & à fon ufage, quand la loi de fon confeil lui demande de les employer.

D'ailleurs, cette Sageffe mefure & difpofe

toutes les forces & toutes les puiſſances, ſur la regle de ſa propre gloire : ainſi elle iroit directement contre ſes intérêts, ſi elle pouvoit permettre à ces puiſſances de s'étendre au-delà de leurs bornes, puiſque ce ſeroit les diſſoudre & les détruire.

Le pâtiment des Etres ſenſibles ne nous paroît donc plus choquer la juſtice ; puiſque ces Etres ne ſont que les inſtrumens de la Sageſſe, & les moyens temporels qu'elle emploie pour arrêter les progrès du mal. Car leur loi particuliere & eſſentielle, fondée ſur la baſe inébranlable de toutes les loix, répugne abſolument à l'action rebelle & déſordonnée, qui tend ſans ceſſe à déranger cet ordre en eux : auſſi ne ſont-ils jamais altérés dans leur principe, quoiqu'ils le ſoient ſouvent dans les réſultats & les effets de ce principe.

Dans ce ſens, lorſque les Etres ſenſibles ſont en pâtiment, le décret temporel de la juſtice eſt dans la force de ſon accompliſſement : parce que leur loi combat plus vigoureuſement contre la force oppoſée, qui cherche à les détruire & à faire parvenir le déſordre juſques dans le principe de leur action.

On voit par-là, commment les pâtimens des Etres matériels tournent à l'avantage & au maintien de la loi qui les conſtitue, & comment ils rempliſſent

pliſſent les Décrets de la Juſtice divine ſur les puiſſances ennemies, qui n'éprouvent dans ces combats & dans leurs ſuites, que contrariétés & tourmens inexprimables. Car quel plus grand ſupplice peut-on concevoir que de perſévérer dans des efforts opiniâtres, mais impuiſſans ; qui plus ils ſont ſoutenus, plus ils tournent à la honte & à la rage de ceux qui s'y abandonnent ?

Si des hommes imprudens, obſervant les pâtimens des Etres ſenſibles, ont oſé condamner les voies de Dieu & le taxer d'injuſtice, c'eſt qu'ils n'ont jamais fait attention que l'homme étant deſtiné à repréſenter la Divinité dans ſes actions, il la repréſentoit auſſi dans les moyens par leſquels ces actions ſe manifeſtent ; quoique toutes les claſſes étant deſcendues, ces rapports ne ſe découvrent preſque plus aujourd'hui que matériellement, ce qui néanmoins eſt ſuffiſant pour lever la difficulté.

En effet, qu'un pere voie ſon fils attaqué par des malfaiteurs, ou menacé de quelque danger conſidérable, ce pere tendre volera ſans doute à ſon ſecours, & ne craindra pas, pour le ſauver, de mettre en uſage toutes les forces, & tous les organes de ſa propre forme corporelle & ſenſible. Cependant les membres de ce tendre pere ne ſont pour rien dans les déſordres contre leſquels il les emploie ; & quoiqu'ils

puiſſent être maltraités, bleſſés, nous n'y voyons pour eux aucune injuſtice, parce qu'ils ne ſont que des êtres ſubordonnés, & que l'amour paternel qui les commande, juſtifie toutes les actions qu'il en exige.

Poſons pour un moment, que les Etres ſenſibles univerſels ſont par rapport à la Divinité, ce que ſont les organes matériels dans l'exemple cité, & nous ne ſerons plus étonnés qu'elle les emploie pour venir au ſecours de l'homme; quoique ces êtres, ou ces organes ſenſibles n'aient point coopéré aux crimes qui ont expoſé l'homme à la mort.

Mais comme l'emploi des êtres ſenſibles, dans le grand œuvre de la Sageſſe Divine, tient à des loix & à des connoiſſances ſupérieures, ce ſujet eſt trop au deſſus de la portée du grand nombre, pour eſpérer qu'en portant plus loin nos réflexions, elles fuſſent entendues généralement.

D'ailleurs, indépendamment des ſouffrances attachées par les loix de la Nature, à tous les êtres ſenſibles, ils en éprouvent de très-conſidérables qui ſemblent naître d'une cauſe étrangere à ces loix; telles ſont les ſouffrances qui réſultent de l'empire de l'homme ſur les animaux, & de l'emploi qu'il en fait, ſoit dans les ſacrifices religieux, ſoit pour ſes beſoins alimentaires, ſoit pour différents ſervices &

ufages ; foit enfin pour fes amufements.

Si, pour juftifier ce nouveau genre de pâtimens que les religions, les befoins, la cruauté, & la dépravation des fociétés peuvent ajouter aux fouffrances naturelles des animaux, je retraçois encore les droits de l'homme ; fi je rappellois l'étendue de fon autorité, l'abus qu'il en fait envers les Etres fenfibles, n'en paroîtroit pas fans doute plus excufable, ni les animaux moins innocents.

Telle eft néanmoins l'immenfité de fes pouvoirs, qu'il affervit à fon action tout ce qui eft deftiné à en être l'objet, & de même qu'il ne tiendroit qu'à lui de *légitimer* jufqu'aux moindres actes de fa puiffance, de même il peut les rendre nuls, criminels, & pernicieux.

Mais pour calmer toutes les difficultés fur cette vérité profonde, nous ajouterons ici que les *vertus fupérieures* qui n'ont point participé au crime de l'homme, participent cependant aux fuites laborieufes que ce crime entraîne après lui : & fi l'homme a pu porter les influences pénibles de fes défordres jufques fur des Agents libres, fur les Miniftres de la Sageffe Divine, il n'eft pas étonnant qu'il puiffe les étendre auffi fur de fimples objets paffifs, fur des objets de dépendance & de fervitude.

Or ceque nous avons dit des différens pâtimens des Etres corporels, en raiſon des différens principes qui les conſtituent, nous pourrions le dire également des Etres qui ſont au deſſus de l'ordre élémentaire, & au deſſus de l'homme. Nous pourrions montrer quelle eſt leur ſouffrance, ou plutôt la vivacité de leur zele & de leur ardeur pour le rétabliſſement de l'ordre, puiſqu'ils communiquent à tous les *Principes* & à toutes les *Puiſſances.* Nous dirions que plus un Etre eſt voiſin de la *Vérité*, plus il ſouffre de ceux qui la nient & qui la combattent.

Et en effet, il la voit: premiere cauſe de pâtiment & d'affliction, quand il apperçoit que des Etres qui tiennent d'elle toute leur force & juſqu'à leur moindre mouvement, ſont aſſez inſenſés pour prétendre en détruire les pouvoirs & l'exiſtence.

En ſecond lieu, il la ſent; il en connoît, par une jouiſſance continue, toute la douceur: nouvelle cauſe de pâtiment & d'affliction; quand il voit des Etres *divins* par leur origine, s'éloigner de la ſource de leur vie, & vouloir, pour ainſi dire, le forcer à ſe ſéparer d'elle & à s'en arracher avec eux.

On pourroit juger de là, quelles doivent être les douleurs que produiſent l'intérêt & l'amour dans des Etres qui touchent à la *Vérité* même; qui

ſont comme unis & confondus avec elle; & qui étant deſtinés à en contempler en paix, l'ordre & l'harmonie, ſont forcés de détourner leurs regards de ce ſpectacle raviſſant, pour les porter ſur le déſordre & la confuſion.

Quel crime peut donc égaler celui de l'homme, s'il n'eſt rien dans la Nature matérielle & immatérielle qui ne s'en reſſente, & ſi toute la chaîne des Etres en eſt ébranlée?

8.

LAISSONS tomber le voile ſur cet abyme de déſordres & de douleurs, & arrêtons nos yeux ſur les ſecours qui nous environnent, pour y découvrir combien il nous reſte encore d'eſpérances. La loi univerſelle de réaction, en nous ſervant de guide dans cette ſublime carriere, nous convaincra de l'étendue des jouiſſances de celui de qui nous tenons notre origine, & de ſon amour extrême pour ſes productions.

Dans l'ordre des générations, les Agens d'action & de réaction ont beſoin d'être diſtincts par leurs *vertus*, mais il faut qu'ils ſoient de la même

eſſence & de la même nature, pour que leur œuvre leur ſoit ſenſible.

C'eſt pour cela que la génération des plantes n'eſt pas ſenſible pour elles, parce qu'elle s'opere par la réaction de l'eau, ou par celle d'autres ſucs terreſtres très-inférieurs & très-différens d'elles.

C'eſt pour cela que la réproduction de la plupart des animaux ſe fait avec une grande ſenſibilité pour eux, parce qu'ils ont pour agens de réaction des Etres de leur eſpece.

C'eſt pour cela que les fruits de la penſée & les actes de l'intelligence ſont ſi ſéduiſans pour l'homme, parce que toutes ces choſes s'operent ſur lui par des *Agens* de ſa propre nature, & analogues à lui, quoiqu'il ſoit actuellement ſéparé d'eux.

Que l'on conçoive donc quelles doivent être l'activité & les délices de l'exiſtence de Dieu, qui ne ceſſe de produire hors de lui l'immenſité des Etres; & qui, pour les produire, n'emploie que ſes propres facultés & ſa propre eſſence, c'eſt-à-dire, des agens de réaction non ſeulement qui lui ſont relatifs, mais encore qui lui ſont égaux, qui ſont confondus avec lui, qui ſont lui-même. De façon que produiſant des œuvres au deſſus de tout ce que les ſens & la penſée peuvent nous offrir, & réuniſſant en lui ſeul tous les agens & toutes leurs jouiſſances, il devient à nos yeux le ſuprême foyer de toutes les

félicités, & le centre univerſel où réfléchit l'ardeur de toutes les affections de la *vie.*

Ce rapport inconteſtable influe néceſſairement ſur les liens qui uniſſent les productions temporelles à leur Principe générateur : liens qui ſont plus ſenſibles, à meſure que l'œuvre elle-même eſt plus conſidérable ; puiſque ces liens ſont nuls pour ainſi dire, entre l'arbre & le fruit, ſi nous conſidérons ceux qui ſe trouveront entre les animaux & leurs petits : & ils paroiſſent bien moindres encore, lorſqu'on les compare à ceux qui ont lieu entre notre Etre intellectuel & les productions qui lui ſont propres.

Que doivent donc être ceux qui correſpondent de Dieu à l'homme ? Quelle doit être l'ardeur de ſon amour pour nous, puiſque l'homme étant la plus ſublime des productions, & Dieu le plus ſublime de tous les Principes producteurs, tous les liens d'amour & d'union que nos plus hautes penſées puiſſent nous faire concevoir, exiſtent entre ces deux Etres.

Il y auroit ici une infinité d'autres rapports à expoſer ſur les loix de la conception des Etres, ſur leur ſimplicité, à meſure qu'ils s'élevent & ſe rapprochent de la premiere ſource, & ſur la ſubdiviſion à laquelle ils ſont ſoumis, à proportion qu'ils s'en éloignent & qu'ils deſcendent.

On verroit la raiſon pour laquelle, hors du temps, toutes les facultés ſont dans le même Etre ; au lieu que, pour les Etres dans le temps, ces facultés demandent autant d'agens diſtincts : on pourroit faire connoître la cauſe finale de cette grande & magnifique loi par laquelle les animaux parfaits naiſſent avec la ſimilitude de leur Principe générateur ; au lieu que les animaux imparfaits, tels que les inſectes, éprouvent pluſieurs mutations ſenſibles dans leur forme, avant de parvenir à cette reſſemblance : on pourroit obſerver que notre corps paſſant par toutes les révolutions de la matiere, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un inſecte, par rapport à notre Etre intellectuel, qui, dès l'inſtant de ſon émanation, a reçu le complément de ſon exiſtence : on pourroit enfin remarquer que notre Etre intellectuel lui-même, dans ſon état préſent, eſt une eſpece d'inſecte, relativement aux Etres à qui la corruption & le temps ne ſont pas connus.

Car, quoiqu'il ait reçu avec l'émanation le complément de ſon exiſtence, il eſt aſſujetti, depuis ſa chûte, à une tranſmutation continuelle de différens états ſucceſſifs, avant d'arriver à ſon terme : tandis que le premier Auteur de tout ce qui exiſte, fut & ſera toujours ce qu'il eſt & ce qu'il devoit être. Mais ces détails nous entraîneroient dans des ſentiers ſans nombre & ſans limites.

Il nous ſuffit de rappeller ici que l'homme porte en lui un germe inviſible, incorruptible, dont il a droit d'attendre des fruits analogues à ſa propre eſſence, comme lorſque nous ſemons des germes végétatifs, nous en obtenons des fruits analogues aux principes dont ils ſont ſortis. Il ſuffit de remarquer que ſi nous voulons voir nos travaux couronnés par le ſuccès, il faut par exemple, qu'après avoir ſemé des fleurs, nous les cultivions avec l'attention la plus aſſidue; & quand le terme de leur croiſſance eſt rempli, c'eſt alors que nous dédommageant de nos ſoins, elles nous rendent pour tribut, les douceurs de toutes les propriétés qui ſont en elles; elles flattent nos yeux par leurs couleurs, & notre odorat par leurs parfums; elles peuvent même porter la joie & le bien-être dans tout notre individu, par les ſucs & les baumes ſalutaires qu'elles y font couler.

Ces images doivent nous faire comprendre que le bon ou le mauvais état des Etres, dépendant preſque toujours de l'eſpece de réaction qu'ils reçoivent, nous ne ſommes placés ici-bas que pour nous défendre des mauvaiſes réactions, & nous en procurer d'avantageuſes: que ſi ce n'étoit pas la main de la Sageſſe qui cultive ſa propre ſemence, & qui réactionne le germe ſacré qu'elle a placé dans nous, en

vain prétendrions-nous produire des fruits analogues à l'arbre qui nous a engendrés ; en vain pourrions-nous jamais eſpérer de voir s'exhaler de nous ces *vertus* actives dont tous les Etres ſont dépoſitaires, chacun ſelon leur claſſe ; ces *vertus*, qui circulant ſans ceſſe du Principe ſuprême à ſes productions, & des productions à leur Principe, forment cette chaîne vivante & non interrompue, où tout eſt action, tout eſt force, tout eſt jouiſſance.

Mais indépendamment du beſoin que nous avons de la réaction ſupérieure, nous voyons l'impoſſibilité que cette réaction n'ait pas lieu pour nous, quoique nous en négligions ſi ſouvent les effets.

Et vraiment, ſi la nature eſſentielle & primitive de l'homme l'avoit appellé à être l'image & l'expreſſion des *vertus* du grand Principe, & que la nature des Etres ſoit indeſtructible, quoique leurs faits & leurs propriétés s'alterent ou ſe détruiſent, l'homme n'a pu effacer la loi & la convention qui le conſtituent : il doit donc toujours lui reſter les moyens d'en opérer l'accompliſſement ; & quel que ſoit le ténébreux abyme où l'homme eſt tombé, l'eſſence divine ne peut ceſſer de faire couler juſqu'à lui des ruiſſeaux de ſa gloire.

En effet, la Sageſſe ſuprême étant l'unique ſource de tout ce qui exiſte de vrai, ſi rien ne

peut être qui ne vienne d'elle & qui ne tienne à elle, dès qu'un Etre vrai exiſte, il eſt néceſſairement ſon image: or cette ſource univerſelle ne ſuſpendant jamais l'action par laquelle elle ſe reproduit elle-même, ne ceſſe par conſéquent jamais de reproduire univerſellement ſes propres images. Où l'homme pourroit-il donc aller qu'il ne les rencontrât & qu'il n'en fût environné? En quel exil pourroit-il être banni, qui n'en portât pas quelque empreinte?

Nous devons même en dire autant du Principe du mal, dont l'exiſtence eſt atteſtée par la contr'action pénible qu'il opere ſur notre penſée. Les rayons actifs de la lumiere pénetrent ſans doute juſqu'à lui: car ſi nous voyons que les eaux douces ne ſe bornent point à féconder la terre, en ſe ſubdiviſant en mille ruiſſeaux ſur ſa ſurface, mais qu'elles ſe rendent juſqu'à la mer, pour contribuer, avec les autres cauſes naturelles, à tempérer ſon âcreté, & à l'empêcher de ſe convertir en une maſſe inutile de ſel, n'eſt-ce pas nous indiquer que de même les *vertus* ſupérieures, après avoir vivifié & rempli le cœur de l'homme, qui eſt leur réſervoir naturel, débordent, pour ainſi dire, & deſcendent juſqu'au foyer de la corruption, afin d'en adoucir l'amertume, & d'empêcher que l'ardeur de ce feu impur ne deſſeche tellement le germe du crime,

qu'il ne puiſſe plus ſe diſſoudre ni ſe décomposer.

Cependant, dès que les Etres ſont criminels, ils ſont réellement ſéparés du Chef divin par la privation de l'exercice de leurs facultés ; & quoique la *vertu* du Créateur ſe communique jûſqu'à eux, ſi à cauſe de la corruption de leur volonté, rien ne retourne d'eux à lui, ils reſtent dans les ténebres & dans la mort deſtinées à tous les Etres de menſonge & d'erreur.

Car c'eſt une très-grande vérité que les rapports des Etres doivent s'apprécier en remontant d'eux à leur Principe, & non pas en deſcendant de leur Principe à eux ; parce que c'eſt dans ce Principe qu'ils ont leur ſource & toute leur valeur, au lieu que ce Principe ayant toutes ces choſes en lui-même, n'a beſoin de les chercher dans aucun autre Etre.

On peut dire enfin que ſi Dieu conſerve encorla e de *vie* & des *vertus* aux Etres coupables, c'eſt comme il conſerve la *parole* aux hommes *oiſeux* ; & qu'ainſi, dans l'un & l'autre exemple, les traces de la dégradation ſont évidentes.

Quoiqu'il y ait une diſtance incommenſurable entre les hommes dégradés & le Créateur, nous devons reconnoître que cette diſtance n'eſt relative qu'à eux ſeuls, & n'attaque en rien l'indiviſible univerſalité de l'Eternel, il tient toujours à

eux par les droits de leur nature intellectuelle, & jamais le Pere commun des Etres ne perdra de vue la moindre de ses productions ; autrement il faudroit que son amour s'éteignît ; & si l'amour s'éteignoit, il n'y auroit plus de Dieu.

Permettons-nous une comparaison prise dans l'ordre physique. Lorsqu'un homme veille corporellement, il jouit de la lumiere élémentaire, il sait sensiblement qu'elle existe & qu'elle est près de lui. S'il vient à s'endormir, il ne l'apperçoit plus ; mais ceux qui veillent près de lui, & qui la voient, ne peuvent nier qu'elle ne réfléchisse sur ce corps assoupi.

Il en est ainsi de la lumiere intellectuelle : quand nous nous en approchons, elle nous réchauffe, nous connoissons évidemment son existence ; mais si nous fermons les yeux à sa clarté, nous n'appercevons plus cette lumiere ; nous sommes dans les ténebres, & cependant il est très-certain, pour ceux qui *veillent*, qu'elle est toujours sur nous ; & qu'en qualité d'Etres libres & indestructibles, nous conservons le pouvoir d'ouvrir les yeux à ses rayons. Ainsi, soit que nous mourions, soit que nous vivions intellectuellement, nous sommes sans cesse sous l'aspect de la grande lumiere, & nous ne pouvons jamais être inaccessibles à l'œil de l'Etre universel.

Posons ici la principale colonne de notre édi-

fice, & examinons quelles sont les voies que la Sagesse ne cesse d'employer pour procurer à l'homme cette réaction supérieure, sans laquelle tous les fruits de sa nature seroient étouffés dans leur germe.

Si l'homme s'étant exclu du séjour où réside la lumiere, ne peut plus aujourd'hui contempler la pensée, la volonté & l'action suprême, dans leur ensemble ou dans leur unité, il peut les reconnoître encore dans une subdivision relative à lui seul, c'est-à-dire, dans une multitude d'images de tous genres, qui l'environnent, qui sont destinées à le réactionner & à lui faire ouvrir les yeux à la vérité; car, sans cette réaction, l'homme ne seroit point coupable de rester dans les ténebres, & de ne pas recouvrer l'idée des facultés de son modele.

En effet, si parmi les Êtres matériels, il n'en est aucun qui puisse manifester ce qui est en lui sans une réaction, il y a de même une réaction pour l'esprit de l'homme, puisqu'il a comme eux un Principe générateur.

Aussi l'homme ne peut-il porter ses regards autour de lui sans appercevoir les images les plus expressives de toutes les vérités qui lui sont nécessaires.

Le Principe suprême manifeste d'abord l'existence de ses facultés créatrices par l'existence de

la matiere, puiſque tout individu matériel n'eſt & ne peut être qu'une production. Il manifeſte en outre la loi progreſſive de l'action de ces facultés, par les actions ſucceſſives & génératrices des élémens. Voici l'ordre de ces dernieres.

Il y a un feu principe inviſible, incoërcible, d'où proviennent toutes les ſubſtances particulieres qui conſtituent les corps. Ce feu principe eſt indiqué par le Phlogiſtique qui s'exhale des matieres en diſſolution. Il produit trois actes ſenſibles.

Par le premier il engendre le feu matériel & viſible, qui dans les animaux ſe repréſente par le ſang; & ce feu groſſier eſt triple, en ce qu'il contient en lui de l'eau & de la terre: mais cette triplicité eſt ſimple, parce qu'il n'y a point encore de ſéparation.

La ſeconde opération ſépare de ce feu viſible & matériel un fluide aqueux beaucoup plus groſſier, repréſenté par le germe animal, qui eſt extrait du ſang, ou du principe univerſel repandu dans la forme. Ce fluide aqueux, ce germe, cette eau eſt double, en ce qu'elle eſt unie avec de la terre, & en ce qu'elle eſt produite par la ſeconde action.

La troiſieme action ſépare de cette eau la

terre, le ſolide ou la forme. Cette forme paroît ſimple ou une à nos yeux: mais cette ſimplicité eſt triple par ſes dimenſions & par ſon rang d'émanation ; & en cela elle eſt l'oppoſé du feu, dont la triplicité eſt ſimple.

Voilà la loi progreſſive & numérique des actes ſenſibles, généraux & particuliers des facultés créatrices univerſelles. On y voit comment les choſes deviennent phyſiques & groſſieres, à meſure qu'elles deſcendent : on y voit d'où viennent les diſputes des Philoſophes, qui ont prétendu, les uns, que tout venoit de l'eau ; les autres, du feu ; les autres, du mercure ou de la terre. Chacun d'eux a eu raiſon, & tout dépend du degré de la progreſſion, auquel ils ſe ſont arrêtés.

Il y a auſſi une loi aſcendante, par laquelle les émanations de ces facultés remontent à leur Principes générateur, & cette loi eſt l'inverſe de la premiere : mais agiſſant circulairement l'une & l'autre, elles ſe ſuccedent ſans ſe nuire, & elles operent de concert, ſelon la raiſon double qui conſtitue le temps.

Par cette loi aſcendante la forme ſolide & terreſtre diſparoît, en ſe liquéfiant ou devenant eau ; l'eau ſe volatiliſe & diſparoît, étant dévorée par le feu élémentaire ; le feu élémentaire diſparoît, rentrant dans ſon feu *principe*, dont l'action vorace, mais inviſible, eſt dé-

montrée

montrée par celle du feu élémentaire lui-même, qui consume sous nos yeux tous les objets qu'il a produits.

Les forces descendantes & ascendantes des facultés créatrices universelles, étant perpétuellement en action devant nous, nous pouvons donc toujours découvrir la source d'où les choses proviennent, & où elles doivent rentrer : car chacun des degrés que nous venons d'observer, est comme un fanal qui éclaire les points supérieurs & inférieurs, au milieu desquels il est placé dans la progression circulaire.

Mais considérons ces objets élémentaires dans la classe terrestre : quoique nous n'y puissions pas atteindre leur Principe générateur, nous pouvons au moins en appercevoir & en admirer les loix.

En effet, si l'on contemple les corps & les élémens, dans leurs faits & dans leurs actes temporels terrestres, on y pourra reconnoître une image de l'activité continue de ces facultés créatrices universelles, par cet état perpétuel d'effluves & de transpirations, où sont à la fois les Etres de toutes les classes de notre région.

On verra que parmi les trois élémens, le feu monte, la terre descend, & l'eau parcourt la ligne horizontale, pour nous apprendre que l'ac-

tion des facultés ſupérieures, dont les élémens ſont les organes, remplit & meſure toute l'étendue de la circonférence univerſelle.

Si nous conſidérons les propriétés des trois regnes, nous y trouverons l'indice des *Pouvoirs* cachés, dont ils ſont l'emblême & l'expreſſion.

L'or, par ſon étonnante ductilité, nous indique la prodigieuſe extenſion des forces de la Nature, qui par des efforts infinis tranſmet ſes *vertus* juſqu'aux Etres les plus éloignés, & établit par-là une correſpondance univerſelle.

Les plantes abſorbent toutes les vapeurs impures de l'atmoſphere; & en les combinant avec leurs émanations, elles les diſſolvent, & nous les renvoient avec des qualités moins malfaiſantes, pour nous enſeigner de nouveau, & phyſiquement, que l'exiſtence de tous les Etres de la Nature n'a pour but que de tempérer les maux & les déſordres.

Si les plantes produiſent des effets différents pendant la nuit, ou même pendant le jour, lorſqu'elles ne ſont pas expoſées aux rayons du Soleil, c'eſt que tenant parmi les trois regnes, le même rang que l'eau parmi les trois élémens, elles font particuliérement, comme l'eau, un type double, & elles peuvent montrer alternativement les effets avantageux opérés par un Agent qui eſt en aſpect de ſon Principe de réaction,

& les effets funestes auxquels est réduit celui qui en est séparé.

Quant au regne animal, on y voit une représentation active de la célérité avec laquelle la vie du grand Etre, se communique à toute la chaîne de ses productions par ce mouvement rapide & un, qui transmet à la fois l'action du sang dans toutes les arteres, & qui n'a besoin d'aucune progression, ni d'aucun intervalle pour passer du centre aux extrêmités les plus éloignées.

Enfin l'air, cet être à part des éléments, ce symbole sensible de la *vie* invisible, dont la destination est de purifier la terre, puisque son action est plus réglée & plus constante, selon que les climats où il agit, sont plus ou moins exposés à des exhalaisons corrompues; cet air, dis-je, opere, à l'image de l'action supérieure, la réaction générale des corps, en pénétrant jusqu'au sein de tous les germes; & il devient ainsi un mobile universel, où tous les Etres trouvent ce qui doit contribuer soit à leur existence, soit à leur *salubrité.* Car il y a un air pour la terre, un air pour l'eau, & un air pour le feu.

Il est donc vrai que quelque obscure que soit notre demeure actuelle, nous n'y pouvons faire un pas, sans avoir autour de nous les signes visibles de ces mobiles créateurs & vivans qui nous sont encore inconnus.

La Nature célefte nous préfentera la même vérité. Quoique nous foyons privés de la vue du Principe qui meut les aftres, quoique nous foyons même prodigieufement éloignés d'eux, nous jouiffons de leur lumiere, nous recevons les émanations de leur feu; nous pouvons même former des conjectures hardies & lumineufes fur l'ordre qu'ils ont reçu lors de leur origine, & fur le véritable objet de leur exiftence; jufques-là que les Sages penfent que toutes les loix des Etres fenfibles font écrites fur ce vafte & magnifique Tableau, & que la main divine n'en a pour ainfi dire enveloppé la terre, qu'afin que ceux qui l'habitent puiffent y lire à tous les inftans les fignes & les caracteres de la vérité.

Ainfi, l'enfemble de l'Univers matériel nous peint dans un pompeux éclat, la Majefté des Puiffances fuprêmes. Nous y voyons des aftres brillans diftribuer leur lumiere au Monde, les Cieux corporels imprimer les loix & les modeles des Etres fur l'air de l'atmofphere, celui-ci apporter ces plans à la terre, & la terre les exécuter avec une ardeur & une activité qui ne fe repofent jamais.

Il eft donc vrai que la Nature univerfelle eft pour l'homme comme un grand arbre, dont il peut affez contempler & s'avouer les fruits, pour fe confoler de ne pouvoir encore en découvrir les *germes* & les *racines*.

Non seulement la Nature présente à l'homme, par ces tableaux, les traces de celui qu'il a pu contempler dans son origine : elle lui apprend encore à fixer sa vue sur ce Tableau primitif, & sur les moyens qu'il doit prendre pour en réacquérir la jouissance. En effet, les loix des Etres de la région sensible fournissent à l'homme autant d'instructions parlantes de ce qu'il a journellement à faire pour recouvrer sa splendeur & sa gloire.

Tous les corps de la Nature tendent à se dépouiller de leurs écorces grossieres, pour rendre au Principe qui les anime, l'éclat qu'il porte en lui-même. Le feu particulier à chacun de ces corps, coopere sans cesse à ce grand œuvre, en purifiant continuellement les substances dont ils se nourrissent.

Notre sang même, est destiné à remplir sans relâche cette importante fonction ; il doit élaborer nos boissons, nos alimens ; en séparer le pur de l'impur, & employer son action à éloigner tout ce qu'ils ont de malfaisant & de trop matériel.

C'est enseigner sans doute à l'homme, quel doit être l'emploi des deux principaux agens qui sont en lui, son *intelligence* & sa *volonté* ; il doit exercer leur *feu* sur les substances intellectuelles qui lui sont offertes, en séparer tout ce qui n'est

point analogue à ſon Etre penſant, afin de n'y laiſſer entrer que des ſucs vivifians & purs comme lui, & avec leſquels il puiſſe former cette union, cette harmonie, cette unité qui fait à la fois l'objet & le terme de toutes les actions & de tous les Etres de la Nature.

Quant au feu en général, il apprend aux hommes ce que ſeroient leurs jouiſſances & leurs lumieres, s'ils exerçoient avec perſévérance les facultés qui ſont en eux, & s'ils en portoient l'action juſqu'au point où leur eſſence leur permet d'atteindre. Le feu a le pouvoir de vitrifier tous les corps, c'eſt-à-dire, de tellement les purger de leurs ſcories & de leurs écorces, que leur principe radical parvienne en quelque ſorte à ſa pureté & à ſa ſimplicité naturelle.

Par-là ces corps que leur opacité rendoit impénétrables à notre vue, & qui nous interceptoient les autres objets; ces corps, dis-je, acquierent une clarté viſible, une tranſparence dont les effets ne laiſſent plus de bornes à nos deſirs & à nos connoiſſances.

Ils donnent à l'homme le moyen de jouir de la lumiere des aſtres, ſans reſſentir les rigueurs de l'atmoſphere, & d'exiſter au milieu des intempéries de cette région terreſtre, ſans en recevoir les atteintes, comme ſi en effet elles n'avoient

pas lieu pour lui; image grossiere, mais instructive d'une autre espece de lumiere & d'une autre espece de sécurité, que l'homme peut également se procurer au milieu des *tempêtes* qui grondent dans cette orageuse demeure.

Ces corps lui donnent le moyen de pénétrer, pour ainsi dire, dans les mysteres de la Nature; d'appercevoir d'une part, des merveilles que la petitesse des objets sembloit avoir exclues pour jamais de ses connoissances; & de l'autre, de diriger ses yeux jusqu'à la région la plus élevée des astres. Ils le mettent à portée d'en mesurer les dimensions, d'en calculer tous les mouvemens, & de lire, comme à découvert, les loix de ces grands mobiles, dont il est séparé par une distance si prodigieuse, que plusieurs échappant à la vue simple, il n'avoit pu même en soupçonner l'existence.

Tous ces faits sont pour l'homme autant de signes qui lui démontrent que s'il avoit le courage d'amener sa volonté à son vrai point d'épurement, il rendroit à son Etre intellectuel, une clarté, une *transparence* analogue à sa classe; il lui procureroit un degré de *purification* qui lui feroit non seulement découvrir la marche des Etres immatériels qui l'environnent, mais même l'aideroit à s'élever jusqu'à l'ordre intellectuel le plus supérieur à lui, jusqu'à cet ordre

vivant dans lequel il a puisé son origine, mais dont il est aujourd'hui tellement éloigné, qu'il le regarde comme inaccessible à sa vue. Car dans le sensible & dans l'intellectuel, il est certain qu'il n'y a que le grossier, que la souillure qui forment pour l'homme, les ténebres, les éloignemens & les distances, & que tout est clair pour lui, tout est près de lui, quand tout est pur en lui.

MALGRÉ toutes les beautés écrites dans la création temporelle, convenons que nous n'y voyons que des loix de rigueur & de violence, que des faits non libres, & qui ne démontrent pas même une intelligence dans les agens qui les operent, quoiqu'il y en ait nécessairement une hors de ces agens, qui les commande dans tous leurs actes, puisque ces actes s'exécutent avec ordre & régularité.

Ce seroit donc en vain que nous chercherions dans la matiere, des images réelles & permanentes du Principe de la vie, duquel nous sommes malheureusement séparés; & si l'homme n'eût pas eu d'autres signes que les objets matériels pour recouvrer la connoissance de ce Principe, la Justice divine auroit peu de choses à lui redemander.

Nous avons déja remarqué, que dans l'homme,

quelque corrompu qu'il puiſſe être, il ſe trouvoit toujours des traces de vertus & facultés étrangeres à toute la Nature matérielle ; nous avons vu que dans tous les ſiecles, chez tous les Peuples, les idées de la juſtice & de la bienfaiſance ont été connues, quoiqu'ils les aient ſi ſouvent défigurées, & qu'ils en aient même appliqué les noms reſpectables à des objets criminels.

Bien plus, en conſidérant ſa forme corporelle, l'homme pourra ſe prouver qu'il poſſede des *vertus* plus actives encore que ces vertus dont nous venons de parler.

On peut dire qu'il porte ſur lui des ſignes vivans de tous les Mondes & de tous les Univers ; & ſi l'on conſidere intellectuellement trois des principaux organes dont ſa tête eſt ornée, on verra pourquoi l'organe de l'ouie eſt abſolument paſſif, recevant les impreſſions & ne rendant rien ; pourquoi les yeux ſont actifs & paſſifs, exprimant au dehors les affections internes, & communiquant à l'intérieur les impreſſions des objets extérieurs ; enfin, pourquoi la langue eſt un organe abſolument actif, & ayant le double pouvoir de peindre avec la même facilité les opérations de la penſée ou du raiſonnement, & les mouvemens ou paſſions de l'ame.

Nous pouvons même porter nos obſervations intellectuelles juſqu'au centre inviſible qui anime

ces trois organes ; jusqu'à ce séjour caché de la pensée, qui a son siege dans l'intérieur de la tête, comme la Divinité suprême a mis le sien dans un sanctuaire impénétrable, quoique ses attributs en manifestent l'existence & l'action à tous les Etres.

Nous trouverons dans cet homme invisible, le nombre des trois facultés du Principe divin, qui forment le type de tous les Etres. Quoiqu'elles n'agissent plus dans nous que par une succession lente & pénible, elles y sont absolument indivisibles comme dans la Divinité : elles devroient avoir absolument le même objet ; & si l'homme n'avoit le droit funeste de s'égarer par le seul pouvoir de sa volonté, *il en est* qui ne reconnoîtroient pas sa différence d'avec son modele.

Indépendamment des objets de la Nature dont l'homme est environné, & qui lui peignent son Principe, il a donc le moyen plus avantageux & plus vrai de le reconnoître en lui-même & dans ses semblables. Il est certain que Dieu s'étant peint lui-même dans toutes les œuvres de la Nature, & plus particuliérement dans l'homme, il n'existe rien dans nos ténebres qui ne porte son signe, & l'immensité des Etres n'est autre chose que l'immensité des images de Dieu. Vérité lumineuse qui doit servir de

guide aſſuré pour découvrir toutes celles qui peuvent remplir les deſirs de l'homme.

Dans l'union de l'homme à l'Univers, peut-on ſe diſpenſer d'appercevoir une eſquiſſe active de l'harmonie divine, dans laquelle lè premier Etre ſe repréſente à nous, comme dominant ſur toutes les intelligences, & recevant d'elles le tribut & l'hommage qu'elles doivent à ſa grandeur ? En effet quel eſt le rang que l'homme occupe ſur la terre ? Tous les Etres de la Nature ſont en action autour de lui ; tous travaillent pour lui ; l'air, le feu, les aſtres, les vents, les mers, les élémens, tout agit, tout contribue à ſon bien-être, tout concourt au ſoutien de ſon exiſtence ; lui ſeul au milieu de ce vaſte empire a le privilege de pouvoir être ſupérieur à cette action temporelle ; il peut, s'il le veut & qu'il en ait le courage, n'avoir d'autre occupation que de s'approprier tous les dons & toutes les *Vertus* de l'Univers.

Le ſeul tribut que la Sageſſe exige de l'homme en lui laiſſant l'uſage de ces bienfaits, c'eſt qu'il lui rende gloire, & qu'il la reconnoiſſe comme étant le ſouverain arbitre de tout ce qui exiſte; c'eſt qu'il rétabliſſe dans ſes facultés, la même loi, le même ordre, la même régularité par laquelle il voit que tous les Etres de la Na-

ture font dirigés ; c'eft, en un mot, qu'au lieu d'agir en fon propre nom, ainfi qu'il le fait fans ceffe, il agiffe toujours, comme ces Etres, au feul nom du Dieu vivant qui l'a créé.

C'eft-là le grand œuvre, ou ce changement de volonté pour lequel nous avons dit que toutes les *Puiffances* de la Nature étoient employées depuis l'origine des chofes, fans avoir encore pu l'opérer.

,, Mais cette fupériorité de l'homme fur la Nature fe démontre d'une maniere plus active par les fimples manipulations qu'il peut faire fur la matiere, & qui doivent nous donner encore une plus grande idée de l'étendue de fes droits".

,, Il n'eft aucun corps matériel, tel dur, tel cryftallifé qu'il foit, dont on ne puiffe extraire les principes qui fervent à engendrer tous les corps des trois regnes. Il fuffit pour cela de prendre une marche oppofée à celle que le corps dur a fuivie lui-même pour parvenir à fon état de folidité. Il faut donc commencer par travailler à fa diffolution".

,, Quoique l'homme fache opérer fort peu de ces fortes de diffolutions, il n'en eft pas moins vrai qu'elles font poffibles, puifque la Nature, par fes opérations fecondes, nous en fournit tous les jours la preuve & les moyens. Car

à défaut de *ſcience*, on peut au moins profiter des exemples de la Nature, qui eſt toujours prête à ſuppléer à notre foibleſſe & à notre ignorance. Mais il faut ſe ſouvenir que les productions qui réſulteront de nos procédés, ſeront toujours inférieures à celles que la Nature opere immédiatement, leſquelles méritent ſeules les Noms attachés à leur regne, comme en portant ſur elles les grands caracteres".

„ Sans perdre de vue cette prudente obſervation, pulvériſons le ſel le plus compact, le marbre, le granit le plus dur. Expoſons cette poudre, que l'on ne peut rendre trop fine, ſi l'on veut réuſſir, expoſons-la à l'air libre de l'atmoſphere, ſans eau, à couvert autant qu'il eſt poſſible, de la pluie, de la pouſſiere & des corps étrangers déja déterminés; peu-à-peu l'acide de l'air agira ſur ce ſel pulvériſé. Il en extraira les ſubſtances qui lui ſont analogues, & abandonnera les autres, qui à la longueur du temps ſe convertiront entiérement en terre végétale".

„ Dès que l'on eſt en poſſeſſion de cette terre végétale, toutes les découvertes ſont faites; l'humidité de l'air ſe joint à elle, & en fait naître de petites plantes".

„ Ces plantes arrivées à leur point de maturité, ſubiront une nouvelle opération, ou diſſolution plus naturelle que celle de la groſſiere infuſion,

& l'on en verra naître des inſectes, & même des eſpeces de métaux, ſi l'on fait procéder, & ce ſera là une démonſtration complette que le Principe univerſel de vie eſt répandu dans tous les corps".

,, Qu'on ne croie pas que je contrediſe ici ce qui a été avancé précédemment ſur la fixité des caracteres des Etres, qui ne peuvent jamais s'élever à un autre rang que celui qui leur a été donné par la Nature. Dans les procédés dont nous parlons, les tranſmutations n'ont lieu, que parce que les différens germes innés dans chaque corps ſe ſéparent les uns des autres pour agir librement ſelon leur loi, mais aucun d'eux ne ſort de ſon regne. Il faut remarquer encore que les réſultats des tranſmutations vont toujours en dégénérant, & que plus on repete le procédé ſur les mêmes ſubſtances, plus les productions qui en proviennent ſont affoiblies, ce qui les rend de plus en plus inférieures aux productions premieres de la Nature".

,, Nous pouvons néanmoins admirer les droits de l'homme, puiſque, par l'uſage qu'il lui eſt libre de faire des différentes ſubſtances matérielles, il a le pouvoir de tranſmuer, pour ainſi dire, tout ce qui ſe trouve dans ſon enceinte, de convertir les terres en minéraux, les plantes en inſectes, ceux-ci en une nouvelle terre d'où réſulteront

de nouvelles combinaiſons ; puiſqu'enfin il peut transformer par un ſeul procédé les animaux & les plantes en minéraux & en ſels, les rochers les plus durs en corps organiſés & vivans, & en quelque façon faire changer de face à tout ce qui l'approche ".

,, N'héſitons pas d'appliquer ces obſervations aux objets immatériels. Ils ſont tous pour lui, ou ſéparés ou comme engagés dans des ſubſtances & dans des enveloppes qui ſemblent gêner leur action. Mais comme il eſt lui-même un *diſſolvant univerſel*, il pourroit en quelque ſorte, s'il jouiſſoit des droits de ſon intelligence, opérer dans la claſſe des objets intellectuels, ce qu'il fait ſur les corps par le moyen des agens ſenſibles & corporels".

,, Tout nous engage donc à croire que l'homme rétabli dans ſes droits, pourroit agir tant ſur les Etres immatériels corrompus, que ſur les Etres purs dont il eſt actuellement ſéparé par de fortes barrieres ; à l'image de l'Agent ſuprême, il auroit le pouvoir de diſſoudre, de décompoſer les *enveloppes*, de mettre à découvert les principes qui y ſont contenus & concentrés, de leur fournir par-là les moyens de produire les fruits de tous les *regnes* qui leur ſont propres, de *recompoſer* ceux qui ſont *ſimples*, de tenir dans l'inaction ceux qui ſont *mal ſains*,

c'eſt-à-dire, de faire ſuccéder par-tout l'abondance à la ſtérilité, la lumiere aux ténebres, la vie à la mort, & de transfigurer tellement tout ce qui l'environne, que ſon ſéjour reſſemblât à celui de la Vérité même.

9.

NE nous abuſons point; le ſpectacle merveilleux de l'action non interrompue des Etres corporels, " celui même de la ſupériorité que l'homme devroit avoir ſur eux par l'uſage & l'application qu'il peut faire de leur loi " n'eſt ſans doute qu'une repréſentation très-foible & très-inférieure de cette harmonie divine qui lie les *trois facultés premieres* à tous les Etres intelligens.

Dans cette claſſe divine, tout eſt ſaint, tout eſt vrai, tout agit de concert, & tend à un ſeul but. Le Chef divin au centre de ſes pures émanations, répandant juſques dans leur ſein, les douceurs de ſon exiſtence & de ſes *Vertus*, les unit à lui par tous les droits de l'amour & de la félicité.

Là, les Sujets ne peuvent jamais s'élever au deſſus

dessus de leur Souverain, & si quelques-uns d'entr'eux furent assez malheureux pour se révolter contre ses loix, ils ne purent jamais porter leurs attaques jusqu'à lui, puisqu'à l'instant qu'ils conçurent cette horrible pensée, ils perdirent de vue sa présence. D'ailleurs quels que soient les crimes, la clémence du Maître n'abandonne point les coupables : il tempere sa justice, plutôt qu'il ne l'excite ; il cherche à gagner les criminels, plutôt qu'à les subjuguer ; il enveloppe, pour ainsi dire, sa puissance de son amour, pour leur épargner la terreur de son nom, & pour leur montrer qu'il est plus jaloux de régner sur eux par l'amour que par la puissance.

Il n'en est pas ainsi dans la classe temporelle : le Sujet & le Maître y sont presque toujours confondus. Tous ces Etres corporels, tous ces agens de la Nature, destinés au service de l'homme, lui font continuellement la guerre ; & quand il est abandonné à lui-même, loin de le regarder comme le Roi de l'Univers, on le prendroit plutôt pour un proscrit, ou pour le vil esclave de ceux qu'il devroit commander ; & même lorsqu'il use de ses droits, & que son empire paroît le mieux réglé, il ne nous offre que des figures de ce véritable empire dont nous venons de tracer un foible tableau ; la puissance & l'étendue de ses facultés ne sont ni constantes, ni inaltérables :

& s'il annonce en effet une repréſentation des trois facultés divines, on peut dire qu'elle n'en eſt qu'une eſquiſſe preſque méconnoiſſable.

Non ſeulement ſa penſée n'eſt pas à lui, non ſeulement ſa volonté n'eſt pas conſtamment pure, mais ſon action même eſt incertaine, & n'a ni l'aſſurance, ni l'autorité du Maître & du Souverain, en ſorte qu'on ne peut preſque y reconnoître aucun des traits vivans de la troiſieme *Vertu* divine que cette action devroit repréſenter.

Cependant, c'eſt par notre reſſemblance avec cette troiſieme faculté que nous devons commencer à corriger les difformités qui nous défigurent; car la loi par laquelle le premier Principe nous laiſſe ici-bas appercevoir ſon image, étant liée à un ordre temporel & ſucceſſif, nous devons travailler à manifeſter les droits & la *vie* de l'action divine, avant de prétendre à manifeſter les deux facultés qui la précedent, puiſque dans toute progreſſion aſcendante, il faut paſſer par l'inférieur, avant d'aller au ſupérieur.

Toutefois, ces mots de ſupérieur & d'inférieur ne doivent être employés que pour ſe prêter aux bornes qui reſſerrent aujourd'hui notre intelligence. Dans Dieu rien n'eſt ſupérieur, rien n'eſt inférieur; tout eſt un dans l'indiviſible, tout eſt ſemblable, tout eſt égal dans l'unité.

Mais les ſuites des écarts de l'homme n'ont

pas seulement fait subdiviser les *Vertus* temporelles des Etres de la création, elles ont même engagé la Divinité à ne plus montrer que successivement les *Vertus* de sa propre essence à cet Etre coupable, & c'est là une nouvelle preuve de l'amour qu'elle a pour lui, puisque l'homme n'ayant plus la force nécessaire pour contempler l'unité divine sans péril, elle se partage, pour ainsi dire, en sa faveur, afin qu'il ait toujours quelques moyens de la reconnoître, & qu'elle ne l'éblouisse pas, comme il arriveroit, si elle se présentoit à lui dans tout son éclat.

Or dans cette espece de subdivision qui n'est relative qu'à l'homme seul, la troisieme faculté divine, ou l'*action*, est celle dont nous devons d'abord nous approcher, puisque son ombre la place après les deux autres, & par conséquent plus près de nous.

Si l'on trouve trop de difficultés à concevoir ces mots, *action*, *volonté*, *pensée*, que je présente comme distinctes les unes des autres, tandis que ces trois facultés sont unes dans leur essence, il suffira pour avoir la parfaite intelligence de cet écrit, de s'en tenir à cette idée générale, que par son crime l'homme ayant perdu de vue l'unité des puissances divines, ne peut plus les contempler que séparément ; que ces puissances, en se

communiquant à lui, ne peuvent ſe montrer que ſous une multitude innombrable de faits, de ſignes, d'emblêmes; ſous une complication d'Agens & de moyens, qui faſſe ſentir à l'homme la privation où il eſt de cette unité & des délices dont elle eſt la ſource & le foyer.

Si dans l'eſpece humaine, conſidérée relativement à l'ordre phyſique, nous voyons des hommes remarquables par la beauté & la proportion de leur corps, par leur force, leur agilité, & les différens avantages de la forme & des organes, nous devons penſer qu'il en eſt de même dans l'ordre de leurs facultés intellectuelles, & que ſi le plus grand nombre eſt en effet réduit aux notions les plus communes & les moins élevées, il a dû en exiſter dans tous les temps qui ont été diſtingués parmi leurs ſemblables, & qui ſe ſont plus approchés qu'eux de la lumiere; différences qui s'obſervent encore tous les jours, par rapport à ce qu'on appelle vulgairement *Sciences.*

Quoique tous les hommes de la terre ſoient deſtinés à manifeſter, même ici-bas, quelques rayons des facultés divines, on peut donc croire que quelques-uns d'entr'eux ſont appellés à cette œuvre avec une détermination plus poſitive que les autres hommes, & qu'ils ont à opérer des faits plus vaſtes & plus conſidérables.

Les uns, chargés ſeulement de leur propre régénération, n'ont, pour ainſi dire, qu'à contempler le tableau des ſecours que la Sageſſe ſuprême leur préſente, & à tâcher de s'en appliquer les fruits. Les autres, deſtinés à répandre ces ſecours, doivent avoir des forces plus grandes & des dons plus étendus.

Pour fixer notre penſée ſur cet objet, nous regarderons tous les hommes de la terre comme des Elus, mais diviſés en deux claſſes, celle des *Elus particuliers*, & celle des *Elus généraux.*

Nous ajouterons que difficilement les Elus généraux peuvent deſcendre au rang des Elus particuliers; mais qu'il eſt donné à tous ceux-ci de s'élever au rang des premiers, par leur courage & par les efforts ſoutenus de leur volonté: parce qu'il eſt plus difficile à un homme conſommé dans la Science, d'oublier ce qu'il ſait, qu'à un homme ignorant d'acquérir des connoiſſances.

Ceci nous force d'examiner un inſtant le ſyſtême de la prétendue fatalité attachée à la deſtinée de l'homme.

Les difficultés qui ſe ſont élevées ſur cette matiere, viennent de ce qu'on attribue aux Elus particuliers, ce qui n'a été dit que des Elus généraux.

Il eſt clair que ceux-ci, vu l'immenſité de

leurs avantages, peuvent ſe regarder comme prédeſtinés ſelon la notion vulgaire. Mais de ce qu'il y auroit dans l'eſpece humaine, quelques Etres privilégiés & deſtinés à de plus grandes œuvres, faudroit-il en conclure que tous les hommes doivent l'être, puiſqu'il eſt clair que la plupart demeurant dépoſitaires de leur libre arbitre, demeurent auſſi dépoſitaires de leurs actions, & par conſéquent du réſultat qui doit les ſuivre. On auroit tort, en un mot, d'aſſimiler tous les Elus, & de conclure du petit nombre à l'univerſalité des hommes.

On ne s'en tiendra pas là ſans doute, & l'on demandera pourquoi un tel homme a été choiſi de préférence parmi tous les autres, & placé au rang des Elus privilégiés ou généraux.

Pour atteindre au nœud de cette difficulté, il faudroit s'élever juſqu'aux loix ſimples, mais univerſelles de la Sageſſe divine, qui ayant marqué ſon empreinte ſur tous ſes ouvrages, l'a gravée ſur l'eſpece humaine comme ſur ſes autres productions. Ajoutons que la Nature humaine étant le tableau figuratif univerſel de la Divinité, ainſi que de ſes *Vertus* & *Puiſſances*, doit voir répéter tous ces types par les différens individus de ſa propre eſpece.

Voilà pourquoi il doit y avoir des hommes chargés de manifeſter les choſes divines; d'au-

tres, les choſes intellectuelles, d'autres, les choſes phyſiques & naturelles ; ſans parler d'une autre ſorte de manifeſtation, dont la néceſſité eſt également abſolue parmi les hommes, mais qu'il ne ſeroit pas prudent de révéler à la multitude.

La loi qui dirige ces ſortes d'élections, eſt ſemblable à la loi qui conſtitue la Divinité même : elle a pour baſe la propriété ſacrée des facultés du premier principe, & l'ordre numérique agiſſant ſur tous les Etres qui doivent les repréſenter. Propriété coéternelle avec l'eſſence ſuprême, & dont il ne peut y avoir d'autre raiſon que celle de ſon exiſtence, puiſque cette raiſon & ſon exiſtence ſont une même choſe. Et c'eſt par cette ſeule connoiſſance que nous pourrions comprendre ce que nous avons nommé *liberté* dans ce grand Etre.

Ainſi l'on ne pourroit ſavoir pourquoi certains hommes ont tels ou tels types à manifeſter par préférence à d'autres hommes, ſans connoître auparavant loi numérique à laquelle la Sageſſe ſuprême a aſſujetti leur origine ; ou plutôt il faudroit ſavoir pourquoi les facultés divines ſont elles-mêmes diverſes, quoiqu'intimément unies & à jamais inſéparables ; pourquoi enfin la penſée n'eſt pas la volonté, la volonté n'eſt pas l'action, & l'action n'eſt ni la penſée, ni la volonté.

Mais, ſi à la rigueur ces queſtions ne ſont pas au deſſus de l'intelligence de l'homme, elles ſont au moins inutiles & ſouvent très-dangereuſes pour lui, ſur-tout quand il ne les pourſuit pas par le véritable ſentier, qui eſt l'*action*. Car ſi cette *action* eſt le germe eſſentiel de notre réhabilitation, il faut d'abord que ce germe opere, pour nous procurer enſuite les connoiſſances & les lumieres qui ſont ſes véritables fruits. Demeurant donc fideles à cette *action*, nous reconnoîtrons que c'eſt à elle ſeule à confirmer toutes les vérités expoſées juſqu'ici, & à diſſiper toutes nos obſcurités.

Rentrons dans notre ſujet, & découvrons les voies phyſiques & intellectuelles par leſquelles les Elus généraux ou privilégiés ont été admis à ce titre ſublime.

S'ils n'avoient eu que les ſecours naturels & humains dont nous avons parcouru ci-devant le tableau; ſi même ils n'avoient jamais eu que les ſecours des autres hommes privilégiés comme eux, ils n'auroient vu là que des types ſeconds & inférieurs, par leſquels ils n'auroient pas découvert pourquoi l'homme exiſte. Et ne connoiſſant point encore les *Vertus* efficaces du grand Principe, il leur eût été impoſſible de remonter au rang ſublime d'où ils étoient deſcendus, & Dieu auroit

porté sur l'homme un décret qui n'auroit jamais pu s'accomplir.

Il faut donc, selon l'ordre de l'immutabilité divine, que la Sagesse suprême ait présenté à ces Elus privilégiés des *signes actifs*, *frappans* & *directs* de ces *vertus* & facultés par lesquelles l'homme doit commencer le cours de sa régénération.

Enfin, il est indispensable que les *Vertus* mêmes de la Sagesse divine se soient rapprochées de ces hommes privilégiés ; qu'elles leur aient fait toucher, pour ainsi dire, sa propre substance, afin de leur fournir les moyens de manifester leur action, & de commencer à remplir la tâche pour laquelle ils avoient reçu leur existence temporelle.

Nous n'aurons aucun doute sur ces vérités, quand nous réflechirons que les *Vertus* divines rayonnant dans tous les sens comme le feu solaire, sont dans une continuelle activité qui les fait procéder à la fois dans toutes les progressions de l'Infini : qu'ainsi il faut nécessairement qu'elles rencontrent l'homme dans leur cours, & que plus cet homme est analogue à elles, plus elles tendent à s'unir à lui par les rapports essentiels de leur nature.

Et c'est là cette réaction, qui indépendamment de l'universalité de l'action divine, se prouve en

particulier ſur chacun de nous ; en ce que l'homme n'ayant pas la penſée à lui, il reçoit cependant chaque jour des penſées vives & lumineuſes. Car ſi quelqu'homme ſe plaint de n'en pas recevoir de ſemblables, cette diſette n'eſt pas un vice de ſa nature, mais une ſuite de ſa négligence à n'avoir pas ſaiſi les rayons qui lui avoient été offerts dans ſon premier âge, & qui ne s'étoient préſentés à lui que comme des guides, qui devoient le conduire à la jouiſſance habituelle d'une plus grande lumiere.

Lorſque nous diſons que les *Puiſſances* de Dieu ſe communiquent indiſpenſablement aux hommes, nous parlons d'une néceſſité appuyée ſur les loix fondamentales que Dieu imprime aux Etres, & ſur l'immutabilité de ſes décrets. Ainſi elle ne doit point affoiblir à nos yeux la grandeur de ſon amour, & encore moins nous faire croire que nous ſoyions diſpenſés de concourir à l'œuvre avec lui, comme s'il devoit l'opérer ſeul & ſans le concours de notre libre volonté.

En faiſant une claſſe à part des *Elus généraux*, qui étant toujours unis avec le grand Principe même, ne nous laiſſent point de diſtinction à faire entre ſon Action divine & leur libre Arbitre, nous dirons qu'il en eſt de l'amour comme de la juſtice ; l'un & l'autre ne ſont que des

appuis qui nous ſont préſentés pour nous aider à ſortir de l'abyme, mais qui nous laiſſent ordinairement la p'us entiere liberté pour nous en ſaiſir, ainſi que pour les fuir & les abandonner.

Quoique les ſecours que la Sageſſe ſuprême accorde à l'homme ſoient une ſuite néceſſaire de l'amour qui la conſtitue, il doit encore lui demander la force même d'en faire uſage, il doit employer toutes les *Puiſſances* de ſon Etre, pour que ces ſecours ne lui ſoient pas donnés en vain. Car cette Sageſſe exigeant toujours de l'homme un travail, met par-là une condition à ſes graces, c'eſt à la volonté de l'homme enſuite à en déterminer l'efficacité; enfin, ſemblables à ces traits de lumiere colorée, qui ſe prolongent quand ils trouvent des milieux trop diviſées & trop foibles pour pouvoir s'y appuyer & ſe réfléchir, les rayons ſuprêmes frappent inutilement ſur l'homme & le laiſſent loin derriere eux, quand il n'a en lui aucune baſe pour les fixer.

Si les hommes pouvoient agir, ſuivant leur véritable loi, ſans le ſecours de Dieu, ou ſi Dieu devoit agir en eux ſans leur concours, les Théologiens & les Philoſophes ſeroient fondés à faire tant de queſtions ſur le libre arbitre, & ſur les effets de la grace divine, qui n'eſt autre choſe que l'amour. Mais comme le bon uſage du libre arbitre attire cette grace ou cet amour, & comme

réciproquement cet amour dirige le libre arbitre & le purifie, il eſt viſible qu'on ne doit jamais les ſéparer; il eſt clair que l'amour & la liberté ſe ſecondent continuellement l'un & l'autre, & que ces deux actions, quoique diſtinctes, ſont toujours liées par des rapports intimes & reſpectifs.

Cependant il ne faut pas croire que la volonté humaine puiſſe rendre nuls, les décrets des manifeſtations de la Puiſſance ſuprême, qui devroient ſe faire par l'organe de l'homme; parce que ſi l'homme ne remplit pas le but de ſon émanation, c'eſt cette Puiſſance qui ſe montre elle-même. Ainſi ceux qui doivent en être l'objet, ne peuvent jamais manquer de l'avoir préſente devant eux, ſoit pour leur avantage, ſoit pour leur moleſtation. Suivons notre ſujet.

Il ne ſuffiſoit pas que les Puiſſances divines en ſe ſubdiviſant, apportaſſent juſqu'auprès de l'homme les *Vertus* qui les conſtituent, il falloit encore que chacune d'elles le fît d'une maniere proportionnée à la région ténébreuſe qu'il habite; il falloit qu'elles employaſſent, pour ainſi dire, les moyens même qu'il avoit pris pour y deſcendre; qu'elles paſſaſſent par les mêmes voies; qu'elles ſe couvriſſent des mêmes couleurs que lui, & qu'elles ſuiviſſent les loix de la

même apparence qui l'environne, & cela par les rapports que je ferai appercevoir dans la ſuite entre le corps de l'homme, l'origine des langues & les caracteres de l'écriture.

Sans cela, ſa vue affoiblie n'auroit pu ſupporter l'éclat de ces *Puiſſances*; ou, n'appercevant en elles aucune analogie avec lui-même, elles lui auroient parues étrangeres, ou trop au deſſus de lui, il en auroit pris de l'ombrage, & détournant les yeux, il auroit perdu les ſeuls & uniques moyens qu'il pût attendre pour ſe rappeller ſon premier état.

C'eſt ainſi que le feu des aſtres nous éblouiroit ou nous conſumeroit, s'il pouvoit parcourir l'eſpace qui les ſépare de nous, ſans traverſer les fluides de l'atmoſphere, qui par leur nature humide & denſe, moderent à la fois & ſon activité & ſa ſplendeur.

C'eſt ainſi que ces fluides eux-mêmes, trop ſubtils & trop raréfiés pour notre région, ſeroient inutiles & même nuiſibles à la terre, s'ils pouvoient deſcendre ſur ſa ſurface, ſans ſe condenſer encore en roſée, en pluie, en neige, & ſans ſe raſſembler en globules ſenſibles & analogues aux ſubſtances qu'ils viennent fertiliſer.

Enfin, c'eſt ainſi que la penſée de l'homme ſeroit nulle pour ſes ſemblables, s'il n'employoit d'abord des formes ou des caracteres ſenſibles

pour la communiquer. Or ces moyens néceſſaires à l'homme dans ſon état actuel, ne ſont qu'une image de ce qui ſe paſſe en réalité pour lui, dans un ordre plus vaſte & plus élevé, puiſque tout doit être ſenſible ici-bas; vérité qui ſera plus développée dans la ſuite.

En un mot, c'eſt une loi conſtante & invariable que, conformément aux claſſes dans leſquelles elles pénetrent, toutes les *vertus*, toutes les *actions*, toutes les *facultés* ſe proportionnent & ſe modifient aux canaux par leſquels elles paſſent, & aux objets qu'elles ont pour but d'identifier avec elles-mêmes; & tel eſt l'état violent des choſes temporelles, que tous les *Principes* qui y deſcendent, ne le peuvent ſans des canaux ſenſibles qui les préſervent, tandis qu'ils devroient par leur nature ſe communiquer ſans intermede: car étant obligés de ſe produire eux-mêmes ces enveloppes préſervatives, l'action qu'ils emploient à cette œuvre, eſt toujours aux dépens de leur véritable action.

Nous appercevons donc déja la néceſſité qu'il ait paru parmi les hommes des *ſignes* viſibles, des *Agents* ſubſtantiels, & des Etres réels, revêtus comme nous de formes ſenſibles; mais en même temps des Etres qui fuſſent dépoſitaires de ces *Vertus* premieres que l'homme avoit per-

dues, qu'il cherchoit ſans ceſſe autour de lui, dont il ne pouvoit voir que des indices foibles & impuiſſans dans tout ce qui l'environnoit, & qui, quoique ſubdiviſées, devoient être repréſentées à l'homme avec leur caractere primitif.

Il ſe pourroit même, que parmi ces ſignes, parmi ces agens, il y en eût qui euſſent exiſtés, & qui exiſtaſſent encore au milieu des hommes ſans que ceux qui ſont ignorants ou corrompus s'en apperçuſſent. Leur action, leur marche ne devant ſe découvrir qu'à ceux qui ſont aſſez purs pour les ſaiſir, elles ſont preſque toujours nulles pour les autres; comme tous mes actes intellectuels ſont inconnus à la matiere dont mon corps eſt formé, parce qu'il n'y a rien en eux qui ne lui ſoit étranger; & c'eſt-là ce qui jette tant d'obſcurité, de doutes & d'incertitudes ſur l'exiſtence de ces *ſignes* & de ces *Agens*.

Expoſons une troiſieme loi également indiſpenſable; c'eſt que ſi par la deſtination ſublime ſur laquelle eſt fondée l'origine de l'homme, non ſeulement il étoit néceſſaire que même après ſon crime, les *Vertus* de la Sageſſe parvinſſent viſiblement juſqu'auprès de lui, & priſſent le ſoin de lui retracer ſon modele, il falloit encore que les dépoſitaires de ces dons l'inſtruiſiſſent des voies par leſquelles il pouvoit ſe régénérer

dans son premier état. Il falloit que ces *Agens* remplissent leur destination par des actes sensibles, puisqu'ils habitoient auprès d'un Etre sensible & obscurci par sa matiere ; il falloit enfin qu'ils missent cet homme à portée de pouvoir exercer & transmettre à son semblable, les dons & les connoissances qu'il avoit reçues d'eux autant pour l'instruction & l'avantage des autres hommes que pour la sienne propre ; ce qui nous conduit à reconnoître la nécessité d'un culte sensible & physique sur la Terre, & nous découvre en même temps l'objet pour lequel il y a des Elus qui ont été privilégiés.

Dans sa vraie définition, un culte n'est que la loi par laquelle un Etre, en cherchant à s'approprier les choses dont il a besoin, se rapproche des Etres vers lesquels son analogie le rappelle à chaque instant, & fuit ceux qui lui sont contraires. Ainsi la loi d'un culte est fondée sur une vérité premiere & évidente, c'est-à-dire, sur la loi qui résulte essentiellement de l'état des Etres & de leurs rapports respectifs.

Dans l'état des choses ici-bas, il n'est aucun Etre qui soit sans besoins ; puisque tout y étant séparé & divisé, ils sont tous dans le cas de chercher à se réunir, & à rallier leur *action dispersée* ; ils sont tous mus par l'impulsion de leur analogie

analogie mutuelle, qui les force à tendre sans cesse les uns vers les autres ; selon les loix & le vœu de leur nature.

De-là, si l'on ne peut accorder précisément le nom de culte, aux loix des Etres matériels & non libres, au moins doit-on reconnoître que tous ces Etres, de quelque classe qu'ils soient ; que notre sang, que nos corps placés parmi toutes les productions de cet Univers, ont des actes à opérer, & un ordre à suivre, soit pour satisfaire au but de leur existence, soit pour se guérir ou se préserver des différentes maladies auxquelles les influences élémentaires les exposent continuellement.

Cependant sur quoi est fondée cette loi, si ce n'est sur l'analogie qui se trouve, par exemple, entre nos corps & les alimens ou les remedes, dont l'action & les *Vertus* viennent ranimer, renouveller nos forces & nous rendre la santé ?

Or l'analogie entre notre Etre intellectuel & les autres *Vertus* de la Divinité, étant reconnue ; éprouvant en outre qu'il existe hors de nous une source de pensées fausses & désordonnées qui nous obsedent, & font que l'esprit de l'homme est, pour ainsi dire, exposé à autant de maladies que son propre corps, il suit que nos rapports naturels avec les *Vertus* divines, nous mettent à leur égard dans la même dépendance

& le même beſoin où ſont nos corps relativement aux ſubſtances alimentaires ; il ſuit que pour ces *Vertus* divines, nous ſommes également aſſujettis à un culte ou à une loi, qui nous procure de leur part les *ſecours* que nous en attendons ; il ſuit enfin qu'ayant à guérir ou à préſerver notre Etre des influences intellectuelles qui nous ſont nuiſibles, comme nos corps des influences corporelles mauvaiſes, nous devons par une néceſſité évidente chercher les *ſecours* analogues à ce beſoin intellectuel, & les employer *activement* quand nous les avons trouvés.

Ce ne peut être que le défaut de ces réflexions, qui ait conduit dans tous les temps les hommes des diverſes Religions, à l'indifférence ſur ces objets ; & leur ait fait non ſeulement négliger les ſubſtances, les temps & les formes qui doivent entrer dans leur culte, mais la priere même, ſous prétexte que le premier Etre n'en a pas beſoin, & qu'il ſuffit aux hommes de ne pas faire ce qu'ils appellent du mal, tandis que la priere eſt pour leur Etre intellectuel ce que la reſpiration eſt pour leur corps.

Peut-être auroient-ils raiſon, ſi leur penſée pouvoit lire dans la penſée ſuprême, comme celle-ci lit dans la leur ; parce qu'alors leurs jouiſſances étant complettes & aſſurées, ils n'auroient d'autre occupation que de les ſavou-

rer, & d'en célébrer la douceur, ſans aucun combat pour les obtenir ; mais dans l'état actuel de l'homme, il y a entre la penſée ſuprême & la ſienne, *une action* qui les empêche de ſe réunir, & il ne peut démolir & détruire cette *Barriere* que par un moyen analogue à elle, c'eſt-à-dire, par *une action.*

Enfin, nous appercevons dans la Nature phyſique même, des preuves que tous les Etres doivent rendre un hommage au Principe de la *vie*, s'ils veulent en recevoir des ſecours & des bienfaits. Pour que la terre produiſe, il faut que des vapeurs s'élevent hors de ſon ſein ; qu'elles aillent s'unir aux *Vertus* céleſtes, & qu'enſuite elles deſcendent ſur ſa ſurface pour l'humecter de cette roſée féconde, ſans laquelle elle ne peut rien engendrer. Leçon vivante qui apprend à l'homme qu'il a une loi à ſuivre, s'il veut connoître les droits & les douceurs de ſon exiſtence.

Il n'y pourra jamais parvenir que quand ſon ardeur pour le vrai fera ſortir de lui de violens deſirs ; quand des vœux & des mouvemens, pour ainſi dire, créateurs, s'éleveront de toutes les facultés de ſon Etre, qu'ils monteront juſqu'à la ſource de la lumiere, & qu'après en avoir reçu l'onction ſalutaire & ſacrée, ils lui rapporteront ces influences vivifiantes, qui doivent

faire germer en lui les trésors de la Sageſſe & de la Vérité.

Mais en faiſant dériver le culte de l'homme, de ſes beſoins, & de la néceſſité de combattre l'obſtacle qui lui ſert de barriere, je paroîtrois admettre une multiplicité innombrable de différens cultes ; puiſqu'en général l'homme étant expoſé à des beſoins auſſi différens, auſſi variés dans ſon Etre intellectuel que dans ſon Etre corporel, vouloir preſcrire une loi uniforme pour ces différentes eſpeces de beſoins, ce ſeroit marcher contre l'ordre & contre la raiſon. Quelques mots ſuffiront pour faire diſparoître cette difficulté.

Si l'unité d'un culte eſt une vérité inconteſtable, & fondée ſur l'unité même de celui qui doit en être l'objet, cette unité n'exclut pas la multiplicité des moyens auxquels la variété infinie de nos beſoins nous oblige de recourir ; alors ce culte pourroit recevoir des extenſions ſans nombre dans les détails, & ne pas ceſſer pour cela d'être parfaitement ſimple, & toujours *un* dans ſon objet, qui eſt de rapprocher de nous ce qui manque à notre Etre, & ce qui eſt néceſſaire à ſon exiſtence.

Auſſi, quels ſont les Dieux de l'homme dans ſon enfance & dans ſa jeuneſſe? Ce ſont les objets naturels & phyſiques ; ce ſont ceux qui lui

en dévoilent la beauté ; ce ſont ſes pere & mere ; ce ſont ceux qui le guidant & le ſoutenant dans tous ſes pas, deviennent pour lui des agens viſibles de la Divinité, parce que n'ayant point encore l'intelligence ouverte aux grandes vérités, il ne peut en recevoir les notions que par des ſignes & des agens corporels & ſenſibles comme lui.

Dans l'âge mûr, l'homme ſage prenant des idées plus juſtes ſur la Divinité, ne tarde pas à reconnoître que ceux qui ont été ſes Dieux dans ſa jeuneſſe, ſont ainſi que lui, infirmes & impurs, qu'ils ſont auſſi dans la dépendance d'un Etre intelligent & inviſible, qui ſe démontre à lui par la penſée, & qui lui fait comprendre qu'il n'a reçu la vie & l'intelligence que pour manifeſter à ſon tour les titres de ſon véritable Auteur.

Il conçoit alors qu'étant lui-même chargé de ſon œuvre, c'eſt à ſes propres efforts à la produire, à ſa propre intelligence à la diriger ; que l'Etre ſuprême étant pur & ſans tache, il doit avoir des Miniſtres purs & incorruptibles, ſur leſquels la confiance de l'homme puiſſe repoſer ſans riſque & ſans inquiétude.

Mais quoique ; dans ces différents états, nous voyions le culte de l'homme ſe diverſifier, ou plutôt s'étendre & s'élever à proportion qu'il

découvre mieux l'étendue & la nature de ſes vrais beſoins ; ce culte, tant qu'il eſt conforme à l'ordre naturel, eſt toujours un, puiſqu'il tend continuellement au même but, qui eſt de pourvoir aux beſoins de l'homme, ſelon les divers états où il paſſe, & de le faire par les moyens les plus vrais & les plus naturels dont il ſoit ſuſceptible.

Car les voies de la Sageſſe ſont ſi fécondes qu'elle ſe transforme à chaque inſtant pour ſe proportionner à toutes nos ſituations ; & ſi par la plénitude de ſes facultés, elle embraſſe tous les Etres, tous les temps, tous les eſpaces, dans quelque poſition que nous nous trouvions, elle ne peut jamais laiſſer épuiſer la ſource de ſes dons, & quelque multipliés qu'ils ſoient, ils ont tous la même unité pour principe & pour fin.

D'après cela, quelque ſupériorité qu'un culte préſente, il ſeroit imprudent de proſcrire ceux qui, ne l'ayant pas encore atteint, en exerceroient de moins parfaits, parce que non ſeulement les loix de la réhabilitation des hommes ſe combinant avec les loix des choſes ſenſibles, ſont aſſujetties à des temps & à un ordre ſucceſſif, mais encore parce que nous ignorons s'il ne ſe trouve pas des lumieres cachées &

de ſecretes *vertus* ſous des apparences peu impoſantes.

Enfin, l'homme n'eſt point le juge de la priere ; il n'en eſt que le générateur & l'organe: & de même que les *émanations* des corps terreſtres, en s'élevant dans les airs, diſparoiſſent pour nos yeux matériels, & nous laiſſent dans l'incertitude, tant ſur leur cours que ſur la place qui les attend dans l'immenſité des réſervoirs de la Nature, de même les prieres des hommes, ne ſéjournant pas ſur la terre, deviennent inacceſſibles à notre vue, à nos jugemens, & nous ne pouvons prononcer ni ſur leur valeur, ni ſur le cours qu'elles ſuivent, pour s'approcher de la lumiere, ni ſur le rang que le premier des Principes leur deſtine autour de ſon Trône.

Malgré la ſupériorité d'un culte ſur les autres cultes, peut-être la Terre entiere participe-t-elle aux droits qui diſtinguent le culte parfait ; peut-être, chez tous les Peuples, & dans toutes les inſtitutions religieuſes, y a-t-il des hommes qui trouvent accès auprès de la Sageſſe ; &, loin de vouloir diminuer le nombre des vrais Temples de l'Eternel, nous devons croire qu'après les dons univerſels qu'il a répandus ſur notre demeure, il n'eſt aucun homme ſur la terre, qui ne pût, s'il le vouloit, ſervir de Temple à ce grand Etre. Car en quelque lieu que l'homme

aille, quelque isolé qu'il soit, *ils sont* toujours *trois ensemble* ; & ce nombre est suffisant pour constituer un Temple.

Cessons donc de juger les voies de la Sagesse, & de circonscrire des limites à ses *Vertus*. Croyons que les hommes lui sont tous également chers ; que si elle en a comblé quelques-uns de ses faveurs, les plus précieuses & les plus gratuites, c'est une raison de plus pour eux d'imiter son exemple, en employant envers leurs semblables, la même indulgence : enfin, que cette indulgence, qui n'est autre chose que l'amour divin, est douce, bienfaisante, & qu'elle ne proscrit point, lors même qu'elle laisse les Etres dans la privation.

Eh ! comment cette *Vertu* pourroit-elle proscrire ? Elle est vivante par elle-même, & elle ne tend qu'à multiplier à l'infini, l'ordre & la vie qui sont en elle. C'est la seule, par laquelle l'homme puisse acquérir une idée véritable & intime de son Etre, tant dans son état actuel, que dans son état à venir. C'est la seule qui étende à la fois toutes les facultés de l'homme. Enfin, c'est la seule, peut-être, par laquelle le premier de tous les Principes puisse se comprendre lui-même, & s'assurer de toute sa grandeur.

Du point où nous sommes parvenus, le Lec-

teur peut voir s'étendre le tableau des rapports qui existent entre Dieu, l'homme & l'Univers; puisque le culte vrai, & les Agens préposés pour le répandre, n'ont eu pour but que de rétablir l'harmonie entre ces trois Etres, de montrer à l'homme l'emploi de toutes les substances de la Nature & leurs *proprietés*; de lui peindre visiblement celles qui sont en lui-même, & qui combinées avec toutes les autres *vertus* naturelles, devoient être l'image & l'expression complette du grand Etre dont tout est descendu.

Nous ne pouvons méconnoître en effet cette chaîne immense, qui lie les Etres de toutes les classes, & qui distribue sur chacun d'eux les *Vertus* qui leur sont nécessaires.

Dans l'ordre physique, nous voyons les facultés créatrices du grand Principe produire & vivifier les mobiles de la Nature, & ceux-ci retracer l'activité de leurs modeles jusques dans les dernieres subdivisions de l'Univers sensible, céleste & terrestre.

Dans l'ordre supérieur au physique, nous voyons les *vertus* pensantes de ce même Principe universel, se reposer sur des Agens intellectuels, d'où elles se transmettent à des hommes privilégiés, & à tous les rejetons de la postérité de l'homme.

Enfin, l'homme lui-même repréſente en nature cette double activité ; il eſt un tableau vivant de ces deux loix fécondes qui ſervent à ſubſtancier tous les Etres.

De l'intérieur de ſa tête, émane ſans ceſſe un fluide puiſſant & ſenſitif, qui, deſcendant ſucceſſivement dans les différentes régions de ſon économie animale, communique ſa force & ſon action juſqu'à ſes fibres les plus tenues & les plus éloignées de leur ſource radicale.

De l'intérieur de ce même organe, l'homme ſage & pur ſent naître des penſées lumineuſes & profondes ; & les exprimant au dehors par ſes diſcours, il peut par leur moyen vivifier les hommes qui l'environnent, & faire parvenir ſucceſſivement ſes propres lumieres à tous les points du cercle qu'il habite.

Il eſt donc clair que l'homme préſente en tout, l'empreinte de ſon Principe, & qu'il en eſt l'expreſſion dans l'Univers phyſique & dans l'Univers intellectuel.

Nous appercevons auſſi quel eſt le but de la Sageſſe dans la diſtribution de ſes dons bienfaiſans, & quel eſt l'objet de ſon action conſtante & continue. De même que les exhalaiſons mal ſaines de la terre, ſont perpétuellement corrigées par les influences phyſiques ſupérieures, de même les penſées fauſſes & criminelles des hommes, &

celles des Etres corrompus qui séjournent avec lui, sont contenues & purifiées par les impressions actives de la *vie*, ou par ces *Agens virtuels* que nous devons regarder comme les organes premiers & nécessaires du culte & des moyens sensibles accordés à l'homme pour l'aider à accomplir encore les Décrets suprêmes.

Il ne faut point cacher ici que ce culte & ces moyens sensibles, transmis à l'homme par des Agens purs, demandent de sa part une attention très-vigilante, une fermeté invincible, & un discernement très-délié pour ne pas confondre les *actions* vraies qui doivent animer son culte, avec les *actions* fausses qui tendent continuellement à le défigurer, & qui sont toujours prêts à égarer l'homme, soit visiblement, soit invisiblement. Car dans l'intellectuel comme dans le physique, plusieurs *exhalaisons mal saines* se dérobant à l'*action pure* qui les combat, s'élevent souvent au dessus de la région où elles devroient rester ensevelies ; & c'est-là ce qui dans l'une & l'autre classe, engendre les orages & les tempêtes.

Si l'on demandoit, à quels indices on doit reconnoître la qualité bonne ou mauvaise des *actions intellectuelles*, je renverrois à une étude particuliere de ces différentes impressions, soit de

pensée, soit de sentimens, auxquelles nous sommes journellement exposés, & qui par leur variété nous occasionnent tant d'incertitudes.

On découvriroit par-là que quand l'homme est borné aux impressions sensibles matérielles, ou à l'impression intellectuelle fausse, il ne peut être sûr de rien; parce que ces deux classes étant soumises à plusieurs actions toutes relatives, sans qu'il y en ait aucune de fixe, exposent les Etres qui en reçoivent les attaques, à ne rien distinguer de positif, à ne porter que des jugemens confus, ou à rester dans le doute le plus ténébreux.

Mais quand l'homme reçoit l'impression intellectuelle bonne, il ne peut tomber dans les mêmes erreurs, parce que l'action de l'Etre intellectuel pur, étant simple, porte avec elle-même la preuve de sa simplicité, de son unité, par conséquent de sa réalité. On verroit donc que cette réalité, ne se trouvant que dans l'Etre pur & vrai qui en est dépositaire, c'est en lui seul & par lui seul que nous pouvons apprendre à le connoître.

On verroit aussi que quand de semblables impressions s'operent, l'homme est à l'abri de toute incertitude & de toute méprise; car les yeux impurs sont sujets à se tromper, attendu qu'ils ne voient que des résultats mixtes & composés;

mais les yeux purs de l'intelligence ne se trompent jamais, parce qu'ils voient les *principes* qui sont simples.

Enfin, l'on sauroit que par une de ces faveurs qui ont été accordées à l'homme dans sa pénible carriere pour lui servir de guide, les impressions intellectuelles fausses sont assujetties à des loix semblables à celles de l'ordre physique & matériel; & qu'ainsi que les corps, après avoir montré une apparence gracieuse & reguliere, finissent par devenir hideux & difformes, de même dans la classe intellectuelle, les *Tableaux impurs* les plus séduisants, ne tardent pas à se décomposer, & à déceler leur illégitimité. C'est tout ce que je puis dire sur ce point.

Résumons en peu de mots toutes les vérités qui viennent d'être exposées.

Elles nous apprennent que par une suite de l'amour que la Sagesse a pour l'homme, elle dut, lors même qu'il détourna pour la premiere fois les yeux de sa lumiere, lui en conserver des rayons proportionnés à la foiblesse de sa vue, & qu'à quelque degré que son crime l'eût fait descendre, il ne pouvoit tomber que dans les mains de son Dieu.

Et même n'étant pas gêné, comme nous, par les idées fausses & les voiles ténébreux que sa

malheureuse postérité ne cesse d'ajouter a sa dégradation originelle, quelque criminel qu'il fût, il étoit encore bien plus près que nous de ce Dieu qui l'avoit formé; il pouvoit mieux appercevoir la source pure dont il venoit de se séparer; il ne languissoit pas comme nous dans le néant, & l'insensibilité des maux dont nous sommes dévorés. Enfin, autant il est vrai que nous n'avons que des regrets sur l'état de notre premiere existence, autant le premier homme coupable eut-il à la fois & des regrets & des remords.

A mesure que la postérité de l'homme s'est multipliée, & que les temps se sont écoulés, la grandeur & la bonté de la Sagesse suprême ont dû se manifester de plus en plus, en plaçant près de lui des *Images vivantes* d'elle-même, ou des *Agents* assez *virtuels* pour le porter à en recouvrer la ressemblance.

Ces *Agents* ont dû l'initier aux actes qu'ils exerçoient eux-mêmes, puisque ces actes n'étoient institués que pour lui; que pour l'aider à séparer de lui-même ce qui contrarie sa vraie nature, & à se rapprocher de ce qui manque à la perfection & à la vie de son Etre; que pour lui rendre enfin la vue de ces *Vertus* qu'il devoit contempler dans leur unité lors de son état glorieux, & le mettre à portée de les exprimer

ensuite dans leur pureté, & de remplir à la fois par-là, sa destination & le Décret que le premier des Principes prononça sur lui, lorsqu'il lui donna l'existence.

C'est là où nous reconnoîtrons les bases & les voies qui sont présentées à la volonté de l'homme pour accomplir son œuvre. Car de même que ces bases seroient inutiles, si la volonté de l'homme ne les mettoit à profit, de même la volonté de l'homme, quoiqu'étant le principal mobile de son œuvre, demeureroit sans efficacité, si elle n'avoit des bases sur lesquelles elle pût exercer son action. C'est ce qui a fait dire à quelques Anciens que *les Prieres sacrées nous avoient été données par les Dieux.* Mais il y a un genre de prieres destiné à nous faire obtenir ces dons précieux, ce sont les prieres de la douleur, & celles-ci ne peuvent nous venir du centre supérieur & suprême, attendu qu'on n'y souffre point. ,, La Sagesse infinie a pris soin cependant de prévenir notre foiblesse, & notre négligence à satisfaire le besoin que nous avons de prier, & quelques-uns pensent qu'elle a placé sur la terre un animal qui ne chante à des heures marquées & fréquentes, que pour avertir les hommes de vacquer à cette salutaire occupation".

Tel est le Tableau des loix & des vérités que nous avons établies solidement, en les appuyant sur les rapports & la nature des Etres. Cherchons à en confirmer l'évidence par l'universalité des signes & des traces visibles qu'elles nous offrent parmi tous les Peuples de la Terre.

10.

LA sublime origine de l'homme, sa chûte, l'horreur de sa privation actuelle, la nécessité indispensable que des Agens visibles aient apporté des secours supérieurs sur la Terre, & qu'ils aient employé des moyens sensibles pour en rendre les vertus efficaces, voilà autant de vérités tellement gravées dans l'homme, que tous les Peuples de l'Univers les ont célébrées, & nous ont laissé des traditions qui les confirment.

Tous les récits historiques, allégoriques & fabuleux, renfermés dans ces traditions, parlent du premier état de l'homme dans sa pureté, des crimes & de la punition de l'homme coupable & dégradé; ils exposent avec une égale évidence les bienfaits des Divinités envers lui,

pour

pour adoucir ſes maux & le délivrer de ſes ténebres.

Ce n'eſt point aſſez qu'on y ait déifié les hommes vertueux qui ont donné à leurs ſemblables des exemples de juſtice & de bienfaiſance, & qui ont retracé par leurs actions quelques veſtiges de notre premiere loi ; on n'a pas craint d'y faire deſcendre ſur la Terre les Divinités mêmes, pour apporter à l'homme les *ſecours ſupérieurs*, que des Héros mortels ne pouvoient lui faire connoître, & pour l'engager à devenir ſemblables à elles, comme l'unique moyen de ſe rendre heureux.

En même temps, ceux qui ont eu ſoin de nous tranſmettre de tels récits, s'accordent à nous repréſenter ces Divinités bienfaiſantes ſous des formes ſenſibles, & analogues à la région que nous habitons ; parce que ſans cela leurs ſecours auroient été en quelque ſorte perdus pour des Etres auſſi groſſiérement corporiſés que nous le ſommes.

Enfin, chez toutes les Nations, les ſecours de ces Divinités bienfaiſantes ont été célébrés par des cultes. Qui oſeroit aſſurer même que toutes les loix, tous les uſages, toutes les conventions ſociales, civiles, politiques, militaires, religieuſes que l'on voit établies ſur la Terre, ne ſoient pas des traces parlantes de ces inſtitutions primitives;

qu'elles ne ſoient pas des émanations, altérations ou dégradations de ces premiers préſens faits à l'homme après ſa chûte, pour le ramener à ſon Principe? Car il ne faut pas oublier que les hommes peuvent tout altérer, qu'ils peuvent tout corrompre, mais qu'ils ne peuvent rien inventer.

Nous aurions donc ſous les yeux un moyen de plus, pour lire & pour reconnoître dans toutes les œuvres de l'homme, la loi qui le concerne & à laquelle il devroit s'attacher; attendu que malgré les différences infinies que nous offre la forme de ces inſtitutions humaines dans tous les lieux de la Terre, elles ont toutes le même but, le même objet, & que ce but perce par-tout ſes enveloppes.

Il faut convenir néanmoins que les traditions allégoriques & fabuleuſes, à force de vouloir aſſimiler les Dieux à l'homme, leur ont donné ſouvent ſes paſſions & ſes vices; qu'elles les ont fait agir comme les Etres les plus corrompus; & que les aviliſſant ainſi à nos yeux, elles ont en quelque ſorte perdu tous leurs droits à notre croyance.

Mais ne doit-on pas ſentir que ſi la Mythologie s'annonce ſous des apparences ridicules, telles que ces fureurs, cette jalouſie, cette ardeur

des ſens qui paroît y être preſque le ſeul mobile des Dieux & des Héros, c'eſt qu'étant un tableau univerſel, elle doit offrir les maux & les biens, l'ordre & le déſordre, les vices & les vertus qui circulent dans la ſphere de l'homme.

D'ailleurs l'abus des mots, & l'ignorance de leur véritable ſignification, ont donné à ces récits emblématiques, une multitude de ſens louches & forcés qu'ils n'avoient pas dans l'origine, où ils peignoient des objets auſſi réguliers, auſſi élevés, auſſi reſpectables que ces emblêmes paroiſſent aujourd'hui imparfaits, ridicules & dignes de mépris.

C'eſt par-là qu'on peut expliquer en partie les contradictions que préſente la Mythologie. L'ignorance du vrai ſens des noms, a porté à attribuer au même Etre, à un Héros, à une Divinité, des faits & des actions qui appartenoient à des Etres différens : on ne doit donc pas être ſurpris d'y voir le même perſonnage montrer dans ſes actions, tantôt l'orgueil & l'ambition des Etres les plus coupables, tantôt l'excès de la débauche la plus honteuſe, tantôt les vertus des Héros & des Dieux : il ne faut point s'étonner d'y voir Jupiter maître du Ciel, Chef des Dieux terreſtres, ſes freres, & Jupiter livré aux paſſions les plus vicieuſes : d'y voir Saturne être à la fois le Pere des Dieux, & manger ſes enfans ; enfin, d'y

voir Vénus Uranie, & Vénus Déesse de prostitution; ainsi, quoiqu'on trouvé rassemblés dans la Mythologie, tous les faits & tous les types; quoiqu'elle présente plusieurs tableaux opposés sous les mêmes noms, l'intelligence doit en discerner les couleurs & les véritables sujets.

Au reste, j'indiquerai tout à l'heure un point de vue lumineux sur cet objet important, par lequel on découvrira des solutions plus satisfaisantes, parce que l'on y verra sortir de l'homme même la vraie source de toutes les Mythologies: car il ne faut pas chercher ailleurs que dans lui, l'origine naturelle de tous les faits soumis à ses spéculations.

Si l'on réfléchit sur l'universalité des opinions des Peuples relativement aux manifestations visibles des Puissances divines, sur les preuves que nous avons données de la nécessité de ces manifestations pour l'accomplissement des Décrets suprêmes, & sur les traces qui nous en restent dans toutes les institutions quelconques établies sur la Terre, nous serons très-disposés à croire que ces manifestations ont eu lieu en effet parmi les hommes.

L'on se confirmera dans cette idée, si l'on considere que de pareilles trâditions se sont trouvées chez les Peuples séparés de notre con-

tinent par des diſtances conſidérables & par des mers immenſes: chez des Nations qui ont reſpiré le même air que nous, qui ont joui du même ſoleil pendant nombre de ſiecles, ſans nous connoître & ſans nous être connus.

Les différens Peuples de l'Amérique avoient des idées uniformes ſur la création de l'Univers, & ſur le *nombre* qui en a dirigé l'origine; ils admettoient, comme les anciens Peuples, une multitude de Dieux bienſaiſans & malfaiſans dont il étoit rempli, & auxquels ils offroient de nombreuſes victimes en ſacrifice; ils étoient d'accord avec tous les Peuples, ſur la perfection d'un état antérieur pour l'homme, ſur ſa dégradation, ſur ſa deſtinée future des bons & des méchans: ils avoient des Temples, des Prêtres, des Autels; un feu ſacré entretenu par des Veſtales, ſoumiſes à des loix ſéveres, comme elles l'étoient chez les Romains. Les Péruviens eurent des Chefs viſibles, leſquels, comme Orphée, ſe dirent enfans du Soleil & obtinrent les hommages de leurs contrées: ils avoient une idole dont le nom, ſelon les Interprêtes, ſignifie *trois en un*: les Méxicains en avoient une qu'ils regardoient tous comme un Dieu qui s'étoit corporifié en faveur de leur Nation. Enfin, il ſuffiroit peut-être de changer les noms, pour trouver chez ces Peuples la même théogonie,

& les mêmes traditions qui ſont de toute antiquité dans l'ancien Monde.

Si la perſuaſion des manifeſtations viſibles des Puiſſances divines & de leur néceſſité, n'étoit pas dans l'homme un ſentiment eſſentiel & analogue à ſa propre nature, ces opinions ne ſe ſeroient communiquées que par tradition, de proche en proche. Elles n'auroient point exiſté chez ces Peuples, s'ils n'ont jamais tenu à nous par aucun lien : ou elles ſe ſeroient effacés de leur ſouvenir par la longueur des temps depuis notre ſéparation, ſi primitivement nous les avions partagées avec eux.

Nous ne prétendons point, par cette alternative, fortifier les incertitudes & les ſoupçons qui ont pu régner ſur la diverſité d'origine de tous ces Peuples. On ne doute plus aujourd'hui que le Nord de l'Aſie ne communique de très-près au Nord de l'Amérique ; que le détroit qui ſépare ces continens ne ſoit rempli d'Isles, qui en rendent la communication plus facile ; enfin, que leurs habitans ne commercent enſemble, & que même dans le Nord de l'Aſie, il n'y ait des Peuplades Américaines.

Indépendamment de cette voie de communication entre les deux continens, il faut croire que dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis les pre-

miers ſiecles, pluſieurs Navigateurs, ſoit de l'Orient, ſoit de l'Occident, ont été jetés ſur ces plages inconnues, où produiſant en divers lieux différentes Peuplades, ils leur auront tranſmis les vices & les vertus, l'ignorance & les lumieres qu'ils avoient apportées avec eux.

Car ſi l'on conſidere la diverſité des Nations qui habitoient l'Amérique, la variété extrême de leurs mœurs, de leurs uſages, de leurs langues, & même de leurs facultés phyſiques; ſi l'on conſidere que la plupart de ces Nations ou familles étoient inconnues les unes aux autres, & ne montroient aucun indice qu'il y eût jamais eu de relation entr'elles, on ſe démontrera ſans peine qu'elles doivent leur exiſtence à divers naufrages, ou à des émigrations de l'ancien continent, & que leurs peres ont été jetés ſur ces rivages à des époques différentes & dans des ſiecles éloignés.

Sans nous arrêter plus long-temps à cette queſtion, & quelle que ſoit la maniere dont cette population a eu lieu, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître une unité d'origine primitive, à des Peuples dont les diverſes eſpeces engendrent avec nous, & dont les fruits provenant de ces alliances, engendrent à leur tour; à des Peuples, chez qui l'on découvre les traces des vérités que nous avons annoncées ſur la né-

ceſſité de la manifeſtation des facultés & puiſſances de l'Etre divin dans cet Univers & devant les hommes ; enfin , à des Peuples qui ſont abſolument ſemblables à nous par leur nature, par leurs idées fondamentales, & par leurs traditions.

Diſons plus : quand même leur origine primitive ne ſeroit pas commune avec la nôtre, dès qu'ils nous reſſemblent , ils doivent participer aux mêmes avantages. Enfin , s'ils ſont hommes , s'ils ſont comme nous dans la privation & le beſoin de l'ÊTRE ſupérieur & univerſel qui les a formés , cet ETRE tient à eux, comme à toutes ſes autres productions. Ainſi, quand ils n'auroient jamais eu de communication avec notre continent , cet ETRE auroit toujours pu leur faire parvenir des preuves & des manifeſtations de ſon amour & de ſa ſageſſe.

Quant à l'antiquité des temps , où les manifeſtations de ces *Vertus* ſupérieures ont commencé à s'opérer parmi les hommes , les traditions de la plupart des anciens Peuples nous offrent encore les indices les plus ſûrs.

L'origine de ces Peuples eſt preſque toujours enveloppé d'un voile merveilleux & ſacré. Ils ſe diſent preſque tous protégés , & même deſ-

tendans de quelque Divinité, qui a préſidé à leur naiſſance, qui a fondé leur établiſſement, & qui les ſoutient par un pouvoir inviſible.

N'eſt-ce pas nous annoncer depuis quel temps l'œil de la Sageſſe veille ſur l'homme, malgré ſon crime? N'eſt-ce pas nous dire que, dès l'inſtant que l'homme eſt devenu coupable & malheureux, la lumiere s'eſt empreſſée de venir au devant de lui, en ſe partageant, pour ainſi dire, afin de ſe mettre à ſa portée, & n'a ceſſé depuis de répandre les mêmes bienfaits ſur toute ſa poſtérité?

Il ne ſeroit pas auſſi facile de déterminer, d'après les traditions, le nombre des actes ſolemnels de manifeſtation que les Puiſſances divines ont faites parmi les hommes, depuis cette premiere époque.

Les doctrines anciennes, ne s'accordant point à cet égard, font naître des doutes ſur la plupart des Agens qu'elles nous préſentent; en ſorte qu'on eſt réduit à penſer qu'il peut y en avoir dont la tradition ne nous a pas tranſmis la mémoire, & que pluſieurs de ceux qu'elles nous annoncent comme de vrais Agens de ces facultés ſuprêmes, n'ont jamais exiſté, ou n'étoient peut-être que des impoſteurs.

Des obſervations bien attentives, & fondées ſur la connoiſſance des véritables loix des Etres,

pourroient ſans doute nous guider pour *nombrer* ces manifeſtations & pour en calculer les époques : car, ſelon les notions les plus naturelles, elles doivent être égales & relatives au *nombre* des *facultés* & des *vertus* que l'homme avoit abandonnées ; c'eſt-à-dire, analogues à la véritable nature de l'homme, dont par leur *nombre* elles doivent opérer le *complément* & la *juſteſſe*. Mais la génération préſente n'en eſt pas encore là ; les fauſſes idées qu'elle a priſes de l'homme & de ſa deſtination, lui ferment encore les routes qui menent au Sanctuaire de la Vérité.

Par les mêmes raiſons on ne doit point être ſurpris, ſi le ſens ſublime que nous faiſons entrevoir dans les traditions mythologiques des anciens Peuples, paroît imaginaire à la plupart des hommes. Ils ont tellement perdu de vue la ſcience de leur Etre & celle de leur Principe, qu'ils ne connoiſſent plus aucun des rapports qui les lieront éternellement l'un à l'autre.

En effet, le vulgaire ne voit dans les récits mythologiques que le jeu de l'imagination des Ecrivains, ou la corruption des traditions hiſtoriques, ou peut-être les effets de l'idolâtrie, de la crainte, ou du penchant des Peuples pour les faits merveilleux. Ainſi, en exceptant quelques

allégories ingénieuſes, tout dans la Fable lui paroît bizarre, ridicule, extravagant.

Des hommes eſtimables, & placés dans la claſſe des Savans, ont employé la plus vaſte érudition, à établir à cet égard des ſyſtêmes plus ſenſés que l'opinion commune : mais, comme ils n'ont point aſſez approfondi la nature des choſes, leur doctrine, toute impoſante qu'elle puiſſe être, reſte au deſſous des traditions qu'ils ont eſſayé d'interpréter.

En effet, l'on ne peut porter un autre jugement de ceux qui ont borné excluſivement à un objet inférieur & iſolé, le ſens des traditions mythologiques, qui ſe ſont efforcés d'y faire voir par-tout le ſyſtême particulier qu'ils avoient embraſſé, & qui n'ont point apperçu que ces traditions, n'ayant pas toutes le même caractere, ne pouvoient ſupporter la même explication ; que les unes, tenant à la haute antiquité, renfermoient les emblêmes des vérités les plus profondes ; que d'autres, beaucoup plus modernes, ne devoient leur exiſtence qu'à la ſuperſtition & à l'ignorance des Peuples, qui n'ayant pu comprendre les traditions primitives, les ont altérées & confondues avec les traditions poſtérieures & particulieres à chaque Nation ; que le mélange de ces traditions, les préjugés des Hiſtoriens, & les fruits de l'imagination des Poëtes, avoient

augmenté l'obſcurité. En ſorte que loin de vouloir concentrer la Mythologie dans un objet particulier, on devroit plutôt convenir qu'elle préſente des faits qui n'ont aucune analogie.

Enfin, s'il eſt permis à tous les Obſervateurs d'y chercher des rapports avec la claſſe des choſes qui leur ſont connues, la raiſon défend d'être aſſez aveugle pour n'y voir rien au-delà, & pour réduire à un objet inférieur & borné, des emblêmes qui peuvent avoir un but plus vaſte & plus élevé : elle s'oppoſe, bien plus encore, à ce qu'on donne à ces traditions & à ces emblêmes, un ſens & des alluſions qui n'ont jamais pu leur convenir.

Ce ſont ces applications fauſſes & rétrécies que nous nous propoſons de détruire, afin d'élever la penſée de l'homme à des interprétations plus juſtes, plus réelles & plus fécondes.

Cependant, pour ne point nous écarter de notre marche, à laquelle ces remarques ne ſont qu'acceſſoires, nous nous bornerons à examiner les deux principaux ſyſtêmes mythologiques ; ce qui ſuffira pour fixer l'opinion que l'on doit avoir de tous les autres.

Le premier de ces ſyſtêmes préſente dans toutes les Fables de l'Antiquité, les emblêmes des

travaux champêtres, les indices des temps & des saisons propres à l'Agriculture, & toutes les loix, que la Nature terrestre & céleste est forcée de suivre, pour l'accroissement, l'entretien & la vie des productions végétatives.

Ce système une fois conçu par les Observateurs, ils ont fait des efforts étonnans pour le justifier, & pour y trouver des rapports avec tous les détails de la Mythologie : mais pour en appercevoir le défaut, la plus legere attention sera suffisante.

En aucun temps, chez aucun Peuple, on n'a vu faire usage de figures plus belles & plus nobles que les choses figurées. Ne seroit-ce pas renverser toutes les notions que nous avons de la marche de l'esprit de l'homme, que de prétendre qu'il a employé le supérieur pour emblême de l'inférieur, & qu'il a imaginé des symboles & des hiéroglyphes plus élevés & plus spirituels que l'objet qu'il vouloit désigner.

N'est-il pas certain, au contraire, que le vrai but de l'*emblême* est de voiler aux yeux du vulgaire quelque vérité, dont l'abus ou la profanation seroient à craindre, si elle étoit révélée; de faire en sorte qu'il soit difficile à celui qui n'est pas digne de cette vérité, de la découvrir ou d'y remonter par l'emblême, tandis que ceux qui sont heureusement disposés, appercevront

d'un coup d'œil tous les rapports qu'il renferme.

N'eſt-il pas certain auſſi que les *ſymboles* & les *hiéroglyphes* ſont des tableaux ou des ſignes deſtinés à rendre ſenſibles au plus grand nombre les vérités & les Sciences utiles, & à les faire comprendre à ceux dont l'eſprit borné ne pourroit les appercevoir, ni en conſerver le ſouvenir, ſans le ſecours de ces ſignes groſſiers?

Ces définitions ſimples démontrent aſſez que les emblêmes, les figures, les ſymboles ne peuvent être ni ſupérieurs, ni même égaux à leurs types; parce qu'alors la copie s'éleveroit au deſſus de ſon modele, ou pourroit ſe confondre avec lui: ce qui la rendroit inutile.

Il ſuffit donc de comparer la plupart des emblêmes mythologiques avec les types que les Interprêtes ont voulu leur donner, pour décider d'après l'infériorité de ces types, ſi leur application peut préſenter quelque juſteſſe.

Qu'on examine, en effet, ce qui paroîtra plus noble, plus ingénieux, ou des détails groſſiers & mécaniques du Labourage, ou de ces Peintures vives dans leſquelles on fait jouer toutes les paſſions, & où l'on perſonnifie tous les vices & toutes les vertus.

Qu'on examine en outre, ſi l'on peut regarder comme le type de la Mythologie, les conſtellations céleſtes & leurs influences ſur les corps ter-

restres, relativement à la végétation. Cette opinion présentant la même infériorité du type à la figure, les mêmes motifs la rendent inadmissible.

Quant aux signes astronomiques vulgaires, sur lesquels on voudroit fixer exclusivement notre pensée, disons que, par ignorance, l'homme les a presque tous établis sur des divisions idéales, sur des noms arbitraires d'animaux, de personnages & d'autres objets sensibles, dont les rapports qu'on nous présente, étant imaginaires & conventionnels eux-mêmes, n'offrent point l'idée d'un vrai type, & ne sont que des figures vagues, étrangeres aux *véritables signes* astronomiques, & aux *vertus* qui leur servent de mobiles.

Ceci doit suffire pour ouvrir les yeux à ceux qui n'appercevant qu'un objet isolé dans les traditions fabuleuses, croient que toute la Mythologie des Anciens ne doit son origine qu'à l'Agriculture & à l'Astronomie. L'erreur vient de ce que postérieurement on a confondu quelques symboles de ces deux Sciences avec les traditions symboliques primitives. Par-là les hommes se sont trouvés encore plus éloignés des vérités simples & importantes, qui faisoient l'objet de ces traditions.

Ainſi, ſans prétendre nier les ſymboles en petit nombre, que l'Agriculture & l'Aſtronomie ont fourni à la Mythologie, nous pouvons rendre ſervice à nos ſemblables, en les avertiſſant que ces traditions, telles que nous les avons reçues des Anciens, renferment une infinité d'autres emblêmes, pour leſquels il eſt de toute impoſſibilité d'admettre le même ſens & les mêmes rapports; parce que leur type ne ſe trouve ni dans la terre, ni dans les aſtres, ni dans aucun Etre corporel.

Ceux qui ont donné ces interprétations de la Mythologie, en ont fait deſcendre également l'Art de l'Ecriture & de la Peinture, comme devant ſervir à tranſmettre les ſignes viſibles des loix & des faits, dont les Nations vouloient perpétuer la mémoire & l'intelligence. Ils ont expliqué par ce même principe tous les emblêmes de l'idolâtrie, prétendant que les figures hiérogliphyques qu'elle employoit, n'étoient que la repréſentation ſymbolique des objets matériels de ſon culte.

Ils ont cru en trouver des preuves dans les traditions des Hébreux, où un Prophête parle des Peintures ſacrileges qu'il apperçut ſur les murs du Temple de Jéruſalem, & devant leſquelles les Anciens d'Iſraël & le Grand-Prêtre même, tenant l'encenſoir à la main, ſembloient

offrir

offrir des ſacrifices criminels. Tout ce que nous nous permettrons de dire ſur cette interprétation, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût auſſi vraie qu'elle eſt ingénieuſe.

Des obſervateurs ont réfuté avant moi le ſyſtême que je viens de combattre relativement à l'Agriculture; mais après l'avoir détruit, ils ne l'ont pas remplacé. Car, di e aux hommes que la Mythologie n'a voulu peindre que le feu vivant de la Nature, & que leur unique objet doit être d'en diſpoſer, pour la réparation de leurs forces, & pour la conſervation de leur forme corporelle; c'eſt leur donner, il eſt vrai, une grande idée, mais ce n'eſt pas leur donner le complément de la vérité; puiſque les hommes ont encore une deſtination plus élevée. Ainſi, c'eſt tomber dans le cas des Philoſophes hermétiques, dont nous allons obſerver les dogmes & la doctrine.

La regle qui exige que les types ſoient ſupérieurs aux figures, aux ſymboles & aux hiéroglyphes, s'applique également à l'opinion de ceux qui ne voient dans les traditions anciennes, que les procédés de l'Art hermétique; qui n'apperçoivent dans les Divinités de la Mythologie, que les emblêmes des matieres ou des ſubſtances premieres, ſur leſquelles ils prétendent opérer.

Le but de l'Art hermétique, le plus généralement connu, ne s'éleve jamais au deſſus de la matiere : il ſe borne pour l'ordinaire à deux objets ; l'acquiſition des richeſſes, la préſervation & la guériſon de maladies : ce qui, au gré de ſes Sectateurs, ne laiſſe plus de bornes aux deſirs & au pouvoir de l'homme, & lui permet d'eſpérer des jours heureux & d'une durée infinie.

En vain quelques partiſans de cette Science ſéduiſante, prétendent-ils obtenir par elle, une Science plus noble encore, qui les éleveroit autant au deſſus des adeptes matériels, que ceux-ci le ſeroient au deſſus du vulgaire. Ces hommes, très-louables dans leurs deſirs, ceſſent de l'être, dès que l'on conſidere par quelle voie ils cherchent à les remplir. Car une ſubſtance quelconque ne peut produire que des fruits de ſa nature : & très-certainement les fruits après leſquels ils ſemblent ſoupirer, ſont d'une nature bien différente des ſubſtances qu'ils ſoumettent à leurs manipulations.

Si l'Art hermétique matériel n'atteint pas au-delà des objets matériels, cet Art n'eſt pas dans une claſſe plus élevée que l'Agriculture ; il eſt donc évident que les emblêmes & les ſymboles de la Mythologie lui ſont également étrangers, puiſqu'ils préſentent le langage de l'intelligence, & qu'ils donnent une vie & une action à

des facultés qui ſont inconnues à la matiere.

Ceux qui ont cru voir tant de rapports entre des choſes auſſi différentes, ne les ont confondues qu'en ſe laiſſant ſéduire par l'uniformité des loix qui leur ſont communes. Il faut obſerver des temps, des degrés, des meſures, des poids, des quantités, pour la direction des procédés hermétiques ; il faut de même un *poids*, un *nombre*, une *meſure*, pour nous *diriger* conformément aux loix de notre Nature intelligente. Il faut une préciſion, une juſteſſe extrême dans toutes les opérations hermétiques ; il faut, avec bien plus de néceſſité encore, ſuivre un ordre fixe & régulier dans la *marche intellectuelle*.

Ce ſont ces conformités qui ont abuſé les Obſervateurs. Ils ont attribué à des opérations abſolument matérielles, une foule de principes qui ne pouvoient convenir qu'à des objets ſupérieurs par leur action & par toutes les propriétés qui leur ſont inhérentes. Par-là il eſt certain qu'ils ont ravalé les anciens ſymboles, au lieu de nous les expliquer.

La mépriſe des Sectateurs de la Science hermétique vient donc de ce qu'ils ont ſans ceſſe confondu, & dans leur doctrine & dans leur œuvre, deux Sciences parfaitement diſtinctes.

L'amour du Principe ſuprême n'avoit pré-

ſenté aux hommes les loix de Nature matérielle, que pour les aider à y reconnoître des traces du modele vivant qu'ils avoient perdu de vue. Au contraire, les Philoſophes hermétiques ſe ſont ſervi de cette ſimilitude entre le modele & l'image, pour les confondre & n'en compoſer qu'un ſeul Etre.

Trompés par cette idée précipitée, les Philoſophes hermétiques n'ont pas vu que la ſimple Phyſique matérielle, à laquelle ils ont appliqué tous leurs efforts, ne méritoit point ces myſteres, ni ce langage énigmatique & enveloppé que préſentent les anciens emblêmes; ils n'ont pas vu que, s'il exiſtoit une Science digne de l'étude & des hommages de l'homme, c'étoit celle qui mettoit ſa grandeur en évidence en l'éclairant ſur ſon origine, & ſur l'étendue de ſes facultés naturelles & intellectuelles.

On peut donc dire que ſi leur objet n'eſt pas chimérique dans tous les ſens poſſibles, la voie qu'ils ſuivent eſt au moins très-étrangere au véritable emploi de l'homme, & tout-à-fait oppoſée à celle de la vérité, qu'ils ſemblent tous honorer.

Premiérement, ils attaquent cette vérité, en prétendant l'égaler dans leur œuvre, & en cherchant à faire les mêmes choſes qu'elle, ſans ſon ordre; quoiqu'ils ſe défendent de cette inculpation, en diſant avec raiſon qu'ils ne créent point.

Secondement, ils attaquent cette vérité, de la maniere la plus insensée, en cherchant à faire son œuvre par une voie opposée à celle qu'elle a suivie dans toutes ses productions. Ainsi, n'agissant pas par la *voie virtuelle*, ils ont beau se procurer l'esquisse de toutes les Natures, ils ne retirent jamais que des fruits muets, silencieux, sans vie, sans intelligence, devant lesquels ils se prosternent, il est vrai, comme s'ils les avoient reçus de la Vérité même : mais ils cesseroient de les exalter, s'ils en connoissoient la source & l'origine ; &, tout en jouissant de ces fruits, ils gémiroient sur les procédés qui les leur procurent, & sur la médiocrité des avantages qu'ils en peuvent espérer.

En effet, les procédés de l'Art hermétique ne peuvent ébranler le siege du *Principe*, sans ébranler le *Principe* lui-même, puisque c'est-là qu'il regne & qu'il agit. Or n'est-ce pas tenir une marche absolument contraire à la nature des Etres matériels, que de vouloir en gouverner le *Principe*, par une autre action que celle qui est analogue à sa propre essence ? Ne viole-t-on pas par-là l'ordre établi, tant pour la Nature temporelle matérielle, que pour la Nature temporelle immatérielle ?

D'ailleurs ce *Principe* étant actionné par

une autre loi que *celle qui lui eſt propre*, & ne recevant ainſi qu'un ébranlement foible & paſſager, ne rend de même qu'une action foible & paſſagere.

Voilà pourquoi ces réſultats ne parlent qu'à la vue ; pourquoi l'on ne peut les appercevoir qu'à la faveur de la lumiere élémentaire naturelle, ou artificielle : pourquoi ils n'ont qu'un temps ; & pourquoi ce temps étant paſſé, ils ne ſe manifeſtent plus ; enfin, pourquoi ils n'ont aucune des conditions indiſpenſables pour être vrais, pour fournir des preuves qu'ils ont été extraits par la bonne voie, & pour montrer qu'ils ont effectivement en eux le germe de leur *feu* & de leur *vie*.

Ceci, je le ſais, ne ſera compris que par les Philoſophes hermétiques, & par des hommes inſtruits dans des Sciences plus profondes & plus eſſentielles que la leur. Cependant ceux qui ignorent les procédés de l'Art hermétique, & qui ne connoiſſent aucun des fruits qui peuvent en provenir, m'entendront aſſez pour apprendre à diſcerner ces fruits, s'ils avoient un jour occaſion d'en appercevoir, & pour ſe tenir en garde contre l'abus des expreſſions employées par les Partiſans de cette Science : car parmi ceux-ci, il en eſt qui ſembleroient aſſez habiles, & aſſez perſuadés, pour être dangereux ; mais leur eſt-il

possible d'être de bonne soi, en suivant le culte des substances corruptibles ; & en se dissimulant qu'ils ne recherchent avec tant d'ardeur un esprit qui soit matiere, que pour pouvoir se passer de celui qui ne l'est pas ?

Cet abus d'expressions, cette confiance, ou plutôt ces illusions se montrent à découvert dans les prétentions de la plupart des Philosophes hermétiques, qui se flattent de pouvoir opérer sur la matiere premiere.

Tous les procédés sensibles & matériels, loin de tomber sur la matiere premiere, ne peuvent jamais avoir lieu que sur la matiere seconde & mixte ; attendu que la matiere premiere ne peut être sensible ni à nos mains, ni à nos yeux, ni à aucun de nos organes, qui ne sont eux-mêmes que matiere seconde & composée.

D'ailleurs, quelle disproportion n'y a-t-il pas entre le feu grossier & déja déterminé qu'ils emploient, & le feu fécond & libre, qui sert d'agent à la Nature ? Et que peuvent-ils attendre de leurs vains efforts, s'ils comparent l'objet de leurs desirs, avec ce qu'ils recevroient par la *jouissance* & l'*emploi* d'un *feu* plus pur & moins destructeur ?

Nous ne rappellerons point ce qui a été dit dans l'Ouvrage déja cité, sur la différence de la matiere premiere & de la matiere seconde,

ou, ſi l'on veut, ſur la différence des corps & de leur Principe. Il ſuffit de dire que cette matiere premiere, ou ce Principe des corps, eſt conſtitué par une loi ſimple, & qu'il participe à l'unité, ce qui le rend indeſtructible : au lieu que la matiere ſeconde, ou les corps, ſont conſtitués par une loi compoſée, qui ne ſe montre jamais dans les mêmes proportions, & qui par-là rend incertains & variables tous les procédés matériels de l'homme.

A défaut d'avoir fait ces diſtinctions importantes, les Philoſophes hermétiques ſont à tout inſtant dupes de leur premiere mépriſe : & leur doctrine, ainſi que leur marche, conduit à l'erreur tous ceux qui ſe laiſſent ſéduire par le merveilleux des faits qu'ils nous préſentent.

L'uſage où ils ſont d'employer la priere pour le ſuccès de leur œuvre, & leur perſuaſion de ne pouvoir jamais l'obtenir ſans cette voie, ne doit point en impoſer. Car c'eſt ici où leur erreur ſe manifeſte avec plus d'évidence ; puiſque leur travail, ſe bornant à des ſubſtances matérielles, ne s'éleve point au deſſus des cauſes ſecondes.

Or ces cauſes ſecondes étant par leur nature au deſſous de l'homme, ce n'eſt pas le tromper que de lui dire qu'il eſt fait pour en avoir la diſpoſition. Si les Philoſophes hermétiques ont aſſez d'expérience & de connoiſſances pour pré-

parer convenablement les ſubſtances fondamentales de leur œuvre, & que cet œuvre ſoit poſſible, ils doivent donc y parvenir avec certitude, ſans qu'il ſoit beſoin pour cela d'interpoſer d'autre *Puiſſance* que celle qui eſt inhérente à toute la matiere, & qui conſtitue ſa maniere d'Etre.

D'ailleurs, il eſt un danger preſque inévitable, auquel le Philoſophe hermétique eſt expoſé : c'eſt qu'en priant pour ſon œuvre, il n'arrive que trop ſouvent qu'il prie ſa matiere même. Plus les fruits qu'il obtient, paroiſſent parfaits & dégagés des ſubſtances groſſieres, plus il eſt tenté de croire qu'ils approchent de la Nature divine; parce que ſes ſens voyant quelque choſe de ſupérieur à ce qu'il apperçoit ordinairement, il eſt ſéduit par ces apparences, & croit avoir des motifs très-légitimes pour ſe juſtifier de ſon erreur. Par cette voie les Philoſophes hermétiques, s'enfonçant dans de nouvelles ténebres, perpétuent les triſtes ſuites de leur enthouſiaſme & de leurs préventions.

Je m'arrête peu au motif qui les empêche de révéler leurs prétendus ſecrets, à cette crainte qu'ils affectent, que ſi leur ſcience devenoit univerſelle, elle n'anéantît les Sociétés civiles & les Empires, & ne détruisît l'harmonie qui paroît être ſur la Terre. Comment leur ſcience

pourroit-elle devenir univerſelle, ſi comme ils l'enſeignent, elle ne peut être le partage que du petit nombre des Elus de Dieu ? Et d'ailleurs qu'eſt-ce que les Sociétés civiles & les Empires auroient à regretter, ſi en changeant de forme, ils ne renfermoient plus dans leur ſein que des hommes vertueux, & aſſez inſtruits pour ſavoir éloigner les maladies, de leur corps ; les vices, de leur cœur ; & l'ignorance, de leur eſprit ?

Réuniſſant à toutes ces obſervations, la grande loi de l'infériorité que doivent avoir les emblêmes envers leur type, on reconnoîtra que la Philoſophie hermétique n'a pu être le premier but, ni le type réel des allégories de la Fable. Il ſeroit contre la vraiſemblance, que la nature de l'homme éclairé l'eût porté à imaginer l'intervention des Divinités, pour voiler une Science qui ſe contredit & qui les injurie ; une Science qui nourrit cet homme de l'eſpoir de l'immortalité, & qui le diſpenſe de la tenir de leur main ; qui lui promet, ſans leur ſecours, les droits les plus puiſſans ſur la Nature ; qui, ſi elle eſt poſſible dans toute ſon étendue, doit ſe trouver dans les ſimples loix des ſubſtances élémentaires, & dès-lors eſt inférieure à la Science vraiment propre à l'homme ; qui, ſi elle a une ſource plus élevée, n'eſt plus à

notre diſpoſition ; qui enfin renferme en elle ſeule, plus d'illuſions & de danger que toutes les autres Sciences matérielles enſemble, parce qu'étant fauſſe comm'elles dans ſa baſe & dans ſon objet, elle a néanmoins par ſes procédés, par ſa doctrine & par ſes réſultats, plus de reſſemblance avec la vérité.

Si dans les différentes claſſes de Philoſophes hermétiques, il en eſt qui ſemblent prendre un vol plus élevé, & qui prétendent parvenir à l'œuvre, ſans employer aucune ſubſtance matérielle, nous ne pouvons nier que leur marche ne ſoit fort diſtinguée : mais nous ne trouverons pas leur objet plus digne d'eux, ni leur but plus légitime.

II.

PLUS j'ai démontré avec évidence que l'Agriculture & la Science hermétique n'ont pas été l'objet des emblêmes & des allégories, plus je ſuis engagé à indiquer clairement quel en peut être le véritable but.

Pluſieurs Obſervateurs ont déja donné à ces

traditions une interprétation plus vivante, plus noble, plus analogue à nous-mêmes que celles que nous venons de parcourir. Je ne crains point de m'abuser, en adoptant hautement la doctrine de ces judicieux Interprêtes. Plus elle sera sublime, moins il y aura d'erreur à se rapprocher d'eux.

L'homme, son origine, sa fin, la loi qui doit le conduire à son terme, les causes qui l'en tiennent éloigné, enfin, la *Science de l'homme*, inséparablement liée à celle du Premier de tous les Principes, voilà les objets que les Auteurs des Traditions primitives ont voulu peindre; voilà ce qui peut seul ennoblir & justifier leurs symboles; voilà le seul type digne de leurs emblêmes; parce qu'ici le type est supérieur à l'allégorie, quoique l'allégorie convienne parfaitement au type.

En effet, il n'est point d'homme instruit de sa vraie nature, qui, s'il cherche à pénétrer le sens des Traditions mythologiques, n'y apperçoive avec une espece d'admiration, les symboles des faits les plus importans pour l'espece humaine & les plus analogues à lui-même.

Alcyonée, Pandore, Deucalion, Sisyphe, les Danaïdes, Hercule, la Robe de Nessus, le Caducée, Argus, les Parques, les Champs Elysées, le fleuve Léthé, le nombre des circuits du Styx, Semélé consumée par la présence de Jupiter

dans ſa gloire, Pygmalion, Circé, les Compagnons d'Ulyſſe, Tiréſias devenu aveugle à l'inſtant, pour avoir regardé Pallas pendant qu'elle s'habilloit, les Centaures; en un mot, preſque tous les détails de la Mythologie offrent à l'homme des inſtructions profondes, qui le confirment dans la Science que ſes efforts lui ont procurée.

Mais ces emblêmes n'ont-ils d'autres fondemens que l'imagination ou le génie de ceux qui nous les ont tranſmis? Les Mythologiſtes ſe ſont-ils propoſés volontairement de ſemblables tableaux, ou en ont-ils reçu les plans tout tracés? C'eſt une queſtion qu'il eſt important de réſoudre. De ſimples rapports entre les différens traits de la Mythologie & l'Hiſtoire de l'homme, ne nous montreroient point une Science aſſez ample ni aſſez certaine, ſi nous n'élevions notre penſée juſqu'à leur origine. Pour le faire avec ſuccès, rappellons-nous que l'épigraphe de cet écrit nous impoſe la loi d'expliquer les choſes par l'homme, & non l'homme par les choſes.

Conſidérant ici cet homme dans ſa nature intelligente, nous répéterons qu'il eſt ſujet aujourd'hui à recevoir une multitude de penſées diverſes; qu'il en reçoit de lumineuſes & d'obſcures, de vaſtes & de bornées, de juſtes &

de fauſſes, d'avantageuſes & de malfaiſantes ; d'ailleurs par la loi des Décrets ſuprêmes, il eſt des hommes choiſis qui, paſſant leurs jours dans les délices de la vérité, doivent être regardés comme vrais types des *vertus*, tandis que d'autres, par négligence ou par lâcheté, deviennent des types complets des *vices*.

Nous retraçant enſuite la néceſſité de la manifeſtation des ſignes viſibles des *vertus* ſupérieures ſur la Terre ; nous retraçant cette loi invariable par laquelle tous les Etres liés au temps, ſoit bons, ſoit mauvais, ne peuvent rien connoître que par le ſenſible, nous verrons s'il n'eſt pas naturel d'admettre qu'il doit y avoir une analogie & une proportion entre ces ſignes viſibles de tous les genres & les différentes penſées de l'homme, & que les uns & les autres doivent ſuivre la même marche & le même cours.

La réflexion des rayons ſolaires n'eſt-elle pas proportionnée & analogue à la nature des ſubſtances qui les reçoivent ; nulle ſur des ſurfaces noires, foible ſur des fluides ſans couleur, plus forte ſur des fluides colorés, vive ſur des ſolides colorés & compactes, immenſe ſur les ſolides purs & unis comme le verre, comme le diamant ? N'eſt-ce pas là une preuve parlante, que les réſultats intellectuels tiennent à notre maniere d'être, & qu'ils en réfléchiſſent néceſſaire-

ment l'éclat ou l'obſcurité, la force ou la foibleſſe, enfin, les vices & les *vertus?*

Il exiſte en nous-mêmes un nouvel indice de l'exiſtence de ces ſignes ſenſibles. Nous ne pouvons communiquer aucune de nos penſées, qu'elle ne ſoit précédée en nous d'un tableau engendré par notre intelligence. Quand nos penſées ſont actives, le tableau qui les repréſente en nous, eſt ſouvent aſſez ſenſible pour nous offrir une ſorte de réalité; & dans tous nos arts d'expreſſion, nous ſommes plus ou moins ſatisfaits, ſelon que les traits ſenſibles, ſous leſquels on nous peint les penſées, ſont rapprochés d'elles, & qu'ils en marquent le caractere.

Si l'on veut une preuve plus complette encore de la relation des ſignes ſenſibles avec nos penſées, nous la tirerons de l'état actuel de notre Etre, & de la loi violente qui l'aſſujettit. Car, s'il eſt évident que nous ne puiſſions rien recevoir dans l'intellectuel que par le ſenſible, & que cependant nous ne doutions pas que l'intellectuel de l'homme n'ait reçu, comme il reçoit tous les jours, des penſées, il réſulte que ces penſées ont pris une modification ſenſible, avant d'arriver juſqu'à lui; il réſulte, en un mot, que cette modification ou ce ſigne ſenſible exiſte

invisiblement autour de nous, près de nous, ainsi que la source des pensées; & que, si au lieu des pensées secondaires que nous recevons des hommes, nous nous élevions jusqu'aux *pensées vives* & *primitives*, puisées dans leur *source* même, elles seroient nécessairement précédées des *signes analogues* & *vivans* qui leur appartiennent, comme les signes grossiers & conventionnels, tels que l'écriture & la parole, précedent pour nous les pensées que les hommes nous communiquent.

Enfin, si l'éducation de l'homme n'étoit pas si fausse & si abusive, les *signes primitifs* & *naturels* seroient les élémens de son instruction; & il commenceroit le développement de son existence intellectuelle, par la perception & la connoissance physique de ces signes, dont le sens ne lui seroit communiqué que dans un âge plus avancé.

Quoiqu'on ne puisse appuyer ce principe que sur un très-petit nombre d'exemples, on auroit tort d'en nier la certitude. Considérons l'enfant débile & concentré dans ses organes: la tendresse vigilante de ceux à qui la Nature l'a confié, emploie tous les moyens sensibles propres à le soulager; il en reçoit les effets, & quoique les personnes qui les lui transmettent, & le motif bienfaisant qui les fait

agir,

agir, lui ſoient inconnus, cela ne détruit point leur exiſtence; & il n'en eſt pas moins certain que ſans elles, jamais l'enfant ne recevroit aucun ſecours, aucune ſenſation favorable. Telle eſt l'image de ce qui ſe paſſe dans l'ordre des penſées, par rapport aux organes & aux ſignes qui leur ſont néceſſaires pour parvenir de leur ſource juſqu'à nous.

Sans m'étendre davantage ſur la nature de ces ſignes, qui doivent être très-reſſemblans à ceux que nous employons nous-mêmes pour la communication de nos penſées, puiſque nous ne pouvons rien inventer, nous dirons que s'il y a une variété extrême entre les penſées de l'homme, de même il peut y avoir des différences conſidérables parmi les ſignes viſibles qui leur appartiennent, puiſque ces ſignes ne ſont que les organes & les modifications des penſées. Alors la proportion que nous avons établie entre les penſées & leurs ſignes analogues, devient encore plus néceſſaire & plus indiſpenſable pour éviter la confuſion.

D'après ces principes, de même que l'enfant qui commence à croître, commence auſſi à appercevoir, quoiqu'obſcurément, les objets qui l'environnent; de même celui qui par les premiers *progrès* de ſe *facultés intellectuelles*, ſeroit

en état de commencer à recevoir des *penſées* ; pourroit appercevoir d'une maniere incertaine, les *ſignes* qui les repréſentent ; mais ces *penſées* & ces *ſignes* ſe perfectionnant proportionnellement avec l'âge, comme ſes facultés phyſiques, la *croiſſance naturelle* de ſon Etre intellectuel le conduiroit au point d'être favoriſé de *penſées vives*, juſtes, étendues, & d'en recevoir auſſi le ſigne analogue ; c'eſt-à-dire, un *ſigne complet de régularité*, avec des traits ſi parfaits & ſi achevés qu'il le prendroit pour un homme accompli, pour un Agent ſupérieur, pour un Miniſtre de la Divinité ; comme l'homme au ſortir de l'enfance reconnoît viſiblement pour des hommes, les agens ſenſibles qui ont ſoulagé ſes premirs beſoins, & ceux dont il tient l'exiſtence & la vie.

Celui au contraire qui auroit des *penſées fauſſes*, dépravées & malfaiſantes, pourroit les diſtinguer à des *ſignes difformes*, & aſſez irréguliers pour qu'ils lui paruſſent provenir des *Agens* mêmes de l'erreur.

En effet, l'homme étant la plus noble penſée de Dieu, il ne devroit pas être étonnant que les *penſées divines* qui viennent juſqu'à lui, euſſent des analogies avec la plus belle des formes, qui eſt celle de l'homme ; & c'eſt ici que s'applique avec juſteſſe le paſſage de Sanchoniaton cité pré-

cédemment,

cédemment, dans lequel il repréſente le Dieu Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caractères ſacrés des lettres : car le corps de l'homme eſt la plus belle *lettre* de tous les *alphabets* exiſtans ſur la Terre, & par conſéquent la copie la plus correcte du portrait inviſible de la Divinité.

On pourroit même étendre cette induction juſques ſur la forme des aſtres qui comme l'homme ſont des *lettres vivantes*, du *grand alphabet*; & s'ils nous paroiſſent ſphériques; c'eſt que telle eſt la forme que les objets ont pour l'homme dans ſon enfance; où tout lui paroît égal & uniforme; car nous ne pouvons nier que nous ne ſoyions ici-bas dans l'enfance, par rapport à la *vraie connoiſſance* des aſtres.

Enfin; il faut appliquer au développement de nos facultés intellectuelles, & à toutes les merveilles qui leur appartiennent, la même progreſſion que celle qui s'obſerve dans le développement des facultés phyſiques de l'enfant. Il y a une égale ſuite de degrés, des ténebres à la lumiere, même mêlange d'impreſſions douces & d'impreſſions fâcheuſes, mêmes perceptions d'objets gracieux & d'objets contraires ou malfaiſans.

Si l'on ajoute à cela, les *mêlanges* qui ſe font dans notre Etre, où les vices s'allient avec les

vertus, la lumiere avec l'obſcurité, l'on trouvera pour leurs analogues, une nouvelle eſpece de ſignes, c'eſt-à-dire, des ſignes mixtes tenant du vrai & du faux, avec des variétés infinies, relatives aux différentes meſures de *penſée juſte* ou *fauſſe* dont les mêlanges ſont formés.

Mais il eſt une vérité plus vaſte & plus convaincante; c'eſt que d'après les principes qui ont été expoſés ſur la dégradation de l'homme & ſur les liens par leſquels il tient toujours au Principe dont il eſt deſcendu, il faut que ce Principe ait communiqué aux hommes chargés ſpécialement de concourir au *grand œuvre*, toutes les penſées relatives à leur état ancien, actuel & même futur, afin de leur montrer à la fois ce qu'ils avoient perdu, ce qu'ils ſouffroient, & ce qu'ils devoient eſpérer.

Il faut donc que ces hommes choiſis aient vu ſenſiblement le tableau univerſel de l'hiſtoire de l'homme, dans lequel on doit comprendre ſes jouiſſances primitives; tous les *combats* qu'il avoit à ſoutenir, qui ſe ſont renouvellés & multipliés à l'infini depuis la démolition de ſon *premier Temple*; les *ſecours* perpétuels & *puiſſans* que la main ſuprême place ſans ceſſe auprès de nous; l'harmonie & la marche de tous les Principes de la Nature; la forme

forme & la ſtructure de l'Univers ; les *loix* de la *Terre* ; les *vertus* de ces aſtres brillans qui nous éclairent ; enfin , les *Aſtres* plus vivans encore , qui ſont de même nature que l'homme , & que , par cette raiſon , il lui ſera permis de contempler un jour.

En un mot , il falloit que chacune de ces penſées , ou de ſes connoiſſances , fût accompagnée du ſigne ſenſible qui lui eſt analogue , pour que les hommes choiſis à qui la Sageſſe vouloit communiquer ſes lumieres , reçuſſent le complément des inſtructions qui leur étoient néceſſaires.

Mais ſi l'homme ſe repréſente tous les jours la même vérité ſous des images & des tableaux variés , il ne faudroit pas être étonné que les divers hommes choiſis pour ſervir de *Colonnes* à l'*Edifice* , euſſent reçu la connoiſſance des grands faits & des grandes vérités , par des ſignes différens , & ſous des rapports qui n'offriſſent pas tous les mêmes caracteres , comme nous voyons que les Langues ne ſe ſont multipliées & diverſifiées que parce que chaque Peuple a conſidéré le même Etre ſous une face & une acception particuliere.

Il ne faudroit pas non plus être étonné que la ſucceſſion des ſiecles eût multiplié pour l'homme les tableaux de la vérité , & les ſignes

qui leur ſont relatifs, de façon que les hommes fuſſent aujourd'hui à portée de puiſer à des réſervoirs plus abondans qu'ils ne l'auroient pu dans les premiers temps; parce que les ſources qui ſe ſont ouvertes, dès l'inſtant de la chûte de l'homme, n'ont ceſſé & ne ceſſent point de couler ſur ſa malheureuſe poſtérité.

De ce qui vient d'être expoſé, l'on peut aiſément voir deſcendre toutes les traditions de la Terre, & les différentes Mythologies des Peuples.

Les hommes favoriſés de grandes lumieres, ne les avoient reçues que pour l'utilité & l'inſtruction de leurs ſemblables : afin de remplir cet objet ils n'auront pu ſe diſpenſer de les communiquer au petit nombre de ceux qu'ils jugeoient diſpoſés convenablement; & cette communication a dû ſe faire de deux manieres, l'une par le diſcours & les inſtructions, l'autre par l'*exercice* & l'*emploi* des *actes* enſeignés aux Sages par ces *vertus* ſupérieures dont l'exiſtence & les rapports avec nous ont été ſuffiſamment démontrés.

Les Sages, en exerçant ces *actes* en préſence de ceux à qui ils avoient donné leur confiance, les rendoient témoins de tous les *réſultats ſenſibles* qui pouvoient en provenir; & comme les connoiſſances, & les ſignes que les Sages avoient

reçus

reçus de ces *vertus* ſupérieures, contenoient l'Hiſtoire complette de l'homme, ſoit dans ſa gloire, ſoit dans ſon état d'aviliſſement & de ſouffrances, les *réſultats* que recevoient leurs Diſciples, contenoient le même mélange de lumiere & d'obſcurité, de mal & de bien, de perfection & de déſordres, de pâtimens & de remedes, de dangers, & de moyens de délivrance.

Ces mêmes Diſciples, ſoit par ordre de leurs Maîtres, ſoit par zele, auront communiqué chacun aux Nations parmi leſquelles ils habitoient, ſinon les faits, au moins les récits de ces faits, & les diſcours inſtructifs auxquels ils avoient aſſiſté.

Voilà pourquoi, chez les anciens Peuples, les traditions parlent d'un âge d'or; de Géans; de Titans; de l'uſurpation du feu céleſte & du trône de la Divinité; de la colere du pere des Dieux contre les prévaricateurs; des divers pâtimens que ceux-ci éprouvent ſur la Terre & dans les différentes Régions de l'Univers; des *vertus* répandues ſur les mortels pieux & fideles, à qui les Divinités même accordent leurs faveurs; & de l'eſpoir qu'elles les admettront à des félicités plus grandes encore, s'ils obſervent la loi de leur Principe, & qu'ils ſachent reſpecter leur *Etre*,

On ne doit point être étonné que ces traditions & ces doctrines ſoient univerſelles, parce que dans l'origine elles formerent le fonds des dépôts hiſtoriques de tous les Peuples. Ce n'eſt qu'à la ſuite des temps & des événemens politiques, que l'Hiſtoire civile en a pris la place; ce qui fait que dans l'antiquité nous avons ſi peu de monumens de l'Hiſtoire politique des Nations, & beaucoup de traditions Théogoniques; au lieu que dans les temps modernes, nous voyons peu de traditions & de faits relatifs à l'Hiſtoire *naturelle* & religieuſe, quoique nous ayons beaucoup d'Hiſtoires civiles: ces deux claſſes ayant eu rarement entr'elles une parfaite affinité.

Quoique les Sages inſtruits par les *vertus* ſupérieures, & les Diſciples inſtruits par les Sages, aient obtenu eſſentiellement les mêmes *connoiſſances*, & les mêmes *réſultats*, ils n'ont cependant reçu chacun les *grandes lumieres*, & les *grands traits* de l'Hiſtoire univerſelle de l'homme, que ſous les *ſignes* & les *tableaux* qui leur étoient particuliérement analogues; parce que s'il eſt vrai que tous les hommes aient le même Etre quant à l'eſſence, il eſt auſſi certain qu'il y a parmi eux une variété univerſelle de dons, de facultés, de maniere de ſaiſir les objets; & la Sageſſe en envoyant *phyſiquement* aux hommes

ſes

ſes *préſens*, ſe prête toujours à ces différences. Ces Sages & ces Diſciples, en communiquant les mêmes choſes, ne l'auront donc fait chacun que conformément à l'idée que leurs *dons particuliers* leur permettoient d'en prendre.

De-là réſulte la variété infinie qu'on apperçoit dans tous ces récits parmi les différens Peuples de la Terre, quoique le fonds des vérités y ſoit généralement uniforme.

Les Diſciples qui étoient admis à ces *connoiſſances*, & à ces *manifeſtations*, non ſeulement ont pu ne pas tous les ſaiſir avec la même intelligence, mais quelques-uns ont pu y joindre des interprétations particulieres & hazardées; d'autres confondre les choſes emblêmatiques avec les types qu'elles devoient exprimer, & donner enſuite l'allégorie pour le fait même: oubliant que la ſimilitude des *ſignes naturels* & *ſupérieurs* avec les objets ſenſibles, n'avoit lieu que relativement à leur *forme*, & à raiſon de notre aſſujettiſſement aux loix inférieures & matérielles; mais que cette ſimilitude ne peut jamais avoir lieu quant à leur eſſence.

Quelques autres s'abandonnant à la dépravation, ont pu altérer à deſſein les types & les emblêmes, ou ne s'attacher dans toutes les merveilles auxquelles ils participoient, qu'aux *objets irréguliers* déſordonnés: & chaçun d'eux profeſſant

ſeſſant enſuite ces ſciences ainſi rétrecies ou corrompues, ont donné lieu à ces traditions abſurdes, à cette multitude infinie de récits ridicules, impies & inſenſés, dont les différentes Mythologies ſont remplies; & qui ne ſe concilient point avec les vérités fondamentales & primitives, parce que pluſieurs de ces récits tiennent ſi peu à la vraie ſource, qu'ils ne peuvent avoir aucun rapport avec nous; enfin, de là dérivent principalement les différentes Sectes des Religions des hommes, & toutes les branches de l'Idolâtrie.

Car s'il eſt conſtant qu'il y a une idolâtrie où l'on n'apperçoit que l'ignorance & le néant, il y en a une qui tient évidemment à la dépravation; & qui conduit à de plus grands crimes encore que ceux que le fanatiſme & la ſuperſtition ont pu engendrer ſur la terre. Elles ſont l'une & l'autre une altération du culte vrai; elles mettent également un Dieux faux à la place du Dieu réel. La différence d'origine de ces deux eſpeces d'idolâtries, vient de ce que dans l'une, l'homme a abuſé de ſes connoiſſances pour en former une ſcience coupable, & que dans l'autre, il a été groſſiérement inſtruit.

Mais toutes ces erreurs annoncent également l'idée & la connoiſſance d'un Etre ſouverain; car ſi l'idée d'un Dieu n'étoit pas analogue à

notre

notre Nature, jamais ni les objets de nos affections ſenſibles, ni l'inſtruction même des Agens ſupérieurs ne l'auroient fait naître, ni dans l'eſprit des inſtituteurs, ni dans celui des autres hommes. De même ſi un homme n'avoit jamais connu ſenſiblement aucun objet ſupérieur & digne de ſes hommages, il n'auroit pu enfanter l'Idolâtrie *ſouverainement criminelle*, puiſque, pour être vraiment *Idolâtre*, non ſeulement il faut commencer par reconnoître un Principe divin, mais encore il faut l'avoir connu de maniere à ne pouvoir ignorer qu'il lui eſt dû un culte pur & légitime.

Ainſi, lorſque nous nous rempliſſons d'admiration pour les beautés naturelles, de vénération pour des héros, de tendreſſe pour un ami, nous ſommes encore loin de l'idolâtrie, & nous n'attribuerions jamais à aucun Etre inférieur, ni les noms, ni les titres qui appartiennent à la Divinité, ſi l'idée de la perfection ſuprême n'avoit été antérieurement développée en nous, ſoit *en nature*, ſoit par l'exemple, & l'inſtruction même altérée de nos éducateurs & de ceux qui nous environnent.

Et même, lorſque nous nous oublions juſqu'à diviniſer des hommes ou des objets purement terreſtres, ce n'eſt point eux que nous élevons réellement à la qualité de Dieux, ils ſont trop

trop foibles & trop infirmes pour nous induire à une véritable idolâtrie : mais c'eſt la majeſté de notre Etre que nous faiſons deſcendre du point d'élévation où l'exemple & l'inſtruction l'avoient portée, & que nous laiſſons repoſer ſur des objets inférieurs ; c'eſt cet Etre qui ſachant qu'il eſt deſtiné à rendre hommage & à contempler la Divinité ſuprême, s'abaiſſe vers les Etres qui ſont au deſſous d'elle, & les prend pour le terme de ſon adoration.

C'eſt donc moins en diviniſant les objets ſenſibles, qu'en ſe matérialiſant lui-même, que l'homme s'eſt fait idolâtre. Ce n'eſt point par des affections ſenſibles que l'homme s'eſt élevé à l'idée de la Divinité, & à celle de ſes *Agens* : c'eſt au contraire en ravalant cette idée ſublime & naturelle, qu'il a perdu de vue les objets ſupérieurs dont ſon eſſence le rapprochoit, pour s'attacher à des Etres groſſiers & périſſables qui n'en avoient ni la réalité ni les vertus. Car, je le répete, ſi l'homme n'avoit eu primitivement la preuve de l'exiſtence de ces Etres ſupérieurs, s'il ne l'eût tranſmiſe à ſes ſemblables, ou par des faits, ou par des traditions, aucun d'eux n'eût jamais erré ſur un principe dont ils n'auroient point eu de connoiſſance ; & l'on peut regarder comme une vérité conſtante, que ſi un homme dès l'enfance étoit entiérement ſéparé des autres hommes,

hommes, il lui feroit plutôt poſſible de recevoir & de pratiquer le culte ſuprême, que de commencer par ſe créer une ſeule idole.

Ceux-mêmes qui ont adoré le Soleil, & ceux qui voudroient en annoncer le culte comme le plus naturel, parce que l'objet en eſt plus rapproché de nous, ne détruiſent point le principe que j'expoſe. Les Peuples qui ont exercé le culte du Soleil, ne ſont parvenus à cette idolâtrie, que par une altération d'un culte plus ſublime; & il ſuffit pour s'en convaincre de confronter leur antiquité avec celles des Peuples qui ont adoré l'Etre inviſible. Ces traditions Chinoiſes annoncent un culte pur & éclairé chez cette Nation, long-temps avant l'établiſſement du culte du Soleil chez aucune autre Nation de la terre.

Quant à ceux qui prétendent juſtifier cette idolâtrie matérielle, ils ferment les yeux ſur la nature de l'homme, ils ne voient pas même qu'un ſemblable culte ne peut long-temps le ſatisfaire; parce que l'homme étant un Etre actif, a beſoin de prier, de concourir à l'*œuvre* qu'il deſire opérer, & que le Soleil remplit réguliérement ſes fonctions envers nous, ſans que nous agiſſions, & ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous lui adreſſions des prieres; parce que l'homme eſt deſtiné par ſon origine à exercer une

une fonction ſacrée, qui le met en correſpondance avec ſon Principe ; enfin, parce que l'homme, ainſi que tous les Etres ne peut ſe plaire qu'avec des Etres dans leſquels il reconnoiſſe ſa reſſemblance, & que le Soleil, tout majeſtueux qu'il eſt, n'a point une véritable ſimilitude avec l'homme.

On a vu précédemment la néceſſité que les *vertus* ſupérieures, en ſe communiquant à l'homme ſe ſoient préſentées à lui ſous une forme analogue à la ſienne, comme étant la plus expreſſive de toutes les formes ; & afin que les ſecours de ces *vertus* ne fuſſent pas inutiles pour lui. C'eſt donc ſous de pareilles *formes* que les Sages & leurs Diſciples ont dû recevoir les principaux *ſignes*, & les *réſultats* les plus eſſentiels de ces *actes purs* & *réguliers* qu'ils employoient pour leur propre inſtruction, & pour la propagation de la vérité.

Les Emules, en tranſmettant aux différentes Nations, les récits & les faits dont ils vouloient communiquer la connoiſſance, les auront repréſentés dans leurs diſcours par des expreſſions & des tableaux analogues à ce qui leur avoit été tranſmis à eux-mêmes ; & les Peuples qu'ils inſtruiſoient voulant conſerver la mémoire de tout ce qu'ils entendoient, ſe ſont tracé, peint & taillé des

des monumens matériels que leurs deſcendans ont fini par regarder comme la réalité de la choſe même que ces monumens étoient deſtinés à repréſenter, tandis qu'ils n'en étoient que des copies & des emblêmes.

Voilà pourquoi parmi les anciennes Divinités des Idolâtres matériels & ignorans, il en eſt pluſieurs qui furent honorées ſous des figures corporelles humaines, & repréſentées par des ſtatues.

Mais il eſt également vrai qu'avec tous ces *ſignes réguliers*, & ſemblables à la forme humaine, les Sages & leurs Diſciples ont dû recevoir des *ſignes* & des formes relatives & ſimilaires à tous les objets de la Nature, parce que les *ſécours* ſupérieurs ayant pour but de peindre aux yeux de l'homme, ſon ancienne grandeur, ils lui repréſentoient ſucceſſivement toutes les parties de ſon domaine.

Les Diſciples de ces Sages tranſmirent à leurs Nations cette nouvelle claſſe de connoiſſances, comme ils avoient fait de celles qui tenoient eſſentiellement à la Nature ſupérieure de l'homme; & les Peuples en ayant également confondu les ſignes avec les objets terreſtres, il n'eſt pas étonnant que les différens Peuples de la terre, aient eu tant d'Idoles informes & monſtrueuſes, & qu'ils aient pris pour objet de leur

leur culte des Aſtres, des Animaux, des Plantes, des Reptiles, & autres ſubſtances de la Nature.

Et vraiment ſi l'on reflechit à quel point de dégradation l'eſprit de l'homme peut deſcendre par l'ignorance, & le peu de ſoin qu'il a de cultiver ſon intelligence; ſi l'on conſidere ces degrés ſi nombreux & ſi variés auxquels il peut s'arrêter dans le déſordre de ſes idées, on aura l'origine évidente de cette multitude d'Idoles diſtinguées entr'elles par des formes & des pouvoirs ſi différens; car dans toute l'étendue du cercle des Etres, il n'en eſt aucun, vrai ou faux, ſur lequel l'homme ne ſoit le maître de ſe repoſer, & vers lequel il ne puiſſe diriger ſon culte.

Ainſi il n'eſt pas étonnant de voir honorer matériellement ſur la Terre, des Dieux de l'Empirée, des Dieux céleſtes, des Dieux terreſtres, des Dieux aquatiques, ignés, végétatifs, reptiles, minéraux; enfin, des Dieux infernaux même, & des Dieux du crime & de l'abomination; parce que l'homme a le droit de ſe porter vers tel objet qu'il ſe voudra choiſir, & d'y attacher l'honneur & le reſpect qu'il ne doit qu'à la Divinité ſuprême.

Mais s'il eſt vrai que la forme de l'homme ſoit la plus expreſſive de toutes les formes, ſur laquelle ſont fondés tous les rapports, &

toutes

toutes les relations, plus les ſignes & les monumens de l'idolâtrie en ſeront éloignés, plus ils ſeront inférieurs & altérés. C'eſt donc en comparant avec la régularité de notre forme, tout ce qui nous eſt repréſenté de ſenſible, que nous pourrons juger, non ſeulement des différens degrés de l'idolâtrie matérielle des Peuples, mais auſſi de ce qui tient, ſoit à une *Idolâtrie* plus criminelle, ſoit au *culte* pur, actif, & légitime; parce que les correſpondances de cette forme ſont univerſelles.

Convenons à préſent que la Mythologie, dans ſes récits les plus ſenſés & les plus réguliers en apparence, doit être comme inexplicable pour ceux qui n'ont pas pénétré dans la ſcience de l'homme & de la Nature. Ceux-mêmes qui y auroient pénétré, doivent encore trouver de grandes difficultés dans cette eſpece d'étude; parce que pour s'aſſurer de la juſteſſe des rapports, il faudroit en quelque ſorte paſſer en revue les *ſignes originels* mêmes ſur leſquels ils repoſent. Or les copies ſeules de pareils ſignes ne ſuffiſent pas pour de telles vérifications, & il faut aller chercher les originaux dans les *dépôts* mêmes d'où les premiers Ecrivains les ont tirés; c'eſt-à-dire, dans leurs *réſervoirs naturels.*

Ne ſoyons donc plus étonnés qu'un ſi grand

nombre d'Obſervateurs aient en vain conſumé leur temps, & employé leurs travaux à expliquer l'origine & le but des raditions mythologiques, pour nous perſuader de la vérité de leurs différens ſyſtêmes, puiſqu'ils n'ont pas eu pour baſe un Principe général, ni de véritables lumieres. Comment auroient-ils pu éclaircir l'obſcurité de l'origine des fables & des Allégories, n'ayant pas une juſte idée de l'homme, & ne connoiſſant point ſes rapports primitifs & fondamentaux.

Mais on demandera peut-être pourquoi les mêmes *lumieres*, les mêmes *ſignes*, les mêmes *faits*, étant toujours à la portée des hommes, le langage allégorique & les emblêmes ont preſque diſparu aujourd'hui de deſſus la Terre ? J'ai déja répondu en partie à cette queſtion, en expoſant combien les traditions religieuſes ſont plus anciennes que l'Hiſtoire civile des Peuples, & en faiſant voir pourquoi ces deux ſortes de traditions ont ſuivi un ordre inverſe. Il ſuffira donc de dire ici que les hommes actuels jouiſſent moins généralement de ces *grands ſecours* que dans l'origine ; & qu'ils ſont ſans doute en cela plus coupables, puiſque ces *ſignes* & ces *emblêmes* ſont toujours à leur portée & à leur diſpoſition ; d'ailleurs, lorſqu'ils en jouiſſent aujourd'hui, ils ſont tellement rapprochés des *réalités*, qu'ils ne penſent plus même aux *figures*.

12.

12.

QUOIQUE l'origine & le but des récits Mythologiques ſoient preſque univerſellement inconnus ; quoiqu'ils aient été ſi ſouvent altérés, où par l'ignorance des Traditeurs & des Emules, ou par celle des Ecrivains & des Poëtes, nous en avons indiqué pluſieurs qui montrent des rapports évidens avec les vérités expoſées dans cet Ouvrage. Préſentons-en quelques exemples, & prenons-les dans les Fables Egyptiennes & Grecques.

Qui ne reconnoîtra dans Alcyonée ; dans ce Géant fameux qui ſecourut les Dieux contre Jupiter, qui fut jeté par Minerve hors du Globe de la Lune où il s'étoit poſté, & qui avoit la vertu de ſe reſſuſciter ; qui n'y reconnoîtra, dis-je, l'ancien Prévaricateur, exclus de la préſence du Principe ſuprême, réduit à l'horreur du déſordre, & enchaîné dans une enceinte ténébreuſe, où des forces ſupérieures ne ceſſent de le contraindre & de moleſter ſa volonté toujours renaiſſante ?

On verra avec la même clarté l'hiſtoire de

l'homme criminel dans Promethée ; & celle des différens crimes de sa postérité, dans tous les malheureux dont la Mythologie nous présente les noms & les supplices.

Tel est Epimethée ouvrant la boîte de Pandore. Nous remarquerons ici que Promethée signifie *voyant avant* ou *premier voyant*, & Epimethée *voyant après* ou *second voyant*; expressions dont nous tirerons dans la suite d'autres rapports.

Tel est Ixion qui projette un commerce incestueux avec la femme de Jupiter son pere, & qui, n'embrassant qu'une nuée, produisit les Centaures, ou les monstres moitié hommes & moitié chevaux ; par où notre nature mixte est évidemment représentée. Son supplice est une image fidelle de celui de l'homme précipité aux extrémités de la circonférence, autour de laquelle il circule, & où il ne rencontre que des ennemis furieux & implacables.

Tel est Sysiphe révélant les secrets du Roi son maître, & condamné à remonter toujours un rocher énorme sur une montagne, d'où il redescend toujours, c'est-à-dire, à persévérer dans ses entreprises audacieuses, pour être continuellement molesté en les voyant continuellement renversées.

Telle est enfin l'allégorie des Danaïdes qui tuent leurs maris, & qui, sans la vertueuse conduite

duite d'Hypermneſtre, auroient à jamais dégradé le nombre parfait centenaire dont cette famille étoit compoſée. Auſſi étant réduites à puiſer de l'eau ſans relâche dans des vaiſſeaux ſans fonds, elles nous font comprendre ce que peuvent les Etres qui ont éloigné d'eux leurs *Guides* & leur ſoutien, lequel eſt figuré par le chef ou le mari de ces filles criminelles.

Les yeux exercés entrevoient ſans doute à tous ces emblêmes, des rapports plus directs & plus ſenſibles ; tels que le tableau de la marche des Etres coupables qui, étant chacun condamnés à un ſeul acte, l'opérent toujours de la même maniere ; qui, par cette monotone uniformité, ſe décelent eux-mêmes, & mettent l'homme bien intentionné à couvert de leurs attaques : comme nous l'éprouvons par les différentes *paſſions* qui nous obſedent, leſquelles ſe préſentent toujours avec la même couleur, que chacune avoit en commençant à nous pourſuivre. Mais ces notions n'étant pas à la portée du vulgaire, contentons-nous de remarquer dans le tableau de Tantale, les peines auxquelles nous ſommes aſſujettis : de voir dans le Chien à trois têtes, dans les trois Fleuves des Enfers, dans les trois Parques, dans les trois Juges, les trois différens genres de combats, de pâtimens & de ſuſpenſions que nous avons à ſubir en raiſon des *trois*

Actions supérieures dont nous sommes séparés, & les trois degrés d'expiation que tout homme doit monter avant de parvenir au terme de sa réhabilitation.

Les Traditions mythologiques Grecques & Egyptiennes ne se bornent point à nous présenter les effets de la Justice des Dieux sur l'homme; elles nous peignent également les traits de leur amour, en nous offrant, quoique sous des voiles, les rayons de leur propre lumiere.

Il est vrai que par une suite de notre malheureuse situation, cette lumiere ne peut déployer toute sa splendeur, parce que, répandant aussi sa clarté sur les dangers & sur les maux dont l'homme est entouré, il n'éprouveroit que l'horreur & l'effroi, s'il appercevoit à la fois tous les ennemis qui l'environnent & tous les obstacles qu'il doit combattre & surmonter.

Aussi entre-t-il dans l'ordre de la Sagesse, qu'il ne soit exposé que peu-à-peu aux *Adversaires* formidables qui le poursuivent; elle ne lui laisse ouvrir les yeux qu'avec précaution & successivement; elle veille sur lui comme sur l'enfant qui frémiroit de crainte & de terreur, si dans sa foiblesse il pouvoit connoître la rigueur & la violence des élémens, ou des agens actifs qui se disputent sa chétive enveloppe.

Et ſi l'on voit tant d'hommes être encore enfans ſur ces grands objets, c'eſt qu'il en eſt de ces faits comme de ceux de la claſſe élémentaire, où des milliers d'hommes recevant, pendant toute leur vie matérielle, les actions & les contr'actions des agens de la Nature, ſont néanmoins diſpoſés à ne leur point reconnoître de loix ni de cauſes régulieres, à défaut d'avoir obſervé leur marche; enfin, c'eſt que, par la foibleſſe de leur intelligence, ils laiſſent paſſer devant eux tous ces phénomenes ſans les comprendre & ſans en retirer d'inſtruction.

Mais ſi la doctrine qui a été établie ci-devant ſur nos rapports avec notre Principe, eſt inconteſtable, nous ne pouvons plus méconnoître les ſignes de l'amour vigilant de la Sageſſe pour l'homme, dans l'emblême de Minerve, fille de Jupiter, couvrant ſes favoris d'une Egide impénétrable; dans cette eſpérance qui fut laiſſée à Epimethée, après qu'il eut ouvert la boîte fatale; dans les conſeils que les Dieux donnerent à Pirrha ſa fille & à ſon époux Deucalion, pour repeupler la Terre, après que la race humaine eut été détruite.

C'eſt par une ſuite de ce même amour, que la piété du Roi Athamas lui fit obtenir des Dieux la toiſon d'or; que le courage & la vertu de Théſée lui mériterent le fil d'Ariadne; qu'Or-

phée fixa la roue d'Ixion ; que Jupiter fit présent aux Naïades de la corne d'abondance, en échange de celle qui avoit été arrachée à leur pere ; enfin, que les Dieux avoient placé sur la Terre un caducée, pour y faire régner l'ordre & la paix ; un trépied, pour y rendre leurs oracles, & des hommes choisis pour les prononcer : tous ces symboles annoncent clairement l'intérêt que la Divinité prend à l'homme, & l'idée indestructible qu'en ont eu ceux qui nous ont tracé ces emblêmes.

On sait d'avance ce que l'on doit penser de ce fameux Hercule, dont les Interpretes de tous les genres ont fait un type de leurs systêmes : ses nombreux travaux, opérés tous à l'avantage de l'espece humaine, annoncent assez de quel modele il est la figure emblématique : & sans détailler tous ses travaux, on doit sentir ce qu'il nous enseigne, en tuant le vautour dont le malheureux Promethée croyoit devoir être éternellement dévoré ; en étouffant le Géant Anthée, qui avoit fait vœu de bâtir à Neptune un temple avec des crânes d'hommes ; & en se chargeant du poids de la terre pour soulager Atlas, qui dans son vrai sens étymologique signifie *un Etre qui porte*, *un Etre obéré* : or à qui ce sens-là convient-il mieux qu'à l'homme accablé du poids de sa région terrestre & ténébreuse ? Enfin il faut se souvenir

venir que pour récompenser Hercule de ses glorieux travaux, les Dieux, après sa mort corporelle, lui firent épouser Hebé ou l'Eternelle Jeunesse.

Les vérités physiques percent également au travers des emblêmes mythologiques. Argus est un type actif de ce Principe vivant de la Nature, qui ne ralentit jamais son action sur elle, qui la pénétre & l'anime dans tous ses points, qui en entretient l'harmonie, & qui veille par-tout pour empêcher le désordre d'en approcher.

La Divinité, qui présidoit à la fois aux Cieux, à la Terre & aux Enfers, annonçoit le triple & quadruple lien qui unit toutes les parties de l'Univers ; lien dont la Lune est pour nous le signe réel, parce qu'elle reçoit l'action quaternaire du Soleil, parce que non seulement se trouvent rassemblées en elle, les *vertus* de tous les autres astres, mais encore parce qu'habitant les cieux comme eux, elle porte en outre son action directe sur la terre & sur les eaux, qui sont l'emblême sensible des abymes.

C'est sans doute en raison de cette grande *vertu* que les Néoménies ou nouvelles Lunes furent si célébrées par les Anciens. Comme la Lune étoit le char & l'organe des *actions* supérieures à elle, il n'étoit pas étonnant qu'on honorât son retour par des réjouissances. Et si les Anciens

n'avoient

n'avoient considéré ce retour que par rapport à la lumiere élémentaire, ils n'auroient pas institué des Fêtes pour le célébrer.

Au reste cet usage étoit d'autant plus naturel, que dans une Langue primitive, dont nous ne tarderons pas à nous occuper, les mots *planete* & *influence* sont synonymes.

Enfin le fameux Caducée, séparant deux serpens qui se battent, est une image expressive & naturelle de l'objet de l'existence de l'Univers; ce qui se répete dans les moindres productions de la Nature, où *Mercure* maintient l'équilibre entre l'eau & le feu, pour le soutien des corps, & afin que les loix des Etres étant à découvert aux yeux des hommes, ils puissent les lire sur tous les objets qui les environnent. L'emblême du Caducée que la Mythologie nous a transmis, est donc un champ inépuisable de connoissances & d'instruction; parce que les vérités les plus physiques peignent à l'homme les loix de son Etre intellectuel & le *terme* auquel il doit rendre pour recouvrer son équilibre.

Ceci nous mene aux symboles & aux hiéroglyphes, qui par leurs rapports appartiennent, comme tous les autres emblêmes, aux signes des pensées diverses dont nous avons reconnu que l'homme est susceptible; & qui, dans les faits sensibles,

ſenſibles, doivent montrer à l'homme le vrai tableau de l'état de ſon Etre intellectuel.

Si l'homme a pu avoir ici-bas des preuves ſenſibles de l'exiſtence des Puiſſances ſuprêmes; ſi à plus forte raiſon il a pu en avoir de celle des Puiſſances inférieures qui compoſent toute la Nature, & ſont compriſes dans ſon Domaine, il y a donc, non ſeulement pour toutes les claſſes intellectuelles, mais encore pour tous les Etres phyſiques de la Nature générale & particuliere, des ſignes analogues & fixes, qui dirigent l'homme dans la carriere de ſon inſtruction; autrement ſa ſcience ſeroit dénuée de baſe & d'appui.

Par conſéquent les ſignes & les hiéroglyphes relatifs à la Nature phyſique, n'ont pu dépendre de la convention arbitraire de l'homme, comme le prétendent les perſonnes qui ne marchent point par des *ſentiers ſolidés*, & qui ſe rendent aveuglément aux premieres opinions qu'on leur préſente.

Et la preuve que ces ſignes ſont indépendans de nos conventions; c'eſt qu'avec des ſignes arbitraires, l'homme ne pourroit former que des *hiéroglyphes morts* & ſans *vertu*, & que dès-lors ils ſeroient nuls & impuiſſans pour repréſenter la Nature, où tout eſt *vivant*.

Il faut donc que les objets naturels eux-

mêmes

mêmes ſoient accompagnés de ſignes analogues, qui ſervent d'indice à leur eſſence comme à leurs propriétés; & ne doutons pas que les Sages n'aient été guidés par ce principe, lorſqu'ils ont appliqué des ſignes & des caracteres diſtinctifs à toutes les ſubſtances, aux planetes, aux métaux, au feu, à l'eau, à tous les élémens. Les hommes qui leur ont ſuccédé, ont voulu ſans doute imiter leur exemple, lorſqu'ils ont fait rapporter différens ſignes & différens caracteres à pluſieurs productions naturelles, telle que celles dont la connoiſſance & l'étude ſont l'objet de la Chymie.

Mais il eſt conſtant, qu'en ſuppoſant vrais les caracteres que ces hommes imitateurs ont employés, ils ont marché en aveugles dans l'application qu'ils en ont faite; comme il eſt évident, lorſqu'ils ont donné aux métaux, les noms vulgaires & les ſignes compoſites de Planetes.

D'après cela on ne peut ſe diſpenſer de croire que tout ce qu'on nous a tranſmis en ce genre, dans les Sciences, dans les Arts, dans les alphabets des Langues, peche non ſeulement dans l'application, mais même eſt altéré dans la figure & dans la forme des caracteres. Or de ces ſignes & caracteres ainſi défigurés, doivent réſulter dans les ſciences naturelles, les mêmes erreurs qui ont été faites ſur les ſignes des Puiſ-

ſances

ſances ſuprêmes, & dont l'abus, engendré par l'ignorance, a donné naiſſance à l'Idolâtrie *ſur-matérielle.* Cette vérité nous ſervira dans un moment de flambeau, pour nous faire connoître avec quelle défiance, on doit marcher dans les ſciences & dans les ſyſtêmes des hommes; mais il faut éclaircir ici une queſtion ſur les hyéroglyphes & l'écriture; ſavoir, ſi les ſignes hiéroglyphiques ſont antérieurs aux ſignes de la parole & du langage.

Des hommes célebres ont approché du but, en diſant que toute écriture, tout ſigne étoit hiéroglyphique, c'eſt-à-dire, qu'il devoit porter avec lui-même les indices de l'objet que l'on ſe propoſoit de préſenter à l'intelligence; & en effet, la *parole* même ne devient intelligible pour l'homme qu'en lui *devenant hyéroglyphique*, & il ne comprend les mots des Langues qu'après que leur ſens lui eſt devenu familier, par le ſecours des choſes ſenſibles auxquelles ces mots correſpondent.

Cependant cette déciſion, adoptée trop légérement, entraîneroit la néceſſité de regarder comme une ſeule choſe, les ſignes hiéroglyphiques & les Langues. Or l'on ne peut douter que ces deux choſes ne ſoient très-différentes, quoiqu'intimement liées; & s'il eſt permis d'employer une

une comparaiſon, elles forment enſemble un fruit dont l'une eſt le ſuc, & l'autre l'écorce.

Enfin, l'on ne peut douter que ſi tous les ſignes des langues ſont hiéroglyphiques, comme tenant aux propriétés eſſentielles du principe qu'ils expriment; de même tous les objets quelconques, indépendamment de ce qu'ils ſont hiéroglyphiques par eux-mêmes, doivent encore être dépoſitaires d'un nom qui puiſſe paſſer dans le langage de l'homme, & ſervir de ſujet & de guide à ſon intelligence, quand l'objet n'eſt plus ſous ſes yeux.

Cette vérité eſt confirmée par l'expérience générale des Peuples, qui tous ont deux manieres de ſe communiquer leurs penſées; ſavoir, les objets mêmes, puis les mots qui y correſpondent dans leurs Langues. Et ſi l'on diſoit que les objets intellectuels n'étant pas préſens, les hommes ne devroient pas avoir de mots pour les exprimer, je renverrois à ce que j'ai dit ci-deſſus ſur la néceſſité de la préſence ſenſible des *Vertus* ſuprêmes parmi les hommes: & même l'objection tourneroit à l'avantage du Principe que je défends; puiſque, dans l'état actuel de l'homme, les mots étant comme enveloppés dans les objets ſenſibles, ſi les hommes ont dans leurs Langues des mots pour exprimer les objets intellectuels, c'eſt une preuve évidente que les objets

jets intellectuels ont été ſenſibles pour eux, ou pour ceux qui leur en ont tranſmis les idées.

On peut donc réſoudre ici la queſtion propoſée, en diſant que dans l'ordre naturel & parfait, les ſignes hiéroglyphiques précédent univerſellement les Langues ; que ſi l'on a reconnu avec raiſon que les hommes, dans leur état de dégradation, ont eu des Langues avant d'avoir une écriture ; cela confirme d'autant notre principe : car il ne faut pas regarder les caracteres de l'écriture actuelle & vulgaire, comme les hiéroglyphes primitifs, ni comme la ſource de la parole de l'homme, mais comme des ſignes hiéroglyphiques ſecondaires deſtinés à réactionner l'intelligence & la parole dans ceux à qui les hiéroglyphes mêmes ſeroient communiqués ; & l'on ne ſauroit douter que ces ſignes hiéroglyphiques inférieurs n'aient cet emploi, ſi l'on obſerve que les muets ſe font comprendre par leurs ſignes, & que pluſieurs hommes écrivent des Langues qu'ils ne peuvent ni parler, ni entendre.

Enfin, ſi l'on veut ſe convaincre que les ſignes & hiéroglyphes primitifs ſont antérieurs aux langues, il ſuffit de voir que toutes nos paroles ſont précédées intellectuellement en nous, par le tableau ſenſible de ce que nous voulons exprimer ; il ſuffit, à bien plus forte raiſon, d'obſerver que l'homme paſſe la premiere partie

de

de sa vie corporelle dans les entraves de l'enfance, & dans les liens des organes matériels; avant de parvenir à la jouissance de la parole.

Mais revenons aux signes naturels des Puissances inférieures qui agissent dans cet Univers; & reconnoissons de nouveau l'existence nécessaire de ces signes pour toutes les classes d'Etres; pour tous les Regnes, pour toutes les Régions, parce que tout est gouverné par cette loi irrévocable.

Comme chaque Peuple, chaque homme, est libre de s'appliquer à tel ou tel objet; chacun aussi doit être pourvu plus abondamment des signes relatifs à l'objet dont il s'occupe : c'est même un indice assuré pour reconnoître quelles sont les Sciences qu'un Peuple cultive; & il ne faut pas considérer long-temps les hiéroglyphes des Egyptiens, pour voir qu'ils étoient moins adonnés aux vraies Sciences qu'on ne le croit vulgairement. Cette multitude de reptiles, d'oiseaux, d'animaux aquatiques qui y dominent, annonce assez qu'ils s'exerçoient particuliérement sur les objets élémentaires, & même sur des objets encore plus inférieurs; parce que l'eau d'où tous ces animaux sont sortis, est par son nombre, le vrai type d'une origine confuse & désordonnée. Car si l'on prétendoit qu'ils n'eussent tiré ces hyéroglyphes que des objets les plus communs dans leur pays aquatique, il suffiroit

de

de ſe rappeller ce que nous avons déja dit ſur l'origine de l'Idolâtrie, qui n'eſt qu'une altération du culte vrai, & qui a *été* néceſſairement précédée par les ſignes primitifs & hiéroglyphiques.

De même, il y a des témoignages certains pour s'aſſurer de l'ignorance d'une Nation; c'eſt lorſqu'elle n'a pas d'*écriture naturelle* hiéroglyphique, & que ſes monumens ſont ornés de figures arbitraires, nulles, & auxquelles elle ne prête qu'un ſens conventionnel & idéal; on peut être ſûr alors que les Savans les plus célebres de cette Nation, n'ont pas même la premiere idée du titre dont on les honore, & que s'ils tiennent un rang diſtingué dans l'opinion vulgaire, ils en occupent un très-inférieur dans l'ordre vrai des connoiſſances.

Il eſt à propos de préſenter ici quelques exemples de ces ſignes naturels, qui doivent avoir des rapports avec les objets temporels, & indiquer les propriétés des Etres.

Si toutes les Nations de la Terre ont employé le triangle dans leurs monumens hiéroglyphiques, peu en ont connu ou dévoilé les véritables relations & le vrai ſens. Celles qui l'ont donné pour ſymbole du Ternaire ſacré, auroient dû montrer un ſymbole intermédiaire entre ce Type

fuprême & le ternaire corruptible ; parce que fans cela, de l'Etre invifible & variable, à une figure morte, telle qu'un triangle, la diftance eft trop grande, pour qu'on puiffe s'élever de l'une à l'autre : or le fymbole intermédiaire eft l'homme, comme on le verra dans la fuite.

Il faut donc confidérer fimplement le triangle corruptible dans fes rapports temporels, & dès-lors il devient l'emblême parfait des Principes de la Nature élémentaire, qui font au nombre de trois ; il devient par conféquent l'emblême de tous les corps individuels, puifqu'ils font conftitués par le même nombre & les mêmes loix que la Nature univerfelle : enfin, il eft l'expreffion fenfible de la bafe fondamentale des chofes ; & s'il eft la premiere figure & la plus fimple que l'homme puiffe produire ou concevoir, car la *circonférence* eft moins une figure que l'enfemble & le tableau général de toutes les actions & de toutes les figures, il eft fans doute l'image parlante de la loi particuliere que la Sageffe a fuivie pour la production de fes ouvrages matériels.

Avec des rapports auffi vaftes, il n'eft pas étonnant que cette figure tienne un rang fi diftingué parmi les hiéroglyphes des Nations.

Les Chymiftes qui, dans leurs recherches, s'attachent à des parties féparées plutôt qu'à l'enfemble,

bie, ont employé ce ſigne dans leur Science : mais au lieu de le conſidérer ſous ſon vrai rapport, ils ne l'ont établi que comme le ſigne du feu, ou du phlogiſtique ; & quoique même, ſous ce point de vue iſolé, il y eût eu encore une certaine juſteſſe dans l'application, ſi les Chymiſtes avoient ſu nous dévoiler ce qui eſt contenu dans le feu, il eſt clair que ne le ſachant pas, ce ſigne eſt comme mort entre leurs mains, & que ſa ſignification devient arbitraire.

Quelques Chymiſtes ont cru voir le feu exprimé par les faces triangulaires de la pyramide, & ſe ſont fondés ſur ce que la premiere ſyllabe *pyr* en grec ſignifie *feu*, & ſur ce qu'il y avoit nombre de ces pyramides chez les Egyptiens, qui célébroient le culte du Soleil ou du feu, & de qui les Grecs tenoient la plupart de leurs connoiſſances. Mais ſi la pyramide avoit des rapports avec le feu, ce ne ſeroit pas préciſément par ſes faces triangulaires, mais par ſa direction verticale, & par ſa forme qui va toujours en diminuant juſqu'à ce qu'elle arrive à un point inſenſible. Ce ſeroit-là où l'on trouveroit les loix du feu ; parce qu'il monte toujours verticalement, quand des cauſes étrangeres ne gênent pas ſon action naturelle ; parce qu'il diminue pour nous, à meſure qu'il s'éleve, & qu'il finit, comme la pyramide, en devenant imperceptible à nos ſens.

Les Chymiſtes ont fait les mêmes erreurs ſur la figure cruciale, qu'ils ont adoptée pour repréſenter l'acide univerſel. Ce ſigne correſpondant au centre même de la circonférence, puiſqu'il eſt formé par deux diametres, eſt l'indice viſible de l'unité.

On ſait que le *feu* eſt *un* par-tout, qu'il occupe le centre de tous les corps, & qu'il tend ſans ceſſe à ſe ſéparer des ſubſtances groſſieres avec leſquelles il eſt combiné. La figure cruciale ſeroit donc avec raiſon le véritable emblême du feu, & non pas de l'acide : car quoique l'acide ſoit un feu, comme il n'eſt jamais ſans eau, il n'eſt pas un feu pur ; ainſi le ſigne de la ſimplicité & de la pureté ne peut lui convenir.

Auſſi les Anciens étoient ſi perſuadés que cette figure cruciale étoit l'emblême du feu, que les Prêtres du Soleil chez les Egyptiens la portoient ſur leurs habits.

Enfin les Chymiſtes, en uniſſant le triangle & le ſigne crucial, ont pris cet aſſemblage pour l'emblême du ſoufre ; parce qu'en effet le ſoufre étant composé d'acide vitriolique & de phlogiſtique, les ſignes admis pour repréſenter ſéparément l'acide & le feu, peuvent être choiſis pour repréſenter leur enſemble.

Mais ſans dire autre choſe de ces conventions, ſinon qu'elles nous inſtruiſent peu, nous croyons

pouvoir

pouvoir découvrir dans ces deux ſignes, des rapports plus élevés & plus intéreſſans; & ce ſera toujours l'homme qui en ſera le type.

Le triangle, étant le ſymbole univerſel des loix particulieres qui ont produit les corps, doit s'appliquer au corps de l'homme, quant à ſes principes conſtitutifs, comme à tous les autres corps.

La figure cruciale étant l'emblême du feu, du centre, du *Principe*, convient à l'Etre intellectuel de l'homme, puiſqu'il tient directement au centre du Principe ſupérieur & univerſel de toutes les Puiſſances.

En réuniſſant ces deux ſignes dans l'ordre même où les Chymiſtes les emploient, c'eſt-à-dire, en plaçant le triangle au-deſſus de la figure cruciale 🜍, on a d'une maniere évidente & ſenſible, le tableau des deux ſubſtances oppoſées qui nous compoſent, & en même temps celui de l'imperfection de notre état actuel, où l'Etre penſant ſe trouve ſurmonté & comme enſéveli ſous le poids de la forme corporelle; tandis qu'étant deſtiné par ſa nature à régner & à dominer ſur elle, cette forme devroit lui être abſolument ſubordonnée : & voilà comment toutes les loix des Etres pourroient tourner à notre inſtruction.

On peut même trouver là une nouvelle preuve de la néceſſité des manifeſtations ſupérieures, pour aider l'homme à ſe rétablir dans ſon ordre naturel, & afin que notre eſſence intellectuelle, étant remiſe dans ſon rang primitif & ſupérieur à la matiere, l'édifice qui avoit été renverſé ſuivant cette figure 🜍, ſe trouvât relevé ainſi †▽.

On peut remarquer enfin que dans la décompoſition des corps, leur feu principe, leur phlogiſtique échappe à tous les moyens corporels employés pour le contenir. C'eſt nous retracer viſiblement la diſtance qui ſe trouve entre la matiere & ſon Principe, & par analogie combien le Principe intellectuel de l'homme eſt étranger à ſon enveloppe.

Si des ſignes naturels nous paſſons aux ſignes ſymboliques, nous y découvrirons les mêmes lumieres.

Les Mythologiſtes nous peignent l'Amour armé de fleches, & Minerve ſortant du cerveau de Jupiter. C'eſt nous rappeller d'un côté que toutes les affections ſenſibles qui nous viennent par les objets extérieurs, ſont deſtructives; & de l'autre, que la ſageſſe, la prudence & toutes les vertus ayant leur ſiege dans le germe intérieur

rieur de l'homme, peuvent naître de lui, à l'imitation de l'Etre dont il eſt l'image & qui produit tout : c'eſt-à-dire, que ſi l'homme intellectuel rempliſſoit ſa deſtination primitive, & qu'il ne laiſsât altérer aucune portion de ſa ſubſtance immatérielle, il *vivroit* moins de ce qu'il feroit entrer dans lui-même, que de ce qu'il en laiſſeroit émaner par les efforts de ſon deſir & de ſa volonté. Principe juſte, vrai, fécond, inſtructif, dans lequel ſont renfermés tous les ſecrets de la ſcience & du bonheur. Mais ce qui rend aujourd'hui ſi difficile pour l'homme, l'uſage de ce principe, c'eſt que l'application qu'il en doit faire, eſt devenue double & diviſée, en ce qu'elle doit ſe rapporter non-ſeulement aux objets d'intelligence & de raiſonnement, dont toutes les opérations ſe paſſent dans la tête, mais encore à toutes les affections *vertueuſes* de deſir & d'amour pour la vérité, qui ont leur ſiege dans le cœur de l'homme. Ainſi étant lié à deux *centres* éloignés l'un de l'autre, ſon action eſt infiniment plus pénible & plus incertaine que lorſqu'ils étoient réunis; d'autant que vu la diſtance immenſe qu les ſépare, leur communication peut ſouvent être interceptée : & cependant s'ils n'agiſſent pas de concert, ils ne produiſent que des œuvres imparfaites.

Les Mythologiſtes nous peignent un Sphinx

à la porte des Temples des Egyptiens, afin de nous rappeller combien la lumiere eſt aujourd'hui enveloppée pour nous d'énigmes & d'obſcurités. Mais ils nous apprennent que cette lumiere n'eſt point inacceſſible, en nous tranſmettant l'emblême que le Sphinx repréſenta, lorſqu'il fut envoyé à Thebes par la jalouſie de Junon; car on dit qu'Œdipe, en expliquant l'énigme que la Déeſſe faiſoit propoſer par ſon Envoyé, le réduiſit à la néceſſité de ſe donner la mort. Convenons toutefois que c'eſt aſſez mal-à-propos que dans l'emblême le Sphinx en vient à cette extrémité, puiſqu'Œdipe ne donnoit alors que l'explication de l'homme animal & ſenſible, & qu'il y a en nous un Etre infiniment ſupérieur, qui eſt le ſeul mot par lequel on puiſſe véritablement expliquer toutes les *énigmes*.

Ces mêmes Mythologiſtes nous montrent à quel prix nous pouvons eſpérer d'atteindre à cette lumiere, lorſqu'ils nous parlent de cette piece d'or que les Ombres donnoient à Caron pour paſſer le fleuve. L'homme ne pourra jamais trouver accès dans les demeures de paix, qu'il n'ait acquis, pendant ſon ſéjour ici-bas, aſſez de *richeſſes* intellectuelles pour gagner & ſoumettre *ceux* qui défendent les enceintes de la lumiere; & même il ne peut pendant ſon exiſtence ſenſible & matérielle, faire un ſeul pas vers la vérité

vérité, qu'il ne paie d'avance par ses desirs & son dévouement, le Guide fidelle qui doit le diriger dans la carriere.

Enfin les Mythologistes nous rappellent visiblement, & en nature, la présence de ce Guide auprès de l'homme, en nous peignant ce Palladium ou cette statue de Minerve qui descendit du Ciel avec le secours d'Abatis, lorsqu'on bâtissoit à Troyes le Temple de cette Déesse. Ils nous montrent en même temps quelle confiance nous devons avoir en ce don suprême, puisqu'à l'exemple de Troyes, & d'après l'Oracle qui avoit annoncé d'où dépendoit la conservation de cette Ville, nous serons à jamais en sûreté, tant que nous ne laisserons pas les *Ennemis* pénétrer par des *souterrains* dans le *Temple*, parvenir jusqu'à l'*Autel*, & nous enlever notre *palladium*.

Toutes les allégories qu'on vient de voir, suffisent pour nous convaincre qu'à commencer à la premiere origine des choses temporelles, les Traditions mythologiques présentent à l'homme une foule d'images fideles de tous les faits passés, présens & futurs qui doivent l'intéresser ; qu'il peut y voir l'histoire de l'Univers matériel & immatériel ; la sienne propre, c'est-à-dire, le tableau de sa splendeur originelle, celui de sa dégradation, & celui des moyens qui ont été employés pour le réhabiliter dans ses droits.

Quant

Quant à ceux qui veulent borner à des faits historiques, les traditions de la Mythologie, & qui ne voient dans les anciennes Divinités, que des Héros ou des personnages célebres, nous croyons qu'ils peuvent avoir raison sur quelques points; mais il faut qu'ils avouent aussi que la plupart de ces applications particulieres, n'ont été faites que postérieurement, & d'après des traditions mythologiques déja existantes; en sorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la Mythologie primitive fut hiéroglyphique & symbolique; c'est-à-dire, qu'elle a renfermé les vérités les plus importantes pour l'homme; & tellement nécessaires, qu'elles n'en existeroient pas moins, quand ni les Fables, ni aucune espece de Tradition ne nous les auroit retracées.

Nous terminerons ici sur ces Traditions, pour ne point ralentir notre marche, & pour ne pa hasarder des interprétations, qui trop profonde pour être entendues généralement, paroîtroient n'avoir pas toutes la même justesse, en ce qu'elles n'auroient pas toutes la même évidence; & qui par-là pourroient répandre des doutes & de la défiance sur celles qui seroient les plus claires.

Mais les observations qu'on vient de voir, ne se bornent point aux seules Traditions mythologiques Grecques & Egyptiennes: la Théogonie,

la

la Cosmogonie & les Doctrines religieuses des anciens Peuples, ayant eu un Principe & un but commun à toute l'espece humaine, doivent nous présenter les même tableaux & les mêmes vérités. En effet, ouvrons le Shastah des Gentous, le Zend-à-Vesta des Parsis, l'Edda des Islandois, le Chou-King & l'Y-King des Chinois; en un mot, consultons les Traditions sacrées de tous les Peuples de la Terre, nous ne craignons pas d'assurer qu'on y reconnoîtra aisément l'homme ancien, présent & futur, ainsi que l'expression naturelle de ses besoins & de ses idées: parce que l'homme étant un Etre de tous les temps & de tous les lieux, ne peut avoir partout que les mêmes besoins & les mêmes idées.

Parmi ces Traditions, prenons celles des Chinois pour exemple; car indépendamment de ce que leur antiquité prévient en leur faveur, elles présentent les rapports les plus frappans avec les vérités fondamentales qui concernent l'ordre des choses visibles & invisibles.

Elles parlent de la chûte des premiers criminels, de la formation de l'Univers par les *Vertus* du grand Principe, par *une Vie qui n'a point reçu la vie.* On y voit l'origine du genre humain, l'état de l'homme dans l'innocence, jouissant des douceurs d'une habitation délicieuse, laquelle étoit *arrosée par une fontaine d'immortalité*,

d'immortalité, divisée en quatre sources merveilleuses, que l'on nommoit le chemin du Ciel, & d'où la vie est sortie : tout étoit pour lui dans *une parfaite harmonie : toutes les saisons étoient réglées : rien ne pouvoit être funeste, ni donner la mort : cet état se nommoit la grande unité.*

Elles enseignent que *le desir immodéré de la science perdit le genre humain ; qu'après la dégradation de l'homme, les animaux, les oiseaux, les insectes & les serpens commencerent à l'envi à lui faire la guerre ; & que toutes les créatures furent ses ennemies.* On y trouve que *l'innocence ayant été perdue, la miséricorde parut.*

On y reconnoît même des images sensibles des *voies* de cette Sagesse, dans ce fameux *Fou-hi* ou *Pho-hi*, dont la naissance fabuleuse & figurée d'une maniere extraordinaire, & qui passe pour avoir institué le culte dont il reste encore des traces à la Chine. Il passe aussi pour avoir inventé les *Koua*, qui sont les signes hiéroglyphiques & les caracteres de la premiere écriture des Chinois, & qui présentent par leur sens des rapports avec la Langue des Hébreux où le mot *Koua* signifie également, *il a annoncé, il a indiqué*, & ces rapports sont d'autant plus fondés que la Langue hébraïque peut à plus d'un titre passer pour être le type des autres Langues.

Remarquons

Remarquons que ces *Koua* Chinois n'étoient établis que ſur les arrangemens & les diviſions de trois lignes fondamentales , dont les différentes diſpoſitions indiquoient tout ce que le Maître vouloit enſeigner à ſes Diſciples , c'eſt-à-dire , ſans exception , tout ce qu'il eſt permis à l'homme de connoître ; comme les trois élémens conſtitutifs de l'Univers ſuffirent au Créateur pour multiplier à l'infini les images de ſes penſées aux yeux qui ſavent les lire.

Pho-hi fit connoître auſſi à ce Peuple le *Ki*, mot que l'on rend ſenſiblement par *le ſouffle du Tout-Puiſſant*, mais dont on retrouve encore des traces plus expreſſives dans l'hébreu , par ce *Ki* ou *Kai*, qui veut dire le *Vivant*, ou la force & l'action virtuelle du Principe univerſel qui donne l'exiſtence à tous les Etres.

D'après les connoiſſances que *Pho-hi* eſt cenſé avoir tranſmiſes aux Chinois , on ne doit point être ſurpris de lui voir tenir dans leurs Traditions un rang ſi élevé , qu'elles ne craignent point de lui attribuer la création du Ciel & de la Terre.

Si l'on demandoit pour quelle raiſon je donne la Langue hébraïque comme le type des autres Langues ; je répondrois que c'eſt parce que la Langue primitive dont elle dérive , n'eſt plus parlée généralement dans ce bas Monde ; que l'on ne peut regarder comme primitive une Langue ſenſible ,

ſible, fondée ſur la forme, les loix, les *ſons* & les *actions* de tous les objets naturels, atendu que la Langue de la penſée leur eſt étrangere : je répondrois que c'eſt parce que, dans quelque dialecte que l'on conſidere la Langue hébraïque, ſoit le Syriaque, ſoit l'Arabe, ſoit le Samaritain, ſoit le Chaldéen, elle offre des traces de tous les principes que nous avons expoſés ; parce que ſes racines ſont preſque généralement compoſées de trois lettres, pour nous rappeller les trois racines univerſelles de toutes choſes ; parce que toutes ſes racines ſont des verbes & ne paroiſſent être des noms qu'à ceux qui n'ont pas obſervé l'ordre & la progreſſion du langage ſous ſon jour le plus lumineux ; parce qu'elle exprime toutes ſes racines par la troiſieme perſonne, pour nous faire connoître d'abord celle des trois facultés ſuprêmes qui eſt le plus près de nous ; parce qu'elle n'emploie que les temps paſſés & futurs, comme n'étant affectée qu'aux choſes temporelles & apparentes ou nulles, & non pas aux choſes préſentes & réelles : parce qu'enfin le *langage* n'a commencé à être conventionnel & à ſe corrompre, que quand il a employé ce temps préſent, qui ne peut convenir aux choſes incertaines & paſſageres, & qui n'appartient qu'à l'Etre vrai & fixe, dont l'action eſt toujours préſente, toujours ce qu'elle a été, toujours ce qu'elle ſera.

En rapprochant le nom de *Pho-hi* de la Langue hébraïque, avec laquelle toutes les Langues de la Terre ont des rapports primitifs, nous pourrions étendre nos idées relativement à ce célebre Légiſlateur, ſur lequel les ſavans Chinois eux-mêmes ſont ſi partagés, qu'ils n'ont point encore décidé ſi ſon exiſtence eſt réelle, ou ſi elle n'eſt qu'allégorique.

Le mot *Pho* n'eſt pas éloigné du mot hébreu *Phé*, qui veut dire *la bouche*; le mot *hi* eſt encore plus près de l'affixe hébreu *i*, qui lié à ſon nominatif, veut dire, *de moi*. Le mot *Pho-hi* étant rapproché de l'Hébreu, pourroit donc avoir quelques rapports avec cette expreſſion *la bouche de moi*, ou *ma bouche*. Je dis ſimplement quelques rapports; parce que ceux que nous faiſons entrevoir, ne ſont pas directs & entiers; & parce que l'Hébreu lui-même ne rend pas ces mots, *ma bouche*, par *Phéï* qui ſembleroit devoir être l'expreſſion naturelle, mais par l'abréviation *Phi*

Soit donc que *Pho-hi* ait été l'un des Agens, ou l'une de ces *Vertus* ſubdiviſées qui ont dû néceſſairement ſe montrer dans le ſéjour de l'homme, ſoit qu'il n'ait été qu'un homme ordinaire; il eſt certain d'après les Traditions qui lui attribuent la création du Ciel & de la Terre; d'après les ſublimes connoiſſances dont ſa Nation l'a reconnu

au dépoſitaire ; d'après le ſens même qu'une étymologie rapprochée nous fait découvrir dans ſon nom, il eſt certain, dis-je, que la Chine a reçu les traits de lumiere les plus éclatans.

On ne peut douter, quant aux ſciences naturelles, que les Chinois n'y aient été très-profonds, lorſqu'on voit les traces qui en ſont reſtées, ſoit dans leurs monumens aſtronomiques, ſoit dans leur ſyſtême de muſique. Cette ſcience, la plus ſimple & la plus puiſſante de toutes les ſciences temporelles, la ſeule qui embraſſe d'une maniere active & ſenſible, toutes les loix des Etres, la ſeule parmi les choſes compoſées qui ſoit aſſujettie à une meſure égale & conſtante ; puiſque les Aſtres eux-mêmes, quoiqu'ayant des périodes régulieres, ont cependant tous une marche dont les progreſſions varient ſans ceſſe par la loi commune qui les fait dépendre les uns des autres.

Non ſeulement les Chinois ont été profonds dans la ſcience de la muſique, ils ont encore rendu hommage à ſa ſublimité, en l'appliquant ſpécialement au culte religieux, & aux cérémonies par leſquelles ils honorent les mânes de leurs ancêtres ; ils prétendoient même qu'il falloit que leurs Muſiciens euſſent des mœurs pures, & fuſſent pénétrés de l'amour de la ſageſſe, pour tirer des ſons réguliers de leurs inſtrumens.

De

De leurs antiques & ſublimes connoiſſances, les Chinois ne poſſedent plus que les monumens qui les leur ont tranſmiſes: auſſi eſt-il arrivé parmi eux ce que nous avons pu voir chez toutes les Nations; c'eſt que les uns ſe ſont proſternés devant ces monumens, ſans les comprendre, & que les autres les ont mépriſés, ou pour mieux dire, la Nation Chinoiſe a dirigé toutes ſes vues du côté de la morale, & peut-être d'une ſage adminiſtration, mais dont les fruits ne s'élevent pas au deſſus du bonheur politique. Ses Lettrés mêmes, qui chez elle ſemblent faire la fonction des Dieux tutélaires, ont oublié leur inſtitution primitive, & ſe ſont comme enſevelis dans des recherches laborieuſes ſur la véracité de leur hiſtoire connue, ſur les Loix civiles, ſur le Gouvernement, & principalement ſur la connoiſſance littérale & typographique de leurs Livres.

Ces fameux *Koua*, qui leur ſont annoncés comme renfermant toutes les ſciences, n'obtiennent plus d'eux qu'un reſpect ſtérile; & n'en connoiſſant plus l'uſage, il les ont remplacés par cette multitude effrayante de caracteres, qui tiennent ſans doute à l'expreſſion ſenſible des ſignes & des faits intellectuels opérés ſur la Terre; mais qu'ils bornent aujourd'hui à repréſenter les choſes apparentes, ne ſachant plus les appliquer à la Nature & aux loix des Etres; & ſous ce point de

vue, ce ſont autant de priſons qu'ils élevent à leur eſprit. C'eſt ainſi que l'homme qui détourne un inſtant les yeux de ſon Principe, finit par tout corrompre ; & en vient à regarder comme fabuleux, ce dont il n'a plus l'intelligence & la force d'appercevoir la réalité.

C'eſt pour cette raiſon, que l'on ne peut conſidérer avec trop de prudence & de diſcernement, les Traditions allégoriques, mythologiques ou théogoniques, tant des Chinois, que des autres Peuples de la terre, attendu que par ignorance & par précipitation, ils ont tous confondu & mêlangé la plupart de leurs Traditions originelles, ſoit avec leur hiſtoire civile & politique, ſoit avec leurs loix & leurs uſages conventionnels, ſoit même avec les idées monſtrueuſes d'une imagination groſſiere & déréglée, ce qui a totalement défiguré pluſieurs de ces Traditions.

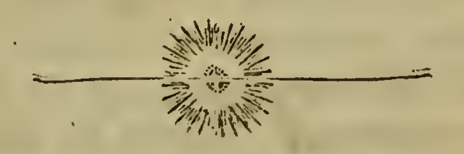
C'eſt donc par une profonde obſervation de ſoi-même & de toutes les loix des Etres, que l'on pourra trouver dans le plus grand nombre de ces récits, une confirmation évidente de ce que nous avons dit ci-devant ; qu'il étoit néceſſaire que les *Vertus* divines manifeſtaſſent, pour que l'homme dégradé pût ſe régénérer à leur aſpect, & qu'il manifeſtât à ſon tour la grandeur du modele

qui

qui l'a chargé d'être son signe, & de porter son caractere dans l'Univers. Avec cette précaution active & vigilante, on y reconnoîtra aisément que la Puissance suprême n'a pu d'abord se montrer aux hommes que sous une sorte de subdivision; que puisqu'ils étoient faits pour l'Unité, cette subdivision doit les tenir dans un pâtiment inévitable, & qu'elle doit leur faire sentir la rigueur des Décrets divins par la sévérité de la loi qui l'accompagne, laquelle est désignée dans les traditions & les allégories de tous les Peuples, par des traits de violence, de fureur, & de la justice la plus rigoureuse.

Mais je peux présenter au Lecteur, un fil de plus pour se conduire dans ce labyrinthe; c'est de le prévenir que la même allégorie renfermant des vérités de plusieurs ordres, il faut suivre ces vérités selon leur progression naturelle; qu'il faut d'abord chercher dans l'allégorie, le sens le plus voisin de la lettre, comme étant le plus intelligible & le plus à notre portée; & s'élever ensuite au sens qui lui succede immédiatement: par cette marche attentive & prudente, on parviendra à la connoissance du sens le plus sublime qu'une Tradition puisse renfermer. Si l'on n'observe point cet ordre; si l'on omet quelque terme de la progression, & qu'on veuille trop tôt en expliquer les extrêmes, l'on n'y trouvera que confusion

fuſion, obſcurité, contradictions, parce qu'en négligeant un ſens intermédiaire, on ſe ſera privé du ſeul moyen qui pouvoit rendre ces objets intelligibles. Paſſons aux Traditions des Hébreux.



TABLEAU

NATUREL.

TABLEAU NATUREL

des Rapports qui existent entre DIEU, l'Homme & l'Univers.

..... Expliquer les choses par l'homme, & non l'homme par les choses.
Des Erreurs & de la Vérité, par un PH... INC... p. 9.

Seconde Partie.

A EDIMBOURG.

1782.

TABLEAU
Naturel

Des Rapports qui exiſtent entre DIEU, l'HOMME & l'UNIVERS.

13.

QUELQU'AVANTAGEUSES que ſoient les découvertes que l'on peut faire dans les Livres hébreux, ils ne doivent pas être employés comme preuves démonſtratives des vérités qui concernent la nature de l'homme, & ſa correſpondance avec ſon Principe ; car ces vérités ſubſiſtant par elles-mêmes, le témoignage des Livres ne doit jamais leur ſervir que de confirmation.

D'ailleurs les Livres des Hébreux, vu leur profondeur & la fécondité de la Langue dans laquelle ils ont été écrits, ſe prêtent à un ſi grand nombre de ſens, qu'ils ſont comme un champ de bataille, où chaque Parti, chaque Secte trouve de quoi s'attaquer & de quoi ſe défendre.

Voilà pourquoi ceux qui, ſans autre ſecours que les lumieres vulgaires, plaident pour ou

contre la ſainteté de ces Livres, ne peuvent ſe convaincre ni les uns, ni les autres, parce qu'ils ne donnent point à leurs opinions une baſe naturelle & qui leur ſoit commune, de façon que toutes leurs objections leur ſont réciproquement inſolubles.

Si les principes qui ont été expoſés juſqu'ici, ne repoſoient pas ſur un appui ſolide, ce ſeroit peu faire pour l'avancement de la ſcience, que de leur donner pour baſe, des Livres dont la ſanction n'étant pas généralement établie, laiſſeroient toujours des doutes ſur l'authenticité dont ils auroient beſoin pour être les garans de la vérité. Mais ayant établi ces principes ſur des fondemens inébranlables, je me crois autoriſé à mettre en uſage tout ce qui peut en étendre, ou en confirmer la certitude; & les Livres hébreux paroiſſent convenir à ce but.

Les Traditions, tant hiſtoriques qu'allégoriques des Hébreux, nous offrent les mêmes vérités que celles des autres Peuples. Elles annoncent également la dégradation de l'homme, les efforts qu'il doit faire pour effacer ſon ignorance, & les ſecours que l'ordre ſuprême lui accorde, ſans relâche, afin d'accélérer ſon retour à la lumiere.

On y trouve les mêmes ſignes des rapports de l'homme à la Divinité; & de la Terre à toutes

les

les Puiſſances ſupérieures. On y trouve la même ſubdiviſion de ces Puiſſances relativement à l'homme. Tout y eſt également, vengeance, rigueur; tout n'y préſente que la ſévérité d'une Juſtice, qui ne relâche rien de ſes droits.

Ainſi quoique ces Traditions n'offrent que des objets ſenſibles & corporels; quoiqu'elles ne montrent, en quelque ſorte, que des *vertus* terreſtres, & qu'elles ne ſemblent promettre à l'eſpérance, que des biens paſſagers & des récompenſes temporelles; on doit croire qu'elles ont le même but, & qu'elles contiennent la même doctrine, que les Traditions mythologiques.

On le penſera avec d'autant plus de fondement; que de nos jours on a découvert des rapports frappans entre pluſieurs perſonnages de la Mythologie Egyptienne & ceux des Traditions hébraïques, dont celles-ci, par conſéquent, ſembleroient être la premiere ſource. Et ſi nous avons apperçu l'hiſtoire de l'homme, dans les principales Traditions mythologiques, à plus forte raiſon, devons-nous la reconnoître dans des faits qui paroiſſent avoir été le type & le germe des plus célebres de ces Traditions.

D'ailleurs, on y voit réunis les faits aux dogmes, & l'*action* à la doctrine; tandis que dans toutes les autres Traditions, ces deux choſes

ſont preſque toujours ſéparées. Les Traditions Mythologiques Egyptiennes & Grecques ne contiennent que des faits & fort peu de doctrine : les Livres théogoniques des Parſis, des Chinois, & de tous les Peuples qui, dans un ſens oppoſé, ſe ſont également éloignés de leur ſouche primitive, renferment plus de doctrine que de faits; parce que tous ces Peuples ont négligé la véritable ſcience de l'homme, qui doit s'égarer dans ſes *faits*, quand il ne les regle pas par la morale, & qui ne ſe borne à moraliſer que lorſqu'il ne ſait pas *agir.*

Mahomet, qui a écrit & pris naiſſance parmi les deſcendans des Hébreux, imite leurs Livres en cette partie. Dans le *Coran*, la doctrine & les faits hiſtoriques y paroiſſent alternativement; & quoique ce Livre, à quelques traits de lumiere près, ne ſoit qu'un recueil informe, rempli de préceptes impuiſſans; quoiqu'il ne ramene point les hommes à leur vraie nature, & qu'il aviliſſe les moyens par leſquels la Sageſſe ſuprême prépare leur régénération, il laiſſe aſſez connoître qu'il eſt l'enfant naturel de l'enfant naturel du Judaïſme.

C'eſt même par ſon émanation du Judaïſme, qu'il nous montre plus clairement ſon illégitimité; parce que les choſes réelles, & qui tendent à un but vrai, ſe perfectionnent par le temps, au

au lieu de se détériorer ; & plus elles avancent en âge, plus elles doivent faire éclater leur beauté, leur grandeur, leur simplicité, ou pour mieux dire, leur rapport avec les loix pures & vivantes de ce Type premier, que tous les Etres sont chargés de manifester chacun dans leur classe.

Loin que le Mahométisme se présente sous cet aspect, & qu'il soit plus parfait que l'Ismaëlisme & que le Judaïsme, il est infiniment au-dessous de l'un & de l'autre. Il n'a ni les *sciences divines* des Hébreux, ni les *sciences naturelles* d'Ismaël : & s'étant séparé de la *force* & de l'intelligence, il n'a pu mettre à la place que les droits du glaive & le regne des sens.

Si les Livres des Hébreux, malgré leurs expressions obscures, malgré leur singularité, ou même l'atrocité de la plupart de leurs récits, nous annoncent d'autres droits, d'autres pouvoirs ; s'ils réunissent les faits à des dogmes plus relatifs à notre Etre, & plus propres à nous rappeller les *Vertus* de notre Principe ; s'ils nous présentent des tableaux plus expressifs de ce que l'homme cherche, & de ce qu'il peut obtenir ; enfin, si ces Livres n'offrent pas une seule *Idole* matérielle *parlante*, & qu'ils ne mettent en action que des animaux vivans, des hommes, ou des Etres supérieurs, on doit leur donner un

 rang

rang diſtingué parmi tous les Livres traditionnels qui nous ſont connus.

Il n'eſt pas juſqu'au nom d'*Hébreu* (*Ghibri*) qui ne ſoit le véritable type de l'homme actuel ; il ſignifie *paſſant* , ou *paſſager* , pour indiquer à l'homme ce qu'eſt ſon ſéjour ſur la Terre.

On trouve en effet dans ces Livres , des rapports évidens avec les vérités les plus profondes , ſoit intellectuelles , ſoit ſenſibles.

Les productions univerſelles y ſont repréſentées comme étant le fruit de ces facultés inviſibles qui précedent tout acte quelconque. Le mot *Roſch* ſignifiant le Principe , la tête , ou le ſéjour de la penſée , peut ſignifier la penſée même : *bereshit* , qui eſt le premier mot du texte hébreu , peut donc ſe rendre auſſi - bien par ces mots , *Dans la penſée* , que par ceux-ci , *Au commencement* , qui ne tombent que ſur le temps. Ainſi , ſans rejetter cette verſion : *Au commencement Dieu créa* , *&c.* on pourroit lire intellectuellement , *Dans la penſée Dieu créa*, *&c.* on y trouveroit une vérité de plus.

Les productions univerſelles y ſont repréſentées comme étant le fruit de pluſieurs agens , par les expreſſions ſingulieres *Bara Elohim* , *les Dieux créa* : image parlante de la vérité des choſes premieres , dans laquelle on voit à la fois un ſeul fait ,

&

& ſix agens concourant à le produire ; d'autant que le mot *Elohim* offre ſix lettres diſtinctes dans ſa prononciation, & qu'il les porte en caracteres dans la verſion grecque de Sanchoniaton, quoiqu'il n'en porte que cinq dans l'hébreu.

C'eſt donc une idée foible & fauſſe que la crainte de mettre des bornes à la toute-puiſſance du Principe univerſel de la vie, en lui reconnoiſſant des agens ſecondaires qui operent pour lui les choſes périſſables, & qui les tiennent en action pendant la durée qu'il leur preſcrit ; car cette puiſſance éclate d'autant plus, en ordonnant des réſultats qui ſont ponctuellement exécutés, & il eſt des œuvres que ſa grandeur & ſa ſublime ſimplicité ne lui permettent pas d'exécuter elle-même.

Ceux qui ont voulu jetter du ridicule ſur ces expreſſions extraordinaires, *les Dieux créa*, n'ont fait que montrer qu'ils avoient peu de connoiſſance des vérités naturelles.

Ils ont affecté de traduire par *il fit*, le mot *Bara*, qui ſignifie également *il produiſit*, *il créa*. Ne nous laiſſons pas tromper ; cette expreſſion, *il fit*, annonceroit une coéternité de la matiere avec Dieu, qui n'auroit eu d'autre œuvre à faire que de la modifier, pendant que cette coéternité n'appartient qu'au Principe immatériel de la matiere.

Les productions immatérielles sont représentées dans ces Livres, comme servant de base & de siege à l'Esprit de Dieu, qui, selon les Traductions vulgaires, *étoit porté sur les eaux*, c'est-à-dire, sur les germes primitifs & invisibles de l'Univers, comme nous voyons que dans l'ordre de l'Univers corporisé, l'eau est le germe primitif des formes matérielles.

Au lieu de l'*Esprit de Dieu*, les traductions auroient dû dire, *l'action fécondante de ces Agens*, *Elohim*, préposés à la production de ce grand œuvre ; car dans l'hébreu les noms propres sont réels & essentiellement constitutifs. Or le mot *Rouach*, qu'on a traduit par *Esprit*, n'est point de cette classe ; il ne signifie que le *souffle*, que l'*expiration* ; lors donc qu'on l'applique aux émanations & actions supérieures, ce ne peut être que par analogie au souffle des vents, à l'expiration des animaux, laquelle dans sa classe est une sorte d'émanation ; mais ni dans l'un, ni dans l'autre exemple, cette sorte d'émanation ne doit porter le nom de l'Etre même qui en est le Principe ; & il ne faut point confondre l'action avec l'agent, si l'on veut marcher avec justesse.

Rassemblons donc ici les trois tableaux contenus dans ces trois mots, *Bereshit*, *Elohim*, *Rouach* ; l'un nous présente la pensée suprême concevant

concevant la production de l'univers ; le second, le nombre des agens, ou le plan actif de son exécution ; le troisieme, le moyen par lequel cette exécution se réalise ; & nous reconnoîtrons dans ces trois agens un rapport naturel avec les trois facultés intellectuelles dont j'ai ci-devant démontré l'existence dans l'homme.

Quant au développement sensible de ces productions universelles, on voit dans ces Livres qu'il s'est opéré par un moyen semblable à celui que l'homme emploie pour l'exécution de sa volonté ; puisque, s'il ne *parle*, de quelque maniere que ce soit, à ceux qu'il veut faire agir, cette volonté demeurera nulle & sans effet.

Enfin, ces productions universelles y sont représentées comme séparant les *eaux* inférieures d'avec les *eaux* supérieures, les ténebres d'avec la lumiere ; par conséquent tel est le but de leur existence, puisque telle est leur loi ; puisqu'aujourd'hui même, les moindres végétations corporelles n'acquierent la vie & ne la conservent qu'en occupant une place intermédiaire entre le ténébreux séjour de leur formation & la région d'où descend la lumiere élémentaire. Tableau sensible d'une plus inportante séparation, qui a été opérée par l'origine de l'Univers, qui s'est répétée sur l'homme prévaricateur,

teur, ſur toute ſa poſtérité, & qui pour diſparoître n'attend rien moins que le concours & le complément de l'action de tout ce qui a reçu l'exiſtence.

Ce grand fait eſt même indiqué par le mot *Aretz*, *Terre*, qui ſignifie également *Région*, *Univers*; car il dérive du verbe *Razatz*, *il a briſé*, *il a reſſerré*, *comprimé*. Et l'on doit d'autant moins ſe défier de cette idée, que le mot *Aretz* a conſervé dans la plupart de nos Langues modernes une ſimilitude évidente avec ſa racine, tant pour la forme que pour le ſens. L'Allemand appelle la terre *erd*, l'Anglois, *hearth*; le Latin par inverſion, *terra*, d'où le François *terre*, *arrêter*, *hart*. Toutes expreſſions où la forme & le ſens primitif ſont aiſés à reconnoître; & voilà pourquoi la terre eſt appellée le théatre d'expiation.

Les loix de la Phyſique ſont expoſées dans ces Livres avec une entiere juſteſſe, & la diviſion ſénaire, ſous laquelle l'Ecrivain préſente ſymboliquement par des *jours*, l'œuvre de la formation des choſes temporelles, eſt conforme à la Nature. C'eſt cette loi manifeſtée dans le rapport du rayon à la circonférence, par laquelle l'Ecrivain a voulu nous apprendre que c'eſt un nombre de ſix actions réunies qui a concouru à

la

la corporiſation matérielle de l'Univers ; que ce nombre de ſix actions doit par conſéquent diriger toutes les choſes ſenſibles, comme il a dirigé leur origine ; qu'il doit ſe faire connoître non ſeulement dans la direction des corps univerſels & particuliers, mais même dans les temps qui leur ſont accordés pour leur exiſtence.

Indépendamment du rapport métaphyſique ſénaire du rayon à la circonférence, ces vérités ſont repréſentées dans la partie céleſte, où ſix aſtres planétaires agiſſent & ſe meuvent ſous l'œil d'un ſeptieme aſtre qui eſt leur chef & leur dominateur.

Elles le ſont matériellement dans les ſix puiſſances ſimples de la méchanique, qui ſervent de mobiles fondamentaux à tous les mouvemens des corps.

Elles le ſont temporellement & intellectuellement dans la muſique, qui ne peut avoir de mouvement régulier, ſans que ſa marche ſoit ſénaire ; car, quoique nous n'appercevions ſenſiblement qu'une quinte entre la dominante & la tonique, il n'en eſt pas moins vrai que cette quinte renferme deux tierces très-diſtinctes.

Enfin, elles le ſont corporellement dans les ſix globules lymphatiques & blancs, qui, ſelon les Phyſiologiſtes, conſtituent chaque globule rouge de notre ſang.

Les peuples de l'Orient, par lesquels toutes les Sciences se sont communiquées dans l'Univers, nous offrent des faits qui viennent à l'appui du principe que nous avançons : dans toutes leurs mesures de temps, dans toutes leurs périodes, ils procedent par le nombre *six*, ou par ses multiples; & la fameuse période de six cens ans, connue de toute antiquité par ces nations primitives, est au dessus de toutes les périodes dont les Astronomes ont fait ensuite la découverte & l'emploi en différens lieux de la Terre.

Enfin, les Peuples de l'Amérique avoient la persuasion que l'Univers avoit été formé par six hommes, qui, avant qu'il y eût une terre, étoient portés dans l'air au gré des vents. D'où l'on peut inférer que des rapports aussi exacts, connus de ces Nations si éloignées & si étrangeres les unes aux autres, n'auroient pas lieu, si en suivant la division sénaire de la circonférence par le rayon, elles n'avoient suivi la vraie mesure naturelle des choses créées. D'où on peut également conclure que l'Ecrivain Hébreux ne nous a rien transmis d'imaginaire, en nous représentant la formation de l'Univers par les loix de ce même nombre.

Ce nombre de six jours, qui ne peut être que symbolique, puisque Dieu *agissant au sommet de l'angle*, ne connoît point de temps; puisque nos jours

jours temporels ne se forment que par les révolutions du Soleil, & que selon l'Historien même, le Soleil ne fut formé que le quatrieme jour ; ce nombre, dis-je, annonce par sa division en deux ternaires, la loi d'action & de réaction nécessaire pour l'existence & la production des Etres corporels ; & ce nombre est observé par l'Ecrivain Hébreu.

Car il représente la terre, & tout ce qui tient à elle, comme le premier ternaire ; puisque c'est au troisieme jour que toutes ces choses se trouvent formées ; & il représente les astres, & tout ce qui ne tient pas essentiellement à la terre, comme le second ternaire dominant & réactionnant sur le premier.

Ce n'est que dans ce second ternaire, que tout Etre ayant vie prend naissance, & il n'est pas indifférent de remarquer que le Soleil & la Terre remplissent alors des fonctions semblables à celles que nous leur voyons faire aujourd'hui ; puisque c'est par la chaleur de ce Soleil agissant au quatrieme jour sur la Terre formée le troisieme, que tous les animaux reçurent l'existence : loi qui se répete dans la réproduction de toutes les especes, par la jonction du mâle & de la femelle.

Ici la Physique nous arrête. Nous présentons la production de l'Univers comme s'étant faite

sans

ſans temps, & le globe terreſtre offre des traces apparentes d'une formation lente & ſucceſſive ; nous préſentons la naiſſance de l'Univers comme un ſeul fait, & la ſurface de la terre eſt couverte de nombre de ſubſtances qui ſemblent n'avoir pu naître, & ſe conſolider qu'à la ſuite de pluſieurs ſiecles ; enfin, la chronologie des Livres hébreux donne au monde une antiquité médiocre, comparée à celle que paroiſſent lui attribuer les obſervations faites ſur la Nature. Il faut examiner ces difficultés.

Les Obſervateurs de la Nature enſeignent qu'une chaleur ſi extrême a accompagné l'origine des choſes, que l'Univers a été long-temps inhabitable après le moment de ſa naiſſance.

Nous leurs demanderons d'abord ſi leur penſée ne répugne pas à cette progreſſion tardive, à cette ſuſpenſion dans l'exécution des œuvres d'une main puiſſante, qui par ſa nature ne peut être un inſtant ſans agir ; nous leur demanderons en même temps quel but, quel objet remplira cet intervalle qu'ils veulent admettre entre l'origine des choſes & leur formation ; quelle deſtination ils ſuppoſeront à un Monde ſans Habitans : car nous montrer des œuvres ſans but, ſans objet, c'eſt nous peindre dans ſon Auteur, un Etre dépourvu de ſageſſe ; & ce ſeroit abuſer de la raiſon que de l'employer à nous annoncer un tel Etre.

Ils

Ils n'ont enfanté ces ſyſtêmes, qu'en s'appuyant ſur les faits ſecondaires qui ſe trouvent ſous leurs yeux, tels que la réproduction actuelle des Etres particuliers, qui ne s'opere que dans des eſpaces de temps proportionnels à leur claſſe, & tels que les ſédimens & les différentes couches de ſubſtances minérales, qui ne s'accumulent plus qu'à la longueur des ſiecles.

Ces comparaiſons les ont trompés; ils n'ont pas diſtingué les faits ſeconds, des faits premiers, les productions inférieures & paſſives, des productions primordiales mues par une vivante activité.

C'eſt une loi conſtante que plus les Etres ſont rapprochés du Principe primitif, plus leur force génératrice eſt puiſſante; & cette puiſſance ſe montre non-ſeulement dans les qualités de la production, mais auſſi dans la célérité avec laquelle elle eſt engendrée; parce que le Principe primitif étant indépendant du temps, les Etres ne peuvent s'élever vers lui, ſans jouir, ſelon leur meſure & leur nombre, de ſes *droits* & de ſes *vertus*. Et ſi l'on en veut trouver la preuve dans l'homme même, il ſuffit de comparer la lenteur de ſes mouvemens ſenſibles & corporels, avec la promptitude de ſon Etre intellectuel, qui ne connoît ni temps, ni eſpace, & qui ſe tranſporte ſur le champ en penſée dans les lieux les plus éloignés.

Mais

Mais ſans ſortir de la claſſe phyſique, remarquons que plus la croiſſance des Etres eſt lente, plus le germe qui les produit eſt groſſier. C'eſt pour cela que les germes de tous les Etres particuliers de la Nature ſont corporels & viſibles, attendu que leurs productions ne ſe forment que par une ſuite de temps. Mais la création générale étant le fruit d'un Principe & d'un germe, qui ne ſont point corporels, mais qui ſont inviſibles, comme les mobiles intérieurs qui nous dirigent dans tous nos actes, cette création générale doit être née ſans temps.

On ne niera donc pas que les Principes qui ont produit la Terre & l'Univers matériel, ne ſoient ſupérieurs aux principes terreſtres qui ont engendré les animaux & les plantes. En outre, les animaux & les végétaux ont dû avoir dans l'origine une force, une vie ſupérieures à celles dont ils jouiſſent aujourd'hui, puiſque la Nature s'altere, comme toutes les choſes corruptibles ; par conſéquent les animaux & les végétaux actuels pourroient être regardés comme des fruits ſecondaires relativement aux anciens, & à ceux que la terre *principe* a engendré par la chaleur immenſe de ſon feu central, de même que ces derniers ſont ſecondaires par rapport aux ſources inviſibles & ſupérieures qui ont conſtitué la Nature univerſelle.

Dans

Dans l'ordre physique actuel, nous pouvons difficilement trouver des preuves de cette vérité : tout y étant sécondaire, les différences entre les réproductions & leur Principe, quoique bien certaines, sont trop peu sensibles pour trouver place dans des démonstrations rigoureuses ; & d'ailleurs, quand ces réproductions arrivent à leur dernier terme, elles reprennent le sens invérse des productions primitives, parce que le cercle doit se fermer. C'est pour cela que le ver étant tombé dans l'état de chrysalide, en sort avec l'éclat du papillon, d'où doivent sortir de nouveaux vers, & c'est pour cela que tous les mortels, en s'engloutissant dans les sombres horreurs de la terre, touchent de plus près aux rayons purs de la lumiere, que lorsqu'ils erroient sur cette surface.

Mais si nous n'avons pas des preuves actuelles & actives de la différence des Principes premiers & seconds, nous en avons au moins d'analogie. Premiérement, dans plusieurs expériences remises à la disposition de ceux qui sachant dégager plus ou moins le *feu principe*, operent des végétations matérielles en un temps plus court que celui qu'emploie la Nature pour la réproduction des siennes. Secondement, dans la nubilité précoce des animaux qui habitent les climats voisins de l'Equateur ; enfin dans l'altéra-

tion que la Nature éprouve à meſure qu'elle s'éloigne de l'époque de ſa formation, puiſque par les os énormes & les végétaux pétrifiés qui nous reſtent de ces temps anciens, il eſt conſtant que les premieres productions ont dû être beaucoup plus fortes, plus vigoureuſes que celles de nos jours, & que même par l'épuiſement de la Nature, pluſieurs eſpeces, ſoit aquatiques, ſoit terreſtres, ſe ſont perdues.

S'il eſt évident que dans tous les genres, les Principes ſecondaires ſont inférieurs aux Principes primitifs, pourquoi donc les aſſimiler? pourquoi vouloir égaler des Agens ſi diſproportionnés: & ceux qui prononcent d'après de ſemblables calculs, ne ſont-ils pas expoſés à des faux réſultats.

La lenteur des réproductions journalieres de la Nature ne doit donc rien faire contre l'activité des Agens qui ont dirigé l'origine des choſes & toutes les productions primordiales.

Quand les Obſervateurs veulent conſidérer l'origine de ces ſubſtances calcaires qu'ils apperçoivent ſur toute la ſurface de la terre, elles préſentent deux difficultés; l'une relative à leur énorme multitude, & l'autre aux temps qui ont été néceſſaires pour les conſolider & les convertir en pierres.

Mais

Mais la même doctrine de cette grande chaleur centrale, ne suffisoit-elle pas pour résoudre ces questions, sans recourir à des explications qui contrarient l'idée naturelle que nous avons de l'activité du grand Etre, & qui ne peuvent être avouées de la raison, parce qu'elles ne lui présentent que des ouvrages sans but & sans objet?

Sans doute, la chaleur centrale a été plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais il ne faut pas croire qu'elle l'ait été au point de rendre la terre inhabitable; ce qui contrediroit la sagesse de la Nature & l'objet de son existence. Il suffit qu'elle l'ait été assez pour donner subitement naissance aux productions primitives, qui à leur tour l'auront pu donner à de nombreuses productions secondaires, dans un temps plus court qu'il n'en faut aujourd'hui pour les mêmes faits.

C'est cette chaleur qui a pu promptement consolider les minéraux, vitrifier les granits, les grais, les jaspes, le porphyre, le roc vif, les quartz; en un mot, opérer toutes les vitrificatons qui composent le sommet des montagnes & la plupart des rochers. C'est cette chaleur qui a pu calciner aussi rapidement cette multitude de coquillages, d'où sont résultés les marbres, les spaths, les craies, les stalactites, & toutes les productions qui peuvent se convertir en chaux. C'est cette même chaleur qui auroit pu lier à des

ſubſtances argilleuſes, & à des terres calcaires; ces énormes bancs de coquilles entieres & parfaitement conſervées, qui ſe rencontrent dans pluſieurs lieux de la Terre.

D'ailleurs on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître également l'action de l'eau dans ces grands événemens : tout nous annonce qu'elle y a agi avec autant de puiſſance que le feu ; car elle conſolide encore tous les jours des baſaltes, des laves, & autant de ſubſtances vitrifiables, métalliques & calcaires qu'elle en diſſout, comme le feu en diviſe autant qu'il en conſolide & qu'il en vitrifie. Enfin, ſi l'action du feu ſe démontre encore ſous nos yeux, en nous offrant des volcans juſqu'au milieu des mers, celle de l'eau n'eſt point ſenſible, en ce qu'elle opere journellement des décompoſitions & des récompoſitions terreſtres. Car ce ne feroit pas avoir la premiere idée de la Nature, que de croire que le feu y puiſſe agir ſans l'eau, & l'eau ſans le feu, puiſqu'ils ſont toujours contenus l'un dans l'autre, & que ſans leur combinaiſon inconnue aux hommes, la nature même ne ſeroit point, & rien en elle n'auroit de forme.

Si nous ſommes convaincus que le feu a agi dans les premiers temps de l'exploſion des choſes avec infiniment plus d'activité qu'il ne le fait aujourd'hui, & que cette diminution de chaleur ſoit

la

la cauſe de la ſtérilité actuelle des Poles, & de la perte de pluſieurs eſpeces d'animaux terreſtres, nous devons porter de l'eau le même jugement : d'autant que nous la voyons ſenſiblement diminuer ſur la terre, & que l'on a auſſi des preuves que des eſpeces d'animaux aquatiques ſe ſont détruites.

Enfin, la terre elle-même eut ſon action à remplir dans ces premiers temps ; & cette action eut auſſi plus d'intenſité qu'elle n'en peut avoir aujourd'hui : car ſi le feu eſt le commencement & la fin de l'élément, ſi l'eau eſt le commencement & la fin de la corporation, la terre eſt le commencement & la fin de la forme.

Les *forces* de ces élémens ſe balancent donc l'une par l'autre ; & c'eſt quand ils ceſſeront d'être en équilibre que l'univers ceſſera d'exiſter.

Diſons, en paſſant, que le feu étant le commencement & la fin de l'élément, tout annonce que le feu terminera l'exiſtence de l'Univers, comme c'eſt lui qui l'a commencée : & voici la marche de cet agent, à la fois créateur & deſtructif. La terre s'affaiſſe depuis ſon origine vers ſon feu central pour s'y réunir ; le ciel des Planetes la ſuit pour s'y réunir avec elle. Nous nous en appercevons peu corporellement, parce que l'atmoſphere eſt emporté avec toute la machine ;

mais plus ces masses se rapprocheront du feu central, plus l'eau se dissipera ; à la fin il ne restera que la masse de sel. Alors les Principes ignés, renfermés dans cette masse de sel, fermentant sur eux-mêmes, l'embraseront, & la traverseront pour rejoindre leur feu principe.

Si la puissance de l'eau & celle de la terre ont été autrefois plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui, nous avons en elles un moyen de plus d'expliquer les anciens & prodigieux phénomenes terrestres, ainsi que les célebres catastrophes de la Nature : sans compter un quatrieme Agent plus actif encore que le feu, l'eau & la terre, & dont nous aurons occasion de parler dans un moment, lorsque nous jetterons un coup d'œil sur la principale de ces catastrophes.

Enfin si l'on veut réflechir à ces consolidations subites que des substances terrestres reçoivent tous les jours par la propriété des eaux de quelques fontaines, ou même par les manipulations des Artistes qui savent diriger les forces de la Nature, on ne sera plus étonné que les élémens primitifs aient pu opérer les mêmes résultats, & il sera inutile de reculer, autant qu'on l'a fait, l'époque & l'origine du monde, pour éclaircir les difficultés qu'il nous présente.

Les Livres hébreux nous parlent d'un septieme

tieme jour, ou du Sabbat, qui termina l'Œuvre de la création. Ce mot *Sabbat*, que l'on a traduit par *Repos*, annonce ſeulement que le nombre de l'Univers étoit complet; & il indique ſi peu une ceſſation, un néant d'action dans la Divinité, qu'il eſt écrit qu'elle *ſanctifia* ce même jour; ce qui ſignifie qu'elle attacha à l'exiſtence de l'Univers, *des vertus* ſupérieures à celles qui l'avoient formé, puiſque celles-ci n'étoient pas *ſaintes*.

Si ce n'étoit point abuſer des privileges de la ſcience étymologique, on pourroit trouver au mot hébreu *Shebet* ou *Sabath*, un ſens d'une grande ſublimité. Car ce mot ſignifie auſſi dans ſa racine: *Il s'eſt aſſis, il s'eſt poſé*. Alors ce ſeroit dire que *Dieu, au ſeptieme jour, ſe poſa, vint habiter, vint établir ſon ſiege dans tous ſes ouvrages*. Rapports ſacrés, & dignes de l'activité univerſelle du grand Etre, mais qui ne peuvent être préſentés d'une maniere poſitive, attendu qu'ils ſouffriroient quelques conteſtations d'après la lettre du texte, quoiqu'ils ſoient juſtifiés par les plus pures lumieres de l'intelligence.

Il n'en eſt pas moins vrai qu'à ce ſeptieme jour la Sageſſe ſuprême préſenta à l'homme des objets plus relatifs à ſon Etre, que ne l'avoient été toutes les *vertus ſénaires*; car il eſt bon d'obſerver que l'homme reçut la naiſſance temporelle, après tous les Etres de la Création, & qu'ainſi il étoit

plus rapproché de ces *Vertus* ſaintes & ſepténaires, qui devoient en conſolider l'exiſtence.

Auſſi, on voit dans les Livres hébreux, la dignité de l'homme, qui a ſeul ſur tous les Etres le droit ſublime d'être produit par la Divinité même, & ſelon le texte, *en image de Dieu*, c'eſt-à-dire, comme en étant l'expreſſion & le ſigne : rapports vivans & actifs, que les Traducteurs ont foiblement rendus par ces mots, *à l'image & à la reſſemblance de Dieu*, mais que j'ai indiqués dans le commencement de cet Ecrit, & qui trouvent ici une heureuſe confirmation.

On y voit cet homme placé dans un lieu de délices, près de la *Vie* même, d'où couloient *quatre fleuves*; & n'ayant reçu d'autre défenſe que celle de s'approcher de la *ſcience du bien & du mal*, qui ſe trouvoit avec lui dans cette enceinte, comme aujourd'hui elle habite encore avec nous. On le voit établi par l'Auteur des choſes ſur tous les ouvrages de ſes mains, prépoſé pour les commander & les ſoumettre à ſon empire; & l'on ne peut plus douter que l'homme dans ſa dégradation même, ne manifeſte cette loi glorieuſe, portée excluſivement en ſa faveur; puiſqu'il offre encore ſur ſon corps la baſe ſenſible de toutes les meſures; puiſque, malgré ſon ignominie & ſa foibleſſe, il ne ceſſe de travailler à s'aſſujettir toute la Nature.

Mais

Mais on y voit auſſi l'homme dépouillé ignominieuſement de cet empire, & n'en conſervant aujourd'hui que la figure la plus imparfaite, comme ayant fait alliance avec l'illuſion & l'erreur; car le mot hébreu נחש *Nacash*, dont eſt tiré celui de ſerpent, ſignifie *preſtige*, *enchantement*.

« Et même le ſerpent, cet animal ſi diſproportionné, cet Etre ſans aucune armure corporelle, ſans écailles, ſans plumes, ſans poil, ſans pieds, ſans mains, ſans nageoires; ayant toute ſa force dans ſa gueule, force qui n'eſt que venin, mort, corruption; le ſerpent, dis-je, porte avec lui des ſignes phyſiques & analogues à la ſéduction dont la penſée de l'homme eſt ſuſceptible, puiſque cet animal a ſeul, parmi tous les autres, la propriété de former avec ſon corps un cercle parfait, & de nous préſenter par-là, ſous une apparence réguliere, la forme & la baſe de tous les objets ſenſibles & compoſés, c'eſt-à-dire, de fixer nos yeux ſur la matiere & l'illuſion; enfin, en formant un cercle vuide, où l'on ne voit point de centre, il a la propriété de nous faire perdre de vue le Principe ſimple de qui tout deſcend, & ſans lequel rien n'exiſte. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait apperçu tant d'antipathie entre l'homme & le ſerpent, puiſque l'homme, au contraire, tient au *centre* par la proportion de ſa

forme

forme, au lieu que le ſerpent n'offre ſur la ſienne que la circonférence ou le néant. Qu'on ne prenne point ceci pour un jeu d'imagination ; des vérités importantes ſont enveloppées ſous ces rapports. Et c'eſt-là que l'on trouveroit à s'inſtruire des *relations métaphyſiques* qui ont exiſté autrefois entre l'homme, la femme & le ſerpent, & qui ſe manifeſtent matériellement entr'eux aujourd'hui, dans toute la régularité des nombres ».

On voit dans ces Livres, les douloureuſes punitions attachées à l'erreur criminelle de l'homme. En cherchant la lumiere dans un autre Principe que dans celui ſeul qui la poſſede, il perdit de vue juſqu'au moindre de ſes rayons, comme tous ceux qui depuis ont cherché leur inſtruction & leur ſcience ailleurs que dans les principes immatériels de toutes les claſſes, ſe ſont rendus étrangers à l'intelligence ; & c'eſt-là cette nudité qui fit rougir l'homme après ſon crime, & qui retient de même toute ſa poſtérité dans l'opprobre, juſqu'à ce qu'elle ait recouvré ſes premiers *vêtemens*.

« Car la nudité que les Livres hébreux lui attribuent avant ſon crime, & dont il eſt dit qu'il ne rougiſſoit point, préſente une autre vérité. Le mot *gharoum*, *nud*, vient de la racine arabe *ghoram*, qui ſignifie, un os dépouillé de chair ; or

or l'*os* eſt le ſymbole ſenſible du mot *force*, *vertu*, puiſque l'os eſt la force & le ſoutien du corps. D'un autre côté, ce mot *os* remonte par le mot *oſſum* des Latins, juſqu'à la racine hébraïque *ghatzam*, qui ſignifie une *force*, une *vertu*. Ainſi donc, nous préſenter l'homme premier dans un état de nudité, c'eſt nous dire qu'il étoit un Etre immatériel, une *vertu*, une *force*, une *puiſſance* dénuée de chair, ou ſans corps de matiere ».

« Cela paroît d'autant plus vrai, que dans le paſſage ſuivant, l'homme eſt annoncé comme ne rougiſſant point de cette nudité ; & en effet, puiſque la confuſion qu'inſpire la pudeur, ne tient qu'aux ſens charnels, ſi l'homme, quoique pur & éclairé, n'éprouvoit alors par ſa nudité, ni la honte, ni aucune des impreſſions de la pudeur, c'eſt une preuve évidente qu'il n'avoit point de ſens charnels ».

14.

SI les Livres hébreux enſeignent l'horrible dégradation de l'homme, confirmée par notre état actuel, ils annoncent encore plus clairement les différens ſecours qui lui ſont accordés pour ſa régénération, & dont on a vu la néceſſité, fondée ſur le lien indiſſoluble du chef divin avec ſon image, & ſur l'amour dont il eſt embraſé pour l'homme, qui eſt l'extrait de ſon eſſence & de ſes *vertus*.

C'eſt pour cela qu'au milieu de tous les fléaux qui ont ſuivi les différentes prévarications de la poſtérité de l'homme, & que la Nature a pu reſſentir juſques dans ſes Principes fondamentaux, les Livres hébreux qui en ont conſervé les récits, préſentent des *vertus* puiſſantes, miſes en action ſucceſſivement pour réparer les déſordres; on y voit à différentes époques, des Etres virtuels, dont les uns agiſſent ſur l'eau, les autres ſur le feu, d'autres ſur la terre, & qui répetent dans ces régénérations particulieres, ce qui s'étoit paſſé lors de la régénération primitive, où avant de réhabiliter l'homme, il falloit rétablir ſon domaine.

Le

Le premier exemple que les Traditions hébraïques nous offrent de ces vérités, eſt le récit des prévarications anciennes, où les Nations entieres des premiers temps ſont préſentées comme livrées à l'empire des ſens matériels, au point d'avoir corrompu toutes *les voies de la Nature*, & d'avoir mérité d'être punies par l'élément de l'eau. C'eſt en même temps le tableau des moyens que la Sageſſe ſuprême employa alors pour conſerver ſur la terre un aſyle aux *vertus* de l'homme juſte, & à celles de tous les Etres de la création.

Plus l'influence générale des crimes de l'homme ſur l'élément de l'eau paroît étonnante, plus on eſt forcé de convenir qu'il n'y a que la grandeur de ſon Etre qui puiſſe réſoudre ce problême. Sa ſublime origine eſt un témoignage véridique de l'étendue de ſes droits; car ſi l'on ne met point de terme à ſes *vertus*, ni par conſéquent aux fruits qui en ſont la récompenſe, on n'en doit pas mettre à ſes prévarications, ni aux ſuites qui doivent naturellement les accompagner.

De même que l'homme peut exercer l'empire de ſes droits légitimes, & obtenir de la Nature entiere les hommages dus à un Souverain; de même il peut montrer les ſignes d'un traître, d'un rebelle, & attirer ſur lui la rigueur de toutes les Puiſſances qu'il auroit voulu uſurper.

Qu'on

Qu'on ne s'arrête donc point exclusivement aux crimes charnels des premieres Postérités. de l'homme, si l'on veut découvrir la vraie cause du déluge : il y a une trop grande disproportion entre l'influence de ces sortes d'excès sur la dissolution des corps, & ce phénomene destructif que l'Ecrivain nous peint comme produit par le concours de la Nature entiere : le dépérissement corporel de l'individu qui s'abandonne à ces excès, étant sa punition naturelle, la justice supérieure se trouve satisfaite, sans qu'elle ait besoin d'étendre l'action des élémens primitifs universels.

Il faut donc admettre que ces premieres Postérités ont pu se livrer à des égaremens plus considérables, & à des actes criminels assez puissans pour attirer sur elles des fléaux sans bornes & sans mesure. Si le premier crime de l'homme l'assujettit aux élémens, & le plongea dans l'immense région des actions sensibles & confuses, quelle erreur y auroit-il à croire que par de semblables crimes, il eût pu s'exposer de nouveau à la fureur de ces élémens ?

La seule différence qu'il faut observer, c'est que l'homme primitif, n'étant pas encore matérialisé lors de son premier crime, ressentit l'action du Principe même des élémens ; au lieu que dans les prévarications de sa postérité, les élémens

mens n'ont pu opérer sur l'homme que par leur action grossiere, parce qu'il est lui-même corporisé grossiérement. Or, d'après toutes les notions physiques qui ont été présentées dans cet écrit, on doit savoir que la premiere apparence de la corporisation des choses grossieres & sensibles, c'est l'eau.

Ce fléau extraordinaire doit cesser de paroître impossible, dès qu'il n'est pas impossible à l'homme de s'y exposer ; & si les hommes ont en eux le droit de pouvoir provoquer la justice de différentes manieres, elle doit être aussi toujours prête à laisser tomber sur eux l'espece de punition dont l'espece de leur crime les rend susceptibles ; car la possibilité du crime ne doit pas aller au-delà de la possibilité de la punition, sans quoi la vérité seroit en danger.

Remarquons, en prenant toujours le physique sensible pour guide, que dans les individus humains, la plus grande effervescence des sens se faisant sentir vers le tiers de la vie, elle a dû suivre la même époque pour l'homme général ; & que les crimes intellectuels qui ont pu accompagner ces écarts, & attirer les grandes catastrophes, doivent avoir par analogie la même date ; d'où l'on pourroit, avec de l'attention, se procurer quelques éclaircissemens sur l'âge du Monde, & sur l'époque du Déluge.

C'est

C'eſt en vain que les Obſervateurs ont attaqué la réalité de ce Déluge, par l'impoſſibilité qu'il y ait ſur la terre, ſelon leur calcul, un volume d'eau ſuffiſant pour couvrir toute ſa ſurface, & pour s'élever juſqu'aux plus hautes montagnes. Ces objections n'ont pour baſe que le défaut d'intelligence des Traducteurs, & les erreurs que les ſyſtêmes philoſophiques ont répandu ſur la nature de la Matiere, en ne lui reconnoiſſant pas d'autre Principe qu'elle-même.

En effet, le mot hébreu ארבת *arubboth*, quoique ſignifiant *cataractes*, ſelon la lettre, n'eſt-il pas, ſuivant les mêmes Interprétateurs, un dérivé du verbe רבב *rabab*, רבה ou *raba*, qui veut dire, *il a été multiplié ?* Alors le texte préſente l'idée naturelle d'une action plus étendue dans l'Agent qui produit l'eau, & nullement celle du ſimple écoulement d'une eau auparavant exiſtante; parce qu'alors il y auroit ſeulement union, aggrégation, & l'on ne verroit point l'acte d'un Etre vivant qui crée, & qui multiplie.

On ne ſauroit conteſter, ſuivant ce principe, la poſſibilité des grandes révolutions de la Nature, l'excès d'un élément ſur l'autre, & par conſéquent les fléaux univerſels qui peuvent tomber ſur des Régions, ſur des Peuples, ſur la Terre entiere.

Car il faudroit commencer par nier l'exiſtence du

du Monde lui-même, puiſqu'il n'eſt que le réſultat apparent de l'action vivante & combinée des élémens, qui ſe combattent & ſe ſurmontent alternativement dans ſon enceinte ; & manifeſtent les uns envers les autres, la vie & les loix qu'ils ont reçues des Puiſſances ſuprêmes.

Les Obſervateurs ont également conteſté l'exiſtence de cette Arche célebre, bâtie par l'ordre ſuprême, pour conſerver un rejeton de la race humaine. Quelle qu'ait été cette Arche, comme elle repréſentoit l'Univers, elle a dû, comme lui, renfermer, ſoit en nature, ſoit en *Principes*, tous les Agens & toutes les facultés qui le compoſent ; & ſi ces choſes paroiſſent inexplicables à l'homme qui marche ſans ſa loi, elles ne le ſont plus pour celui qui la connoît, & qui a l'idée qu'il doit avoir de ſa grandeur & des droits de ſon Etre.

Ajoutons que comme le *premier germe vivifiant* des choſes, l'Arche étoit portée ſur les eaux : que comme lui, elle ſurnageoit ſur le chaos & ſur l'abyme terreſtre, pour lui rendre au temps preſcrit, la vie dont il étoit privé ; & que comme ce *germe vivifiant*, elle contenoit un Agent pur, une ſource vivante de juſtice & de ſainteté, dans laquelle les hommes à naître devoient trouver encore des traces de leur premiere ſplendeur.

Je ne puis me diſpenſer, au ſujet de l'Arche,

 d'engager

d'engager les Obſervateurs à jetter les yeux ſur les Traditions chinoiſes ; ils y verront que „ le „ caractere de *barque*, *vaiſſeau*, eſt compoſé „ de la figure de *vaiſſeau*, de celle de *bouche*, „ & du chiffre *huit*, ce qui peut faire alluſion au „ nombre des perſonnes qui étoient dans l'Arche. „ On trouve encore les deux caracteres *huit* & „ *bouche* avec celui d'*eau*, pour exprimer navi- „ gation heureuſe “. Si c'eſt au hazard, il s'accorde bien avec le fait.

Portons un inſtant nos regards ſur ces veſtiges ſi confus, ſi variés, de l'inondation générale & du bouleverſement univerſel, dont les ſignes écrits ſur cette ſurface terreſtre, atteſtent par-tout la certitude. Dans le point de Phyſique que j'ai déja traité, relativement à l'origine de l'Univers, je n'ai eu en vue que les réſultats réguliers qui paroiſſent avoir dû accompagner ſa naiſſance ; ici je le conſidere dans ſes déſordres.

Dans cette inondation générale que les Obſervateurs ne peuvent pas nier, ils ne veulent voir qu'un fait phyſique, iſolé, & indépendant des rapports qu'il doit avoir avec le *grand œuvre* auquel toutes les *puiſſances* des Etres ſont employées. Mais ſi le plan immenſe qui a été expoſé dans cet Ecrit, peut étendre leurs idées ſur la nature de l'homme, & ſur ſa liaiſon avec toutes

toutes les choses visibles & invisibles, ils trouveront de nouveaux éclaircissemens dans ces mêmes traditions hébraïques, où les loix des choses sont tracées avec fidélité, parce qu'elles mettent en jeu tous les ressorts & tous les Êtres. Ils y verront que pour terminer le Déluge, indépendamment de l'action de tous les élémens en convulsion, une *force supérieure* fit cesser l'action du principe de l'eau, & qu'en même temps elle envoya un *air* ou un *souffle actif*, qui agitant en tous sens les eaux répandues sur la terre, dut occasionner ces énormes transpositions de substances terrestres d'un climat à l'autre, & faire dans un temps très-court, des révolutions qui demanderoient des temps sans bornes, si elles n'eussent été que le résultat des simples actions élémentaires.

Ne soyons donc plus étonnés que d'une combinaison d'actions si opposées & si violentes, il ait résulté des effets physiques si bizarres, & si inexplicables, quand on supprime quelques-uns des Agens qui ont dû contribuer à les produire. Accoutumons nos yeux à saisir l'ensemble des principes, si nous voulons saisir l'ensemble des faits.

A la fameuse époque du Déluge, succede un nouvel égarement de la postérité de l'homme, où les criminels s'efforcent d'usurper les *Vertus* des Cieux par des voies terrestres, matérielles

& impures, cachées ſous l'expreſſion de cet édifice audacieux, qui n'étant conſtruit qu'avec de la brique, & n'ayant pour ciment que du bitume, annonçoit à la fois, la folle impiété de ceux qui l'élevoient, & le peu de conſiſtance que devoit avoir leur ouvrage.

La ſuite de ce crime fut cette célebre confuſion des Langues qui diviſa le même Peuple en pluſieurs Nations. Emblême qui annonce bien plus encore l'obſcurité & la confuſion de l'intelligence de ces Peuples, que la variété de leur langage ſenſible & habituel : quoiqu'il ſoit vrai néanmoins, qu'ayant dès-lors formé pluſieurs Sectes éparſes & ſéparées, ils ont pu voir enſuite leur Langue commune & primitive s'altérer par le temps, & produire une multitude innombrable d'autres langages, preſqu'abſolument étrangers les uns aux autres.

Cette diviſion de langages, perpétuée ſur toute la ſurface de la terre, répete d'une maniere typique la ſituation actuelle de l'homme, pour lequel depuis ſa chûte, la Langue de tous *les Etres* vrais qui l'environnent, eſt inintelligible, & qui ne ſait plus quel moyen employer lui-même, pour revivifier ſa correſpondance avec eux, & reprendre ſon ancien empire.

Par conſéquent, ces deux punitions étant ſemblables, annoncent qu'elles ſont le fruit du même crime

crime, & que l'homme ne ſe trouve aujourd'hui ſi étranger au langage de la vérité, que pour avoir oſé dans le principe, parler un autre langage que celui de cette vérité; comme les poſtérités premieres n'ont ceſſé de l'entendre, que lorſqu'elles ont ceſſé d'avoir pour but l'excluſive domination du *Premier* de tous les Etres, & qu'elles ont formé le deſſein de lui ſubſtituer un autre *Principe*.

J'expoſerai ici une vérité qui jettera quelque jour ſur l'origine primitive & ſur la dégradation des Sciences. On prétend que les hommes ont été d'abord dans la plus profonde ignorance, & réduits aux ſeules reſſources de l'inſtinct : on les a peints avec les couleurs que nous donnons aux Peuples ſauvages, n'ayant à combattre que la Nature, à ſatisfaire que leurs beſoins corporels, & à ne communiquer entr'eux que par leurs idées ſenſibles; & l'on veut faire croire que telles ont été les baſes ſur leſquelles ſe ſont élevés ſucceſſivement les différens étages de l'édifice des connoiſſances humaines.

On s'eſt trompé, en plaçant là l'origine accroiſſante des ſciences de l'homme. Lorſqu'après ſa dégradation, il fut admis ſur la Terre, il y vint avec plus de lumieres que n'en a poſſédé peut-être toute ſa poſtérité; quoique ces lumieres

aient été inférieures à celles dont il jouiſſoit avant d'y deſcendre. Il a été comme la tige de ces Elus généraux, employés par la bonté divine à la réparation de ſon crime ; il a communiqué à ſes Deſcendans les lumieres dont il avoit alors la jouiſſance ; & c'eſt-là le véritable héritage dont les premiers hommes étoient ſi avides, & dont les hommes des ſiecles ſuivans n'ont plus conſervé que la figure dans leurs hérédités matérielles.

Mais ces poſtérités primitives ont laiſſé altérer cet héritage, comme l'homme lui-même avoit perdu celui dont il jouiſſoit pendant ſa gloire ; & l'ignorance allant de front avec l'iniquité, n'a fait que croître juſqu'à ce que l'une & l'autre étant à ſon comble, les fléaux de la juſtice ont réduit les hommes aux plus épaiſſes ténebres & à une *diſperſion* abſolue.

C'eſt à cette derniere époque que l'on devoit ſe tranſporter pour trouver l'homme languiſſant dans l'incertitude & la miſere, & réduit aux ſeules reſſources de ſon inſtinct ; c'eſt à cette époque que l'on doit chercher l'origine des Langues conventionnelles, parce que toute connoiſſance vraie étant perdue pour les hommes, il leur fallut employer les objets ſenſibles pour ſignes de leurs idées : enfin telle a été la ſource de toute l'induſtrie à laquelle ils furent obligés d'avoir recours, après avoir abandonné les mobiles

infaillibles

infaillibles qui pouvoient encore les diriger ſur la Terre.

Leurs efforts, excités par leurs beſoins, les ramenerent bien-tôt par divers moyens à des découvertes, & à des notions, quoiqu'imparfaites, de ces mobiles univerſels qui leur étoient ſi néceſſaires ; ſans qu'aucun Peuple, aucune Tribu, aucun individu peut-être, n'ait marché dans cette carriere, ni du même pas, ni par les mêmes ſentiers.

Ce fut alors que les Sciences allerent en croiſſant parmi les hommes, & l'on en peut ſuivre la chaîne comme non interrompue depuis cette époque ſecondaire jusqu'à nos jours ; on doit même être aſſuré qu'elles ne feront que ſe développer de plus en plus, ſi l'on réfléchit aux moyens ſans nombre qui ont été découverts pour les répandre.

Il en a été de l'eſpece générale de l'homme, comme de ſes individus. Rien de plus pur que les premiers rayons de lumiere dont notre Etre eſt éclairé, lorſqu'il commence à être ſuſceptible de les recevoir : bientôt ces rayons précieux ſe trouvent arrêtés, ſouvent même obſcurcis par des paſſions orageuſes, qui font perdre à l'homme jusqu'au ſouvenir de ces premieres faveurs d'intelligence qu'il avoit goûtées au ſortir de l'enfance : mais bientôt auſſi on le voit ſe

délivrer de ces entraves pour s'élever vers les *régions* des ſciences & de la raiſon, & marcher dans des *ſentiers* immenſes de lumiere & de vérités, qui s'étendant chaque jour devant ſes yeux, vont ſe perdre dans l'*Infini.*

C'eſt par une ſuite de cet accroïſſement progreſſif, qu'au milieu des prévarications & de la diſperſion des anciens Peuples, un Juſte eſt choiſi parmi les Chaldéens pour être le dépoſitaire de la connoiſſance des différentes loix naturelles à notre Etre. Ce Juſte eſt tiré de la ville de אור *Our*, qui en hébreu ſignifie *lumiere*, pour nous rappeller l'émanation du premier homme & de toute ſon eſpece qui a pris naiſſance dans le ſein de la Vérité même, & qui appartient & correſpond par ſa nature, au centre univerſel de la *Vie.*

Ce Juſte paroît favoriſé ſenſiblement de trois ſignes ſupérieurs, ou de la préſence de trois Agens immatériels corporiſés en forme humaine, recevant même de lui l'hoſpitalité. Ces ſignes faiſant alluſion aux trois vertus ſuprêmes, annoncent le rang ſublime auquel cet homme étoit appellé; & ce rang c'étoit d'être le *Pere* d'une *Poſtérité* auſſi nombreuſe que les étoiles du Ciel, & que la pouſſiere de la Terre; c'étoit, en pénétrant le ſens de cette expreſſion figurée, de recouvrer toutes les *vertus ſupérieures* dont l'homme

l'homme avoit été dépouillé, & de ramener les Etres *inférieurs* ou égarés ; c'étoit enfin d'être le Chef & le Pere d'un Peuple choisi entre tous les Peuples de la Terre, destiné à être l'objet des faveurs de la Divinité, & à servir de fanal à toutes les Nations. La pensée nous montre ce choix d'un Peuple, comme nécessaire, afin que l'homme eût devant les yeux, & dans sa propre espece, la représentation vivante de ce qu'il avoit été lui-même.

Pour remplir cette glorieuse tâche, voici l'ordre qu'il reçut avant de prendre possession de la terre qui lui étoit promise. Il lui fut recommandé de la parcourir en *latitude* & en *longitude* ; nouvel indice de la supériorité quaternaire de l'homme, & de ces deux diametres dont nous avons déja parlé.

Si l'on voit cet homme privilégié commettre un adultere non-seulement impuni, mais comme autorisé, puisqu'il ne nuit point à son élection ; & que cependant l'adultere ait passé ensuite pour un si grand crime chez les Hébreux ; c'est que la *loi* n'avoit point encore été publiée ; c'est que l'*œuvre* ne faisoit, pour ainsi dire, qu'arriver à son aurore ; & que les hommes ne connoissant encore leurs vertus que par les générations charnelles, n'étoient point à portée d'en régler l'ordre par une *loi supérieure* & *lumineuse ;* & tel est le pouvoir

pouvoir des loix ſenſibles auxquelles l'homme s'eſt aſſujetti, que plus il en eſt rapproché, plus ſa nature vraie rentre dans le ſilence, pour ne laiſſer régner que ces loix ſenſibles.

Voilà pourquoi dans l'origine, il fut permis d'épouſer ſa propre ſœur, quoiqu'enſuite, les hommes n'aient pu former d'alliance qu'au *quatrieme* degré de parenté, parce que ce nombre étant celui de l'action univerſelle, donne à un même ſang le temps de ſe renouveller, & démontre à l'homme que ſon Etre intellectuel ou *quaternaire* doit être l'ordonnateur de toutes ces facultés.

Après les promeſſes glorieuſes qui furent faites au premier Chef du Peuple choiſi, on peut aiſément reconnoître dans cet homme Juſte, dans ſon fils Iſaac, & dans ſon petit-fils Jacob, l'expreſſion ſucceſſive & ſubdiviſée des trois facultés ſuprêmes dont il avoit reçu les ſignes à la fois, & qui ſervent de type à celles que manifeſte l'ame humaine. Il démontre lui-même viſiblement la *penſée*, par le rang de ſon élection qui le rendit le premier dépoſitaire des deſſeins du grand Etre ſur la poſtérité des hommes : ſon fils eſt l'emblême de la *volonté*, par le ſacrifice libre qu'il fait de ſon individu : & le fils de ſon fils annonce l'*action*, par le combat qu'il ſoutient contre l'Ange, & par la nombreuſe famille qui ſort de lui.

lui. Ici la liberté de l'intelligence ne pourroit-elle pas s'étendre ; voir dans Rebecca, l'image du monde ſenſible ; & par ces deux enfans qui combattent dans ſon ſein, reconnoître l'image de l'homme, & de ce *frere aîné ſon ennemi* avec lequel il eſt empriſonné dans l'univers ?

Dans la ſuite, les deſcendans de ce Juſte hébreu devinrent eſclaves de la Nation Egyptienne, dont ils avoient réclamé les ſecours. Le ſens du mot *Egypte*, exprimant la douleur & la tribulation, l'union de la poſtérité Juive avec cette Nation, annonçoit celle que le premier coupable fit avec l'abomination même, & montroit que nul Etre ne peut ſe précipiter dans un tel abyme, ſans être condamné à ſouffrir, & à y ſéjourner pendant un temps proportionné à ſon iniquité.

Les Livres des Hébreux nous peignent en effet les ſuites de cette criminelle alliance. Ce Peuple réduit à conſumer ſes jours & ſes travaux ſur de la pouſſiere, expoſé aux injuſtes exactions de ſes tyrans, répete l'humiliante ſituation de l'homme ici-bas, où ſon action étant horriblement reſſerrée, il a cependant à ſoutenir des combats plus grands & plus multipliés que dans ſon premier état ; où, enfin, il a *à vivre*, quoiqu'il ſoit, pour ainſi dire, ſéparé de la *vie*.

Mais il voit paroître un Agent célebre, échap-

pé comme Enfant des Hébreux, à la cruauté du Roi d'Egypte, ou à ces *vertus impures* qui s'opposent aux premiers efforts de notre Etre pensant, & qui ne travaillent qu'à l'empêcher de reprendre sa liberté. Cet Agent célebre est flottant comme l'homme sur les *eaux de l'abyme*, préservé de leurs gouffres par un *berceau*, comme l'homme l'est par les *vertus* de son corps; élevé, dirigé par un Instituteur fidele, comme l'homme le seroit toujours, s'il étoit actif & docile; enfin, chargé comme lui de veiller au rétablissement de l'ordre & à la destruction de l'iniquité.

Par ses travaux, par ses victoires sur les Egyptiens, ce Juste nous peint donc les pouvoirs de l'homme sur les *vertus* de l'Univers, & sur le Principe du mal. Ceux qui ont prétendu que ce Législateur tenoit toutes ses sciences des Egyptiens, n'ont pas observé qu'avant de combattre les Sages de cette Nation, ce Juste avoit passé plusieurs années chez son beau-pere Jéthro qui étoit *Prêtre*, & qu'il s'y assit près d'un בור *Beour*, mot qu'on a traduit par *un puits*, mais qui par son analyse ב *Beth*, *dans*, & ור *our*, *lumiere*, ne signifie rien moins que le séjour de la science & de la vérité.

La supériorité de l'homme sur les choses sensibles, & ses pouvoirs sur la corruption, nous sont tracés dans le tableau de la sortie d'Egypte, &

dans

dans celui du paſſage de la mer rouge. Le premier nous peint les Egyptiens anéantis, pour ainſi dire, par toutes les plaies qu'ils avoient attirées ſur eux, mais ne cédant qu'à la *dixieme*. Il nous les peint dépouillés de leurs richeſſes, dans leſquelles on doit ſûrement comprendre les inſtrumens criminels de leur culte; il nous les peint pourſuivant par des routes incertaines, le Peuple Hébreu, qui ſeul jouiſſoit viſiblement de la lumiere, tandis que les ténebres étoient répandues ſur ſes ennemis & ſur toute l'Egypte. Le ſecond nous repréſente les élémens obéiſſant à la voix qui leur commande d'ouvrir un paſſage libre à ceux qui étoient conduits par la *Sageſſe*, & de reprendre leurs cours naturel à l'approche des impies, qui n'ayant point les *vertus* néceſſaires pour s'en défendre, devoient en être les victimes.

Ce ſecond tableau nous apprend encore que les ſubſtances corruptibles du ſang ſont les véritables entraves qui retiennent l'homme dans le pâtiment, & que c'eſt par la rupture de ces liens, ou par la ſéparation de ſon Etre intellectuel d'avec le ſang, qu'il recouvre quelque liberté; ce qui avoit déja été indiqué par l'eſprit du précepte de la circonciſion; ce qui le fut dans la ſuite par la défenſe faite au Peuple de manger du ſang, parce que la vie de la chair étoit dans le ſang, & que l'ame de la chair avoit été don-

née

née aux Hébreux, ou aux hommes pour l'expiation de leur ame. Expreſſions aſſez claires pour juſtifier le Légiſlateur des Hébreux du reproche que pluſieurs lui ont fait de n'avoir pas diſtingué dans l'homme un Etre différent de l'Etre ſenſible.

Enfin, par les différens campemens & les différens travaux qui ſuivirent la ſortie d'Egypte, ce Légiſlateur nous peint les différentes ſuſpenſions que l'homme doit ſubir après ſon paſſage corporel, pour réaliſer ce qu'il n'a pu connoître ici-bas qu'en apparence; de façon que Moïſe ſeul préſente en lui un type entier du cours univerſel de l'homme, depuis ſon origine terreſtre juſqu'au terme où ſa nature primitive ne ceſſe de le rappeller.

Nous arrivons à cette époque où la voix divine ſe fait entendre aux Hébreux; où le Légiſlateur écoute lui-même comme tout le Peuple, la parole ſacrée qui ſe communiquoit aux hommes, pour leur apprendre à ne ſe conduire que par elle, & à ne pas donner leur confiance à des *Dieux étrangers*, & à des *Idoles* qui ne *parloient* point. Dans les faits qui ſe paſſerent alors, on voit figurées la premiere loi de l'homme dans ſon état de ſplendeur, & la ſeconde loi de ce même homme dans un état de réprobation. En effet, ſa loi premiere lui fut retirée, dès qu'il s'éloigna du

du centre de la vérité, comme les premieres Tables furent brisées, lors de l'idolâtrie du Peuple Hébreu

La seconde loi, quoique contenant les mêmes préceptes que la premiere, c'est-à-dire, l'obligation indispensable de manifester les propriétés de notre Principe, & d'être en quelque façon l'organe vivant de ses *vertus*, cette seconde loi, dis-je, est inférieure à la premiere, & infiniment plus rigoureuse. Outre l'expérience journaliere que notre situation actuelle nous force d'en faire, nous en avons un indice dans ces mêmes Tables que les Traditions hébraïques nous présentent.

Les premieres Tables de la Loi sont annoncées comme ayant été non-seulement écrites, mais encore taillées de la main de Dieu. Tableau instructif, dont le vrai sens est l'émanation de l'homme hors du sein de la lumiere, sur qui la même main qui lui donnoit l'être, gravoit à la fois le nombre, ou la convention sur laquelle toute sa puissance & toute sa gloire devoient être fondées.

Au contraire, les secondes Tables nous sont bien données par l'Ecrivain, comme ayant été écrites par la main de Dieu, ainsi que les premieres; mais la différence qui se trouvoit entr'elles, c'est que les dernieres avoient été taillées de la main de l'homme, & que c'est sur cette

œuvre de l'homme que l'Etre néceſſaire, rempli d'amour pour ſes productions, daigna encore graver ſon ſceau & ſa convention, comme il l'avoit fait ſur la ſubſtance pure dont les premieres Tables étoient l'image; de façon que la loi de l'homme n'étant pas aujourd'hui gravée ſur ſa matiere naturelle, opere en lui cet état violent & douloureux que tous les hommes éprouvent, lorſqu'ils cherchent cette loi avec ſincérité, & qu'ils s'en approchent; parce que ces pâtimens & cette irritation ſont inévitables entre des Etres hétérogenes.

L'éclat majeſtueux & terrible qui accompagna la promulgation de ces loix, nous rappelle le tableau de l'origine des choſes, où le déſordre faiſoit place à l'harmonie; où chaque Etre recevoit ſon ordre & ſa loi; où la lumiere mêlangée & comme confondue avec les ténebres, tendoit violemment à s'en ſéparer; où les criminels qui devoient habiter ces ténebres étoient entraînés avec les débris de cette effrayante exploſion; & où ceux qui avoient été fideles à leur Principe, ſe rallioient à ſa clarté divine, pour y lire les Décrets irrévocables de ſon éternelle ſageſſe, & pour les exercer dans l'Univers.

C'eſt toujours ſur des lieux élevés que ces grands faits nous ſont préſentés; ſur des lieux où l'air étant plus pur, ſemble communiquer à

tout

tout notre Etre, des influences plus ſalutaires, & une exiſtence plus conforme à notre nature & à notre premiere deſtination.

Car, lorſque dans la ſuite cette même loi a condamné le Peuple Hébreu, & ceux de ſes Chefs qui ſacrifioient ſur les *hauts lieux*, elle ne prétendoit pas préciſément parler des montagnes, mais de certains objets de la Nature auxquels les hommes ont trop ſouvent donné une confiance aveugle, & qui ayant commencé par ſervir d'inſtrumens au Sabeïſme, ont fini par engendrer les abus de l'Aſtrologie judiciaire.

Des altérations auſſi grandes ſe ſont introduites dans les Sciences des Hébreux. On en trouve la preuve dans les eaux de jalouſie, par leſquelles le Prêtre s'aſſuroit du crime ou de l'innocence de la femme accuſée d'adultere. Ces épreuves, dénuées de la *Vertu* ſupérieure de l'homme, dont le Prêtre eſt cenſé particuliérement revêtu, paroiſſent ſuſpectes, & ne préſentent à l'eſprit que le preſtige & l'impoſture : mais lorſqu'on s'éleve juſqu'à la nature de l'homme, & & qu'on réfléchit ſur l'étendue de ſes droits, rien n'étonne dans de pareils récits, parce que les *cauſes ſecondes* lui ſont ſubordonnées, & qu'il a le *pouvoir* d'en diriger les *actes* à la gloire de ſon intelligence, & au maintien de la loi de

celui qu'il eſt chargé de repréſenter ſur la Terre.

Dans la ſuite cette *vertu ſupérieure* s'étant affoiblie parmi les hommes, ils ont néanmoins conſervé les formules ; de-là ſont venues ces épreuves de l'eau, du feu, du fer rouge, des bras en croix, qui ont été pendant long-temps la ſeule juriſprudence criminelle de pluſieurs Peuples ; ces Peuples mêmes, contenus par la ſuperſtition, ou aveuglés par l'ignorance, ne jugeoient que d'après les faits, & n'examinoient pas ſi ceux qui ſembloient préſider à ces faits, avoient ou non les titres ſuffiſans pour mériter leur confiance, & ils ne doutoient pas de l'innocence de l'accuſé, quand ſon courage ou ſon adreſſe l'avoient fait réſiſter à l'épreuve.

Enfin les yeux ſe ſont ouverts, & ſur les menſongeres prétentions des Juges, & ſur les abus de cette Juſtice extravagante : mais les hommes, en s'épargnant par-là des crimes atroces, ne ſe ſont pas avancés davantage vers leur Principe ; ils ont ſupprimé les abus, ſans rendre leurs pas plus aſſurés ; ils ſe ſont garantis de l'erreur de leurs Ancêtres, & n'en ſont pas devenus plus ſages : ils ſont même tombés dans un autre excès ; car n'ayant apprécié ces épreuves que dans un temps où elles étoient déja privées de leur baſe, ils ont cru qu'elles n'en avoient jamais eu.

Il

Il en étoit ainsi de la lepre : cette maladie étoit regardée par les Hébreux comme une punition des fautes contre la *Loi* : elle ne pouvoit donc être guérie que par le possesseur ou le dépositaire de la Loi ; & vraiment, ce privilege ou ce don appartenoit au Prêtre. Quand dans la suite, l'Art de guérir n'a plus été l'apanage du Sacerdoce ; quand le Médecin a cru pouvoir cesser d'être Prêtre, les sources de la lepre sont restées ouvertes, comme elles le sont toujours, & les sources du remede se sont fermées. Alors, dans les ténebres où l'homme s'est concentré, il a plutôt pensé que la lepre étoit incurable, qu'il n'a vu ce qui lui manquoit pour la guérir ; de façon que les maux de l'homme ont plus que doublé ; car il lui reste toujours les *moyens* de gagner la *lepre*, & il ne trouve plus ceux de s'en délivrer.

15.

LE Sabbat, ſi recommandé par la Loi des Hébreux, ſe rapporte au Sabbat primitif, ſoit dans ſon nombre, ſoit par ſon objet; & c'eſt aſſurément dans l'eſprit de ce Sabbat primitif, qu'il leur étoit ordonné de ne point ſemer, ni labourer la terre, ni tailler la vigne pendant la ſeptieme année, ou année ſabbatique; de ne faire même cette année-là aucune eſpèce de moiſſon, ni de récolte; & de n'attendre leur ſubſiſtance que des productions naturelles de la terre, pour en ſatisfaire leurs beſoins préſens, ſans aucune inquiétude pour les beſoins à venir.

N'eſt-ce pas, en effet, nous retracer la différence des loix de la matiere à celles de l'intelligence? N'eſt-ce pas nous indiquer que la matiere n'exiſte, ne produit, ne s'alimente que par des moyens violens, & par une culture laborieuſe, tandis que la vie intellectuelle, active par elle-même, promet à l'homme qui peut y parvenir, des délices faciles & une nourriture aſſurée?

N'eſt-ce pas nous montrer d'avance quelle ſera la deſtinée de l'homme, lorſque le grand Sabbat étant

étant arrivé, il s'unira aux *Vertus* divines mêmes, & posſédera cette *Terre incréée*, qui sans cesse produit par elle-même & sans culture ; lorsqu'étant comme *adhérent* aux sources de la vie, il pourra continuellement s'y désaltérer, avec la confiance qu'elles seront toujours plus abondantes que ses besoins, & que jamais elles ne pourront se tarir pour lui.

Il ne faut point oublier que le vrai Sabbat temporel doit se trouver le quatorzieme de la lune de Mars ; que c'est à cette époque que se fit la délivrance du Peuple Hébreu ; & que c'est-là l'époque naturelle où s'entr'ouvrent les premieres sources de production, puisque c'est vers ce temps, que les principes végétatifs reçoivent les premieres réactions du printemps, lequel doit se compter pour nous par le cours de la lune, & non par celui du soleil, quand l'un & l'autre de ces astres ne se trouvent pas ensemble au même point équinoxial.

J'ajouterai que les Hébreux ont dérangé l'heure de leur Sabbat, en le commençant à la premiere étoile, au lieu de le commencer à minuit, qui est l'heure de la primitive institution, attendu que c'est une heure centrale : mais ce n'est pas la seule négligence qu'ils aient à se reprocher ; car dans son institution leur Loi étoit pure, & appuyée sur des bases invariables.

On y voit que jusqu'aux Réglemens relatifs aux alimens, tout est fondé sur les principes de la plus saine Physique. La défense de manger des animaux réputés immondes par la Loi, tient à la nature de ces animaux, dont l'impureté par rapport à nous, est écrite sur leur propre forme. " Ceux dont la tête & le corps sont dégarnis de membres offensifs & défensifs; ceux dont le cou est si gros, qu'il ne fait pour ainsi dire, qu'un avec le corps, ceux-là, dis-je, sont les Etres les moins purs, les moins réguliers, & en même temps les plus nuisibles à l'homme; car ce sont ceux dont le sang se porte avec plus d'abondance dans la partie supérieure; & pour conserver le langage de la Loi hébraïque, leur sang est matériellement sur leur tête : or l'usage fréquent de pareilles viandes ne manqueroit pas d'opérer le même dérangement dans l'équilibre de nos liqueurs : c'est alors que les soufres grossiers, dont notre Nature cherche à se purger, refluent sur notre Etre, & en obstruent tous les organes. ,,

" Nul Etre n'est sans doute plus intéressé que l'homme à éviter ce terrible effet, parce que le siege de son Principe étant dérangé, le Principe lui-même peut souffrir de ce dérangement. ,,

" L'homme est destiné par sa nature à être supérieur à tout ce qui est *song* & impur, puisque sa tête même, distincte de son corps par un cou étroit, semble

ſemble encore être verticalement placée, pour que le *ſang* ne pouvant la ſurmonter, elle regne & domine ſur tout ce qui tient au *ſang* : & puiſque nous avons ſous les yeux l'exemple de l'abrutiſſement des Negres, qui le doivent en partie à ce que non ſeulement leur *ſang*, mais leur *graiſſe* même eſt ſur leur *tête* ; car ce fait eſt viſible par la couleur rougeâtre & ſombre de la ſubſtance moëlleuſe de leur cerveau, & par la laine qui leur tient lieu de cheveux.,,

" Si l'on ne remarque pas les mêmes irrégularités dans les autres eſpeces de Nations difformes, & que cependant on y remarque le même abrutiſſement, ou des mœurs même plus honteuſes, & des inclinations plus malfaiſantes, ou enfin une nature plus lâche & plus débile, c'eſt qu'au lieu du ſang & de la graiſſe, ce ſont d'autres *principes matériels* qui *dominent ſur leurs têtes.* Car ces principes matériels étant ennemis de l'homme, ne peuvent le ſurmonter, ſans que quelques-unes de ſes facultés primitives ne ſoient dans la contrainte & dans l'abrutiſſement, & qu'elles ne ſoient remplacées par les facultés qui leur ſont contraires.,,

" Ce que j'ai dit ſur la difformité des animaux réputés immondes, doit s'appliquer aux poiſſons, dont le corps ne formant qu'une maſſe avec leur

tête, ſemble porter toutes les marques de l'impureté ; en ſorte qu'on pourroit demander pourquoi la Loi hébraïque ne défendoit que ceux qui n'avoient ni nageoires, ni écailles ? „

En général, l'impureté des poiſſons immondes doit être moindre que celle des animaux terreſtres, parce que le ſang des premiers eſt ſi tempéré par le fluide aqueux, qu'il n'eſt ni dans une abondance, ni dans une chaleur capable de produire de grands ravages. C'eſt pour cela que la Loi toléroit ceux qui n'avoient pas à la fois tous les ſignes de l'impureté. „

“ Cependant, comme l'élément qu'ils habitent, porte avec lui-même le caractere de l'origine confuſe des choſes matérielles ; comme c'eſt par l'eau que tous les Etres de matiere prennent leur corporiſation, la Loi regardoit les poiſſons comme participant en quelque ſorte à la *confuſion* de eur élément : auſſi n'entroient-ils point dans les ſacrifices. „

“ On n'ignore pas que le ſel, ſi convenable à nos alimens, étoit eſſentiellement recommandé dans les ſacrifices, & qu'il a été, preſque par toute la Terre, le ſymbole de la ſageſſe. C'eſt que les ſels en général ſont des ſubſtances très-inſtructives pour l'homme. Ils ne paroiſſent, que par la réunion de leurs différentes parties répandues dans les eaux qui les tiennent en diſſolution,

lution, & en devenant par l'action du feu général ou particulier, autant d'unités actives, puissantes & dépositaires de toutes les propriétés qui se manifestent dans les corps. En un mot, le sel est un feu délivré des eaux, & les eaux ont un nombre si impur que les Hébreux n'expriment ce mot que par le duel מים *maim*. „

“ Ajoutons que si la préférence étoit donnée au sel marin sur tous les autres, c'est qu'il est quarré sur toutes les faces, & qu'il a sept centres; c'est qu'il reçoit plus directement les influences supérieures par l'action de la lune sur les mers, & que son acide a moins d'affinité avec les métaux que les acides des autres sels. „

Le pain azyme, si recommandé dans les Fêtes, a sans doute de très-grandes significations; car il représente à la fois l'affliction de la privation, la préparation à la purification, & la mémoire de l'origine.

Le mot *manne* dérivé d'un nom hébreu, qui signifie *nombrer*; & pour parvenir à l'intelligence de cette distribution journaliere, que les Livres hébreux nous disent avoir été faite au Peuple, voici ce qu'il est nécessaire de connoître.

De même que le Soleil parcourt chaque jour tous les points de notre horizon pour revivifier toute la circonférence, de même tous les hommes

reçoivent

reçoivent chaque jour un rayon du *grand Soleil*, qui suffiroit pour les ranimer intellectuellement, s'ils ne le laissoient pas intercepter par mille obstacles étrangers ; enfin, il y a chaque jour pour l'ordre physique, un mouvement universel par lequel toutes les spheres agissent les unes sur les autres, & se présentent réciproquement des bases, sur lesquelles elles impriment en passant, des actions & des nombres analogues aux traits qu'elles y rencontrent ; & on ne peut nier qu'il n'en soit de même dans l'ordre intellectuel, puisque celui-ci est le modele de l'autre.

Mais ni dans l'un, ni dans l'autre ordre, l'homme ne peut passer les bornes & les mesures de ses facultés, sans les détruire ; & malgré qu'il ait reçu ces facultés par sa nature, il doit attendre que les *vertus* & les nombres supérieurs viennent les compléter & les nourrir ; de même qu'il ne doit pas cesser de se reposer sur ces secours supérieurs, & de croire qu'ils peuvent se renouveller comme ses besoins. C'est là ce que signifioient les vases des Hébreux, la manne dont ils les remplissoient chaque jour, & la défense faite au Peuple d'en ramasser des portions doubles.

Si l'on doutoit que cette manne eût existé en nature matérielle, il faudroit seulement se rappeller ce que l'on vient de lire ; & si nous reconnoissons que chaque jour de la vie, la manne intellectuelle

intellectuelle nous eſt accordée, nous aurons fait un pas aſſez grand pour croire à la poſſibilité de l'autre; car cette derniere pourroit bien provenir d'une branche commune au même arbre, mais qui ſeroit deſcendue plus bas, comme ayant le corps pour objet.

Quant aux loix criminelles, tracées dans les Livres hébreux, quoiqu'elles ſoient fondées ſur la plus exacte juſtice, je ne me propoſe pas de juſtifier leur origine, avec autant de ſoin que celle des loix de précepte & d'inſtruction dont nous avons traité juſqu'à ce moment : elles préſentent trop de difficultés pour oſer aſſurer que la main de l'homme, en les rédigeant, n'ait jamais pris la place de la main ſuprême; & la principale objection eſt que ſi le Chef de la Loi étoit obligé de *conſulter* la lumiere ſupérieure dans toutes les circonſtances douteuſes, il lui étoit inutile d'avoir par écrit un Code criminel.

En effet, il connoiſſoit par cette *conſultation*, quelles étoient les peines décernées par la Loi contre tel ou tel crime, il le connoiſſoit ſur la *dépoſition* de *deux témoins* véridiques, dont je ne puis mieux donner l'idée qu'en les comparant à la ſignature d'une lettre & à ſon contenu; " car on ſait que les Anciens commençoient ſagement leurs lettres par leur nom, & que cet uſage exiſte

encore

encore parmi plusieurs Peuples & dans les Ordonnances des Souverains ,,.

Mais le Chef de la Loi ayant recueilli plusieurs de ces *Sentences juridiques*, il a pu se faire qu'il les ait destinées à lui servir de guides lorsqu'il se présenteroit des cas semblables, & qu'il se soit borné à *consulter* sur le crime ou sur l'innocence de l'accusé.

Dans la suite, la forme de cette Jurisprudence a pu encore dégénérer, & les successeurs des véritables Chefs, trouvant des loix écrites pour la punition des crimes, ont pris ces loix pour la seule regle qu'ils eussent à consulter, & les témoins humains pour ceux que le Législateur avoit eu en vue : par où l'on voit quels abus ont dû résulter de cette méprise.

Je découvre volontiers cette difficulté, pour que ma marche ne paroisse pas suspecte, & pour avoir le droit de prendre la défense du trésor d'instructions qui, malgré ce mélange, se trouve renfermé dans les Livres des Hébreux.

Contemplons ici cette Arche d'alliance, dépôt de toutes les *Ordonnances* que le peuple devoit observer, pour se maintenir en force contre ses *ennemis*. Comparons ce Tabernacle & les Cérémonies qu'il étoit ordonné d'y pratiquer, avec les *premieres occupations* de l'homme, nous verrons

tons qu'ils n'offrent que la defcription de ces anciens fymboles que la Sageffe devoit montrer de nouveau à l'homme, afin de ne pouvoir jamais être accufée de manquer à la convention qu'elle avoit faite avec lui en le formant.

Auffi fut-il recommandé à l'Agent choifi pour cette œuvre, de fe conformer au plan qui lui en avoit été montré fur la montagne, afin que la copie vifible étant femblable au modele que l'homme ne voyoit plus, l'homme pût fe rapprocher de fa gloire ancienne & de fes connoiffances primitives.

Il faut donc étudier avec foin cette copie, fi nous voulons recouvrer quelques idées de fon modele : il faut confidérer les différentes divifions du Tabernacle, & les différens voiles qui les féparent les unes des autres, pour retracer les différentes progreffions & fufpenfions de la lumiere pour nous : l'*Oracle* enveloppé & couvert des ailes des Chérubins ; la couronne, ou le cercle d'or, qui la furmonte, & femble placée ainfi, comme l'anneau de Saturne, pour fervir d'organe aux *vertus* fupérieures qui devoient y defcendre ; les *tables* dreffées dans les différentes régions ; les douze pains de propofition rangés fix par fix, pour nous peindre les deux *loix fénaires*, fources de toutes les chofes intellectuelles & temporelles ; enfin, le chandelier

à

à ſept branches répétant le nombre de la *lumiere ſuperieure* qui éclatoit & vivifioit inviſiblement ce ſanctuaire myſtérieux, le ſiege de ſa gloire.

Non ſeulement le Tabernacle devoit avoir des rapports avec la deſtination de l'univers, mais il devoit encore en avoir avec l'homme, puiſque l'homme en étoit le premier objet : ce qui fut ſuffiſamment annoncé par cet autel quarré qu'il fut ordonné d'y placer avec les vaſes & inſtrumens relatifs au culte qui devoit s'y exercer. Cette forme quarrée eſt un ſymbole analogue au nombre de l'homme intellectuel, ſymbole que l'on peut facilement démêler, & qui ſera encore plus dévеloppé par la ſuite : ,, mais le propre corps de l'homme paroît y avoir auſſi des rapports, puiſqu'il forme lui-même un quarré par ſes dimenſions. En outre, cet autel étoit ſoutenu & tranſporté par le moyen de quatre bâtons creux, qui ne s'en détachoient point ; & ce type ſe trouve en nature phyſique ſur la forme matérielle de l'homme.

On ne peut conſidérer la fin corporelle du Légiſlateur des Hébreux, dont la ſépulture eſt reſtée ignorée, ainſi que l'hiſtoire de ces Elus qui ſont annoncés comme ayant été enlevés dans des chars de feu, ſans prendre une idée vaſte & inſtructive de notre véritable deſtination.

L'homme

L'homme eſt un feu concentré dans une groſſiere enveloppe ; ſa loi, comme celle de tous les feux, eſt de la diſſoudre, & de s'unir à la ſource dont il eſt ſéparé.

Si, négligeant l'activité propre à ſon Etre, il ſe laiſſe dominer par cette enveloppe ſenſible & ténébreuſe, elle prend un empire plus ou moins fort & durable, ſelon les droits qu'il lui a cédés par ſa foibleſſe, par ſes penchans ou par ſes jouiſſances. Alors ſon feu eſt étouffé ou enſeveli, pour ainſi dire, ſous ce voile obſcur, & l'homme à ſa mort ſe trouve comme confondu avec les ruines de ſa forme corporelle ; ces débris mêmes devant reſter entaſſés ſur lui, tant qu'il ne ſentira renaître au centre de ſon exiſtence, rien d'aſſez *vivant* pour briſer & détruire les liens qui l'attachent à la région inférieure des corps.

Si, au contraire, ſuivant la loi de ſa nature, il a ſu non ſeulement conſerver la force & les droits de ſon propre feu, mais les augmenter encore par l'action d'un feu ſupérieur, il n'eſt pas étonnant qu'à la mort, leur ardeur ne conſume plus promptement la forme impure qui juſques-là en avoit contraint les mouvemens, & que la diſparition de cette forme ne ſoit plus rapide.

Que ſera-ce donc ſi l'homme entier eſt embraſé de ce feu ſupérieur ? il anéantira juſqu'aux moindres

moindres veſtiges de ſa matiere ; on ne trouvera rien de ſon corps, parce qu'il n'aura rien laiſſé d'impur. Semblable à ces Elus qui à la fin de leur carriere, ont paru s'élever dans les Régions céleſtes ſur des chars lumineux, leſquels n'étoient que l'exploſion d'une forme pure, plus naturelle à notre Etre que ne l'eſt notre enveloppe matérielle, & que nous n'avons jamais ceſſé d'avoir, malgré notre jonction avec la matiere.

Que doit-on donc penſer des traductions qui font dire à Job : *Je verrai Dieu dans ma chair.* Il faut penſer que le texte leur eſt contraire. Et, en effet, le mot נקפו *niquephou* appartient au verbe נקף *naquaph*, qui ſignifie : *Il a briſé*, *il a coupé*, *il a corrodé*, & nullememt *il a été environné.* Et Job, après avoir reconnu que ſon Rédempteur eſt vivant, & qu'il doit s'élever au deſſus de la pouſſiere, ajoute naturellement : *Lorſqu'ils* (*mes maux*) *auront corrode ou détruit mon enveloppe corporelle, je verrai Dieu*, non pas *dans ma chair*, comme diſent les Traducteurs, mais *hors de ma chair.* Car dans מבשרי *mibbeſari*, comme dans mille autres cas, la particule מ *mem* eſt un ablatif extractif qui repréſente l'exiſtence, hors d'un lieu, hors d'une choſe, & non pas l'exiſtence dans cette choſe ou dans ce lieu : ainſi le texte porte ici préciſément l'oppoſé des traductions.

Je laiſſe de côté cette multitude de faits & de

tableaux

tableaux que contiennent les Livres hébreux depuis l'époque où Moïse fut remplacé par un digne successeur, jusqu'au temps où la forme du Gouvernement changea. Avec les principes que nous avons établis, on peut aisément découvrir ce que représente Josué, lorsqu'il introduit le Peuple dans la Terre promise à ses Peres; lorsqu'il fait la rencontre du Prince de l'Armée du Seigneur, & qu'il prend sur les Ennemis de son Peuple, les Villes de *Cariat-sepher* & de *Cariat-arbé*, ou la Ville *des Lettres* & la Ville des *Quatre*; on comprendra, dis-je, ce que nous rappelle le Peuple Hébreu lui-même, laissant subsister plusieurs des Nations criminelles qu'il avoit ordre d'exterminer, & s'oubliant jusqu'à faire des alliances avec elles.

Pour les autres tableaux qui se trouvent dans ces Livres, on pourra aussi facilement découvrir des interprétations naturelles & instructives; d'autant que de nos jours on a démontré que la plupart des faits qui ont paru inconcevables, l'étoient beaucoup moins que les traductions ne le laissent penser; les renards de Samson, par exemple, qu'on a fait voir n'être autre chose que des faisceaux de matieres combustibles, auxquelles toutefois il se peut qu'il ait joint des *feux* plus *actifs* que les feux vulgaires.

Je laisse de même tous les faits qui pourroient

paroître révoltants, tels que ces exécutions sanguinaires, ces cruautés opérées ou commandées par les Chefs & les Dépositaires de la Justice, me proposant d'en parler dans la suite de cet Ecrit.

Au reste, ce seroit être peu versé dans la connoissance de la Sagesse que d'entreprendre l'explication universelle de tout ce qui est contenu dans les Livres hébreux; puisque non seulement la vie d'un homme ne suffiroit pas, mais qu'il faut peut-être la consommation de tous les siecles pour en développer tous les points.

Observons donc, que quand il s'en trouveroit encore plusieurs d'inexplicables, par quelque cause que ce soit, cela ne devroit diminuer en rien, aux yeux des hommes sensés, le mérite des faits dont les rapports avec notre Etre, & avec la nature des choses, sont de la plus parfaite évidence.

De ce nombre est le changement que subit la forme du Gouvernement des Hébreux. Dans quel temps, sur-tout, ce changement s'est il opéré? C'est lorsque la sainteté de leur loi étoit profanée; c'est lorsque l'avarice de leurs Prêtres s'approprioit les Victimes des Sacrifices, & qu'ils n'exerçoient leur profession sacrée que comme une ressource à leur cupidité: c'est enfin lorsque ces Prêtres mêmes n'étant plus capables de défendre l'Arche incorruptible de l'alliance de

de l'homme, l'avoient laissé tomber entre les mains de l'ennemi, & que le Peuple se trouvoit ainsi dénué de tout ce qui faisoit sa force & son soutien. C'est alors que malgré les sages avis du dernier de ses Juges, le Peuple Hébreu voulut être gouverné par un Roi comme les autres Nations.

Mais de même que le premier des hommes, en se séparant du centre de la lumiere, se réduisit à n'avoir pour guide qu'une foible étincelle de cette lumiere; de même le Peuple Hébreu, en abandonnant ses guides naturels, & se soumettant à un Roi, n'avoit plus pour ressource que les seules *vertus* d'un homme, tantôt foible, tantôt méchant; et l'histoire des Rois est en ce genre le tableau le plus instructif que la Tradition hébraïque pût nous transmettre. Car de tous les Rois d'Israël, elle n'en montre pas un seul qui n'ait commis *le crime*; & parmi les Rois de Juda, elle n'en offre qu'un très-petit nombre qui en aient été exempts, tels qu'Aza, Josaphat & Josias; encore fait-elle des reproches au premier de s'être allié avec les Rois étrangers, & d'avoir eu dans sa maladie moins de confiance en Dieu que dans les Médecins.

Hâtons-nous d'arriver à l'époque célebre de ce Temple qui fut élevé sous le *troisieme* Roi: monument que les Traditions hébraïques repré-

ſentent comme la premiere merveille du monde, & auquel les bâtards d'Iſmaël rendent encore une eſpece d'hommage.

La conſtruction de ce Temple, faite peu de temps après que le Peuple Hébreu eut abandonné ſes guides naturels, eſt une répétition parfaite du ſort que l'homme éprouva, après s'être ſéparé de la ſource de ſa gloire, lorſqu'il fut réduit à ne plus voir l'harmonie des *vertus* divines que dans une ſubdiviſion groſſiere & compliquée.

Ces images, toutes matérielles qu'elles puiſſent être, préſentent encore à l'homme coupable, les traits de leur modele : toujours l'auteur des Etres, jaloux de leur félicité, leur offre le tableau de ſa puiſſance, de ſa gloire & de ſa ſageſſe, pour fixer leur vue ſur la grandeur & la beauté de ſes perfections, & pour ramener leur intelligence à la lumiere, après que cette lumiere aura fixé leurs ſens par ſes propres emblêmes.

Auſſi l'édifice du Temple réuniſſoit-il tout ce qui avoit été annoncé par les ſignes ſenſibles des manifeſtations précédentes.

Il avoit dans ſes proportions, & dans ſes meſures véritables, & non littérales, des rapports avec cette Arche dont la Tradition hébraïque fait mention, lors du fléau de la juſtice divine ſur les prévaricateurs par l'élément de l'eau : & ainſi, le

Temple fut, comme l'Arche, une nouvelle représentation de l'Univers.

Il offroit les mêmes attributs que le Tabernacle dont le modele fut donné au Peuple Juif lors de la promulgation de la Loi. Car il y avoit dans ce Temple un lieu pour les sacrifices, tels qu'ils s'opéroient dans le Tabernacle. Il y avoit dans l'un & dans l'autre, un *lieu* destiné à *la priere*, lequel étoit comme l'organe des lumieres & des dons, que la main bienfaisante de l'Eternel répandoit sur ce Peuple élu, & sur ses Chefs.

Mais tout dans ce Temple étoit plus nombreux, plus abondant, plus vaste, plus étendu que dans les Temples précédens, pour nous enseigner que les *vertus* alloient toujours en croissant, & qu'à mesure que les temps avançoient, l'homme voyoit multiplier en sa faveur les secours & les appuis.

C'est pour nous instruire de ces vérités, que chacun de ces trois *Temples* est marqué par une distinction particuliere. L'Arche du Déluge fut errante, & flottoit sur les eaux, pour nous peindre l'incertitude & les ténebres des premiers temps. Le Tabernacle étoit alternativement en mouvement & en repos, & de plus, c'étoit l'homme même qui le transportoit & le fixoit dans des lieux choisis; afin de nous retracer les droits accordés à l'homme dans sa seconde

 époque;

époque ; droits sur lesquels il peut aspirer par intervalles à la possession de la lumiere ; enfin, le troisieme Temple étoit stable & adhérent à la terre, pour nous apprendre sensiblement que's sont les privileges auxquels l'homme peut prétendre un jour ; privileges qui s'étendent jusqu'à fixer à jamais sa demeure dans le séjour de la vérité.

Ainsi, ce Temple de Jérusalem représentoit non seulement ce qui s'étoit passé aux époques antérieures, mais il étoit encore un des signes sensible les plus instructifs que l'homme pût avoir devant les yeux, pour recouvrer l'intelligence de sa premiere destination, & celle des voies que la Sagesse avoit prises pour l'y ramener.

Il y trouvoit dans les sacrifices & l'effusion du sang des animaux, l'image de ce Sacrifice universel que les Etres purs ne cessent d'offrir au souverain Auteur de toute existence, en employant avec activité leur propre vie ou leur action, pour le soutien de sa gloire & de sa justice.

Ajoutons d'avance que tout étant relatif à l'homme ici-bas, c'étoit par l'*homme* même que ce sacrifice devoit s'opérer ; les sacrifices d'animaux n'ayant que secondairement la faculté de manifester la gloire du grand Etre. L'homme seul dans la Nature a le droit de lui offrir des tributs qui soient dignes de lui : mais étant aujourd'hui

à l'extrêmité de la chaîne des Etres, il s'éleve ſucceſſivemenr par leur moyen : en mettant à découvert les *vertus* des Etres les plus inférieurs, il peut monrer aux *vertus* qui les dirigent, & parvenir par cette progreſſion juſqu'à une force *vivante* qui le mette à portée de remplir ſa Loi, c'eſt-à-dire, d'honorer dignement ſon Principe, en lui préſentant des offrandes ſur leſquelles ſoient empreints les caracteres de ſa grandeur.

Si le Peuple Juif a eu le dépôt de ſemblables inſtructions ; s'il a poſſédé un Temple qui ſemble être le hyéroglyphe univerſel ; ſi ceux qui y rempliſſoient les fonctions, nous ſont annoncés comme dépoſitaires des loix du culte, & opérant même tous les faits dont j'ai démontré que la ſource étoit dans l'homme, il eſt probable que le Peuple Juif eſt en effet le Peuple choiſi par la Sageſſe ſuprême pour ſervir de ſigne à la poſtérité de l'homme.

D'après cela ne pourrions nous pas croire que ce Peuple fut mis, préférablement à tous les autres Peuples, en poſſeſſion de ces moyens de régénération dont nous avons parlé, ainſi que de ce culte apporté néceſſairement ſur la Terre, par les Agens, qui ont été faits dépoſitaires des *vertus* ſubdiviſées du *grand Principe* ; afin de rendre à l'homme la connoiſſance de ce *Principe*.

Nous le croyons d'autant plus, que nous reconnoîtrons dans le culte de ce Peuple, des rapports avec la vraie nature de l'homme, & avec ses véritables fonctions, comme nous en avons déja remarqué entre le Temple de Jérusalem & l'harmonie de l'Univers.

On verra que ces ablutions fréquentes, ces préparations soigneuses, ces holocaustes de toute espece, soit d'animaux, soit des productions de la terre, ce feu sacré toujours éclairant les sacrifices & les offrandes, étoient des emblêmes très-instructifs de toutes les fonctions des Etres envers le premier des Principes, & de la supériorité de ce Principe sur tous les Etres. L'ordre seul des temps fixés pour ces différens sacrifices, la disposition de tous les *instrumens* qui y étoient employés, la qualité des *substances* qui y entroient, le nombre & l'arrangement des *lampes*, enfin, toutes les parties de ce culte, seroient sans doute autant d'indices de quelques-unes de ces *vertus* supérieures que la Sagesse avoit subdivisées pour l'homme depuis sa corruption.

Cependant ces objets, qui ont été, pour ainsi dire, communs à tous les cultes, étant extérieurs & étrangers à l'homme, ne lui rendoient pas le sentiment de son vrai caractere. Il falloit donc que ces grands signes fussent exprimés par lui; qu'ils fussent représentés, mis en action par des

Etres

Etres de ſa propre eſpece, afin qu'il eût le témoignage perſonnel & intime que c'étoit pour une telle œuvre qu'il avoit été formé.

Si, lors de ſon origine, il pouvoit avoir à la fois trois grands objets de contemplation ; la *Source* de toutes les *puiſſances*, les *vertus* qui en deſcendent pour l'accompliſſement de ſes *Loix*, & les *Etres* qui ne ceſſent jamais de lui rendre *hommage* ; il falloit qu'il lui reſtât dans ſon état de dégradation, les indices & les traces de ce ſublime ſpectacle : il falloit que tous ces grands objets fuſſent préſens à ſes yeux, & que ce fuſſent des hommes qui les lui repréſentaſſent.

Auſſi dans l'exercice & l'enſemble du culte des Hébreux, pouvons-nous remarquer ces trois claſſes avec la plus grande juſteſſe ?

Le Peuple rangé autour du Temple, ou dans le parvis, rappelloit à l'homme cette multitude de productions pures de l'Infini, qui reſtent fidellement attachées à ce Principe, autant par amour pour ſa gloire, que par intérêt pour leur propre félicité.

Les Lévites occupés autour de l'Autel, lui repréſentoient par leur action, les fonctions de ces Agens privilégiés, & choiſis pour faire parvenir les dons & les *vertus* du grand Principe juſqu'aux moindres de ſes productions.

Enfin,

Enfin le Grand-Prêtre entrant ſeul, une ſeule fois l'année, dans le *Saint des Saints*, pour y porter les vœux de tout le Peuple, & faire couler juſqu'à lui les ſecours de la *vie*, devenoit pour l'homme une image parlante du Dieu inviſible, dont un ſeul acte de puiſſance ſuffit pour animer à la fois tout le cercle des Etres, tandis que de tous ces Etres qui reçoivent perpétuellement de lui les germes même de leur exiſtence aucun n'a jamais pénétré dans le ſanctuaire inacceſſible de ſon eſſence.

Et voilà comment l'homme a pu recouvrer l'idée de ſon premier ſéjour, puiſqu'il en a eu ſous les yeux un tableau réduit, mais régulier, puiſqu'enfin il a vu retracer dans ſa propre eſpece le Dieu des Etres, ſes Miniſtres & ſes Adorateurs.

Il y voyoit même les *ſignes ſenſibles*, & de ſes anciennes jouiſſances, & des *fruits* qui ſervoient de récompenſe à ſa *priere*; puiſque les Traditions hébraïques donnent à entendre comment ces ſacrifices étoient couronnés, en nous apprenant que le Temple ſe rempliſſoit de la gloire de l'Eternel, ou de ces indices poſitifs de *penſées pures* dont nous avons vu que l'homme étoit environné.

Quant à cette multitude incroyable d'animaux qu'il eſt dit avoir été immolés lors de la dédicace de

du Temple, & généralement dans les ſacrifices des Hébreux, nous n'entreprendrons point de juſtifier ces récits, ni de réfuter tout ce qui a été dit ſur l'impoſſibilité que la petite contrée des Juifs renfermât aſſez de bétail pour fournir tant de victimes, & qu'il y eût un nombre ſuffiſant de Sacrificateurs pour les immoler. Ceux qui ont employé leur temps & exercé leur eſprit à critiquer ces textes des Ecritures, pouvoient faire de l'un & de l'autre, un uſage plus utile.

Il eût été plus prudent de chercher les moyens de pénétrer ces emblêmes, que de s'arrêter à leur enveloppe. Il falloit obſerver que plus les Traditions des Hébreux offrent de juſteſſe & de profondeur dans les endroits où elles ſont claires, plus on doit ſuppoſer, quand elles paroiſſent obſcures ou invraiſemblables, qu'elles le ſont à deſſein, pour nous cacher des vérités qui n'appartiennent qu'à l'homme intelligent, & qui ſeroient nulles ou nuiſibles à tout autre qui n'y ſeroit pas préparé.

Il eût mieux valu nous rappeller combien la Langue hébraïque eſt rapprochée des objets de l'intelligence, puiſqu'elle n'a pas même de mot pour exprimer la matiere & les élémens; il eût mieux valu, dis-je, nous montrer combien le *ſens primitif* de ſes mots les plus communs, eſt piquant, juſte & ſublime; & nous

apprendre

apprendre que loin de borner la Langue hébraïque à un ſens particulier & littéral, elle eſt ſi vaſte, que pour la ſaiſir dans ſon véritable eſprit, on ne doit s'occuper qu'à l'étendre; car dans l'ordre vrai, c'eſt au ſujet & à l'intelligence à mener les Langues, & non aux Langues à mener l'intelligence & le ſujet.

Il eût été, enfin, plus utile de nous enſeigner que tous les Etres corporels ſont chacun un ſymbole d'une *faculté inviſible* qui leur eſt analogue. Alors on pourroit prendre l'idée de la *force* dans le taureau, celle de la *douceur* & de l'*innocence* dans l'agneau, celle de la *putréfaction* & de l'*iniquité* dans le bouc, & ainſi de toutes les eſpeces d'animaux, & même de toutes les ſubſtances qui étoient offertes en nature dans les ſacrifices.

Peut-être qu'avec cette attention on ſeroit déja parvenu à percer le voile. Car il ſe peut que l'eſpece d'animal ſacrifié fût le ſigne phyſique de la *faculté* qui lui correſpond; & que la quantité ou le nombre de victimes fût l'expreſſion allégorique de cette *faculté* même, que le Sacrificateur cherchoit à combattre, ſi elle étoit *mauvaiſe*; qu'il s'efforçoit, au contraire, d'obtenir du ſouverain Etre, ſi elle étoit *pure*; ou enfin, dont il lui rendoit hommage, lorſqu'il l'avoit obtenue.

16.

PARMI les objets importants que les Traditions nous préſentent, il n'en eſt point qui doivent nous intéreſſer davantage que l'élection de ces Juſtes, ſuſcités par la Sageſſe divine, qui ne pouvant abandonner les hommes, puiſqu'ils doivent être les *ſignes* de ſa gloire, leur en préſente de temps en temps des modeles.

Aucun de ces types n'a été plus reſſemblant que le juſte Elie, dont le nom embraſſe toutes les claſſes d'Etres ſupérieurs à la matiere, & qui s'eſt fait connoître par les actes les plus extraordinaires. Mais c'eſt parce qu'il participoit à la force du Principe de toutes choſes, que l'étonnement doit ceſſer à la vue de ſemblables faits. S'il tenoit à l'*Etre* qui a tout produit, à la ſource d'où découlent tous les *ſignes* ſenſibles matériels ou immatériels qui ſont en action dans l'univers, quelle difficulté y auroit-il que, ſous le ſigne d'un Corbeau, il eût reçu ſa nourriture d'une main ſupérieure? Quelle difficulté qu'il ait dévoilé l'impoſture des Prêtres de Baal, en manifeſtant

festant les forces du vrai Dieu ? Quelle difficulté même qu'il ait rendu la vie à un cadavre, puisqu'il agissoit par ce même Dieu qui l'avoit donnée.

Ne soyons donc plus surpris des droits qui lui furent accordés pour multiplier les alimens de la veuve de Sarepta, pour contenir ou faire tomber à son gré les pluies & les rosées, pour consumer par le feu du ciel les Capitaines d'Ochosias : car si nous ne perdons point de vue les desseins de la Divinité sur nous, si nous lisons le livre de l'homme, nous y trouverons les élémens de toutes ces merveilles.

On voit même ici quel avantage c'est pour nous d'être toujours fortement unis par la pensée, par le desir, & par l'action, aux *vertus* de ces Etres privilégiés, puisque le fidele Disciple & successeur d'Elie a répété presque tous les prodiges de son Maître.

Mais une des belles instructions qu'Elie nous ait laissée, c'est lorsqu'étant sur la montagne, il reconnut que le Dieu de l'homme ne se trouvoit ni dans *un vent violent*, ni dans *le tremblement de l'air*, ni dans *le feu grossier* & *dévastateur*, mais dans *un vent doux* & *leger* qui annonce le calme & la paix dont *la Sagesse* remplit tous les lieux qu'elle approche ; & en effet, c'est un *signe* des plus surs pour démêler la *vérité* d'avec le *mensonge*.

Les

Les différens Justes qui ont suivi la même carriere, étoient chargés d'annoncer aux Rois & aux Peuples, le sort qu'ils devoient attendre, s'ils venoient à s'écarter de leur Loi; & comme il y a des voies sans nombre pour s'égarer, & que les maux qui répondent à ces écarts sont également innombrables, ces Elus ayant à offrir le tableau des uns & des autres, s'en acquittoient par les moyens & les signes les plus analogues à ce qu'ils devoient annoncer.

C'est pour cela que la Justice suprême ayant dessein de faire sentir au Peuple Hébreu l'horreur de ses alliances idolâtres, lui présenta pour signe, l'union d'un de ses Envoyés avec une femme prostituée; union qui répétoit aussi celle que l'homme premier avoit contractée avec des substances impures, si opposées à son Etre.

C'est pour cela que la Justice voulant annoncer à ce Peuple, la dispersion dont il étoit menacé, & l'état honteux où ses ennemis alloient le réduire, ordonna à un autre de ses Agens de se montrer, dépouillé de ses vêtemens, sortant d'une breche faite par lui-même à sa propre maison, & prenant secretement la fuite.

Enfin, c'est pour cela que voulant représenter au Peuple Hébreu les traitemens indignes qu'il alloit subir dans la servitude, elle ne craint pas de lui faire voir un Juste plongé dans la plus affreuse

freuſe douleur, & prenant pour nourriture les objets les plus dégoûtans.

L'homme peut ſe reconnoître dans ces divers tableaux, dès qu'il les comparera à ſa déplorable ſituation.

Telle fut la ſource de cette multitude d'allégories & de faits emblêmatiques que l'hiſtoire des Prophêtes nous offre avec des traits ſi extraordinaires, qu'on ne peut les concevoir, lorſqu'on les ſépare des événemens ſecrets qui en ont été l'objet & l'occaſion.

De-là les erreurs multipliées de ceux qui ont oſé juger ces récits, ſans en connoître le ſens ni les rapports : ces Obſervateurs ſe ſont créés des fantômes pour les combattre avec plus d'avantage; auſſi n'ont-ils pu remporter que des victoires imaginaires.

Lorſqu'au mépris des inſtructions de ces différens Elus, le Peuple & ſes Maîtres ſe furent abandonnés aux crimes de la *putréfaction*, les Livres des Hébreux nous donnent l'hiſtoire d'une nouvelle ſervitude plus humiliante & plus dure encore que la premiere ; puiſque, dans celle d'Egypte, les Hébreux étoient deſcendus volontairement dans une terre étrangere ; au lieu que dans cette ſeconde ſervitude, l'ennemi vient les attaquer juſques dans l'enceinte de leur Villes,

répandre

répandre leur ſang, les arracher de leurs foyers, ravir & profaner les objets les plus chers de leur culte.

On peut même obſerver qu'il eſt dit que ces ennemis cruels firent arracher les yeux au Roi des Hébreux, & que ce Chef figurant la lumiere du Peuple, c'étoit montrer que la maniere dont la juſtice ſévit contre les Prévaricateurs, eſt d'éteindre pour eux le flambeau de l'intelligence.

Ce type fut répété pendant la ſervitude, par l'évaſion de pluſieurs Tribus, qui s'étant ſouſtraites au joug de leurs Tyrans à Babylone, allerent au loin, & par des chemins cachés, habiter un pays inconnu ſur la terre; là elles exercent encore dans ſa pureté, le Culte de l'Eternel, ſelon la Loi des Hébreux; là elles expient dans le deuil & dans la triſteſſe, les prévarications de leurs Ancêtres, & repréſentent cet *organe vivant & pur* de nos penſées, qui s'éloigne quand nous ſommes *lâches*, & qui gémit loin de nous ſur nos égaremens volontaires, afin que toutes ces larmes puiſſent être offertes comme un tribut à la Juſtice de la Sageſſe ſuprême, qui oublie les crimes des coupables pour ne faire attention qu'aux douleurs de l'innocent.

Il en eſt de même de l'Arche d'Alliance que les Macchabées nous apprennent avoir été dépo-

ſée par Jérémie pendant la captivité, en un lieu inconnu, où elle doit reſter juſqu'à la conſommation des choſes.

Mais dans tous ces types, on voit ſans ceſſe la clémence accompagner la juſtice, & laiſſer toujours l'eſpérance aux malheureux mortels condamnés à la privation. C'eſt pour cela qu'il eſt annoncé qu'à la fin des temps, les Tribus qui ſe ſont exilées viendront ſe réunir à leur Peuple ; & que l'Arche ſortira du lieu caché qui la recele, avec le même éclat & la même majeſté, qui environnerent la montagne célebre où la Loi de l'alliance fut donnée à l'homme

Un Roi vainqueur de l'Aſſyrie, ſage, & participant aux Sciences des Hébreux, connoît que le terme de leur eſclavage eſt arrivé ; il charge un Juſte, indiqué par la Sageſſe divine, de les ramener dans la Terre de leurs Peres, pour y rebâtir le Temple abandonné pendant toute la durée de cette affreuſe ſervitude, où ils avoient été privés de leur culte & de leurs vrais ſacrifices ; où enfin, plongés dans la triſteſſe, ils avoient ſuſpendu leurs *inſtrumens de muſique* aux branches des ſaules, plutôt que de mêler leurs *chants* aux *concerts impurs* de leurs *Maîtres*. Ces tableaux ſont ſi naturels & ſi reſſemblans, qu'il eſt inutile que nous en expoſions les rapports.

Il

Il en est ainsi de la différence qui se trouva entre ce second Temple & le premier. Elle étoit si frappante que ceux qui avoient connu l'ancien Temple, & qui virent bâtir le nouveau, ne purent s'empêcher de répandre des larmes ameres, tant ils sentoient le prix de celui qu'ils avoient perdu. Cela nous rappelle que le temple corporel que l'homme habite aujourd'hui, n'est qu'un cloaque, un cachot ténébreux, comparé au Temple dans lequel il fit sa premiere demeure.

Le Prêtre chargé de la réédification de ce Temple, retrouva un des exemplaires de la Loi. Ceux qui ont cru pouvoir rejeter les Prophéties des Livres Hébreux, en supposant qu'Esdras avoit lui-même fabriqué ces Livres, auroient pu faire valoir cette objection pour les Prophéties dont l'événement l'avoit précédé, mais non pour celles dont l'accomplissement ne devoit avoir lieu qu'après lui, & ils ne peuvent nier que celles-ci ne soient en plus grande nombre.

En rétablissant le culte, Esdras rétablit les offrandes de froment, de vin, & d'huile, qui avoient été en usage dans les beaux jours du Peuple Hébreu ; je ne cacherai point que ces trois substances combinées sont les fondemens matériels sur lesquels repose l'édifice intellectuel du *Grand œuvre* du rétablissement des choses ; parce que l'une est le *récipient*, l'autre l'*agent actif* & *géné-*

rateur, & la troisieme est le *lien intermédiaire.*

,, Pour donner une idée des propriétés de l'huile, je ferai observer qu'elle est composée de quatre substances élémentaires qui lui donnent des rapports *actifs* avec les quatre points cardinaux de la circonférence universelle. Parmi les différentes huiles, celle de l'olivier tient le premier rang, parce que la chair de son fruit étant extérieure, reçoit par ce moyen les *premieres actions des influences*; sans oublier que par sa qualité naturelle, elle fixe & arrête en elle ces mêmes influences. Et c'est de là que pour peindre les prévarications des Chaldéens, Baruch nous représente des femmes brûlant devant leurs faux Dieux, des noyaux d'olive. ,,

Peu de temps après la délivrance de cette seconde captivité, les *Forts* cessent de *combattre*, & *deviennent semblables à des femmes*; on voit toute leur *vertu* se consumer & se corrompre; on voit cet *Arbre choisi* devenir si foible & si stérile, que, selon l'expression allégorique des Prophêtes, il ne produisoit pas même un seul *Rameau* assez fort pour qu'on en pût faire un *Sceptre* au *Prince*; on voit, dis-je, ce peuple tomber dans un tel aveuglement, qu'il ne craint pas d'aller à prix d'argent, solliciter auprès des Idolâtres la grande Sacrificature de son propre Temple.

On

On voit enfuite un *ennemi puiffant* environner fes murs, lui faire éprouver toutes les horreurs de la guerre & de la difette; & l'on reconnoît par ces maux fans nombre, par ces fléaux terribles, l'accompliffement des menaces, qui avoient été fouvent réitérées au Peuple Hébreu, dans le cas où il ne garderoit pas la Loi de fon alliance; jufques-là que des malheureux époux nourris dans la délicateffe, fe trouveroient tellement preffés par la faim qu'ils s'arracheroient leur propre fruit, & qu'après l'avoir dévoré, ils fe difputeroient encore cette maffe informe & dégoutante à laquelle l'homme eft attaché dans le fein de fa mere. Image horrible qui apprend à la fois à l'homme corporel & fon abominable origine, & la dure néceffité où il eft de dévorer journellement l'amertume & l'impureté avec lefquelles le premier crime l'a confondu.

Bien-tôt *le Sacrifice perpétuel s'interrompt faute de victimes, les monceaux de morts font accumulés autour de l'Autel, les Soldats armés & couverts du fang de leurs freres s'établiffent dans ce lieu redoutable, où le grand prêtre feul pouvoit entrer une feule fois l'année.* C'eft alors que fubjugué par le nombre & par la mifere, ce Peuple tombe dans une difperfion abfolue. Il devient errant, fans Temple, fans Sacrificateur, fans Autel, comme l'homme depuis fa chûte rampe honteu-

 fement

ſement dans la privation de ſes premiers droits, & des fonctions ſublimes qu'il devoit remplir dans l'Univers.

Les Faſtes des Hébreux, conſidérés dans cet enſemble, & ſous ce point de vue, nous préſentent un miroir fidele, où nous pouvons contempler l'hiſtoire de l'homme. On ne peut s'empêcher d'y reconnoître auſſi des traces d'une lumiere & d'une force ſupérieure, dont l'homme livré à lui-même eſt abſolument incapable; je parle de ces *vertus* qui ont dû apporter des ſecours viſibles juſques dans ſa ténébreuſe demeure, ou de ces Agens, dont pluſieurs ſont annoncés dans les Ecritures, comme ayant été ſans Généalogie & ſans Ancêtres.

Enfin le nombre de ces Agens, les différentes époques où ils ſe ſont manifeſtés, déſignent cette ſubdiviſion des puiſſances divines, qui fait ici-bas le tourment de l'homme, mais qu'il doit ſubir avant de recouvrer ſon domaine, & dont les tableaux ne peuvent ſe peindre à lui ſous des couleurs trop ſéveres, attendu que pour celui dont le dernier ſentiment a été le mépris de la vérité, le premier doit être la terreur de cette même vérité.

Nous avons maintenant à fixer nos idées ſur les

les apparences de cruauté & d'injuſtice que nous offrent les Traditions des Hébreux, & ſur le choix que la Sageſſe a fait d'un Peuple qui a ſi mal répondu à ſes bienfaits.

Arrêtons-nous d'abord à ces exécutions cruelles, à ces énormes effuſions de ſang opérées par la main des Hébreux, malgré la Loi formelle qui leur défendoit de le répandre; parlons de ces fléaux lancés ſur des Peuples innocens pour l'expiation des fautes de leurs Chefs; parlons, dis-je, de toutes ces ſouffrances dont pluſieurs ont été les victimes, non ſeulement pour les prévarications de leurs Ancêtres, mais encore pour celles d'autres coupables, avec qui ils ne ſembloient n'avoir pas les mêmes rapports.

La premiere de ces difficultés ſe réſoud par la contradiction même. Plus la défenſe faite au Peuple Hébreu de répandre le ſang étoit préciſe, plus la Sageſſe faiſoit connoître que le droit de Juſtice lui étoit réſervé à elle ſeule, & qu'ayant pu ſeule donner la vie aux hommes, il n'y avoit qu'elle qui eût le pouvoir légitime d'en diſpoſer.

Mais en ſe réſervant le droit excluſif d'agir ſur l'homme, cette Sageſſe ne perd pas le droit d'agir par lui : ainſi de quelque maniere qu'elle montre ſon action, elle ne change rien aux Loix qui la conſtituent; puiſque c'eſt toujours elle qui

opere ; & puiſqu'en employant la main de l'homme, elle ne fait qu'exercer d'une maniere plus rapprochée de l'état groſſier des coupables, l'empire qu'elle exerce continuellement ſur toute la poſtérité de l'homme, comme ſur tous les Etres.

L'homme n'étant alors que l'agent ou l'organe de la Juſtice, il n'y a pour lui ni prévarication ni crime, & tant qu'il ne répand pas le ſang par ſa propre autorité, & pour ſa propre cauſe, il n'eſt point comptable aux yeux de la Juſtice. Vérité que les hommes ont ſouvent appliquée mal-à-propos à leur Juſtice conventionnelle, & à tous les reſſorts de l'ordre ſocial, tandis qu'elle ne convient qu'à l'homme dans ſa véritable Loi : vérité néanmoins dont cette Juſtice humaine conſerve encore les traces & l'empreinte, puiſqu'elle regarde comme innocens, tous ceux qui jugent & qui tuent au nom du Prince, & qu'elle ne ſévit que contre ceux qui jugent & qui tuent en leur propre nom.

L'Ecrivain Hébreu nous montre en effet combien la main de l'homme étoit paſſive dans ces grands événemens, & combien elle étoit dirigée par une force ſupérieure, puiſqu'en un inſtant & par le moyen d'une quantité d'hommes inſuffiſante, il nous en préſente ſouvent des nombres prodigieux immolés à la Juſtice.

Quant

Quant à ces exécutions ſanguinaires & cruelles, pour des crimes auxquels le Peuple n'avoit point participé, ſans rappeller ici ce qui a été dit ſur le crime de l'homme, on doit diſtinguer les crimes particuliers d'avec ceux qui ſont communs à toute une Nation. Car la conſtitution des corps eſt telle, que le mal comme le bien ſont reverſibles ſur tous les membres. Nous en voyons même des exemples dans l'ordre ſimple des choſes humaines.

D'ailleurs ce qui devroit étouffer tout murmure, c'eſt cette incertitude où nous ſommes ſi la Sageſſe ſuprême ne paie pas les ſervices qu'elle exige de nous; ſi, après qu'elle a exercé ſes pouvoirs ſur les objets de ſa Juſtice pour effrayer l'œil du coupable, elle ne les dédommage pas des travaux qu'ils ont ſupportés; ſi, enfin, plus noble & plus féconde que tous les Souverains de la Terre, elle ne peut pas verſer dans l'ame des hommes quelques rayons de ſa gloire, qui mettent à leurs yeux les récompenſes au-deſſus de tout rapport avec les peines & les ſervices. En conſidérant ſous ce point de vue la marche de cette Sageſſe, qu'avons-nous à dire, lorſqu'elle nous emploie? L'injuſtice n'eſt pas de faire travailler l'ouvrier, mais de le faire travailler, & de lui retenir ſon ſalaire.

Si l'on veut enſuite raſſembler dans la penſée

les maux qui ſur toute la Terre affligent la poſtérité de l'homme, & les comparer avec les fléaux de toute eſpece, dont, ſuivant les Traditions Hébraïques, le Peuple Juif a tant de fois éprouvé la rigueur, on y verra ſeulement que ces peines ont été plus rapprochées & plus multipliées ſur le Peuple deſtiné à manifeſter tous les effets des *vertus* divines.

Car, malgré la difficulté d'admettre des fléaux ſi généraux, & des maux ſi nombreux, infligés à la fois ſur une ſeule Contrée & ſur un ſeul Peuple, je l'ai déja dit, les prévarications générales ont dû attirer des moleſtations générales. Et d'après ce que nous avons laiſſé entrevoir ſur les droits de la volonté de l'homme, ſoit pour, ſoit contre lui-même, il n'y a plus de moyens ni de faits qui doivent le ſurprendre, ni lui paroître ſurnaturels à ſa véritable eſſence.

Il eſt vrai qu'en général les maux naturels qui affligent les Nations, s'opérant ſans le concours de la main de l'homme, ſont hors de comparaiſon avec les faits rapportés dans les Livres des Hébreux, où la Juſtice divine contre les coupables s'exerce preſque toujours par des hommes. Mais ſi la Sageſſe ſuprême a pu faire choix d'un Peuple parmi tous les autres Peuples, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins; ſi elle a vraiment

vraiment fait ce choix pour retracer à l'homme le rang privilégié qu'elle lui avoit donné autrefois entre toutes les autres puissances ; quel que soit ce Peuple choisi, il faut que nous voyions réunies en lui toutes les actions diverses qui constitueroient un ordre d'Etres, s'ils étoient dans leur état de perfection.

Mais la postérité de l'homme étant dans la dégradation, ne peut représenter cet ordre d'Etres qu'avec une très-grande irrégularité ; & cette irrégularité consiste à montrer dans une même espece toutes les actions des especes opposées. Elle consiste à tellement rétrecir le tableau, que dans le même ordre d'Etres, on voit des *vertus* actives & des *vertus* passives ; elle consiste en ce que dans une même Race, dans un même Peuple, il se trouve à la fois le Juge, le Vengeur & le Coupable, pendant que ces noms devroient appartenir à des Etres différens.

« Quant à la défense de répandre le sang, cherchons pourquoi il est dit dans les Livres hébreux, que Dieu redemandera l'ame de l'homme à la *main* de l'homme, & même à celle des animaux ».

“ Et au sujet du mot *main*, relevons d'abord une erreur des Traducteurs. יד *iad*, *main*, vient de ידה *iadah*, *il a lancé;* parce qu'en effet la main

main eſt l'inſtrument qui lance. Mais le mot יד *iad* ſignifie auſſi *force*, *puiſſance*. Or ſi l'intelligence avoit conduit les Traducteurs, ils auroient dit dans les Proverbes que la mort & la vie étoient *dans la force de la langue*, ce qui eût été très-expreſſif ; au lieu de nous dire, comme ils l'ont fait, qu'elles étoient *dans la main de la langue*, ce qui n'offre qu'une idée inintelligible & extravagante „.

“ Transformons donc ici le mot *main* dans le mot *puiſſance*, & rappellons-nous quels dangers menacent l'homme impur qui ſort de ſon corps avant le temps „.

“ La Loi des Etres étant irrévocable, ils ſont forcés de la remplir ; or ſi l'homme intellectuel doit ſéjourner pendant un temps dans le ſang, & qu'on le prive du ſien, il s'attache à un autre ſang ; & communément à celui de ſon meurtrier, ſoit homme, ſoit bête, parce qu'alors ce ſang eſt plus prochain & plus développé „.

“ Dans ces deux cas, il ne peut réſulter que de très-grands déſordres pour lui, puiſqu'un Etre ne peut habiter que le corps qui lui eſt propre & naturel. En s'attachant au ſang d'un autre homme, il le gêne ſans trouver à s'y repoſer, parce qu'un autre Etre ſiege deſſus ; en s'uniſſant au ſang de la bête, il ſe lie à des entraves encore plus groſſieres & plus étrangeres à lui-même,

lui-même ; & tous ces maux ſont autant d'obſtacles qui le retardent & le moleſtent pendant ſa marche ; on peut donc voir pourquoi Dieu redemandera l'ame de l'homme à la *main* ou à la puiſſance de tout ce qui eſt ſang, puiſque l'homme eſt ſa dîme par les rapports *originels* de ſon quaternaire avec *dix* ; on peut voir ſur quoi eſt f ndée l'horreur que les hommes ont généralement des meurtriers ; enfin, pourquoi toutes les Nations de la Terre ont regardé comme couverts de la derniere marque de réprobation, ceux dont les cadavres ſont expoſés à être la pâture des oiſeaux & des autres animaux „.

Venons à la ſeconde queſtion, concernant l'ingratitude du Peuple choiſi.

La plupart des Obſervateurs ſont choqués de ce que les Livres hébreux, préſentant un Peuple élu par la Sageſſe ſuprême, pour être comme le miroir de ſes *vertus* & de ſes loix, ce Peuple ſoit devenu le plus groſſier, le plus barbare & le plus ignorant de la Terre ; de ce que loin de combattre pour la main qui l'avoit choiſi, il s'arme à tout moment contr'elle ; de ce que n'obſervant que la lettre des Préceptes de cette Sageſſe, il a été comme inutile à ſes deſſeins.

Si les Obſervateurs avoient ouvert les yeux ſur la véritable deſtination de l'homme, ſur l'amour inextinguible

inextinguible de ſon Principe, qui brûle de zele & d'ardeur pour lui, ſur la perſuaſion de tous les Peuples que ce Principe s'occupe ſans ceſſe à les délivrer de leurs ténebres & de leurs privations, ils auroient reconnu que les Livres des Hébreux, ainſi que toutes les autres Traditions n'étoient que l'hiſtoire de l'homme.

Ils auroient reconnu que ce Principe premier, dont l'homme étoit chargé de manifeſter l'image ſur la Terre, lui fourniſſoit encore ici-bas les moyens d'accomplir ſa deſtination; que celui de tous, le plus ſenſible étoit de lui montrer, dans la propre poſtérité, le type de ce qu'il auroit été, s'il eût conſervé les droits de ſon origine; qu'ainſi ce Principe premier avoit pu & dû choiſir parmi cette poſtérité criminelle, quelqu'Etre moins coupable & plus rapproché de lui, le rendre dépoſitaire des *vertus* que ſa Juſtice permettoit d'accorder à la Terre, pour la ramener à ſon centre; donner à cet Etre, par une ſuite de la convention primitive, la promeſſe que s'il en faiſoit un uſage légitime, non-ſeulement il les conſerveroit pour lui & pour ſa poſtérité, mais encore qu'il les augmenteroit ſans fin & juſqu'à l'immenſité des nombres; que ſi, au contraire, lui & ſes deſcendans venoient à les mépriſer, tous ces droits leur ſeroient retirés, & qu'alors au lieu d'éclairer les Nations, & de les ramener à leur

leur centre, ils deviendroient l'objet de ſa Juſtice & l'opprobre de la Terre.

Les Obſervateurs auroient vu enfin, que c'étoit répéter dans un tableau ſenſible & temporel, cette convention premiere ſur laquelle l'émanation de l'homme étoit fondée, & par laquelle il devoit jouir de tous les avantages inhérens à la ſplendeur de ſa ſource, s'il y demeuroit attaché, comme il devoit attendre tous les maux & tous les aviliſſemens, s'il s'en ſéparoit.

Mais, quoique la ſuprême Sageſſe ait pu & dû faire temporellement le choix dont nous parlons; quoiqu'elle ait élu un Etre juſte pour lui confier le tréſor de ſes bienfaits, puiſque nul impie ne peut y participer; ſi dans la ſuite la poſtérité de ce Juſte vient à s'écarter de ſa loi, qu'elle devienne par conſéquent un réceptacle d'ignominie, & l'objet du mépris de tous les Peuples, dira-t-on pour cela que le choix de cette Sageſſe ait été indigne d'elle? Et le premier choix qu'elle auroit fait, en auroit-il été moins pur, quoiqu'il fût devenu l'impureté même? Il faudroit donc dire que l'homme, émané de la Sageſſe ſuprême, fut ſans gloire & corrompu dans ſon origine, parce qu'aujourd'hui nous le voyons ramper dans le crime & l'opprobre.

Avouons donc que ce Peuple, malgré qu'il ait ſi peu ſecondé la main qui l'avoit choiſi, n'étoit

pas

pas moins, lors de ſon élection, le flambeau vivant qui devoit briller dans nos ténebres, & nous retracer des tableaux temporels dont l'homme invisible eſt le modele. Enfin, reconnoiſſons qu'il devoit être la preuve parlante du principe qui a été expoſé ſur la néceſſité de la communication des *vertus* ſubdiviſées de la Sageſſe ſuprême parmi les hommes.

On ne peut nier même que dans la diſperſion abſolue à laquelle il eſt livré, il ne préſente encore des indices de cette vérité. Ce Peuple choiſi par la Sageſſe pour être ſon ſigne ſur la Terre, repréſentoit l'état glorieux de l'homme dans la pureté de ſon origine, & les ſublimes fonctions qui l'appelloient à manifeſter cette Sageſſe dans l'Univers; ce Peuple repréſentoit même l'ordre & l'harmonie de cette Unité ſuprême que tous les Etres devroient contempler ſans ceſſe, afin de ſe conformer à la régularité de leur modele; en un mot, il étoit comme le fanal des Nations & le flambeau qui devoit ſucceſſivement les éclairer.

Lorſque le Peuple hébreu eſt tombé dans de coupables diviſions, lorſque ſes crimes l'ont entraîné dans l'oubli de ſes titres, dans un culte faux & impie, & dans la rigoureuſe diſperſion qui en devoit être la ſuite, ſa nature premiere n'a point changé :

changé : quoique l'exercice de ses droits & de ses facultés lui soit retiré, son unité d'élection n'a point été anéantie : quoique les membres de ce corps se soient entiérement dispersés & subdivisés, ils conservent toujours leurs rapports fondamentaux.

Ainsi ce Peuple offre toujours l'empreinte primitive qui le constitue ; il a toujours sur lui le *sceau* du Ministere auquel il fut appellé ; & il porte par-tout son essence indélébile ; comme l'homme a conservé la sienne, malgré son crime & sa dégradation. Ainsi, lorsque la Justice suprême laisse ce Peuple errer parmi toutes les Nations, elle leur montre toujours en lui des traits, quoiqu'altérés, d'une origine respectable, qui attestent l'existence des *vertus* & perfections divines ; enfin elle leur représente encore les colonnes du Temple, quoiqu'elle ne les offre que renversées.

Par-là elle donne donc encore aux Nations, dans des images défigurées, les indices secrets de ces *vertus* que l'amour & la sagesse ont fait pénétrer dans les demeures des hommes, pour leur montrer toujours des tableaux vivans de l'Etre vrai sur lequel fut modelée leur existence ; & ce Peuple étant dispersé parmi toutes les Nations de la terre, elles ont à la fois devant les yeux, & les Agens qui devroient être les organes de la vérité, & les fléaux qui les poursuivent pour avoir osé la mépriser.

Nous ne pouvons mieux terminer ce qui concerne les Traditions des Hébreux, qu'en montrant ſur quoi repoſent les ſublimes privileges dont ce Peuple eſt dépoſitaire. C'eſt qu'il eſt celui qui a eu dans ſa Langue le premier *NOM* poſitif & collectif de toutes les facultés & de tous les attributs du grand Etre ; *Nom* qui renferme diſtinctement le *principe*, la *vie*, & l'*action primordiale* & *radicale* de tout ce qui peut exiſter ; *Nom* par lequel les aſtres brillent, la terre fructifie, les hommes penſent ; *Nom* par lequel j'ai pu ; Lecteur, écrire pour vous ces vérités, & par lequel vous pouvez les entendre.

Ce grand *Nom* a paſſé, il eſt vrai, dans toutes les autres Langues de la Terre ; mais il n'a porté dans aucune, l'image complette qu'il préſente dans la Langue des Hébreux. Les unes n'en ont fait qu'une dénomination indicative de l'exiſtence d'un Etre ſupérieur, ſans rien exprimer de ſes *vertus*. D'autres ont conſervé quelques-uns de ſes traits principaux ; mais ayant fait abſtraction de tous les autres, elles n'ont pas peint à notre intelligence un juſte tableau de notre Dieu. D'autres enfin, telles que les Langues voiſines de l'hébreu par leur antiquité, ont conſervé en grande partie les lettres qui compoſent ce *Nom* du Dieu univerſel ; mais en ayant altéré la forme & la prononciation ; elles ont

ont bientôt cessé d'y attacher les vastes & profondes idées dont il est le germe. L'Hébreu seul possede intact ce *Nom* suprême, tige sur laquelle sont & seront entés tous les autres *Noms* destinés au soutien de la postérité humaine. Ne soyons donc point étonnés que ce Peuple nous soit présenté comme étant le fanal des Nations, & le foyer visible sur qui, depuis la chûte de l'homme, ont réfléchi les premiers rayons du grand Etre.

Nous croyons avoir présenté jusqu'ici un ensemble de principes assez liés, assez conséquens, assez vrais, pour renverser toutes les doctrines de l'erreur & du néant, & nous ne doutons pas de leur en avoir substitué une plus solide, plus lumineuse & plus consolante. Si l'homme a négligé jusqu'à présent de chercher à manifester les propriétés de la source dont il descend, au moins ne peut-il plus l'accuser, ni se plaindre qu'elle ne lui en ait pas fourni les moyens.

Car, quoique l'homme, par une suite naturelle de ses écarts, ait été réduit à ne pouvoir contempler les images des facultés divines, que dans une subdivision douloureuse & pénible, elles se sont tellement multipliées pour lui, qu'elles ne laissent plus de motifs à ses plaintes.

No seulement toutes les substances & toutes les actions de la Nature expriment chacune un

trait des facultés créatrices qui les ont produites; non seulement tous les faits de l'homme annoncent qu'il est émané d'une source pensante, qu'il en a été séparé par un crime, & que par un besoin indestructible & par la loi qui le constitue, la Sagesse & lui doivent sans cesse tendre à se réunir; mais encore toutes les Traditions de la Terre démontrent que cette source n'a cessé de se rapprocher de l'homme, malgré sa souillure; qu'elle circule autour de lui par des canaux innombrables dans toutes les parties de son habitation corrompue, & qu'elle se montre visiblement sur tous ses pas.

Ainsi, tout ce que l'homme peut appercevoir par les yeux corporels, tous les actes qu'il peut exercer & produire selon les loix de la Région sensible, tout ce qu'il peut recevoir par la pensée, tout ce qu'il peut même apprendre par les Traditions, par les différentes doctrines de ses semblables, par le spectacle d'un culte sublime donné à la Terre, par l'état honteux & méprisable de ceux qui l'ont perdu pour l'avoir profané; enfin, par le tableau passé & présent de tout l'Univers; ce sont là autant de témoins irrévocables qui lui parlent le langage de son Principe & de sa Loi.

Si la Sagesse forma l'homme sous la condition expresse qu'il la manifesteroit dans l'Univers, ne la

la croyons donc plus injuſte, ni impuiſſante, en contemplant les voies qu'elle ne ceſſe d'employer pour rétablir l'union qui auroit dû toujours régner entr'elle & nous; reconnoiſſons, en un mot, que tandis que nous manquons ſans ceſſe à notre *convention*, la Sageſſe ne s'occupe qu'à remplir la ſienne.

17.

CHERCHONS maintenant à nous mettre en garde contre l'abus que les hommes ont fait de ces vérités, & conſidérons les différentes branches de la *Science* qui dans leurs mains ont été ſi ſouvent ſéparées de leur *tige naturelle*.

Je remplirai d'autant plus volontiers cette tâche que les temps ſemblent approcher où il devient en quelque ſorte néceſſaire de rappeller les hommes à ces objets importans. Les traces de la barbarie ſe ſont effacées; on ſe laſſe de ces études vagues & oiſeuſes qui leur ont ſuccédé; les ſyſtêmes abſurdes qui s'étoient élevés trop précipitamment ſur leurs ruines, s'enſeveliſſent dans les ténebres, & paroiſſent tendre à leur fin;

& quoique ces plantes vénéneuſes aient pouſſé en divers lieux de profondes racines, comme elles ont jeté à la fois toute leur ſemence, il ne leur en reſte plus pour s'accroître, en ſorte qu'elles doivent s'anéantir par leur propre impuiſſance.

Parmi les débris informes de ces coloſſes de l'imagination & de la corruption, nous voyons paroître une claſſe d'Obſervateurs prudens & judicieux, qui, inſtruits par les égaremens de ceux qui les ont précédés, s'attachent à rendre leur marche plus aſſurée.

Un ſecret penchant fixe leur attention ſur les veſtiges des vérités éparſes dans l'Univers. Leur émulation dirigée en quelque ſorte par la Nature, leur fait découvrir journellement des traits de lumiere, dont quelques momens plutôt, ils n'auroient pas ſoupçonné l'exiſtence; en un mot, les eſprits fermentent, & ſe purgent ſenſiblement des ſubſtances étrangeres avec leſquelles ils ſe ſont ſi longtemps confondus.

Il eſt donc probable que les Obſervateurs s'étant occupés encore quelque temps, des loix des Etres, des phénomenes céleſtes & terreſtres, des rapports phyſiques de l'homme avec tout ce qui exiſte, du rapprochement des Langues, du véritable ſens des Traditions, appercevront enfin l'immenſe contrée des connoiſſances de l'homme, & qu'ils jouiront alors d'un

ſyſtême

ſyſtême de Sciences, vrai, conſéquent, univerſel.

Obſervons ici que la plus importante & la principale de toutes ces découvertes, ce ſeroit de reconnoître la *ſenſibilité* de la *Terre*; car il eſt facile de s'aſſurer que notre planete jouit de cette faculté, puiſque nous en jouiſſons nous-mêmes corporellement, & que notre corps vient de la terre.

De même que les plus petites parties de notre corps communiquent en effet leur ſenſibilité juſqu'au principe corporel immatériel qui nous anime, de même tous les Etres terreſtres communiquent inviſiblement la leur juſqu'au *Principe ſenſible* de la Terre. Et l'on doit juger quel eſt l'extrême degré de ſa ſenſibilité, puiſqu'elle réunit, & la nôtre, & celle de tous les autres Etres ſenſibles de notre Région, ſans compter qu'elle a des rapports d'un autre genre, avec d'autres claſſes d'Etres qui ſembleroient encore plus éloignés, & ne pouvoir correſpondre avec elle que par leur *nombre* & par leurs *actions ſecondaires*.

Mais, pour mieux comprendre l'importance de cette doctrine ſur la ſenſibilité de notre Globe, ſachons qu'il eſt la *baſe* de tous les phénomenes ſenſibles, comme l'homme eſt la

baſe de tous les phénomenes intellectuels, & qu'ainſi la Terre & l'homme ſont les deux points ſur leſquels réfléchiſſent toutes les *actions* & toutes les *vertus* deſtinées à ſe manifeſter dans le temps.

Voilà une des ſources de ces ſublimes connoiſſances vers leſquelles les hommes paroiſſent marcher ſans le ſavoir, & qui doivent leur apprendre un jour quelle eſt la véritable occupation & la véritable deſtination de leur Etre.

Mais on ne peut réfléchir ſur l'homme, ſans reconnoître que cette époque peut-être auſſi à craindre qu'à deſirer pour lui.

Car dans quel temps l'*arbre de la Science* n'a-t-il pas été accablé ſous le poids des *rameaux étrangers* qui s'y ſont entés ? Nous avons vu que l'Idolâtrie provient de ce que l'homme eſt deſcendu de l'idée pure & du culte ſimple de ſon *Principe* à des *objets inférieurs*.

Or ſi le temps matériel n'a commencé pour l'homme qu'avec ſon crime, on voit combien il lui eſt difficile qu'étant dans le temps matériel il ne ſoit dans l'Idolâtrie.

En effet, qu'eſt devenu ce *culte ſimple* auquel l'homme étoit appellé par ſa nature, & dont il a apperçu ſi peu de veſtiges autour de lui depuis ſa dégradation ? Ce *culte* que des Etres purs & indépendans des entraves qui nous reſſerrent, offrent

offrent à l'Eternel ſelon leurs *vertus* & leur *nombre* ? Trop ſublime pour la Terre, il ſe dérobe à nos yeux, & ne nous permet plus de le contempler.

L'oubli de ce culte ayant été le premier pas que fit l'homme en s'éloignant de ſon Principe, ſa ſeule reſſource fut dans ces *Agens* purs, jadis ſes *Miniſtres*, maintenant ſes *Maîtres* ; ces Agens liés au temps comme lui, mais non pas renfermés comme lui dans les entraves d'un corps groſſier & corruptible ; enfin, ces Agens ſur leſquels Dieu *écrit* ſans ceſſe aujourd'hui, comme il *écrivoit* autrefois ſur l'homme, & qui à leur tour *écrivent* ſur toutes les parties de l'Univers, afin que l'homme ſoit par-tout à portée de s'inſtruire.

Nous pourrions dire, en quelque ſorte, que nous vivons habituellement dans les loix de cette *ſeconde claſſe*, puiſque nous recevons des penſées journalieres qui ne peuvent nous venir que de ceux qui la compoſent & qui l'habitent. Cependant, comme nous ſommes preſque toujours *paſſifs* dans ces *communications*, & qu'un *culte* quelconque annonce de l'*activité*, on doit préſumer que cette ſeconde claſſe préſente à nos études des *objets* plus *phyſiques*, plus *preſſans*, plus *poſitifs*, & que dès-lors elle exige des *ſoins* plus vigilans & mieux *dirigés* que ceux qui occupent la plupart des hommes.

Cette

Cette classe, sans être aussi parfaite que la premiere, est le plus haut terme où l'homme puisse sagement porter ses vues pendant l'instant rapide qu'il passe sur la terre; elle ne demande aucunes matieres, aucuns instrumens, aucuns organes étrangers à ceux dont l'homme est pourvu par sa nature; l'homme dès sa naissance en apporte avec lui tous les *matériaux* & toutes les *bases*; sans cela jamais cet édifice ne se pourroit élever.

Cette classe connoît néanmoins des *temps* & des *suspensions* dans les actions qui lui sont permises, attendu que telle est la loi de tous les Agens renfermés dans le temps, & s'il est des Maîtres qui enseignent le contraire, ils sont ou ignorans ou imposteurs.

Mais plus cette classe est sublime, plus il est difficile à l'homme de s'y maintenir; il faut pour l'atteindre, que tout ce qu'il y a de prestiges en lui, disparoisse & s'anéantisse, pour ne laisser briller que son essence pure & réelle. Tout en conservant cette intégrité indestructible de son Etre, les illusions qui le remplissent, doivent faire place à des substances solides & vraies; comme ces tendres végétaux qui dans la terre perdent leur mollesse, & reçoivent dans leurs canaux une matiere durable, qui, sans changer leur forme, leur donne une consistance à toute épreuve; enfin, l'homme

joignant

joignant la *vie* d'un *autre Etre* à la ſienne propre, doit ſe renouveller perpétuellement ſans ceſſer d'être lui-même, & la *vie* de cet autre Etre eſt celle de l'Infini.

Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi cette claſſe a paru ſi élevée à ceux qui l'ont connue, que depuis la chûte de l'homme, pluſieurs d'entr'eux ont borné là leurs adorations, & que ç'ait été la premiere ſource de l'Idolâtrie temporelle,

Il y a une *claſſe inférieure* à celle-ci ; quoiqu'elle ne ſoit qu'au troiſieme rang, elle eſt la plus conforme à l'état infirme & dégradé de l'homme ; elle eſt mixte comme lui, elle renferme comme lui deux *baſes* conſidérables.

La premiere de ces baſes a pour objet les connoiſſances analogues à la véritable nature de l'homme ; la ſeconde n'embraſſe que la nature ſenſible ; toutes deux ſont pures, reſpectables, pleines de merveilles pour qui ſait en ſuivre les rapports, & n'y apporte qu'une intention ſimple, tranquille, humble, & diſpoſée plutôt à contempler, à admirer ces beaux ſpectacles, qu'à régner ſur eux, & à ſe glorifier d'y avoir place.

Toutes deux ſont les dépôts de ces emblêmes hiéroglyphiques qui ont ſervi de germe aux ſymboles de la Fable ; toutes deux ont été connues

par plusieurs Sages anciens & modernes ; toutes deux sont la source des différens Cultes qui s'exercent visiblement sur la Terre, parce qu'il n'en est aucun qui n'en ait au moins des vestiges ; & quand ces traces seroient encore plus altérées, les desirs purs & constans de l'homme qui les parcourt dans la simplicité de son cœur, peuvent leur faire recouvrer leur efficacité primitive.

Si la premiere de ces bases doit servir de modele à la seconde, la seconde doit soutenir la premiere, pour satisfaire à toutes les loix de notre Etre, & pour mettre un équilibre parfait dans toutes les facultés qui nous composent : car si l'homme aspirant à la *science intellectuelle*, néglige les *ressources* que la Nature lui présente, il court risque de ne faire que passer de l'ignorance à la folie.

En effet, si la Nature élémentaire nous est nuisible, c'est lorsque nous nous laissons asservir par elle, & non lorsque nous en pénétrons les *vertus*. En un mot, ignorer la Nature, c'est ramper devant elle, c'est se subordonner à elle, & rester livré à son cours ténébreux ; la connoître, c'est la vaincre, & s'élever au dessus d'elle ; & ceux qui s'occupent des *objets vrais*, reconnoissent si bien son utilité, que quand ils sont fatigués par une trop grande abondance *des fruits de leurs études*, il leur suffit quelquefois

de

de fixer un objet physique pour se soulager.
D'ailleurs, si nous nous trouvons placés au milieu de ces objets physiques, c'est une preuve que l'Etre suprême veut que nous commencions à le connoître de cette maniere; s'il nous a mis ce livre devant les yeux, c'est pour que nous le lisions préalablement aux *livres* que nous ne voyons point encore. Enfin, c'est un des plus grands secrets que l'homme puisse connoître, que de ne pas aller à Dieu tout de suite, mais de s'occuper long-temps du chemin qui y mene.

Gardons-nous néanmoins de jamais séparer cette base inférieure, du *mobile intellectuel* qui doit la vivifier, & qui en est le vrai but. C'est-à-dire, tâchons de ne point contempler ces objets physiques, sans prendre pour guide le *flambeau de l'intelligence*; car elle est le Dieu de la Nature. Sans cette lumiere nous ne verrons en eux qu'une apparence confuse, & nous ne pénétrerons jamais dans la sagesse de l'ordre & de l'harmonie qui les constituent, de même que nous n'approcherons jamais du Dieu supérieur à l'intelligence, si nous ne commençons par *diviniser* notre cœur, attendu que rien ne s'opere que par analogie.

Gardons-nous de perdre de vue ce but supérieur, & de nous borner exclusivement aux con-

noissances

noiſſances ſenſibles & élémentaires ; c'eſt le danger dans lequel ſont tombés les hommes de preſque tous les temps ; c'eſt celui où tomba Iſmaël , & enſuite Eſaü, qui perdit par-là ſon droit d'aîneſſe. Et voilà pourquoi les Arabes qui viennent d'Iſmaël, & qui ont été des ſources ſi fécondes des Sciences naturelles , qu'ils paſſent en ce genre pour être les Inſtituteurs de toutes les Nations , ſont demeurés néanmoins au deſſous de la véritable deſtination de l'homme.

C'eſt en s'éloignant encore plus de cette claſſe , que les Mahométans ont réduit la Religion des Arabes à de ſimples obſervances corporelles ſans intelligence & ſans lumiere ; que chez eux , la liberté des ſens eſt pour ainſi dire ſans frein : & peut-être n'eſt-ce pas ſans des raiſons relatives à cet objet, que Mahomet ſe diſoit inſpiré par l'Ange de la Lune.

Ainſi , pour obtenir un enſemble complet de connoiſſances & de *vertus* , il eſt clair que les *deux baſes* intellectuelle & élémentaire doivent ſe prêter mutuellement des ſecours.

De la diviſion de ces deux baſes , opérée par les Arabes , auſſi-bien que par les premiers hommes , eſt réſultée une ſource immenſe d'abus & d'erreurs, qui forment une quatrieme claſſe. Les hommes de cette claſſe , entraînés vers les ſubſ-

tances

tances naturelles, ont rétreci leur vue à force de les fixer seules.

Ils n'ont eu pour but que l'Etre inférieur de l'homme ; & s'ils se sont occupés quelquefois de son Etre supérieur, c'est pour ne lui présenter que des objets qui ne sont pas dignes de lui.

De-là sont nées dans tous les temps, ces Sciences fondées sur des formules & sur des secrets ; ces Sciences dont tout le succès, selon ceux qui les enseignent, dépend exclusivement d'une matiere morte, d'amulettes, de pentacles, de talismans ; ou de l'observation des objets sensibles, du vol des oiseaux, de l'aspect de certains astres, des linéamens & de la structure du corps humain ; ce qui est compris sous les noms de Géomancie, Chiromancie, Magie, Astrologie, toutes Sciences dans lesquelles le *Principe* étant subordonné aux *causes secondes*, laisse l'homme dans l'ignorance de la *vraie Cause*. Or de l'ignorance à l'erreur & à l'iniquité, il n'y a qu'un pas ; comme un terrain inculte, couvert de ronces, devient bientôt un repaire de serpens. C'est par-là que des Maîtres aveugles & imposteurs, abusant de la foi des Peuples dont ils flattent les passions & les vices, détournent journellement les hommes de leur destination originelle, & du véritable objet de leur confiance.

Je ne parle point de ceux qui jouissant parmi

les hommes de la réputation la plus célebre ; sont encore au dessous de ceux que je viens de peindre ; non seulement ils ont éloigné comme eux, le mobile invisible qui préside à toutes les loix des Etres ; non seulement ils sont devenus aveugles sur la destination & le Principe des choses naturelles, mais ils ont même perdu la connoissance des propriétés des moindres substances ; ils n'ont observé que les effets extérieurs des corps, sans s'occuper des vrais rapports de ces Etres avec l'homme.

Cependant l'intelligence de l'homme ne pouvant pas toujours sommeiller, ils ont cherché au moins les loix & les rapports que ces Etres pouvoient avoir entr'eux ; mais ayant séparé ces Etres de leur Principe, ils se sont vus forcés de les expliquer par eux-mêmes ; & de-là sont résultées ces doctrines matérielles & incohérentes de la production des astres ; par des divisions d'une même masse de matiere en incandescence ; ces comparaisons si rabaissées de la naissance de ces grands & vivans mobiles ; avec les fusions passives & mortes de nos substances terrestres ; systêmes qui coûtent à leurs Auteurs infiniment plus d'efforts qu'il ne leur en auroit fallu pour s'élever d'abord à un Principe actif ordonnateur de tous les Etres, qui infuse en chacun d'eux une mesure de *force*, de *vertus* & de *vie* analogue à

ses

ſes deſſeins ; parce qu'il n'y a que le faux & l'erreur qui tiennent l'homme en travail, & qu'il eſt dans une action paiſible & naturelle quand il eſt dans la vérité. Mais je l'ai dit, je ne dois pas parlerde cet ordre de Savans ; ils ſont nuls relativement à la ſcience & aux objets dont nous traitons.

Enfin, il exiſte une *cinquieme claſſe* de Sciences, & c'eſt celle de l'abomination même : elle a des *moyens*, des *emblêmes intellectuels* & *ſenſibles* comme les claſſes précédentes ; elle connoît le *nombre* & les *propriétés* de la *fumée* ; elle a un *culte*, il faut même une certaine pureté pour l'opérer ; enfin, il y a une Nation ſur la Terre qui vend aux autres Peuples une partie des *ingrédiens* néceſſaires à ce culte ; mais les *réſultats* en ſont horribles ; les *ſignes* en ſont communément tracés ſur ceux qui la profeſſent & qui l'exercent, afin que les hommes aient devant eux les exemples parlans de la Juſtice. Car l'*objet* de cette Science étant *faux* & corrompu, elle conduit les hommes par des ſentiers inverſes de ceux de la vérité. Mais auſſi cette vérité étant par-tout, les monſtres dont nous parlons ne peuvent faire un pas ſans la rencontrer, & ne ſe préſentant point à elle par les *ſentiers naturels*, ils ne l'approchent que pour en

être repoussés ; ils ne la connoissent que pour éprouver ses rigueurs, & non pour jouir de la paix qui lui est propre.

A ces différentes classes de Sciences, il faut joindre les nuances intermédiaires : on ne doit pas oublier que chacune de ces classes peut mener à des termes indéfinis, soit dans le nombre des branches qu'elle renferme, soit dans l'étendue de ces branches ; qu'elle peut s'allier aux autres classes en tout ou en partie, avec les plus voisines comme avec les plus éloignées, & former des amalgames où la pensée de l'homme a de la peine à se reconnoître.

Car depuis les sables de la mer jusqu'aux régions les plus élevées des Etres, l'homme peut asseoir par-tout des *signes* multipliés & variés de ses *titres primordiaux* ; il peut, comme il le prouve tous les jours par ses Arts, par ses goûts, par ses passions, mettre son ame dans ses yeux, dans ses oreilles, dans es mains, dans ses pieds, dans son palais, dans sa tête, dans son cœur, dans ses organes impurs ; & toutes ces choses liées corporellement avec lui-même, ne sont que l'image des objets distincts de lui, avec lesquels il peut s'identifier.

D'après cela, il ne faut point être étonné du mêlange qu'on apperçoit parmi les doctrines de la Terre, & d'y voir ces différentes combinaisons,

du

du divin, du ſpirituel, du naturel, du matériel & de l'impur ; parce que toutes les claſſes ſont ouvertes à l'homme, & que quand il ne regle pas ſa marche par un *guide infaillible*, il laiſſe entrer dans ſon *œuvre* des traces de ſa corruption & de ſon ignorance ; enfin, il eſt conſtant que l'homme, par ſa nature, peut agir dans Dieu, avec Dieu, par Dieu, ſans Dieu, & contre Dieu.

Il n'eſt pas difficile de voir pour laquelle de toutes ces Sciences, il ſeroit de notre intérêt de nous décider. Mais vu le mêlange auquel elles ſont expoſées en paſſant par la main des hommes, il ſe pourroit que ſous des dehors ſpécieux on nous conduiſit à l'erreur ; défendons-nous donc des Maîtres qui n'appuyeront leur Science que ſur une baſe matérielle, ſur des formules, ſur des recettes ſcientifiques, toujours concentrées dans les cauſes ſecondes ; car, je le répete, de ces cauſes ſecondes aux cauſes corrompues, il n'y a preſque aucun intervalle. Et c'eſt beaucoup, ſi ceux qui s'attachent excluſivement à de ſemblables moyens & qui les enſeignent, ne méritent que notre compaſſion.

Ceux qui annoncent une Science plus relevée, & des *moyens ſupérieurs*, demandent encore plus notre vigilance & nos réflexions, parce

que leur marche étant moins connue, il doit leur être plus facile de nous tromper. Il y a donc deux manieres de les juger ; par leur inſtructions & par leurs *faits* : je mets les faits au dernier rang pour ceux qui n'en ſont que les témoins, quoiqu'ils ſoient très-utiles pour ceux qui ont le bonheur d'en être les inſtrumens ; mais comme cette carriere eſt auſſi celle de l'illuſion, de l'aſtuce & de la mauvaiſe foi, le premier devoir de la prudence eſt d'obſerver avec ſoin tout ce qui s'annonce, & tout ce qui s'emploie, afin de ne pas prendre pour l'effet des cauſes ſupérieures ce qui pourroit n'être que celui des cauſes naturelles & ſubordonnées. Il y a auſſi une meſure à garder dans ces ſortes d'obſervations c'eſt de ne pas s'aveugler au point de vouloir expliquer tout par le ſeul méchaniſme des cauſes ſecondes ; ce qui eſt arrivé à quelques Commentateurs des Livres hébreux, qui en parlant de la Loi donnée ſur le Mont Sinaï, ont repréſenté comme de ſimples météores, l'éclat, les feux, les ſons impoſans qui acompagnerent cet événement.

L'inſtruction eſt donc la pierre de touche la plus ſûre pour juger de la Science qu'un Maître annonce ; pour connoître le but qui l'anime, & la marche qu'il a donnée à ſes facultés.

Cette inſtruction, nous oſons le dire, eſt celle qui

qui a été présentée dans cet Ouvrage ; instruction fondée sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec son Principe, & avec les Etres qui l'environnent.

C'est cette instruction qui lui apprend combien il est supérieur à la nature élémentaire, puisque celle-ci n'étant qu'une *unité composée*, ou une fraction de la grande unité, suit nécessairement la loi des *fractions numériques* qui est de décroître dans leur exaltation, ou d'être toujours plus nombreuses dans leur racine que dans leurs puissances ; qu'ainsi plus l'univers matériel avance en âge, plus il se rapproche du néant, puisqu'il s'éleve à ses puissances.

C'est cette instruction qui présente l'Etre intellectuel de l'homme comme un *entier*, puisqu'il tient à la racine intellectuelle & divine dont toutes les puissances sont des entiers, qui annonce, par conséquent, que selon la loi des *entiers*, il doit s'aggrandir & s'étendre à mesure qu'il s'éleve à ses puissances, puisque le privilege des *entiers* est de manifester de plus en plus leur grandeur & l'indestructibilité de leur être.

C'est cette instruction qui montrant le *nombre* de l'homme comme étant plus vaste à mesure qu'il s'éleve à ses puissances, nous fait comprendre qu'il doit y avoir un terme où l'action temporelle de ce *nombre* étant complette, il ne puisse

plus agir que dans l'infini, & par conſéquent hors des bornes matérielles, particulieres & générales. Et en effet, voici le tableau du cours progreſſif de l'homme intellectuel; dans l'enfance il ne penſe point, à cauſe de ſon corps, dans la jeuneſſe il penſe par le corps; dans l'âge mûr il penſe avec le corps; dans la vieilleſſe il penſe malgré le corps; après la mort il penſe ſans le corps.

C'eſt cette inſtruction qu'on ne peut pas taxer de vouloir dominer ſur la croyance des hommes; puiſqu'elle les engage, au contraire, à ne pas faire un pas ſans examen: c'eſt cette doctrine, qui montrant dans l'homme les veſtiges & les ruines d'un magnifique Temple, lui préſente toutes les *actions* de la Sageſſe & de la Vérité, comme tendant ſans ceſſe à le relever ſur ſes fondemens; qui lui apprend que les voies tracées par les hommes éclairés, ou les Elus généraux, lui ſont néceſſaires dans le moyen âge de ſa réhabilitation; mais que les vraies lumieres qui conviennent à chacun en particulier, arrivent par un canal plus naturel encore, & à convert de toute illuſion, quand l'homme a fait long-temps une abnégation abſolue de lui-même, qu'il ne s'eſt point rempli de ſa propre ſuffiſance, qu'il n'a point été ſage à ſes propres yeux & que comme la fille de Jephté,

Jephté, il a pleuré ſincérement ſa *virginité.*

C'eſt cette inſtruction qui lui démontre que le crime de l'homme a fait ſubdiviſer relativement à lui toutes les *vertus*, dont il pouvoit autrefois contempler d'un coup d'œil le vaſte emſemble; mais que la nature des Etres étant indélébile, dès que l'homme eſt l'expreſſion caractériſtique du Principe ſuprême, il faut éternellement que cette loi opere.

C'eſt cette inſtruction qui le porte à reconnoître que la multitude de faits, d'actions, d'*Agens*, de *vertus* répandues dans l'Univers, ſuivant les Traditions de tous les Peuples, ne ſont que l'exécution même de cette loi coéternelle & indeſtructible, qui ayant conſtitué l'homme, l'accompagne, & l'accompagnera à jamais dans tous les inſtans de ſon exiſtence.

Enfin, c'eſt cette inſtruction qui lui fait conſidérer tous les faits de la nature, comme l'expreſſion de ſa véritable ſcience; & de la ſublimité de ſes fonctions primitives, ainſi qu'on peut le voir dans l'arc-en-ciel; phénomene qui eſt formé par la réflexion des rayons ſolaires, comme les *vertus* intellectuelles ſont des *reſtes* de l'*Action* du Dieu ſuprême, qui ne paroiſſant que lorſqu'il y a des nuages, ſemble poſer la borne entre leur ténébreux cahos, & le ſéjour de la lumiere, qui porte un nombre régulier dans ſes

couleurs : qui ſe préſente ſous la forme d'une circonférence tellement ſubordonnée à l'homme, que celui-ci en occupe toujours le centre, & s'en fait ſuivre à tous les pas : qui offre par-là à ſes yeux un tableau immenſe, où il peut voir quels étoient ſes premiers rapports avec l'unité, avec les Agens ſoumis dont il diſpoſoit à ſon gré, & avec le ſéjour du déſordre & de la confuſion dont ces Miniſtres fideles le tenoient ſoigneuſement ſéparé : qui, en un mot, préſente un tableau ſi fécond, que la Sageſſe ne pouvoit pas choiſir un plus bel emblême, quand elle voulut, lors du Déluge, annoncer ces *vertus* ſupérieures & univerſelles dont elle a fait de tout temps les organes & les ſignes de ſon alliance avec l'homme.

Ceux qui, avec une doctrine auſſi ſublime, ſe préſenteroient pour nous guider dans la carriere de la vérité, pourroient mériter notre confiance : car s'il arrivoit que leur marche ne fût pas conforme à leurs principes, ces principes ſeuls nous auroient aſſez ouvert l'intelligence pour que nous ſentiſſions le faux de leur marche, & que la pureté de nos deſirs rendît leurs efforts impuiſſans.

Ils mériteroient d'autant plus cette confiance, s'il nous apprenoient à diſcerner la ſcience d'avec

d'avec la ſageſſe, qui eſt le complément & le but de toute ſcience.

Il ne faut pas croire, en effet, que cette ſageſſe ſoit à notre ſeule diſpoſition & dépende abſolument de nous, comme l'habitude des exercices corporels auxquels nous pouvons nous former à force de répétitions, & être comme aſſurés de réuſſir.

Nous avons en nous, il eſt vrai, pluſieurs facultés intellectuelles & ſpirituelles qui peuvent ſe perfectionner par notre travail; telles ſont les *vertus ſecondaires*, & même la ſcience, mais quant à la ſageſſe, ce n'eſt point à force ouverte que nous y parviendrons; c'eſt la Cour des Rois où il faut marcher avec humilité, ſoumiſſion, prévenance, attention conſtante à captiver leur bienveillance; où, à quelqu'inſtant qu'il nous prennent, il faut toujours qu'ils nous trouvent prêts à leur plaire & à nous ſacrifier pour eux. C'eſt autant par la patience que par l'autorité & par la violence, qu'il faut écarter les rivaux qui nous traverſent. La douceur & l'amour, voilà les routes qui menent à la félicité; encore, malgré tous ces ſoins, le *Prince* peut-être ne jugera-t-il pas à propos de nous honorer d'un regard.

Jugeons maintenant ſi la ſageſſe eſt une choſe précieuſe, & s'il eſt rien à quoi elle puiſſe ſe comparer. L'homme devroit la demander ſans

ceſſe,

ceſſe, mais avec des paroles de feu qui exprimaſſent combien il la deſire ; ſon viſage devroit porter d'avance la joie dont ce tréſor peut le remplir ; c'eſt une ſoif ardente, c'eſt un beſoin voluptueux, c'eſt tout ſon Etre intérieur qui doit parler.

Nous pourrions écouter nos Maîtres, s'ils nous peignoient les imprudences auxquelles l'eſprit de l'homme eſt expoſé dans ſa marche, par ſes jugemens trop précipités ; s'ils nous diſoient qu'à quelque degré de connoiſſance, de ſageſſe & des *vertus* que nous puiſſions être, il nous reſte toujours plus à acquérir que nous ne poſſédons ; que les plantes qui pourſuivent dans une paiſible perſévérance le cours de leur action devroient nous ſervir de modeles ; que tous les momens que l'homme emploie à ſe contempler, ſont pris ſur ceux deſtinés à ſa *croiſſance* ; que non ſeulement il ne faudroit pas compter pour quelque choſe les jouiſſances les plus vaſtes auxquelles nous pouvons tendre comme hommes, mais qu'il faudroit regarder bien moins encore les jouiſſances & les faveurs particulieres, comme le complément de l'œuvre ; ni une ſcience iſolée, comme l'univerſalité des merveilles renfermées dans l'alliance de l'homme avec ſon Principe : car cette fauſſe maniere de voir ſeroit le premier obſtacle à nos progrès ; & ſi nous venions à l'inſinuer

ſinuer à d'autres , nous pourrions être aſſurés que nous les trompons, & que nous nous trompons nous-mêmes.

Nous pourrions écouter attentivement ces Maîtres , ſi après nous avoir inſtruits par ces principes , ils nous engageoient à examiner s'il n'y a pas un complément à ce grand œuvre ; & ici nous allons voir naître un nouvel ordre de choſes.

Que ſeroient les connoiſſances de l'homme , que ſeroit cet Etre fait pour poſſéder l'unité des ſciences & des vérités, s'il n'avoit pu eſpérer de connoître qu'une ſubdiviſion des *vertus* divines ? Sa nature l'appellant à contempler la réunion de ces mêmes *vertus* , & à être leur ſigne vivant , comment auroit-il jamais recouvré des privileges auſſi ſublimes , s'il n'eût vu que des rayons épars de cette unité ?

En effet , que ſont ces Héros, ces demi-Dieux, ces Agens célebres , dont les Traditions hiſtoriques & fabuleuſes nous préſentent ſans ceſſe la correſpondance avec la Terre ? Ils n'ont été chacun dépoſitaires que de quelques *vertus* particulieres de l'unité. L'un en a manifeſté la force par la *grandeur* de ſes entrepriſes , & par ſes immenſes travaux. L'autre en a manifeſté la *juſtice*

pa

par la punition des *malfaiteurs* & par l'asservissement des *rebelles*. D'autres, enfin, en ont manifesté la bonté, la bienfaisance, par les Sciences & les secours qu'ils ont apportés aux *malheureux*, & par les douceurs qu'ils ont fait goûter aux hommes de paix. Et même on peut dire de ces Agens, sans excepter ceux dont il est parlé dans les Traditions des Hébreux, qu'ils ne montroient à l'homme que des *vertus* isolées, temporelles & passageres, & que par conséquent ils ne lui donnoient point une idée parfaite de son Etre, ni des droits qui sont attachés à sa nature.

Il lui manquoit encore le complément de cette connoissance pour concevoir le sens de tous ces emblêmes grossiers qui avoient bien représenté la loi de l'homme ; mais qui ne l'avoient représentée que matériellement, au lieu qu'elle devoit l'être par la *vertu* de l'homme, par des faits qui émanassent de lui-même.

Il falloit donc qu'une *ACTION PUISSANTE* démontrât la réelle & féconde existence de l'homme, en lui facilitant l'intelligence de son Etre, & en l'élevant à un état de supériorité, auquel il ne cessoit de tendre, depuis sa chûte, par une loi irrésistible de son essence ; il falloit, dis-je, une troisieme époque ; il falloit un type total, qui lui offrît une loi plus simple & plus *une* que toutes celles qui avoient précédé ; une loi

loi plus analogue à la vraie nature de l'homme, dont nous ne cesserons de défendre la grandeur & la sublimité.

Enfin, il falloit que la Sagesse fît *ouvrir* pour la postérité humaine, une *porte* de plus que celles qui sont contenues dans le *quarré* de la *puissance* de l'homme ; c'est-à-dire, que cette Sagesse devoit faire *ouvrir* une cinquantieme porte, pour abolir le *nombre de servitude* opéré par la double puissance du mal, afin que l'homme, après s'en être délivré lui-même, pût encore en délivrer son enceinte ; " & tel étoit l'esprit de cette loi hébraïque, qui au bout de cinquante ans rendoit la liberté aux esclaves, & faisoit rentrer les biens aliénés dans les mains de leurs premiers Maîtres. ,,

Par cette *vertu* nouvelle, non seulement l'homme devoit voir disparoître en lui les loix de l'instinct & des affections des brutes, mais encore y substituer les droits & les affections de l'intelligence. Non seulement il devoit reconnoître tous les pouvoirs de l'ordre & de la justice, mais encore apprendre à s'élever au dessus de la justice même, en se conduisant par une loi bien différente de celle qui n'avoit été écrite que pour les esclaves & les malfaiteurs : en un mot, il devoit apprendre à juger de la véritable destination de son Etre, qui n'étoit pas fait pour être resserré dans des en-

traves

traves, mais pour faire le bien, comme Dieu par nature, par amour, & ſans être mu par l'appareil des punitions & des récompenſes.

Pendant la premiere époque de ſon expiation; l'homme, comme l'enfant dans les liens ténébreux de la matiere, éprouvoit ſans doute les bienfaits de la Sageſſe. Mais, recevant ces bienfaits, comme l'enfant, ſans les appercevoir ni reconnoître la main qui les repandoit ſur lui, il n'étoit que paſſif, & ſon Etre réel & intelligent ne goûtoit pas encore ſa vraie nourriture, qui conſiſte dans l'activité & la vie.

Dans la ſeconde époque, ſes facultés plus développées le mettoient à portée de profiter des dons qui lui ſont prodigués. C'étoit alors que des Agens vertueux & éclairés, placés près de lui, l'aſſujetiſſoient à des ſacrifices, pour lui faire comprendre l'état de violence & de ſujétion où toute la Nature ſe trouvoit par rapport à lui; puiſque tout donnoit ſa vie pour lui.

Par-là ces Agens l'inſtruiſoient ſur la deſtination des différentes parties de l'Univers. Ils lui apprenoient qu'il n'y avoit pas un ſeul Etre dans la création univerſelle, qui ne fût l'image d'une des *vertus* divines; que la Sageſſe avoit multiplié ſes images autour de l'homme, afin que, quand il les lui préſenteroit, elle fit à leur aſpect ſor-

tir d'elle-même une nouvelle onction ; qu'ainsi elle transmît jusqu'à l'homme tous les secours dont il a besoin ; & que le modele s'unissant à la copie, l'homme pût les posséder l'un & l'autre.

C'étoit lui peindre, en effet, sa destinée sous des couleurs vives, que de lui représenter l'Univers comme un grand Temple, dont les astres sont les flambeaux, dont la terre est l'autel, dont tous les Etres corporels sont les holocaustes, & dont l'homme est le Sacrificateur. Par-là il pouvoit recouvrer des idées profondes sur la grandeur de son premier état, qui ne l'appelloit à rien moins qu'à être le PRÊTRE DE L'ETERNEL dans l'Univers.

Mais, malgré cette brillante lumiere, que les Elus de la seconde époque vinrent communiquer à l'homme, en lui annonçant qu'il étoit le Prêtre de l'Eternel, il n'avoit point encore l'explication de ce titre sublime.

Le tableau des rapports que ces Elus lui présentoient, quelque magnifique qu'il fût, ne lui offroit que des objets inférieurs à sa propre nature ; il n'y voyoit que des puissances éparses & divisées ; que des holocaustes corruptibles : il n'y voyoit ni les indices d'une offrande impérissable, ni l'unité des agens qui devoient y concourir ; afin que par eux il pût jouir de la plénitude de ses droits.

Il

Il étoit donc réservé à une troisieme époque, de lui faire acquérir la connoissance plus parfaite de la vérité, & de lui apprendre que, si de simples images temporelles ont pu lui faire découvrir quelques-unes des *vertus* supérieures, il ne doit mettre aucune borne à ses espérances, en présentant à la *vérité* une image émanée d'elle-même, qui par les secours qu'elle envoie à l'homme, l'anime de la même unité, & l'assure de la même immortalité.

C'est donc là où l'homme découvrant la science de sa propre grandeur, apprend qu'en s'appuyant sur une base universelle, son Etre intellectuel devient le véritable Temple; que les flambeaux qui le doivent éclairer sont les lumieres de la pensée qui l'environnent & le suivent par-tout; que le Sacrificateur, c'est sa confiance dans l'existence nécessaire du Principe de l'ordre & de la vie; c'est cette persuasion brûlante & seconde devant qui la mort & les ténebres disparoissent; que les parfums & les offrandes, c'est *sa priere*, c'est son droit & son zele pour le regne de l'exclusive unité; que l'autel, c'est cette convention éternelle fondée sur sa propre émanation, & à laquelle Dieu & l'homme viennent se rendre, comme de concert, pour renouveller l'alliance de leur amour, & pour y trouver, l'un sa gloire, &

& l'autre son bonheur ; en un mot, que le feu destiné à la consommation des holocaustes, ce feu sacré qui ne devoit jamais s'éteindre, c'est celui de cette étincelle divine qui anime l'homme, & qui, s'il eût été fidelle à sa loi primitive, l'auroit rendu à jamais comme une lampe brillante & secourable, placée dans le sentier du Trône de l'Eternel, afin d'éclairer les pas de ceux qui s'en étoient éloignés ; parce qu'enfin l'homme ne doit plus douter qu'il n'avoit reçu l'existence que pour être le témoignage vivant de la lumiere & le signe de la Divinité.

18.

POUR mieux nous convaincre combien il étoit nécessaire qu'une *Unité* de *vertus* vînt achever devant les hommes le tableau de leur Etre, qui n'avoit été que légérement tracé par les manifestations particulieres, je vais dire quelque chose des *Nombres* : mais auparavant je dois prévenir que cette carriere est si vaste, que jamais l'homme, ni aucun Etre que Dieu lui-même, ne pourra en connoître toute l'étendue. De plus,

elle eſt ſi reſpectable que je ne puis en parler qu'avec réſerve, ſoit parce qu'il eſt impoſſible de le faire clairement & à découvert en langage vulgaire, ſoit parce qu'elle renferme des choſes auxquelles on ne doit pas prétendre ſans préparation.

Cependant je ferai mes efforts pour que l'homme de deſir me comprenne autant qu'il lui ſera néceſſaire, & je ne négligerai rien pour concilier ſon inſtruction avec la prudence.

Mais, s'il arrivoit qu'il ne me comprît pas, je le prie pour ſon propre intérêt, de ne pas conſulter ſur ce que je lui confie, les Savans en titre & en crédit dans l'opinion humaine : car ils ont deſſéché la *Science* & n'en ſont point ſubſtanté ; ils n'en ont que le ſquelette décharné, & les *ſucs* les plus nourriſſans ſe ſont évaporés devant eux, ſans qu'ils aient eu la ſageſſe de les ſaiſir.

La *Science* eſt libre ; ils ont prétendu lui fixer des loix, & interdire au genre humain l'eſpoir de la découvrir ailleurs que dans leurs déciſions : mais elle a fui devant eux, ils marchent dans un vuide obſcur. Elle eſt incompreſſible comme l'eau ; ils ont voulu la comprimer : elle a briſé les entraves qu'ils lui avoient données, & ils ſont reſtés dans l'aridité.

Que le Lecteur n'aille donc pas à eux pour lever

lever ſes doutes ; ils ne feroient que les augmenter, ou y ſubſtituer des menſonges. Si quelque choſe l'embarraſſe dans ce qu'il va lire, qu'il ſe replie ſur lui-même ; qu'il eſſaie par une *activité intérieure* de ſe rendre *ſimple* & *naturel* : qu'il ne s'irrite point ſi le *ſuccès* ſe fait attendre ; les *ſuſpenſions* qu'il éprouvera ſont ſouvent les voies mêmes qui le préparent ſecrétement, & qui doivent l'y conduire.

Les *nombres* ſont les enveloppes inviſibles des Etres, comme les corps en ſont les enveloppes ſenſibles.

On ne peut douter qu'il n'y ait pour tous les Etres une enveloppe inviſible, parce qu'ils ont tous un *Principe* & une *forme*, & que ce Principe & cette forme étant aux deux extrêmes, ſont à une trop grande diſtance l'un de l'autre pour pouvoir s'unir & ſe correſpondre ſans intermede ; or c'eſt l'enveloppe inviſible, ou le nombre qui en tient lieu. C'eſt ainſi que dans les corps, la terre eſt l'enveloppe viſible du feu, que l'eau eſt celle de la terre, & l'air celle de l'eau quoique cet ordre ſoit fort différent dans les élémens non corporiſés.

On n'ignore pas que les loix & les propriétés des Etres ſont écrites ſur leurs enveloppes ſenſibles, puiſque toutes les apparences par leſquel-

les ils se communiquent à nos sens, ne sont autre chose que l'expression & l'action même de ces loix & de ces propriétés.

On en peut dire autant de leurs enveloppes invisibles ; elles doivent contenir & porter sur elles, les loix & les propriétés invisibles des Etres, comme leurs enveloppes sensibles indiquent leurs propriétés sensibles. Si elles y sont écrites, l'intelligence de l'homme doit donc pouvoir les y lire, comme par les sens il lit ou éprouve les effets des propriétés sensibles tracées sur les corps ; & agissant par l'enveloppe sensible des Etres : voilà ce que la connoissance des nombres peut promettre à celui qui ne les prenant pas pour de simples expressions arithmétiques, sait les contempler selon leur ordre naturel, & ne voir en eux que des *principes* coéternels à la *vérité*.

Il faut savoir en outre que les Etres étant infinis, & que les propriétés de ces Etres étant de plusieurs genres, il y a aussi une infinité de nombres.

Ainsi il y a des nombres pour la constitution fondamentale des Etres ; il y en a pour leur action, pour leurs cours, de même que pour leur commencement, & pour leur fin, quand ils sont sujets à l'un & à l'autre ; il y en a même pour les différens degrés de la progression qui leur est fixée.

Et

Et ce ſont là comme autant de bornes où les *rayons divins* s'arrêtent ; où ils réfléchiſſent vers leur *Principe*, non ſeulement pour lui préſenter ſes propres images, non ſeulement pour lui offrir les glorieux témoignages de ſon excluſive ſupériorité & de ſon infinité, mais encore pour y puiſer la *vie*, la *meſure*, le *poids*, la ſanction de leurs rapports avec lui ; toutes choſes que nous avons vues ne pourroit exiſter que dans le premier Principe des Etres.

Il y a auſſi des nombres mixtes pour exprimer les différentes unions & compoſitions d'Etres, d'actions, de *vertus* ; il y a des nombres centraux, des nombres médianes, des nombres circulaires, & des nombres de circonférence ; enfin, il y a des *nombres impurs*, faux & corrompus. Et répétons-le, toutes ces choſes ne font qu'indiquer les différens aſpects ſous leſquels on peut conſidérer les Etres, & les différentes propriétés, loix & actions, ſoit viſibles, ſoit inviſibles, dont nous ne pouvons douter qu'ils ne ſoient ſuſceptibles : & peut-être la vraie cauſe pour laquelle les nombres ont paru ſi chimériques à la plupart des hommes, c'eſt cet uſage où ſont les Calculateurs de faire dériver du zéro tous les nombres ; c'eſt-à-dire, de commencer dans leurs diviſions géométriques, en comptant par zéro, avant que de nombrer la premiere unité. Ils

n'ont pas vu que cette unité viſible & conventionnelle qui devient la premiere baſe de leurs meſures, n'eſt que la repréſentation de l'unité inviſible, placée avant le premier degré de toutes ces meſures, puiſqu'elle les engendre toutes, & que s'ils étoient forcés de la repréſenter par un zéro, ce n'étoit que pour nous peindre ſon inacceſſible *valeur*, & non pas pour la regarder comme un néant, lorſqu'elle eſt la ſource de toutes les baſes ſur leſquelles l'homme peut opérer.

On voit ici qu'autant les nombres ſont infinis, autant l'idée qu'on en doit prendre eſt ſimple & naturelle.

Elle ſe ſimplifiera bien encore quand on remarquera que cette immenſe multitude de nombres, qui ſe ſubdiviſent & s'étendent à l'infini, remontent par une marche directe juſqu'à dix nombres ſimples, leſquels rentrent dans quatre autres nombres, & ceux-ci dans l'unité d'où tout eſt ſorti.

Voilà pourquoi exiſtant au milieu de tous les objets de la Nature, nous n'avons cependant que dix doigts, que quatre membres, & un ſeul corps, pour palper ces objets, pour en approcher, pour en diſpoſer; " car les doigts de nos pieds n'ont d'autre objet, que de nous donner la ſoupleſſe,

ſoupleſſe, l'élaſticité, & la vîteſſe dans notre marche, ainſi que la ſolidité & la force quand nous ſommes debout & de pied ferme; & ſi à force d'habitude on a vu des hommes ſe ſervir avec ſuccès des doigts de leurs pieds, l'exercice forcé qu'ils ont fait pour en venir là, & les tentatives inutiles de tant d'autres, prouvent aſſez que ces doigts ne nous ont pas été donnés par la Nature pour une ſemblable deſtination; car s'ils portent le nombre dix, comme les doigts de nos mains, c'eſt que tout ſe répete, mais avec des qualités & des propriétés inférieures, ſelon l'infériorité des claſſes.,,

L'allégorie du Livre de *dix feuilles* dans l'Ouvrage déja cité, offre clairement les différentes propriétés attachées aux dix nombres intellectuels; il ſuffit d'ajouter que de leurs différens aſſemblages & de leurs différentes combinaiſons réſulte l'expreſſion de toutes les Loix & de toutes les actions des Etres quelconques, comme de la combinaiſon active des différens Elémens réſulte la variété infinie de toutes les productions corporelles & des phénomenes élémentaires.

Parmi les exemples que l'on pourroit citer, je me bornerai à un ſeul; mais l'homme en ſera l'objet, comme il eſt celui de cet Ouvrage; &

 par-là

par-là on pourra apprendre à juger des exemples que je tairai, & des autres propriétés des nombres.

Les Philoſophes anciens nous ont tranſmis l'addition du nombre quatre, laquelle donnant dix pour réſultat, offre un moyen naturel de lire à découvert l'immenſe vertu du quaternaire ; les Philoſophes nouveaux ſe ſont contentés de jetter du ridicule ſur toutes ces idées numériques, ſans les comprendre, ni les réfuter.

On a vu dans cet Ouvrage, quelle fut la deſtination originelle de l'homme, qui devoit être le *ſigne* & le *Miniſtre* de la Divinité, dans l'Univers ; on a vu auſſi qu'il eſt marqué du *ſceau quaternaire.*

Il eſt bien ſingulier que cette ſublime deſtinée ſe trouve écrite dans les expreſſions des anciens Philoſophes. Car en portant le nombre quaternaire juſqu'au réſultat de toutes les puiſſances qui le conſtituent, il rend deux nombres en deux branches, qui étant réunies, forment le nombre dix, en cette maniere :

1 0
. .
. .
. .
4

Or le nombre quatre ſe trouvant placé entre l'unité & le nombre dix, ne paroît-il pas avoir la fonction de faire communiquer l'unité juſqu'à

la

la circonférence univerſelle, ou le zéro ? ou pour mieux dire, ne paroît-il pas être le médiateur placé entre la Sageſſe ſuprême repréſentée par l'Unité, & l'Univers repréſenté par le zéro ? En voici la figure naturelle,

1 . . . . 4 . . . . O

Je trace ici cette figure par des caracteres numériques primitifs, qui ſont attribués aux Arabes, attendu qu'ils nous ont été tranſmis par eux, mais que les Savans de cette Nation reconnoiſſent appartenir à des peuples plus anciens.

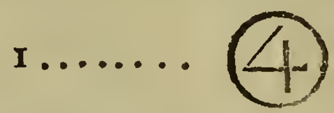
Ces caracteres qui, pour des yeux exercés, portent l'empreinte exacte des plus hauts ſecrets des ſciences naturelles & phyſiques, ne peuvent avoir été tracés au commun des hommes par des Sages, & à ceux-ci par une main encore plus pure, que pour les aider à marcher d'un pas ferme dans la route des vérités.

On peut donc, par la loi des nombres, & par la figure que je viens de préſenter, ſe convaincre de la premiere dignité de l'homme, qui correſpondant du Principe de la lumiere juſqu'aux Etres les plus éloignés d'elle, étoit deſtiné à leur en communiquer les *vertus*.

On trouvera également dans ces nombres la marche par laquelle l'homme à pu s'égarer.

Si

Si au lieu de ſe tenir au centre de ſon poſte éminent, l'homme ou le quaternaire s'eſt éloigné de l'unité, & s'eſt approché de la circonférence figurée par le zéro, juſqu'à s'y confondre & s'y renfermer; dès-lors il eſt devenu matériel & ténébreux comme elle, & voici la nouvelle figure que ſon crime a produite.



“ Ne pourrions-nous pas même trouver des traces de cette union du quaternaire au zéro, dans le nombre des jours néceſſaires pour que le fœtus de l'homme ait la vie ? Car les Phyſiologiſtes nous aſſurent qu'il en faut environ 40 ; & alors il ſeroit difficile de douter que telle eût été la ſource, & la ſuite du crime de l'homme, puiſque ce nombre ſe retrace ſous nos yeux dans la reproduction de l'eſpece humaine. „

„ Obſervons néanmoins, pour ſoulager l'intelligence du Lecteur à qui ces vérités peuvent paroître très-étrangeres, qu'il ne faut pas appliquer ce nombre de 40 jours au crime de l'homme, comme nous le voyons régner aujourd'hui dans ſa reproduction corporelle. Le nombre actuel de cette Loi n'eſt qu'une conſéquence & une expiation du *nombre faux* qui a agi antérieurement.

Enfin

Enfin nous trouvons encore dans cette figure ſimple,

I . . . . ④

une preuve évidente de tous les principes poſés précédemment ſur la néceſſité de la communication des *vertus* ſupérieures juſques dans le malheureux ſéjour de l'homme.

Depuis *un* juſqu'à *dix*, il y a pluſieurs différens nombres qui tiennent tous par quelque lien particulier au premier anneau de la chaîne, quoiqu'on ait le droit de les en ſéparer pour les conſidérer ſous un aſpect particulier. Si le quaternaire, ou l'homme, étoit deſcendu juſqu'à l'extrémité inférieure de cette chaîne, ou juſqu'au zéro, & que cependant le Principe ſuprême l'eût choiſi pour ſon ſigne repréſentatif, ne faudroit-il pas, pour qu'il pût recouvrer la connoiſſance de ce qu'il a perdu, que tous ces nombres, ou toutes ces *vertus* ſupérieures & intermédiaires entre *un* & *dix*, deſcendiſſent vers lui, juſques dans ſa circonférence, puiſqu'il n'a pas le pouvoir de franchir la borne qui lui eſt preſcrite, pour remonter juſques vers elles. Et ce ſont là toutes les puiſſances de ſubdiviſion dont j'ai déja expoſé la correſpondance avec l'homme, appuyée ſur toutes les traditions & allégories des Peuples.

Mais cela ne ſuffit point encore pour l'entiere régénération

régénération de l'homme : ſi l'*Unité* n'avoit pénétré juſques dans la circonférence qu'il habite, il n'auroit pu en recouvrer l'idée complette, & il ſeroit reſté au deſſous de ſa loi. Il a fallu auſſi que cette *Unité* fût précédée par tous les *nombres intermédiaires*, parce que l'ordre étant renverſé par l'homme, il ne peut connoître la *premiere Unité* qu'il a abandonnée, qu'après avoir connu toutes les *vertus* qui l'en ſéparent.

Ceci répand un grand jour ſur la nature de cette *manifeſtation univerſelle* dont nous avons reconnu la néceſſité pour l'accompliſſement des décrets ſuprêmes.

Car quel que ſoit l'Agent chargé de l'opérer, il eſt certain qu'il n'a pu être inférieur aux Agens particuliers, qui n'ont manifeſté les facultés ſupérieures que dans leur ſubdiviſion ; & ſi les Agens particuliers, quoique réduits à des *vertus* partielles, ont cependant repréſenté les puiſſances de la Sageſſe, ſans quoi ils auroient été inutiles à ſes deſſeins, à bien plus forte raiſon, l'*Agent univerſel* devoit-il être dépoſitaire des mêmes pouvoirs.

Ainſi cette manifeſtation univerſelle des puiſſances Divines ſuccédant aux loix rigoureuſes de juſtice qui réſultoient de la ſubdiviſion de ces puiſſances, a dû mettre le comble à tous les biens

que

que l'homme pouvoit attendre, en lui rendant la vue de ces vérités positives, parmi lesquelles il a pris son origine.

Convenons en même temps qu'il ne falloit rien moins qu'un Agent revêtu d'un tel pouvoir, pour relever l'homme de sa chûte, & l'aider à rétablir sa ressemblance & ses rapports avec l'*Unité premiere*.

Si c'est par le plus élevé des hommes, que tous les maux de sa malheureuse postérité ont été engendrés, il étoit impossible qu'ils fussent réparés par aucun homme de cette postérité : car il faudroit supposer que des Etres dégradés, dénués de tous droits & de toutes *vertus*, seroient plus grands que celui qui étoit éclairé par la *lumiere* même : il faudroit que la foiblesse fût au dessus de la force. Or si tous les hommes sont dans cet état de foiblesse, s'ils sont tous liés par les mêmes entraves, comment trouver parmi eux un Etre en état de rompre & de délier leurs chaînes ? Et en quelque lieu que l'on choisisse cet homme, ne sera-t-il pas forcé d'attendre que l'on vienne briser les siennes ?

Il est donc vrai que tous les hommes étant respectivement dans la même impuissance, & cependant étant tous appellés par leur nature, à un état de grandeur & de liberté, ils ne pourroient être rétablis dans cet état par un Etre qui leur

leur feroit égal : ce qui prouve que l'Agent chargé de leur retracer l'unité Divine, doit être par lui-même plus que l'homme.

Mais fi nous portons notre vue au deffus des *vertus* de l'homme, nous ne pourrons trouver que les *vertus* de la Divinité ; puifque cet homme eft émané d'elle directement, & fans le concours d'aucune Puiffance intermédiaire. L'Agent dont nous parlons, ayant plus que les *vertus* de l'homme, ne peut donc avoir rien moins que les *vertus* de Dieu, puifqu'il n'y a rien entre Dieu & l'homme.

Il faut donc convenir que, fi la *Vertu divine* ne s'étoit pas donnée elle-même, jamais l'homme n'en auroit pu recouvrer la connoiffance : ainfi il ne lui eût jamais été poffible de remonter au point de lumiere & de grandeur où les droits de fa nature l'avoient appellé ; ainfi le fceau du grand Principe eût été imprimé en vain fur fon ame ; ainfi ce grand Principe lui-même eût failli dans la plus belle de fes puiffances, l'amour & la bonté, par lefquels il procure fans ceffe à l'homme les moyens d'être heureux ; enfin ce grand Principe eût été déçu dans fes décrets, & dans la convention ineffaçable qui lie tous les Etres avec lui.

Quand j'annonce qu'il n'y a rien entre l'homme

&

& Dieu, je le dis dans l'ordre de notre véritable nature, où vraiment nulle autre puiſſance que celle du grand Principe, ne devoit nous dominer. Dans l'état actuel, il y a en effet quelque choſe entre Dieu & nous : & c'eſt cette fauſſe maniere d'être, c'eſt cette tranſpoſition des puiſſances, qui imprimant en nous le déſordre univerſel, fait notre ſupplice & l'horreur de notre ſituation paſſagere dans le temps.

Nouvelle raiſon pour que la *Vertu divine* ſe ſoit rapprochée de nous, afin de rétablir l'ordre général, en remettant toutes les puiſſances dans leur rang naturel; en rétabliſſant l'*Unité primitive*; en diviſant la *corruption* qui s'étoit réunie dans le *centre*; en diſtribuant les *vertus* du *centre* à tous les points de la circonférence, c'eſt-à-dire, en détruiſant les *différences*.

Car c'eſt une vérité à la fois profonde & humiliante pour nous, qu'ici-bas les différences ſont les ſeules ſources de nos connoiſſances; puiſque ſi c'eſt de-là que dérivent les rapports & les diſtinctions des Etres, ce ſont ces mêmes différences qui nous dérobent la connoiſſance de l'*Unité*, & nous empêchent de l'approcher.

Or l'on ſent que ſi la *Vertu Divine* n'eût fait les premiers pas, l'homme n'auroit jamais pu eſpérer de revenir à cette *Unité*. Car de deux *vertus* ſéparées, comment la plus foible, celle

qui

qui eſt abſolument impuiſſante, remonteroit-elle ſeule & par elle-même, à ſon terme de réunion ?

Enfin, ſans cette Agent univerſel, l'homme auroit bien ſu, par toutes les manifeſtations précédentes, qu'il y avoit des puiſſances & des *vertus* ſpirituelles ; mais il n'auroit jamais ſu par expérience, qu'il y avoit un Dieu, puiſqu'il n'y avoit que l'*Unité* de toutes ſes *vertus*, qui pût le lui faire connoître.

Ainſi reconnoiſſons avec confiance, que l'Agent dépoſitaire de l'unité de toutes les puiſſances, quelque nom qu'on lui donne, a dû poſſéder l'enſemble de toutes les *vertus* ſuprêmes, leſquelles avant lui n'avoient jamais été manifeſtées que dans leur ſubdiviſion ; que cet Agent a dû porter avec lui le caractere & l'eſſence divine, & qu'en pénétrant juſqu'à l'ame des hommes, il a pu leur faire ſentir ce que c'eſt que leur Dieu.

Et ici je rappellerai la figure précédente,



qui repréſente l'état de privation où nous languiſſons tous par la ſéparation où nous ſommes de notre Principe : on verra qu'en rapprochant ces

ces caracteres, & faiſant pénétrer l'unité dans le quaternaire de l'homme, en cette ſorte,



l'ordre univerſel eſt rétabli ; puiſque ces trois caracteres.

1 . . . . 4 . . . . O

ſe retrouvent dans leur progreſſion & dans leur harmonie naturelle. Cet ordre exiſtoit ſans doute lors même de la ſubdiviſion de ces types, puiſqu'il eſt à jamais indeſtructible ; mais là il n'exiſtoit qu'horizontalement, ou en latitude, au lieu que dans la figure qui les réunit ici ſous le même point & ſous le même centre, cet ordre exiſte ſelon ſon vrai nombre & ſa vraie loi, qui eſt la *perpendiculaire*.

Enfin, pour parler ſans voile, ce n'eſt qu'à cette époque que le *Grand Nom* donné aux Hébreux pût avoir toute ſon *action*. Sous la loi de juſtice, il n'avoit agi qu'extérieurement : il falloit qu'il pénétrât juſqu'au centre, pour opérer dans l'homme l'exploſion générale dont ſon Etre intellectuel eſt ſuſceptible, & pour le délivrer de l'état de concentration, où ſa chûte l'avoit réduit.

D'après les idées profondes que nous préſentent

ces démonſtrations, ne nous étonnons point des différentes opinions auxquelles les hommes ſe ſont arrêtés ſur l'*Agent univerſel.* Quelqu'idée qu'ils s'en ſoient formés, il n'eſt rien en fait de *vertus*, de *dons*, & de *pouvoirs*, qu'ils n'aient pu trouver en lui. Les uns ont dit que c'étoit un Prophete; d'autres, un homme profond dans la connoiſſance de la Nature & des Agens ſpirituels; d'autres, un Etre ſupérieur; d'autres enfin, une Divinité; tous ont eu raiſon, tous ont parlé conformément à la vérité; & toutes ces variétés ne viennent que des différentes manieres dont les hommes ſe ſont placés pour contempler le même objet. Le tort qu'ont eu le premiers, c'eſt de vouloir rendre excluſif & général le point de vue particulier qui ſe préſentoit à eux; les ſeconds, de ne pas ſe proportionner à la foibleſſe de leurs Diſciples, & de vouloir leur faire admettre ſans le concours de leur intelligence, les vérités les plus fécondes que l'eſprit de l'homme puiſſe embraſſer.

Les différens degrés de *Science* & de volonté ſont donc les ſeules cauſes de la diverſité des opinions qui regnent parmi les hommes ſur ce grand objet; car il en eſt pour qui cet *Agent univerſel* eſt venu, d'autres pour qui il vient, d'autres pour qui non ſeulement il n'eſt pas venu, mais même pour qui il ne vient pas encore,

Les

Les mêmes principes qui ont été exposés, nous aideront à découvrir quelle a dû être l'époque convenable à la manifestation de cet agent. Car s'il est proposé par la Sagesse suprême, pour la guérison des maux attachés à la sphere étrangere & ténébreuse que nous habitons, il en a dû suivre toutes les loix.

Selon l'ordre physique, une maladie ne se guérit qu'après que le remede a pénetré jusqu'au siege même de la vie, jusqu'au centre de l'Etre; ce qui se voit avec évidence dans la plupart des dérangemens corporels, auxquels on ne remédie parfaitement que par la purification du sang.

Mais le sang est le centre des corps animaux: c'est leur principe corporel le plus intérieur, puisqu'étant environné des autres principes, il peut se considérer comme au centre de la circonférence animale, & que c'est de là qu'il envoie les émanations de sa propre vie aux subdivisions corporelles les plus extrêmes.

Il a donc fallu que l'*Agent universel*, chargé du grand œuvre de la régénération de toutes les *Puissances*, pénétrât les *substances* les plus intimes de tout Etre impur; qu'il communiquât ses pouvoirs au *centre* même de toutes les choses temporelles; que pour cet effet, il parût au milieu du temps, comme au milieu de toutes les actions des Etres émanés, afin d'agir plus effica-

 cement

cement & à la fois, ſur le centre & ſur la vie de toutes les circonférences.

Si l'on deſiroit de connoître ſur cette manifeſtation, une époque poſitive & déterminée, il ſeroit très-poſſible de la découvrir en raſſemblant pluſieurs notions éparſes dans les Traditions des Hébreux. Il faudroit ſe rappeller ce que leurs Ecritures nous apprennent de la loi temporelle ſénaire qui a dirigé la production des choſes, & ſur la Loi ſainte & ſepténaire qui en a fait le complément : il faudroit comprendre le ſens de ce paſſage qui annonce que *mille ans ſont comme un jour devant Dieu*; car ceux qui en ont fait uſage dans leurs diſcours, & ceux qui l'ont combattu, ne paroiſſent pas l'avoir compris mieux les uns que les autres; enfin il faudroit connoître le rapport de toutes ces expreſſions, ſoit avec le nombre ternaire & apparent des élémens corporels, ſoit avec le *nombre réel* de l'unité de leur principe; & l'on y verroit que les loix & les actions ſupérieures ſont auſſi clairement déſignées dans les *nombres* ou enveloppes intellectuelles des Etres, que les loix matérielles le ſont ſur le corps.

Mais comme il faudroit au Lecteur des notions très-détaillées ſur ces matieres, il ſeroit inutile de lui en offrir des réſultats qui reſteroient nuls pour ſon inſtruction, juſqu'à ce qu'il s'en fût

fût *assuré* lui-même. Je me contenterai de le mener sur la voie, en lui parlant encore de ce *nombre quaternaire* dont nous avons montré ci-dessus les propriétés.

L'homme, a qui le nombre quaternaire convient particuliérement, étoit émané pour occuper le *centre intermédiaire* entre la Divinité & l'Univers. Par sa chûte il a été précipité dans une *circonférence* très-inférieure à celle qu'il occupoit précédemment; mais sa nature n'ayant pas changé malgré sa dégradation, il a dû occuper le centre de cette nouvelle région, comme il avoit occupé celui de l'ancienne, & cela parce qu'à quelque degré d'infériorité que les Etres descendent, leur caractere se conserve & se manifeste.

Si l'homme dans sa chûte a encore occupé un centre, il a donc toujours porté en lui son nombre primitif quaternaire, quelqu'altération que ce nombre ait dû éprouver par l'opposition d'une région qui lui est si contraire.

Si l'homme, conservant son nombre *quaternaire*, occupe encore un centre dans le séjour même de la confusion qu'il habite, l'Agent universel, chargé de lui présenter son modele, a dû le faire conformément à toutes ces loix; c'est-à-dire, qu'en paroissant au centre des temps, il a dû imprimer le nombre quaternaire jusques sur

l'époque de ſa manifeſtation temporelle ; c'eſt-à-dire, enfin, que le quaternaire des temps & le centre des temps ne ſont qu'une ſeule & même choſe.

" En effet, le quaternaire qui dirige néceſſairement le *grand œuvre*, doit en diriger les ſuites, comme il en a dirigé les différentes préparations ; car ce nombre qui tient à la fois à l'expiation, & à la régénération, s'étend, ou ſe reſſerre en raiſon de l'objet que les Etres ont à remplir. Le premier homme marcha par *quarante*, pour obtenir la rémiſſion de ſa faute, & la réconciliation de ſa poſtérité temporelle : Jacob marcha par *quarante* pour obtenir la réconciliation de ſa poſtérité ſpirituelle ; le Libérateur des Hébreux marcha par *quarante*, pour obtenir la délivrance de ſon Peuple ; le grand Régénérateur a préparé la réconciliation univerſelle par un *quadruple cube dénaire*, parce que le pivot, le centre, & le premier de tous les types, c'eſt à lui ſeul que convenoit l'œuvre du milieu des temps, par laquelle il embraſſoit les deux extrêmes, comme étant dépoſitaire du complément de tous les nombres ".

Depuis ſon avénement, ce nombre d'action quaternaire ſe ſimplifie, & ſe ſimplifiera de plus en plus, en raiſon des futures *oppoſitions extrêmes* pour leſquelles il faudra que l'homme puiſſe ſe

régénérer.

régénérer en moins de temps que par le passé ; & cette progression ira en diminuant jusqu'à ce que le quaternaire *agisse* si rapidement, si instantanément, qu'il se confonde dans l'unité d'où il est sorti : & c'est alors que les choses temporelles finiront, & que l'amour & la paix régneront dans le cœur des hommes de desir.

Si l'on réfléchit, au nombre Sabbatique ou Septénaire qui a complété l'origine des choses, on reconnoîtra que ce même nombre doit en compléter la durée, & que *quatre* étant le centre des temps, est aussi le centre de *sept* ; mais gardons-nous de nombrer le cours temporel de la septieme action, comme celui des six actions qui la précedent ; cette septieme action ne tombant point exclusivement sur les corps, se dérobe à nos calculs, & il seroit impossible à l'homme d'en fixer le terme, parce qu'elle est gouvernée par des *nombres supérieurs* dont il ne sauroit disposer.

Il y a ici de quoi exercer l'intelligence, mais il y a aussi de quoi la dédommager des efforts qui lui restent à faire pour s'assurer de l'âge & de l'antiquité du monde ; & tout ce que je puis dire, c'est que pour calculer ce point avec justesse, il faut prendre pour échelle l'année terrestre.

Pourquoi, me demandera-t-on, prendre pour échelle l'année terreſtre, plutôt que nos jours, nos ſemaines, nos mois, & même les révolutions d'une autre planete que la nôtre?

C'eſt que le temps étant l'expreſſion des *ſix & une* actions premieres & conſtitutives de la Nature, il falloit qu'il eût, dans ſes périodes & dans ſes époques particulieres, un rapport direct avec elles; il falloit qu'il nous préſentât des tableaux réduits, mais complets & proportionnés avec le grand tableau de l'origine de l'Univers, de ſa durée totale, & de ſa deſtruction.

Or l'on ſait que l'année terreſtre eſt la période qui repréſente avec le plus de juſteſſe ces grands traits du principe des choſes, puiſqu'elle nous montre dans ce court eſpace, l'image de tout ce qui a été, de tout ce qui eſt, & de tout ce qui ſera: puiſqu'elle eſt la ſeule dont le cours renferme pour nous la végétation, la production & la deſtruction univerſelle; ce qui eſt la vraie répétition de toutes les choſes paſſées, préſentes & futures; enfin, puiſqu'elle réunit tous les types, toutes les époques, ſoit matérielles, ſoit immatérielles, qui ont été accordées à l'intelligence de l'homme pour le faire *renaître*, & lui aider à ſortir de ſes abymes.

On ſait, dis-je, que cette période eſt la même que celle de toutes les révolutions terreſtres; qu'elle

qu'elle eſt le vrai calcul de la terre, & que cette terre peint en action vivante dans ſa période particuliere tous les traits de la période générale. Il n'en faut pas davantage pour démontrer que l'année terreſtre eſt le nombre ſymbolique de la période univerſelle, & que comme telle, elle devient la baſe de tous nos calculs.

C'eſt même là ce qui pouroit venger la terre du mépris qu'ont affecté pour elle des hommes ignorans, qui ont voulu trouver dans ſon peu d'étendue relativement à l'univers, des motifs pour la dédaigner. Si la terre ne tenoit pas de plus près qu'aucun autre Etre corporel, aux loix & aux Principes premiers qui ont dirigé & produit toutes choſes, elle n'en porteroit pas auſſi clairement qu'elle le fait, le nombre & tous les caracteres.

19.

QUANT à la *révivification* attachée à l'*acte universel*, *central* & *quaternaire*, nous en avons des traces indicatives dans les Traditions des Hébreux sur l'origine de l'Univers ; elles nous enseignent que le Soleil fut formé le quatrieme jour, & qu'avant qu'il le fût, rien d'animé animalement n'avoit la vie ; c'est son feu de réaction qui concourut à faire sortir du sein de la terre & des eaux, tous les Etres corporels dont l'Univers matériel est habité. N'étoit-ce pas nous annoncer par ce tableau, que si l'homme devenoit criminel est qu'il s'assujettît au temps, il ne pourroit recouvrer sa vraie lumiere qu'à la quatrieme époque de la durée des choses temporelles ? N'étoit-ce pas fixer le nombre de cette lumiere, & tracer la loi par laquelle elle s'est dirigée, & se dirigera éternellement.

C'est pour cela que la Loi donnée au Peuple Hébreu ne portoit la punition des crimes que jusqu'à la quatrieme génération ; or le Réparateur universel en paroissant au quatrieme âge

de

de l'Univers, ſatisfaiſoit pleinement à la Loi; il pouvoit à cette époque conſommer l'expiation univerſelle des prévarications de toute la poſtérité des hommes; par conſéquent opérer celle des ſouillures & de l'illégitimité de ſes propres ancêtres, & celle de toutes les malédictions où ſon miniſtere pouvoit l'expoſer de la part des hommes.

Toutefois, dois-je préſenter la formation du Soleil au quatrieme jour, comme un ſigne prophétique d'un événement prévu alors, puiſque ſelon pluſieurs, le crime qui l'a occaſionné ne pouvoit ſe prévoir, ſans que l'Auteur des choſes ne fit le pour & le contre, & ne participât à l'erreur de ſa créature? Ne dois-je pas plutôt préſenter cette formation du ſoleil au quatrieme jour, comme une ſimple confirmation de l'action univerſelle du nombre quaternaire, qui devoit être complette avant que l'homme coupable & ténébreux pût recouvrer la vie de ſon Etre intellectuel, ainſi que les animaux demeurerent dans l'inertie, & pour ainſi dire dans le néant juſqu'au moment où le Soleil élémentaire vint donner l'eſſor à l'action qui leur étoit propre?

Il eſt conſtant que ſi l'on a fait tant d'erreurs ſur la preſcience Divine, c'eſt que ceux qui diſputent ſur ces objets, confondent deux ordres de choſes

choſes très-différentes; l'ordre viſible des choſes corruptibles où nous vivons; & l'ordre des choſes incorruptibles, qui étoit celui de notre vraie nature.

A défaut de faire cette importante diſtinction, ils imputent à la Sageſſe ſuprême un concours univerſel avec nos œuvres, qu'elle a peut-être pour quelques-uns de nous dans notre état actuel, où nous ſommes liés aux actions variées des Etres non libres, mais qu'on ne ſauroit lui imputer dans notre état primitif, ſans l'injurier & ſans dénaturer toutes ſes Loix.

Ne nous arrêtons pas plus long-temps à cette queſtion; elle eſt au nombre de celles qui ſont inutiles & dangereuſes à traiter par le raiſonnement ſéparé de l'*action*. Nous devons agir pour obtenir des baſes de méditation, & non pas méditer avant d'avoir obtenu ces baſes. Sans cela chacun erre dans le vuide, & dans l'eſpace ténébreux; chacun ſaiſit un ſens particulier que par ignorance & par légéreté il veut généraliſer; tout s'obſcurcit, parce que tout ſe diviſe; tout s'anéantit, parce que l'homme réduit à lui-même, épuiſe ſes forces, & ne reçoit rien pour les renouveller; & voilà d'où ſont provenus les Schiſmes, les Sectes, c'eſt-à-dire, le néant; enfin, une des grandes ſciences, eſt de ſavoir s'arrêter à propos.

Bornons-

Bornons-nous donc à réconnoître que l'Agent universel paroissant au milieu des temps à une époque quaternaire, & donnant à l'homme la vraie réaction dont il avoit besoin, l'a mis à portée de rentrer dans son ancien domaine, & d'en parcourir toutes les parties : car si le corps de l'homme lui présente deux diametres, si par-là, ce corps est un signe périssable de la mesure universelle, son Etre intellectuel tenant au Principe infini, est à plus forte raison revêtu d'un signe quaternaire participant de l'infini, & avec lequel il peut mesurer à jamais tous les Etres.

Mais les deux diametres corporels de l'homme sont, pour ainsi dire, confondus, insensibles, défigurés, & sans action dans le sein de la femme, jusqu'au moment où parvenant à la lumiere élémentaire, il lui est permis de les déployer; c'est donc nous indiquer que la mesure quaternaire de l'homme intellectuel étoit resserrée, & comme nulle depuis qu'il avoit commis le désordre ; & qu'elle ne pouvoit s'étendre & se développer qu'à l'époque de la grande lumiere, à cette époque où les *vertus* de l'*Unité* se sont elles-mêmes *sensibilisées*, afin de couler dans les quatre canaux qui forment le caractere hiéroglyphique de l'homme.

Cette époque rend donc à l'homme les moyens positifs d'exercer à son tour la même

réaction

réaction ſur tout ce qui eſt encore obſcur & caché pour lui ; & il n'y a plus rien dans les loix & dans la nature des Etres, qui doive pouvoir ſe refuſer à ſon empire, puiſque tous les Etres ſont eux-mêmes des ſubdiviſions de la meſure univerſelle, & qu'ils tiennent tous partiellement au *grand quaternaire.*

Mais pour que ce développement univerſel produisît de ſemblables effets, il a dû s'opérer au milieu du temps univerſel, & au milieu du temps particulier qui en eſt la répétition abrégée, & qui diviſe par *quatre* le cours de la Lune ; l'Agent chargé, de cette œuvre a dû la compléter, non ſeulement entre la nouvelle & la pleine Lune, mais encore au milieu d'une période ſepténaire de jours ſous-multiple de la période lunaire ; enfin, c'eſt à la fois au centre d'une ſemaine, au centre du mois *périodique* de la Lune, & au centre du cours univerſel de la Nature, que cet Agent a dû divulguer aux hommes la Loi ſecrete voilée pour eux depuis leur exil dans ce ſéjour d'expiation, afin qu'en agiſſant virtuellement dans ces trois centres, il ouvrît pour ainſi dire le paſſage aux *vertus* des trois facultés ſuprêmes, qui ſeules pouvoient revivifier les trois organes intellectuels de l'homme, & rendre l'*ouie*, & la *parole* à toute ſa poſtérité.

C'eſt

C'eſt à cette triple époque qu'il a dû entrer dans le *Sâint* des *Saints* , s'y revêtir de cet *Ephod* , de cette *Robe de lin* , de ce *Pectoral*, de cette *Tiare* dont les Grands-Prêtres des Hébreux faiſoient uſage dans leurs fonctions ſacerdotales, & qui n'étoient pour eux que le ſymbole des *vrais vêtemens* dont le Régénérateur devoit couvrir un jour la nudité de la poſtérité humaine.

Là, il a dû développer la *Science* aux yeux de ceux qu'il s'étoit choiſis ; il a dû retablir devant eux, les *mots* qui s'étoient effacés dans cet *ancien Livre* confié autrefois à l'homme, & que cet homme avoit défigurés ; il a dû même leur donner un *nouveau Livre* plus étendu que le premier, afin que par-là ceux à qui il ſeroit tranſmis, puſſent connoître & diſſiper les maux & les ténebres dont la poſtérité de l'homme étoit environnée ; & qu'ils appriſſent encore à les prévenir, & à ſe rendre invulnérables.

Là, il a dû préparer cet *antique parfum* dont il eſt parlé dans l'Exode, compoſé de *quatre aromates d'égal poids*, & que les Prêtres des Hébreux ne pouvoient employer qu'aux uſages du Temple, ſous les défenſes les plus rigoureuſes ; il a dû en remplir l'*encenſoir ſacré*, & après avoir *parfumé* toutes les *régions* du Temple, il a dû convaincre ſes Elus, qu'ils ne pouvoient rien ſans ce *parfum*.

Enfin

Enfin, ſon œuvre eut été inutile pour eux, s'il ne les eût pas initiés à ſes connoiſſances, en leur enſeignant à *cueillir* eux-mêmes ces *quatre précieux aromates*, à en *compoſer* à leur tour ce même *parfum* incorruptible, & à en *extraire* ces *exhalaiſons pures* qui par leur vivante ſalubrité ſont deſtinées depuis l'origine du déſordre à *contenir* la *corruption*, & à aſſainir tout l'Univers.

Car l'Univers eſt comme un grand feu allumé depuis le commencement des choſes pour la purification de tous les Etres corrompus. Suivant la loi des feux terreſtres, il a commencé par être couvert de fumée; enſuite la flamme s'eſt developpée, & doit continuer inſenſiblement à conſumer toutes les ſubſtances matérielles & impures, afin de reprendre *ſa premiere blancheur*, & de rendre à ces Etres leurs couleurs primitives.

C'eſt pour cela que dans l'ordre élémentaire, lorſque la flamme a percé, lorſqu'elle eſt montée au deſſus des matieres combuſtibles, elle en pourſuit la diſſolution juſqu'à leur deſtruction totale; c'eſt pour cela qu'à meſure qu'elle a attiré vers elle tous leurs *Principes de vie*, qu'elle les a dégagés & unis à ſa propre eſſence, elle s'éleve avec eux dans les airs, & leur rend cette exiſtence libre & active dont ils ne jouiſſoient pas dans les corps.

Le Chef Univerſel de tous les Inſtituteurs ſpirituels

ſpirituels du culte pur & ſacré, a dû comme eux retracer ſur la terre ce qui ſe paſſe dans la claſſe ſupérieure ; & cela conformément à cette grande vérité, que tout ce qui eſt ſenſible n'eſt que la repréſentation de ce qui ne l'eſt pas, & que toute action qui ſe manifeſte, eſt l'expreſſion des propriétés du Principe caché auquel elle appartient. L'Elu Univerſel doit même avoir accompli cette Loi d'une maniere plus éminente que ne l'avoient fait tous les Agens dont il venoit completer l'œuvre, puiſque ceux-ci n'avoient montré ſur la terre que le culte de juſtice & de rigueur, & qu'il venoit lui-même y apporter le culte de gloire, de lumiere & de miſéricorde.

Ainſi dans tous ſes actes, & dans le culte qu'il a exercé, il a dû démontrer tout ce qui s'opere dans l'ordre inviſible. Du haut de ſon trône, la Sageſſe Divine ne ceſſe de créer les moyens de notre réhabilitation : ici-bas le Régénérateur univerſel n'a pas dû ceſſer de coopérer au ſoulagement corporel & ſpirituel des hommes, en leur tranſmettant les différens dons relatifs à leur propre préſervation, & à celle de leurs ſemblables, en leur apprenant à éloigner d'eux les pieges qui les environnent, & à ſe remplir de la vérité.

Du haut de ſon trône, la Sageſſe Divine ne ceſſe de tempérer le mal que nous commettons, & d'abſorber nos iniquités dans l'immenſité de

ſon amour : ici-bas le Régénérateur univerſel a dû pardonner aux coupables, & quand on les a accuſés devant lui, il a dû montrer que c'étoit faire un plus grand œuvre, de les renvoyer abſous, que de les condamner.

Enfin, du haut de ſon trône, la Sageſſe Divine donne ſes propres *puiſſances* & ſes propres *vertus*, pour annuller le *traité criminel* qui a ſoumis toute la poſtérité de l'homme à l'eſclavage : ici-bas le Régénérateur univerſel a dû donner ſes ſueurs & ſa vie même pour nous faire *connoître ſenſiblement* les vérités ſublimes, & pour nous *arracher à la mort.*

C'eſt ainſi que l'ordre viſible & l'ordre inviſible étant mûs par une correſpondance intime, préſentent aux hommes l'unité indiviſible du mobile ſacré qui fait tout agir. Il n'y a plus pour l'*Intelligence*, ni inférieur, ni ſupérieur parmi les pouvoirs ſuprêmes ; elle ne voit plus dans toutes les parties du grand œuvre qu'un ſeul fait, qu'un ſeul enſemble, & par conſéquent qu'une ſeule main.

Car c'eſt une vérité conſtante que tous ces faits n'auroient jamais eu lieu pour l'homme, ſi celui qui venoit les opérer ne fût demeuré en jonction, dans tous les actes de ſon miniſtere, avec l'*Unité* à laquelle il tient éternellement par ſon eſſence ;

de

de même que toutes les manifeſtations poſſibles des puiſſances Divines que la Sageſſe envoie au ſecours de l'homme, ſeroient nulles pour lui, s'il y avoit la moindre ſéparation, la moindre diviſion entre ces puiſſances, puiſque l'homme étant au dernier anneau de la chaîne, il ne pourroit jamais voir arriver juſqu'à lui, les *vertus* de l'extrémité ſupérieure, ſi quelques-uns des anneaux intermédiaires étoient rompus.

Et pour affermir notre confiance, ſoit ſur l'union néceſſaire de ces vertus avec leur Principe, ſoit ſur la poſſibilité en général de toutes les manifeſtations dont j'ai parlé, je rappellerai ici que la matiere, quoique vraie relativement aux corps & aux objets matériels, n'eſt qu'apparente pour l'intellectuel; que c'eſt en raiſon de cette apparence, que les actions ſupérieures peuvent parvenir juſqu'à nous, & que nous pouvons nous élever juſqu'à elles; ce qui ſeroit impoſſible, ſi l'eſpace qui nous ſépare étoit fixe, réel, & imperméable; de même qu'il n'y auroit aucun commerce d'influences entre la terre & les aſtres, ſi l'air qui en occupe le milieu, n'étoit fluide, élaſtique, & compreſſible.

Toute la récompenſe que je deſire de celui à qui je dévoile ces vérités, c'eſt qu'il médite ſur les loix de la refraction; qu'il obſerve qu'elle eſt plus grande en raiſon de la denſité des

milieux ; qu'ainſi il reconnoiſſe que l'objet de l'homme ſur la terre doit être d'employer tous les droits & toute l'action de ſon Etre, à raréfier autant qu'il le peut, les *milieux* qui ſont entre lui & le *vrai Soleil*, afin que l'oppoſition étant comme nulle, le paſſage ſoit libre, & que les rayons de la lumiere arrivent juſqu'à lui ſans *réfraction*.

On doit voir que l'homme lui-même, quoique ſéparé de cette Sageſſe dans laquelle il a puiſé la vie, ne l'eſt que relativement à lui, & nullement pour la ſuprême Intelligence, qui embraſſant l'univerſalité des Etres, & leur donnant ſeule l'exiſtence, démontre l'impoſſibilité qu'un Etre exiſte, & lui ſoit inconnu.

Mais dès que, malgré nos ſouillures & notre dégradation, nous ne pouvons jamais nous ſouſtraire à la vue intime, entiere & abſolue du grand Principe, peut-être, feroit-il moins éloigné de la nôtre que nous ne le penſons, ſi pour nous appercevoir de ſa préſence, nous ſuivions des voies plus vraies & moins obſcures ; peut-être tous les obſtacles feroient-ils nuls & inſenſibles, ſi nous employions, pour rétablir nos rapports avec lui, tous les efforts que nous mettons à les détruire.

Si de tels rapports ſont le privilege des *Puiſſances pures*, qu'il plaît à la Sageſſe de faire com-

muniquer

muniquer jusqu'à nous, c'eſt que ces *Puiſſances*, ne les altérant point comme nous par une marche déréglée, lui reſtent unies par leur volonté, comme elles le ſont par leur eſſence, & conſervent ainſi l'unité de toutes leurs facultés, & de toutes leurs correſpondances avec lui.

Nous devons donc convenir que toutes les manifeſtations ſupérieures, dont nous ſentons la néceſſité pour nous retracer les droits de notre premiere Nature, ne préſentent de ſéparation que relativement à nous qui ſommes reſſerrés dans des bornes étroites, & qui par la foibleſſe de nos yeux, ne pouvons voir qu'une partie du tableau, tandis que celui qui le tient dans ſa main, le vivifie, le contemple & le voit toujours dans ſon entier.

Ainſi tout eſt lié pour Dieu, tout ſe tient, tout exiſte enſemble; toutes les *vertus*, ſoit inhérentes à lui, ſoit émanées de lui, ſont vues & animées par lui; tous les Etres qu'il a choiſis, tous les hommes qu'il a fait naître, enfin tous les reſſorts qu'il a employés depuis l'origine des choſes, & qu'il emploiera juſqu'à leur fin, & dans ſa propre éternité, ſont toujours préſens devant lui : autrement ſon œuvre ſeroit périſſable; il ne produiroit que des Etres mortels : & quelque choſe pourroit être ſouſtrait à ſon univerſalité.

Nous devons répéter aussi, que la volonté fausse de l'Etre libre est la seule cause qui puisse l'exclure de l'harmonie universelle de l'*Unité*, puisqu'il tient toujours à cette *Unité* par sa Nature : d'où il résulte que, si tâchant d'imiter les *Puissances pures*, qui manifestent devant lui les *vertus* Divines, sa volonté s'unissoit à la volonté du grand Principe, il auroit comme elles la jouissance de tous ses rapports avec ce Principe.

Il lui ressembleroit par l'indestructibilité de son Etre, fondée sur la loi de son émanation ; il seroit compris dans l'harmonie de toutes les facultés divines ; & parmi toutes les *vertus* que la Sagesse lui fait manifester, il n'y en auroit point qui ne lui fût connue & dont il ne pût jouir, autrement il ne connoîtroit pas leur unité.

Car, l'amour du bonheur des Etres étant spécialement de l'essence de la Sagesse, quand elle fait parvenir jusqu'à nous, des puissances subdivisées, & la sienne même, son objet n'est que de nous ramener à cette unité harmonique, dans laquelle seule tous les Etres peuvent jouir de la plénitude de leur action.

Elle n'a donc semé pour ainsi dire, toutes ces *vertus* autour de nous, qu'afin de nous porter à les recueillir, à les rassembler, & à en faire notre aliment journalier ; en un mot, à en composer nous-mêmes une unité, en rapprochant les

les temps & les diſtances qui les tiennent éloignées, & en écartant d'elles tous les obſtacles & tous les voiles qui les couvrent à nos yeux, & nous empêchent de les appercevoir.

Ainſi toutes ces *vertus* Divines, ordonnées par le grand Principe, pour coopérer à la réhabilitation des hommes, exiſtent toujours autour de nous, près de nous, & ne ſortent jamais de l'enceinte où nous ſommes renfermés ; comme les productions de la Nature élémentaire environnent continuellement nos corps, & ſont toujours prêtes à nous communiquer leurs propriétés ſalutaires, à nous guérir de nos maladies, & même à nous en préſerver, ſi nos vues fauſſes, & contraires à cette Nature, ne nous éloignoient pas ſi ſouvent de la connoiſſance de ſes tréſors, & des fruits qu'elle pourroit nous procurer.

Ainſi, ſans les obſtacles que nous oppoſons nous-mêmes aux actions bienfaiſantes du grand Principe, il n'y auroit pas une de ces *vertus*, que nous ne puiſſions cueillir & nous approprier, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, comme nous pourrions nous approprier toutes les *vertus* des ſubſtances ſalubres de la Nature élémentaire.

Ainſi, ſans la dépravation ou la foibleſſe de notre volonté, nous ne ſerions ſéparés qu'en apparence, de tous ces Etres, de tous ces Agens

ſalutaires, dont les bienfaits ſont conſacrés dans les différentes Traditions; & nous ſerions près d'eux en réalité.

Toutes les œuvres de ce grand Principe nous ſeroient préſentes, & depuis le commencement des temps jusqu'à nous, aucun Etre, aucun *nom*, aucune puiſſance, aucun fait, aucun Agent ne nous demeureroit inconnu : de façon que ces Elus qui ont opéré ſur la terre cette ſuite de faits tranſmis juſqu'à nous par les Traditions des Peuples, que toutes leurs lumieres, leurs connoiſſances, leurs *noms*, leur intelligence, leurs actions ne formeroient pour nous qu'un ſeul tableau, qu'un ſeul point de vue, qu'un ſeul enſemble, dont tous les détails ſeroient deſtinés à notre inſtruction & ſoumis à notre uſage. Ce qui démontre combien les Livres ſeroient inutiles, ſi nous étions *SAGES*; car les Livres ne ſont que des recueils de penſées, & nous vivons au milieu des *penſées*.

En effet, ſi tout eſt eſſentiellement lié, inſéparable, indiviſible, comme provenant de l'eſſence Divine; ſi toutes les *vertus* qui émanent du grand Principe, ſont toujours unies & dans une parfaite & intime correſpondance, il eſt évident que l'homme ne pouvant anéantir ni changer ſa propre nature, qui le lie néceſſairement à l'unité univerſelle, eſt ſans ceſſe au

milieu

milieu de toutes les *vertus* Divines envoyées dans le temps ; qu'il en eſt environné ; qu'il ne peut faire un pas, un mouvement, ſans communiquer avec elles ; qu'il ne peut agir, penſer, parler dans la ſolitude la plus profonde, ſans les avoir pour témoins, ſans en être vu, entendu, touché ; & que s'il n'y avoit entr'elles & lui, le fruit de ſa volonté lâche & corrompue, il les connoîtroit auſſi intimement qu'elles le connoiſſent, il auroit ſur elles, les mêmes droits qu'elles ont ſur lui ; & ce n'eſt point aller trop loin que d'aſſurer qu'il pourroit étendre ſes privileges juſqu'à connoître viſiblement Fohi, Moïſe, le Régénérateur univerſel lui-même, puiſque ce privilege embraſſe généralement tous les Etres qui depuis le commencement des temps ont été appellés ſur la terre.

Quelle raiſon pourroit même nous empêcher de croire que ſans notre volonté corrompue, nous aurions de pareils droits ſur les grands faits & ſur les grandes actions à venir ? Si notre nature nous appelle à partager les propriétés de l'*unité*, ne devons-nous pas, comme elle, embraſſer tous les eſpaces, tous les temps, puiſque nous ſommes, comme elle, au deſſus de tout ce qui eſt paſſager & temporel ?

Oui, s'il eſt vrai que dans notre eſſence nous ſoyions liés à l'*unité* d'une maniere inſéparable,

nous

nous devons l'être dans tous les faits qui lui ſont propres, dans ceux qui ont exiſté avant les temps, dans ceux qui ont exiſté depuis le commencement des temps, dans ceux qui exiſteront juſqu'à la fin des temps, dans ceux-même qui auront lieu après la diſſolution & la diſparition des choſes apparentes & composées. Car nous ne tiendrions plus à l'*unité*, ſi nos droits n'étoient que partiels, & que nous ne puſſions pas contempler dans leur enſemble tous les détails du ſpectacle de l'immenſité.

Nous voyons par-là combien ſe ſimplifie l'idée qu'on a des Prophetes : leur gloire, leurs lumieres devroient être celles de tous les hommes : tous les hommes ſont des Prophetes par leur nature ; c'eſt leur foibleſſe & leur dépravation qui les empêchent d'en manifeſter les privileges.

L'étymologie de ce nom en eſt la preuve. Les Hébreux l'exprimoient par le mot *Roëh*, participe du verbe *Raah*, *il a vu.* Auſſi nommoient-ils leurs Prophetes, des *Voyans.* Auſſi peut-on faire deſcendre de-là les droits & les *vertus* des Rois, à qui, ſelon la vraie ſignification, devroit appartenir principalement la qualité de *Voyant.* Auſſi le premier Roi d'Iſraël reçut-il ſes titres & ſon autorité, du *Voyant* Samuel, parce qu'alors les Chefs temporels des

Hébreux

Hébreux étoient des *Voyans*, comme l'homme l'étoit dans ſon premier état, & comme toute ſa poſtérité auroit dû l'être.

Enfin les *deux mondes* ſont remplis de tréſors nés ou à naître, qui ſe manifeſtent au gré de l'homme quand il eſt ſage ; car il y a un *Seminal* univerſel dans l'un & dans l'autre ; ce *Seminal* eſt ſans borne, ſans nombre, ſans fin ; il n'attend pour produire & pour ſe montrer qu'un choc ou une raiſon convenable, & cette raiſon eſt la pureté des deſirs de l'homme. Peut-il donc ſe plaindre de ſon ignorance, peut-il avoir des maux & des peines, puiſqu'à tout inſtant il a le pouvoir de s'inſtruire, ou de prier *efficacement* ſon Dieu.

Au ſurplus ceux qui ne voudroient pas croire à leur ame, parce qu'on ne leur montreroit pas dans la leur tout ce qu'on leur dit devoir y être, annonceroient par-là bien peu d'intelligence. En effet, la leur montrer, dans l'état de ténebres où ils l'enſeveliſſent, ce ne ſeroit pas la leur montrer. Mais avant d'aſſurer que toutes les merveilles que nous lui attribuons, ne s'y trouvent pas, il faudroit qu'ils euſſent fait quelques efforts pour les y chercher : & peut-être ces efforts les y auroient-ils fait naître ; peut-être reconnoîtroient-ils qu'il ne leur ſeroit pas ſi difficile qu'ils le penſent de ſe rendre heureux, & que s'ils vouloient l'être, ils n'auroient qu'à *parler*.

20.

20.

IL se présente ici une question importante ; savoir, quels sont les moyens sensibles que l'Agent universel a dû employer pour présenter visiblement l'unité de ses *vertus* à l'Univers, au milieu des temps & au centre de toutes les immensités temporelles universelles & particulieres.

Mais je dirai peu de chose sur cet objet ; car on n'a pas oublié qu'aucune *vertu* supérieure, qu'aucune pensée ne vient auprès de l'homme sans se condenser, pour ainsi dire, & s'unir aux couleurs sensibles de la région que nous habitons ; observant toutefois qu'elles suivent les Loix terrestres sans en être commandées, qu'elles les dirigent & les perfectionnent, au lieu d'être liées & resserrées par leurs actions passives.

On n'a point oublié non plus quelle est la dignité de la forme de l'homme ; ainsi il suffit de savoir que cet Agent universel a dû suivre la loi commune à tous les Agens qui se sont manifestés ; ajoutons cependant que de même que par sa Nature Divine il a rassemblé en lui les *vertus*

intellectuelles de tous les Agens qui l'avoient précédé, de même ſa forme corporelle a dû renfermer toutes les *vertus* ſubdiviſées & contenues dans tous les corps de l'Univers.

Ajoutons encore que s'il eſt vrai, ſelon l'ouvrage déja cité, que le premier homme terreſtre n'ait point eu de mere, puis qu'avant ce premier homme terreſtre, nul corps humain *matériel* n'avoit exiſté ; il falloit que celui qui pouvoit ſeul rendre la lumiere à ſa poſtérité, n'eût point de pere; & cela ne ſurprendra pas, ſi l'on pénetre dans la connoiſſance du Principe qui forma primitivement ces corps.

Enfin le premier homme ayant placé le mal à côté du bien, il falloit que l'Etre régénérateur plaçât le bien à côté du mal, afin de balancer le poids & l'action du crime, & de completer les termes de la proportion.

Or la matiere à laquelle l'homme s'eſt uni criminellement, n'eſt-elle pas la ſource de l'erreur & des pâtimens qu'il éprouve ? ne le tient-elle pas comme enchaîné parmi des ſubſtances qui lui préſentent dans l'ordre ſenſible, tous les ſignes de la réalité, tandis qu'elles n'en ont aucune pour ſon Etre penſant ? Le Régénérateur univerſel, en s'uniſſant volontairement & *purement* à une forme ſenſible, doit donc avoir fait le type oppoſé ; c'eſt-à-dire qu'il a dû pré-

ſenter

ſenter aux yeux de la matiere, tous les indices de la défectuoſité, de la fragilité dont elle eſt ſuſceptible, ſans qu'aucune des ſources de cette corruption aït pu atteindre juſqu'à *lui*. En un mot, ſi la matiere avoit *charmé* l'homme, & avoit ſubjugué les yeux de ſon eſprit, il falloit que le Régénérateur univerſel *charmât* la matiere, & qu'il en démontrât le néant, en faiſant régner devant elle le *vrai*, le *pur*, l'*immuable*.

Ainſi il ne s'eſt montré ſur la terre, conformément à ces loix, que pour peindre à l'homme ſa propre ſituation, & pour lui tracer l'hiſtoire entiere de ſon Etre; c'eſt-à-dire, que ſi le Régénérateur a dû préſenter à l'homme le tableau de ſon état mixte & dégradé, il doit auſſi lui avoir manifeſté celui de ſon état ſimple & glorieux; & pour cet effet il faut que la mort ait opéré en lui, devant les hommes, une ſéparation viſible des deux ſubſtances qui nous compoſent, afin que par cette viſible *analyſe*, nous ne puſſions douter que ce qui forme aujourd'hui cet impur amalgame, eſt l'union d'un Principe ſupérieur & ſublime, à un Principe terreſtre & corruptible.

« En un mot, il falloit que l'hiéroglyphe s'effaçât pour que la *langue* parût; car nous avons vu que l'hiéroglyphe a été antérieur aux langues; & c'eſt ce qui pourroit faire dire que tous les

Elus

Elus précédens n'étoient que des hiéroglyphes dont l'Elu universel étoit la *langue.* C'est pour cela qu'il avoit deux alphabets, puisqu'il falloit qu'il fût deux *langues*; celle des Elus précédens & la sienne. Les *nombres* de ces deux alphabets sont faciles à connoître, puisqu'ils sont le double du *nombre* de l'homme : & le nombre de l'homme se trouve à la fois pour son élection, pour son terme, & pour son *progrès* dans *cent quarante-cinq mille* huit cent *soixante-sept.* »

Il falloit en même temps que cette séparation visible s'opérât par un moyen violent, pour rappeller à l'homme que ce fut un moyen violent qui unit autrefois son Etre intellectuel avec le sang.

Il falloit de plus que cette séparation fût volontaire, puisque la premiere union l'avoit été.

Il ne falloit pas cependant que la Victime volontaire s'immolât elle-même; puisqu'alors elle n'eût plus été irréprochable, & le sacrifice eût été *sans effet.*

Il falloit aussi que ceux qui immoloient cette Victime, ne la connussent point pour ce qu'elle étoit, parce qu'ils ne l'auroient pas immolée.

Recueillons-nous ici, contemplons l'universalité des vertus Divines opposées à l'universalité des désordres qui avoient souillé toutes les clas-

ſes des Etres ; conſidérons l'unité des biens effaçant l'unité des maux, en ſupportant & annullant à la fois tous leurs efforts : enfonçons-nous dans cet abyme de ſageſſe & d'amour, où la *Victime* généreuſe *ſe ſacrifie* elle-même ſans crime, & où les aveugles ſacrificateurs, en détruiſant ſon enveloppe apparente, mettent à découvert l'unique modele de l'ordre & de la pureté, & extraient, ſans le ſavoir, un *électre univerſel*.

Car les bienfaits dont cet Agent eſt l'organe & le dépoſitaire, n'ont dû ſe borner ni aux lieux où il a paru, ni aux hommes qu'il s'étoit choiſis, ni même à tous ceux qui exiſtoient alors ſur la terre : en communiquant ſes dons à ſes Elus, il ne leur avoit donné que le germe de l'œuvre, il devoit enſuite le développer, & l'opérer en grand dans toutes les régions que les ſuites du crime avoient atteintes, c'eſt-à-dire, dans toutes les claſſes des Etres, puiſqu'il n'y en avoit aucune qui n'en eût été ébranlée.

Ainſi les corps & les Elémens, expoſés par la foibleſſe & par le crime de l'homme, à la contraction, qui tend ſans ceſſe à déranger leurs loix, ont dû recevoir par celui qui venoit tout régénérer, des préſervatifs propres à les conſerver dans l'harmonie qui les conſtitue, & à éloigner les actions deſtructives. Enfin ils ont dû être préparés par-là, à voir rendre encore ſur eux les droits

droits de l'homme & plus puiſſans & plus manifeſtes. Et ſi le fer étant maintenu dans la direction propre à l'aimant, peut acquérir une partie des qualités magnétiques, devrions-nous être ſurpris que des hommes qui auroient ſuivi conſtamment le ſentier de *vertus* de l'Agent univerſel, ſe fuſſent remplis de ces mêmes *vertus*, & que brûlant de zele & de confiance, ils euſſent calmé les vents & les flots, arrêté l'effet du venin des viperes, rendu l'action aux paralytiques, guéri les maladies, & même arraché des victimes à la mort.

Cette influence univerſelle ſur la terre & ſur les élémens a dû nous être marquée par quelques ſignes ſenſibles, de la part de celui qui venoit la régénérer : comme lors de la ſortie d'Egypte, parurent viſiblement les indices d'un ſecours & d'une *vertu* ſupérieure, par ce ſang appliqué ſur les trois différentes parties des portes des Hébreux.

Or les ſignes de l'œuvre que le Régénérateur opéroit inviſiblement ſur l'Univers, ont dû ſe trouver dans les loix de la décompoſition de ſon propre corps, puiſque ſon corps renfermoit les Principes les plus purs & les plus actifs de la Nature.

Il a dû manifeſter trois actes ſucceſſifs de purification, opérés par les trois ſubſtances pures de ſa forme matérielle en diſſolution ſur les trois

élémens terreſtres qui ont ſervi de principes à tous les corps ; élémens que le crime avoit infectés, & par eux toute la nature : élémens qui avoient été ſouillés de nouveau par les prévarications des premieres poſtérités de l'homme, & dont les Elus précédens, quelques vertue's qu'ils fuſſent, n'avoient pu completer la purification.

En effet, l'unité ternaire qui avoit tout produit, ne pouvoit tout rétablir que par le même nombre : mais avec cette différence, qu'agiſſant alors ſur les choſes compoſées, elle ne pouvoit procéder que par des actions diſtinctes ; au lieu que dans l'origine, opérant ſur les Principes mêmes, elle avoit tout produit dans un ſeul fait.

Après avoir régénéré les trois baſes fondamentales de la Nature, il falloit régénérer les *vertus* qui lui ſervent de mobile & de réaction : il falloit rendre à tous ces mobiles inviſibles, l'activité qu'ils avoient perdue par la criminelle négligence de l'homme, qui, chargé de préſider à leur harmonie, en avoit laiſſé altérer la pureté & la juſteſſe ; ou plutôt il falloit détruire tous les obſtacles que le crime de l'homme avoit laiſſé naître près de ces mobiles, dans toutes les parties de l'Univers. Ce ſont-là ces barrieres terribles que toute ſa poſtérité doit franchir avant de rentrer dans le ſéjour de la lumiere ; ce ſont-là ces

ces différentes ſuſpenſions qui ſe préſentent à la penſée comme inévitables pour l'homme, après qu'il ſera ſéparé de ſa forme ſenſible.

C'eſt donc ſur ces barrieres inviſibles que le Réparateur à dû étendre ſes *vertus*. Par le droit dont il etoit dépoſitaire, il a pu en faciliter tellement l'accès, que tous ceux qui y étoient arrêtés depuis l'origine du déſordre, & tous ceux qui n'en avoient point encore approché, ſe fortifiant de ces mêmes *vertus*, puiſſent aujourd'hui ſurmonter ces obſtacles ſans péril, comme portant de nouveau ſur eux le même *caractere*, & le même *nom* qui devoit autrefois leur faire ouvrir toutes les enceintes, & leur procurer, au milieu des plus terribles malfaiteurs, le reſpect & la ſécurité.

" Les *vertus* de ces mobiles ſupérieurs ſont retracées & miſes ſenſiblement en action par les ſept Aſtres Planétaires. Ce ſont elles dont il eſt queſtion, dans l'ouvrage déja cité, ſous l'allégorie des ſept arbres, & de l'échelle géographique de l'homme. Elles ſont les organes du nombre quaternaire, dont la force & l'exiſtence ſont démontrées par les quatre eſpeces d'aſtres qui compoſent la région céleſte, ſavoir les Planetes, les Satellites, les Cometes, & les Etoiles fixes ".

" Comme telles, elles ſont du plus grand prix pour l'homme. Ce ſont-là en effet ces colonnes

puiſſantes qui devoient lui ſervir de rempart ; & qui ont été pour lui l'obſtacle le plus redoutable, juſqu'à ce qu'une main bienfaiſante ſoit venue l'aider à le vaincre. Ce ſont-là les sept portes de la ſcience, qui ne peuvent être ouvertes que par celui qui poſſede la double clef quaternaire. Ce ſont-là les ſepts dons qui depuis le crime ont été retirés aux hommes, & qui néanmoins circulant ſans ceſſe autour de nous, ſans que nous en jouiſſions, ont fait dire que le Juſte même péchoit ſept fois par jour, ſelon la *vraie définition* du mot *Péché* ; c'eſt par ce nombre que les murs de Jéricho furent renverſés ; c'eſt par ce nombre que fut guérie la lepre de Naaman. Ce ſont enfin les ſept *types* de ces ſept *actions* que les Traditions hébraïques nous repréſentent comme ayant dirigé & completé l'origine des choſes ; & comme devant, pendant leur durée, ſervir des colonnes au Temple que l'homme auroit dû occuper dans l'Univers.

« Car, depuis le crime, ces ſept Types demeuroient comme ſans action, attendant celui qui devoit les ranimer. Dès qu'il a paru, ils ont repris la vie ; & ſe reproduiſant dans leurs propres *vertus*, comme Dieu même, ils ont dès-lors manifeſté leur acte ſenſible. La premiere puiſſance de cette manifeſtation étant déſignée par le nombre

nombre quarante-neuf, c'étoit sept semaines ou quarante-neuf jours après la consommation de l'œuvre que ces dons visibles devoient se repandre ; parce que c'étoit alors que devoit s'ouvrir cette cinquantieme porte de laquelle tous les esclaves attendoient leur délivrance, & qui se rouvrira de nouveau à la fin des temps pour ceux qui, selon Daniel, auront le bonheur d'attendre, & de parvenir jusqu'à *treize cent trente-cinq* jours. ,,

N'étoit-il pas également nécessaire que celui qui devoit verser ces dons sur la terre, parcourût l'espace qui la sépare du premier Auteur des Etres ; qu'après avoir purifié les sept canaux, par lesquels toutes les *vertus* doivent couler dans le temps, il allât prendre sur l'*Autel d'or le pain de proposition* qui est sans cesse placé devant l'Eternel, & qui le transportant dans toutes les régions de l'Univers, il le distribuât non seulement aux hommes qui depuis le commencement des siecles avoient traversé l'habitation terrestre que nous occupons, mais à ceux-mêmes qui existoient corporellement sur ce théatre d'expiation, attendu qu'ils étoient tous encore dans la disette de leur véritable nourriture.

D'ailleurs, nous ne pouvons nous dispenser de convenir que c'est par une parole que ce grand acte devoit se produire ; puisque si nous n'avons

pas d'autre inſtrument pour manifeſter nos idées, il réſulte que l'Etre principe dont nous ſommes le ſigne & la repréſentation, ne pouvoit également nous apprendre que par la parole, les deſſeins ſacrés qu'il avoit eu ſur nous dès l'inſtant de notre exiſtence, & que l'homme avoit mépriſés; par conſéquent s'il devoit nous manifeſter au milieu des temps une unité de parole, il devoit donc nous manifeſter de nouveau la profondeur de toutes ſes penſées, & nous mettre à portée de recouvrer le ſecret même de ſa ſageſſe de toutes ſes *vertus*.

Or voici quelle eſt la progreſſion de la manifeſtation de ſes puiſſances. L'Univers matériel eſt l'expreſſion de ſa *parole phyſique*; les Loix & les tréſors de la premiere Alliance de l'*Etre principe* avec la poſtérité de l'homme ſont l'expreſſion de ſa *parole ſpirituelle*; le grand œuvre opéré par la ſeconde Alliance eſt l'expreſſion de ſa *parole divine*.

Il paroîtroit en même temps néceſſaire que ce grand œuvre ſe couronnât ſur la terre par la multiplication des langues.

Les premieres poſtérités de l'homme, en s'abandonnant à des excès criminels envers la vérité, avoient ſubi pour leur punition cette terrible *confuſion des langues*, qui avoit rendu

tous

tous les individus & tous les Peuples, *étrangers* les uns aux autres.

Les remedes de la Sagesse suprême se proportionnant toujours à nos maux, devoient donc prendre la voie la plus favorable pour nous, qui étoit de multiplier les *dons* des *langues* dans ceux qu'elle chargeroit d'annoncer ces *vertus* & de les manifester sur la terre.

Car au moyen de cette multiplication des langues, ils devroient se trouver à portée de faire parvenir les remedes par-tout où le mal auroit gagné, & de rappeller à l'union, à l'intelligence & à la vie, tous ceux que le crime auroit livrés à la dispersion, aux ténebres & à la mort; c'est à-dire, qu'ils pouvoient par cette multiplication des langues, rassembler & réunir tous ceux que la *confusion des langues* avoit *séparés*. Vérité profonde, instructive pour ceux qui ne sont point étrangers aux rayons de la lumiere, & qui sont assez heureux pour *contempler* quelquefois avec confusion, les *voies* & les *fruits* de la Sagesse!

Enfin, si nous ne pouvons ici-bas connoître les choses que par leurs signes, & non par leurs Principes; si dans une circonstance si importante, les desseins de cette Sagesse en faveur de l'homme, devoient être exprimés d'une maniere qui fût à couvert de toute équivoque, il

 falloit

falloit que pour ſignes ſenſibles, elle prît des *langues de feu.*

Voilà comment les *vertus* Divines étant toujours inviſiblement liées les unes aux autres, auront pu diſpoſer de nouveau l'Univers pour l'homme, & rétablir en même temps l'homme dans ſes droits ſur l'Univers.

C'eſt alors que l'œuvre univerſelle temporelle eſt accomplie; car le Réparateur ne pouvoit ramener le calme dans l'Univers, il ne pouvoit régénérer la vie dans l'ame de l'homme, ſans rendre la paix & la félicité aux Etres d'une autre claſſe, à ces Etres ſupérieurs aux temps par leurs fonctions primitives, mais qui par zele pour le regne de la vérité, ſe trouvoient en aſpect du déſordre depuis ſon origine, tandis qu'ils n'étoient faits que pour contempler à jamais le ſpectacle vivifiant de la perfection & de l'ordre.

Car ſi la dégradation de l'homme leur a fait, pour ainſi dire, exercer des fonctions étrangeres à leur véritable emploi, l'acte qui a dû être opéré pour ſa réhabilitation, leur rend l'eſpoir de leurs premieres jouiſſances, qui ſont de voir régner par-tout la régularité, la juſteſſe & l'*unité.*

Il eſt temps de l'avouer; la principale vérité que cette époque univerſelle temporelle pût découvrir

couvrir à l'homme, c'étoit de lui apprendre le véritable usage de cette bienfaisance que tous les Peuples ont pratiquée dès qu'ils ont été hors de l'état de nature brute, mais qui étant encore séparée de la loi d'intelligence, se bornoit à des actes d'humanité, au soulagement des besoins du corps, & aux devoirs de l'hospitalité.

Lorsque l'exercice de cette *vertu* commença à se perfectionner, elle enseigna toujours à l'homme les mêmes devoirs, mais elle lui apprit aussi à rendre à ses semblables d'*autres services*. Elle lui fit comprendre qu'il est comptable envers eux de toutes les *vertus* qui sont en lui, puisqu'elles ne lui ont été données par la Sagesse suprême, que comme une *voie de réaction*, pour faire sortir à leur tour les *vertus* qui sont en eux; qu'ainsi, pour une œuvre aussi sublime, la tâche de l'homme lui présente des devoirs très-rigoureux, puisqu'il ne peut rester au dessous de lui-même sans porter préjudice à ses semblables, puisqu'enfin une seule de ses *foiblesses* doit coûter aux autres une *vertu*.

Mais en s'unissant à l'Intelligence qui a dû se découvrir lors de la grande époque, cette bienfaisance devient encore plus éminente, en ce qu'elle tient à l'action immédiate du premier de tous les Principes avec laquelle notre nature nous appelle à concourir.

L'ardeur

L'ardeur de ſon amour pour nous, fait qu'il détache de lui, pour ainſi dire, des *Vertus* ſans nombre, & des *Puiſſances* auſſi pures, auſſi actives de lui-même. En les détachant, il les expoſe, ſi l'on peut ſe ſervir de ces expreſſions, à la *nudité*, au *froid*, à la *faim*, & à toutes les *ſouffrances* de la région temporelle; & comme il ne les détache que pour nous, que pour les faire parvenir juſques dans nous, nous ne pouvons jamais mieux l'honorer, nous ne pouvons jamais exercer l'hoſpitalité plus à ſon gré, ni plus avantageuſement pour nous, qu'en mettant *à couvert* ceux qu'il nous envoie, mais qui ſont *dehors* & qui ne demandent qu'à *entrer*; qu'en *vêtiſſant* ceux qui ſe *dépouillent* pour nous; qu'en donnant à *manger* & à *boire* à ceux qui ſouffrent la *faim*, la *ſoif*, la *pauvreté* la plus entiere, pour venir ſe nourrir, ſe déſaltérer, ſe réchauffer, ſe revêtir de l'homme, ſi l'on peut parler ainſi; ou plutôt pour le revivifier lui-même, & *tranſvaſer* leur propre *ſang* juſques dans ſes veines.

Seroit-ce une choſe inadmiſſible, que le Réparateur univerſel eût choiſi une ſubſtance matérielle pour la faire ſervir de baſe à ces *vertus* ſpirituelles Divines, & que la faiſant entrer dans le culte qu'il auroit établi, elle reçût de lui

lui une virtualité qu'elle n'auroit pas par sa nature? Cette idée est d'autant plus vraisemblable que d'après la connoissance que nous avons de l'homme, il peut transmettre ses foibles *vertus*, à telle substance qu'il juge à propos; ce qui dans le physique, comme dans le moral, a été malheureusement la source d'un grand nombre d'illusions sur la terre.

" La plus favorable de toutes les substances de la nature corporelle que le Réparateur eût pu employer dans le Culte qu'il venoit établir, c'est le froment. Outre ses qualités particulieres qui le rendent propre à la nourriture de l'homme, il porte dans la langue Hébraïque le nom de *bar* qui exprime aussi la pureté, la purification, & sa racine *barar* ou *barah* signifie un choix, une élection, d'où sont derivés *berith*, *alliance*, & *barouch*, *bénédiction*. D'ailleurs ce n'est pas envain que, suivant les Traditions Juives, le pain, le froment, la fleur de farine paroissent si souvent employés, soit dans les Sacrifices, soit dans les alliances des hommes avec les Etres supérieurs, soit dans la préparation que les Hébreux subissoient pour se diposer à leurs Fêtes: & mille preuves tirées de l'ordre temporel peuvent justifier tout ce que nous venons dire en faveur de cette substance. ,,

" Le vin étoit aussi du nombre de celles que la

la Loi religieuſe des Hébreux leur preſcrivoit d'employer dans leurs cérémonies ſaintes. Il n'offre pas cependant des propriétés auſſi étendues, ni auſſi ſalutaires que le froment; & la vigne démontre même par des ſignes matériels que ſon *nombre* eſt opppoſé à la pureté. Mais le Régénérateur univerſel a dû néceſſairement employer le vin dans ſon culte, parce qû'il eſt le type du ſang dans lequel nous ſommes renfermés; qui comme l'*iniquité* doit être conſommé & diſparoître, afin de nous montrer quelles ſont les conditions que la juſtice exige pour que les traces de notre privation ſoient effacées „.

Si des hommes ſéduits par les lueurs ſpécieuſes de leur jugement, étoient choqués de voir que des ſubſtances matérielles tiennent en effet leur place dans le culte établi par le Réparateur univerſel; s'ils regardoient en conſéquence ce culte, & le ſacrifice qui s'y doit opérer, comme abſolument figuratifs, & comme une ſimple apparence, ils ſeroient viſiblement dans l'erreur; parce que dès-lors ce ſacrifice ſeroit nul, & par cela même inutile aux Etres vrais pour leſquels il doit être offert.

D'un autre côté, ſi l'eſprit de l'homme voulant contempler les droits de cet acte efficace & réel, ne les cherchoit que parmi *les nombres paſſifs*,

fifs, n'y auroit-il pas à craindre qu'il ne trouvât alors que l'apparence de la réalité, au lieu de la réalité même ? ne perdroit-il pas de vue les fruits essentiels de ce culte qui doit rétablir *tous les nombres* dans leur ordre naturel, afin que nous voyions à la fois, dans le même acte, se manifester la sublimité *des nombres vrais*, disparoître la nullité *des nombres passifs*, & rectifier l'irrégularité *des nombres faux*; c'est-à-dire que dans cet acte, la plénitude des nombres doit se déployer devant l'homme, pour effacer la difformité qui résulte de leur séparation.

Enfin y auroit-il du danger à croire que dans cet acte à la fois corporel, spirituel & divin, dans cet acte qui ne tend qu'à délivrer l'homme de tout ce qui est sang & matiere, tout dût être *ESPRIT* & *VIE* comme celui qui l'a institué, & qui le vivifie, & comme l'homme qui doit y participer ? Mais s'il est certain que ce Culte doit exister sur la terre, c'est à ceux qui en sont les dépositaires à prononcer.

Bornons-nous à reconnoître que toutes les autres parties d'un Culte qui n'est qu'*ESPRIT* & *VIE*, doivent tendre à nous éclairer dans nos ténebres. Il faut qu'elles soient comme une interprétation sensible des plus grandes vérités que l'homme puisse connoître, & qui lui sont vraiment analogues. Il faut que ce Culte considéré

dans ſes *temps*, dans ſon *nombre*, dans ſes diverſes cérémonies, ſoit comme un cercle *d'actions vivantes* où l'homme intelligent & non prévenu puiſſe trouver la repréſentation caractériſtique des loix de tous les Etres, de tous les âges, de tous les faits ; c'eſt-à-dire, que l'homme doit pouvoir y reconnoître non ſeulement ſa propre hiſtoire depuis ſa primitive origine, juſqu'à ſa réunion future avec ſon *Principe* ; non ſeulement celle de la nature entiere, & de tous les Agens phyſiques & intellectuels qui la compoſent & qui la dirigent, mais encore celle de la main féconde qui raſſemble ſans ceſſe ſous nos yeux les traits les plus ſaillans & les plus propres à l'explication de la vraie nature de notre Etre.

Voilà quels doivent être les ſignes ſenſibles des dons que le Réparateur univerſel a apporté ſur la terre ; voilà le tableau abrégé de tout ce qu'il a dû opérer, afin que les hommes fuſſent liés à lui par l'unité d'action, comme il eſt lié par l'unité d'eſſence avec la Divinité.

C'eſt aſſez détailler les pouvoirs de l'Agent univerſel, c'eſt aſſez montrer les droits qu'il doit avoir à la confiance de l'homme : il nous ſuffit de pouvoir, par les ſeules lumieres naturelles, reconnoître combien il étoit néceſſaire que nous

nous eussions un pareil type devant les yeux. Ce seroit être imprudent, & offenser cet Agent que de prétendre l'annoncer plus clairement, puisque pour le faire avec une véritable efficacité, il a fallu qu'il parût lui-même.

D'ailleurs, fixer plus long-temps les yeux des hommes sur ces recherches profondes, ce seroit paroître exclure les personnes simples & sans étude, des privileges qui ont été accordés à toute la postérité humaine.

L'homme, dont le cœur brûlant consume sans cesse les plantes sauvages & mal-saines dont il est environné; l'homme qui regarde l'*Agent* dont il reçoit la pensée, comme un Etre de jalousie qui s'afflige lorsqu'on aime quelque chose qui n'est pas lui; l'homme qui en s'immolant perpétuellement lui-même, est toujours humble & tremblant devant Dieu, *parce que le secret de Dieu ne se revele qu'à ceux qui le craignent;* l'homme simple qui suit avec fidélité & confiance les Préceptes que l'Agent universel doit avoir enseignés, & qui viennent d'une source trop bienfaisante pour conduire à l'illusion & au néant. Tel est celui qui peut prétendre à entrer dans le conseil de paix; d'autant que la science la plus élevée qui se puisse acquérir, est un édifice frêle & chancelant, lorsqu'elle ne repose pas sur toutes ces bases qui en seront toujours le plus ferme appui.

Car

Car enfin si l'homme dirigeoit ses vues vers l'*Electre* universel, & qu'il se réchauffât à la chaleur d'un seul de ses rayons, il seroit bien plus pur, plus lumineux, plus grand qu'il ne pourroit jamais le devenir par les discours & les raisonnemens de tous les Sages de la terre.

D'ailleurs, s'il est des vérités qu'on doive divulguer, il en est beaucoup aussi qu'on doit taire, & l'expérience s'unit à la raison pour engager à la réserve, en montrant les maux inévitables qui, dans tous les temps, sont provenus de la publicité.

Parmi les Institutions savantes & religieuses les plus célebres qui aient existé, il n'en est aucune qui n'ait couvert la *Science* du voile des mysteres. Prenons-en pour exemple le Judaïsme & le Christianisme. Les Traditions Juives nous apprennent comment fut puni le Roi Ezéchias, pour avoir montré ses *trésors* aux Ambassadeurs de Babylone; & nous voyons par les anciens Rits chrétiens, par la Lettre d'Innocent I à l'Evêque Decentius, & par les écrits de Basile de Césarée, que le Christianisme posséde *des choses de grande force & de grand poids, qui ne sont point, & ne sauroient jamais être écrites.*

Tant que ces choses *qui ne sauroient jamais s'écrire*

s'écrire ne furent connues que de ceux qui devoient en être les dépositaires, le Christianismo jouit de la paix; mais quand les Empereurs Romains, fatigués de persécuter les Chrétiens, desirerent d'être initiés à leurs mysteres; quand les Maîtres des Peuples mirent le pied dans le Sanctuaire, & voulurent porter sur les objets les plus sacrés du Culte, des yeux qui n'y étoient pas préparés; lorsqu'ils firent du Christianisme une Religion d'Etat, & qu'ils ne la considérerent que comme un ressort politique; lorsque leurs Sujets furent forcés de se faire Chrétiens, & que l'on se vit ainsi dans le cas d'admettre sans examen tous ceux qui se présentoient; alors naquirent les incertitudes, les doctrines opposées, les héréfies. L'obscurcissement devint presque universel sur tous les objets de la Doctrine & du Culte, parce que les plus sublimes vérités du Christianisme ne pouvoient être bien connues que d'un petit nombre de Fideles, & que ceux qui ne faisoient que les entrevoir étoient exposés à des interprétations fausses & contradictoires.

C'est ce qui arriva sous Constantin, surnommé le Grand. Aussi à peine eut-il adopté le Christianisme, que les Conciles généraux commencerent, & ce temps peut être regardé comme la premiere époque de la décadence des vertus & des lumieres parmi les Chrétiens.

A l'exemple de Conſtantin, ſes Succeſſeurs deſirant d'étendre le Chriſtianiſme, employerent les privileges & les graces, afin de lui procurer des Proſélytes. Mais ceux qu'ils devoient à de tels moyens, voyoient moins la Religion à laquelle on les appelloit, que les faveurs du Prince, & les attraits de l'ambition.

De leur côté, les Chefs ſpirituels eux-mêmes, pour s'attirer de nouveaux appuis, favoriſerent les deſirs & les paſſions des Princes; en s'alliant chaque jour au temporel, ils s'éloignerent de plus en plus de leur pureté primitive : en ſorte que les uns *chriſtianiſant* le civil & le politique, les autres *civiliſant* le Chriſtianiſme, il ſe forma de ce mêlange un monſtre, dont chacun des membres étant ſans aucun rapport, il n'en put réſulter que des effets diſcordans.

Les Sophiſtes des différentes Ecoles, qui furent admis au Chriſtianiſme, augmenterent encore le déſordre, en mêlant à cette Religion ſimple & ſublime, une foule de queſtions vaines & arbitraires, qui au lieu de l'union & des lumieres, ne produiſirent que la diviſion & les ténebres. Les Temples du Dieu de paix furent convertis en Ecoles ſcientifiques, où les différens Partis diſputerent avec plus de violence que ne l'avoient fait les Philoſophes ſous les portiques d'Athenes & de Rome. Leurs diſputes étoient d'autant

plus

plus dangereuſes qu'elles nuiſoient aux choſes à cauſe des mots ; car le grand nombre ne ſavoit pas que la *vraie ſcience* a une langue qui lui eſt particuliere, & qu'elle ne peut s'exprimer avec évidence que par ſes propres *caracteres*, & par des *emblêmes ineffables.*

Dans cette confuſion, la clef de la ſcience ne ceſſa pas d'être à la portée des Miniſtres des Autels, comme dans un *centre d'unité* qu'elle ne doit jamais abandonner : mais la plupart d'entr'eux ne s'en ſervoient point pour pénétrer dans le Sanctuaire ; ils empêchoient même l'homme de deſir d'en approcher, de peur qu'il n'apperçût leur ignorance ; & ils défendoient de chercher à connoître les myſteres du Royaume de Dieu, quoique ſelon les Traditions mêmes des Chrétiens, *le Royaume de Dieu ſoit dans le cœur de l'homme*, & que dans tous les temps la Sageſſe l'ait preſſé d'étudier ſon cœur.

Ceux des Chefs ſpirituels qui ſe préſerverent de la corruption, gémiſſant ſur les égaremens de la multitude, s'efforçoient par l'enſeignement & l'exemple, de conſerver chez les hommes le zele, les *vertus*, & l'amour de la vérité. Mais ce fut envain qu'ils s'éleverent contre les abus ; le monſtre qui avoit déja reçu la naiſſance, étoit trop favorable aux deſirs ambitieux de ſes Partiſans, pour qu'ils ne priſſent pas ſoin de le fortifier.

Jeune encore ſous les premiers Empereurs Grecs, quoiqu'il annonçât déja ſa fierté, il ne porta pendant quelques ſiecles que des coups foibles & peu éclatans; telles furent les légeres entrepriſes de Symmaque contre l'Empereur Anaſtaſe. Mais ayant atteint l'âge où il pouvoit déployer ſa férocité, les premiers Empereurs François lui en faciliterent les moyens. Le pere de Charlemagne avoit vu le Pape à ſes pieds, pour le ſupplier de le défendre contre les Lombards, & d'avance, le Prince avoit reçu le Sacre de ſa main, en récompenſe des ſervices qu'il alloit lui rendre. Ce commerce bizarre ne tarda pas d'avoir les ſuites les plus étranges. Ceux qui d'abord n'avoient fait que joindre une cérémonie pieuſe, aux droits politiques d'un Souverain, prétendirent bientôt lui avoir donné ces mêmes droits, bientôt en être les dépoſitaires, bientôt enfin pouvoir, quand il leur plairoit, les retirer à ceux à qui ils ſe perſuadoient de les avoir donnés.

Auſſi le Fils de ce Charlemagne, dont le Pere avoit vu le Pape à ſes pieds, non-ſeulement fut aux pieds du Pape, mais fut même, au milieu d'une aſſemblée de ſes propres Sujets, dépoſé par l'Evêque Ebbon. Seconde époque, dans laquelle les égaremens vinrent de la part des Chefs ſpirituels.

Dès que ce torrent eut rompu ſes digues, il n'eſt

n'eſt point de déſordres qu'on n'en vît naître : l'ambition & le deſpotiſme ſe couvrant alors du voile de la Religion, firent couler plus de ſang en dix ſiecles que les hordes des Barbares n'en avoient répandu depuis la naiſſance du Chriſtianiſme ; & pour frémir d'horreur, il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire des Comnene à Conſtantinople, des Philippe en France, des Frederic en Allemagne, des Suinthila en Eſpagne, des Henris & des Edouard en Angleterre. Cependant le moment arriva où les yeux devoient commencer à s'ouvrir.

Quand les Chefs du Chriſtianiſme ſe furent confondus avec le Temple & le Tabernacle, tandis qu'ils n'en devoient être que les colonnes ; quand ils voulurent ſanctifier leur ignorance ; quand ils eurent porté l'extravagance juſqu'à lancer des décrets qui défendoient aux Souverains anathématiſés de remporter des victoires, & juſqu'à interdire aux Anges par les mêmes décrets de recevoir les ames de ceux qu'ils avoient proſcrits ; quand enfin il s'éleva pluſieurs prétendans à la Thiare, qu'on les vit s'anathématiſer réciproquement & ſe livrer des batailles ſanglantes juſques dans les Temples des Chrétiens ; les Peuples étonnés ſe demanderent ſi ces têtes pouvoient encore être ſacrées, étant couvertes d'anathêmes, & ils ſe permirent de laiſſer repoſer leur enthouſiaſme pour y ſubſtituer la réflexion.

Mais dans ces temps malheureux où le ſacré & le profane étoient confondus, où la diſpute étoit la ſeule ſcience du Chriſtianiſme public, où les Clercs n'étoient jugés dignes des fonctions de l'Autel, qu'après avoir paſſé par les frivoles épreuves d'une ſcholaſtique barbare, les réflexions des Peuples pouvoient-elles être ſuſceptibles de juſteſſe & de maturité ?

Ces hommes groſſiers, voyant les déſordres de ceux qui profeſſoient les dogmes ſacrés, ne ſe contenterent pas de douter des Maîtres, ils porterent l'imprudence juſqu'à ſuſpecter les dogmes mêmes, & à force de les conſidérer dans cet eſprit de défiance, ils crurent y voir des difficultés inſolubles. Troiſieme époque, dans laquelle les égaremens vinrent de la part des membres.

De-là les différentes Sectes qu'on a vu naître, depuis trois ou quatre ſiecles, dans le ſein du Chriſtianiſme; leſquelles à leur tour ſervant de prétexte à l'ambition, en ont été mutuellement les inſtrumens & les victimes.

Mais des malheurs d'un autre genre ſe ſont mêlés à ces erreurs, d'autant qu'on a vu à la fois, la *croyance des choſes vraies*, & la *crédulité criminelle* confondues, & proſcrites par des ſentences barbares, ce qui a enhardi les *Ouvriers mauvais*, & fait taire de plus en plus les *Ouvriers légitimes*.

Ainſi ceux des Chefs ſpirituels qui avoient conſervé

conservé le dépôt dans sa pureté, n'auroient pas été entendus, s'ils avoient voulu diriger la pensée de l'homme vers la hauteur de ce *Sacerdoce ineffable* qui l'approche de la Divinité ; & s'ils eussent voulu l'engager à la recherche des *sciences divines* en repliant son action sur lui-même, & en se dépouillant de tout ce qui est étranger à son Etre pour se présenter tout entier avec un desir pur aux rayons de l'intelligence.

Aussi les Controverses passionnées & sanglantes des derniers siecles n'ont-elles produit que des systêmes absurdes, & des opinions plus hardies encore que celles qui avoient déja égaré les hommes depuis la naissance du Christianisme. Car les Observateurs révoltés de la diversité & de l'opposition des idées sur les Dogmes les plus essentiels, attaquerent la base même de l'institution chrétienne, & ne tarderent pas à la rejetter, l'ayant confondue avec l'édifice monstrueux que l'orgueil & l'ignorance avoient élevé dans son sein.

Que devoit-on attendre d'eux, après qu'ils eurent porté ce coup à la seule Religion qui ait présenté aux hommes le caractere frappant de s'être répandue, sans avoir jamais plié devant les Peuples conquérans ; d'avoir vaincu non des Nations grossieres & barbares, comme on l'a vu de la Religion de Mahomet, mais des Nations sa-

vantes & policées ; de les avoir vaincues, non par les armes, mais par les ſeuls charmes de ſa douce Philoſophie.

Des Obſervateurs qui avoient ainſi méconnu la baſe du Chriſtianiſme, ne pouvoient pas porter un jugement plus favorable des autres Religions ; en ſorte que n'appercevant plus aucun lien entre l'homme & ſon Principe inviſible, ils l'en crurent tellement ſéparé que nulle Inſtitution religieuſe ne pouvoit l'en rapprocher. Quatrieme époque de dégradation, dans laquelle l'homme devenant Déiſte, ne s'eſt trouvé qu'à un pas de ſa ruine.

Les progrès de l'erreur ne ſe ſont point arrêtés là ; il s'eſt préſenté de nouveaux Obſervateurs qui pour ſe tirer de la confuſion que le Déiſme avoit répandu ſur les ſciences religieuſes, ont enſeigné des opinions encore plus deſtructives.

Non-ſeulement ils ont dit que les Inſtituteurs du Chriſtianiſme & de toutes les Religions étoient ignorans, trompeurs, ennemis même de la morale qu'ils profeſſoient ; que leurs Dogmes étoient nuls & contradictoires, dès qu'ils étoient contredits ; enfin que la baſe ſur laquelle ces Dogmes s'appuyoient, étoit imaginaire, & que par conſéquent l'homme n'avoit aucun rapport avec des *vertus* ſupérieures ; mais ils ont été juſqu'à douter

de

de sa nature immatérielle. Ils ont accompli par-là cette menace faite aux Hébreux, que s'ils négligeoient leur loi, ils finiroient par tomber dans un tel degré de misere & d'abandon, *qu'ils ne croiroient plus à leur propre vie.*

Enfin ils ont été conduits par-là à nier l'existence même du Principe de toutes les existences, puisque nier la nature immatérielle d'une production telle que l'homme, c'est nier la nature immatérielle de son Principe générateur. Cinquieme & derniere époque de dégradation, où l'homme n'étant plus que ténebres, est au dessous de l'insecte même.

C'est de ce systême funeste que sont provenus tous les déraisonnemens philosophiques qui ont régné dans ces derniers temps. Les premieres postérités avoient péché par l'*action*, en voulant égaler Dieu par leurs propres *vertus*; les dernieres pechent par *nullité*, en croyant qu'il n'y a dans l'homme ni *action*, ni *vertus.*

C'est de là qu'est venu le délire d'un Athée moderne, qui écrivant contre la Divinité, a cru en démontrer le néant, en ce que, selon lui, si elle eût existé, elle auroit puni son audace.

Ne pouvoit-on pas lui répondre que la Divinité peut exister, & ne pas punir des attaques impuissantes? que l'on doit plutôt croire que vraiment il ne l'a pas attaquée? que de vains écrits peuvent

peuvent ne point allumer les foudres de ſa colere? enfin qu'il n'étoit pas *aſſez avancé* pour *élever ſa voix* juſqu'à elle, ni *aſſez inſtruit* pour *proférer* contre elle de *véritables blaſphêmes*?

Nous avons vu quelle a été depuis le commencement du Chriſtianiſme, la progreſſion du déſordre dans lequel les diſputes ſcientifiques ont entraîné les hommes, & celui qu'a produit la trop facile publicité de choſes qui ne peuvent être bien conçues par la multitude, ni ceſſer d'être ſecretes ſans qu'elles ſoient expoſées à être mal compriſes ou mal interprétées. Quelle eſt donc la route que l'eſprit de l'homme doit prendre pour ſortir de cet état déſordonné & dévoué à l'incertitude? C'eſt celle qu'il découvriroit preſque ſans effort, s'il tournoit ſes regards ſur lui-même.

Une conſidération attentive de notre Etre, nous inſtruiroit ſur la ſublimité de notre origine, & ſur notre dégradation; elle nous feroit reconnoître autour de nous & dans nous-mêmes, l'exiſtence des vertus ſuprêmes de notre Principe; elle nous convaincroit qu'il a été néceſſaire que ces *vertus* ſupérieures ſe préſentaſſent à l'homme viſiblement ſur la terre, pour le rappeller aux ſublimes fonctions qu'il avoit à remplir dans ſon origine; elle nous démontreroit la néceſſité d'un culte, afin que la préſence de ces

ces *vertus* ne fût point ſans efficacité pour nous.

Nous ſuivrions les traces de ces vérités dans toutes les Inſtitutions religieuſes ; & loin que la variété de ces Inſtitutions dût nous faire douter de la baſe ſur laquelle elles repoſent, nous rectifierions par la connoiſſance de cette baſe, tout ce qu'elles peuvent avoir de défectueux ; c'eſt-à-dire, que nous rallierions dans notre penſée ces vérités éparſes ; mais impériſſables, qui percent au travers de toutes les Doctrines & de toutes les Sectes de l'Univers.

Nous élevant ainſi de vérités en vérités, avec le ſecours d'une réflexion ſimple, juſte & naturelle, nous remonterions juſqu'à la hauteur d'un type unique & univerſel, d'où nous dominerions avec lui ſur tous les Agens particuliers intellectuels & phyſiques qui lui furent ſubordonnés, parce qu'étant le flambeau vivant de toutes les penſées & de toutes les actions des Etres réguliers, il peut répandre à la fois la même lumiere dans toutes les facultés de tous les hommes.

Et c'eſt là cette brillante lumiere que l'homme peut faire éclater en lui-même, parce qu'il eſt le mot de toutes les énigmes, la clef de toutes les Religions, & l'explication de tous les myſteres. Mais, oh homme ! lorſque tu ſeras arrivé à cet heureux terme, ſi tu es ſage, tu garderas ta ſcience dans ton cœur.

21.

21.

La Loi ſenſible & la ſubdiviſion univerſelle auxquelles les hommes ont été aſſujettis, les ayant ſoumis à une forme de matiere, la terre eſt trop étroite pour qu'ils puiſſent l'habiter tous enſemble; & il a fallu qu'ils vinſſent ſucceſſivement y puiſer les forces & les ſecours qui leur ſont néceſſaires pour traverſer l'eſpace par lequel ils ſont ſéparés de la ſource de toute lumiere.

Si l'homme doutoit encore de ſa dégradation, il ne faudroit que cette ſeule preuve pour l'en convaincre, puiſqu'il eſt impoſſible de concevoir rien de plus honteux & de plus triſte pour des Etres penſans, que d'être dans un lieu où ils ne peuvent exiſter qu'avec un petit nombre de leurs *Concitoyens*; pendant que par leur nature, quelque nombreux qu'ils ſoient, ils ſont faits pour habiter & agir tous enſemble.

Voilà pourquoi les hommes qui n'étoient pas nés, lors de la manifeſtation générale au milieu des temps, n'ont pu alors en recevoir les avantages effectifs & directs, comme ceux qui avoient

déja

déja parcouru cette ſurface, ou qui l'habitoient à cette époque. On peut dire même que l'*Agent univerſel* s'étant ſoumis à la loi temporelle, & apportant l'intelligence viſiblement ſur la terre, n'a pu la manifeſter à la fois par ſes actes dans tous les lieux de notre habitation terreſtre; que s'il l'a fait en puiſſance dans toutes les parties de cette terre, il ne l'a fait en acte que dans les lieux qu'il a habités, ou peut-être dans *quelques autres contrées*, mais d'une maniere étrangere à la matiere, & en faveur de quelques Elus deſtinés à concourir à ſon œuvre. Car la vertu & les pouvoirs de ces *ſignes viſibles* qui accompagnent par-tout ici-bas les penſées, devoient réſider avec une entiere ſupériorité dans celui qui produit toutes les penſées.

Aujourd'hui même, tous les hommes n'étant point encore nés, la poſtérité humaine ne voit point l'enſemble des faits de l'unité; elle ne voit point en acte ſur toute ſon eſpece, l'œuvre univerſelle de la Sageſſe; ce grand œuvre, dont l'objet eſt que tous les Etres aient à la fois devant les yeux les ſignes réels de l'infini, & que les bornes du temps étant diſparues, ils aient tous, comme avant le crime, la preuve intuitive que c'eſt le même Dieu qui conduit tout.

Ajoutons que l'Univers entier étant la priſon de l'homme, jamais l'eſpece humaine ne pourra

à la fois, ſans que l'Univers matériel ſoit détruit, être témoin du grand ſpectacle de l'immenſité dont elle eſt ſortie.

Le cours de la vie de l'homme particulier vient à l'appui de cette vérité. A meſure que ſon Etre intellectuel s'éleve vers la lumiere, ſon corps s'affaiſſe & ſe remplie ſur lui-même, & l'on doit être convaincu que quand il a raſſemblé en lui toutes les *vertus* que comporte ſa région terreſtre, ſa forme corruptible ne peut plus exiſter avec lui ; comme certains fruits qui ſe ſéparent naturellement de leur enveloppe, quand ils ont acquis leur maturité ; en ſorte que la vie de l'un eſt la mort de l'autre.

Par la même Loi, quand le nombre des hommes qui doivent exiſter matériellement ſur la terre, ſera complet, la forme univerſelle repliant ſon action, diſparoîtra pour eux, & la plénitude de ce nombre temporel rendra inutile pour l'homme l'exiſtence de l'Univers.

Enfin ſi les facultés de l'homme particulier ne peuvent jouir de l'univerſalité de leur propre action tant qu'il eſt lié aux moindres veſtiges de ſa matiere : s'il ne peut être vraiment libre tant qu'il eſt ſoumis aux influences des êtres contraires à ſa nature ; s'il ne peut contempler l'enſemble de la Région ſublime où il a pris naiſſance, tant que la moindre parcelle corruptible exiſte entre lui

&

& ces sublimes tableaux, il en est de même pour l'espece universelle de l'homme.

Or la terre, & toutes les grandes colonnes de l'Univers, recelent encore les rayons de ces *substances pures* qui ont été entraînées avec lui dans sa chûte. Il faut donc, si l'homme est destiné à se rapprocher d'elles, que tous les *décombres* disparoissent, pour que d'un côté les substances supérieures, & de l'autre les *vertus* de tous les hommes, formant comme deux faisceaux de lumiere, puissent s'animer réciproquement & manifester tout leur éclat.

On sait que les témoignages universels des Peuples s'accordent sur ce point. Tous regardent l'état violent de la Nature & de l'homme, comme la suite du désordre, & comme une préparation à un état plus calme & plus heureux. Tous attendent un terme aux souffrances générales de l'espece, comme la mort en met chaque jour aux souffrances corporelles des individus qui ont su garantir leur Etre de tout amalgame étranger. Enfin, il n'est pas un Peuple, & l'on pouroit dire pas un homme, rendu à lui-même, pour qui l'Univers temporel ne soit une grande *allégorie*, ou une grande *fable* qui doit faire place à une grande *moralité*.

La dissolution générale suivre les mêmes loix

loix que la diſſolution des corps particuliers. Lorſque l'Univers ſera dans la ſeptieme Puiſſance de ſa racine ſepténaire, tous les Principes de vie répandus dans la création, ſe raſſembleront dans ſon centre, comme la chaleur des animaux mourans abandonne inſenſiblement toute la forme pour ſe réunir au cœur. Car on ne peut ſe diſpenſer d'admettre dans la Nature un centre igné, actif & vivant, puiſque les moindres corps particuliers ont chacun un principe ou un centre de *vie* quelconque qui les fait exiſter.

Ce centre actif & univerſel étant adhérent à la terre, il eſt naturel de penſer que c'eſt à elle que tous les autres centres ſe réuniront; & quand les Traditions des Chrétiens nous font l'étrange prédiction qu'à la fin des temps, *les Etoiles tomberont ſur la terre*, elles ne parlent que de la réunion de ces différens centres avec le centre univerſel : ce qui ne doit plus être difficile à comprendre, puiſque les étoiles ne pourront tomber ſur la terre qu'en laiſſant évanouir leur forme; comme les différentes parties de nos corps ſe diſſolvent & diſparoiſſent à meſure que leurs principes ſecondaires ſe réuniſſent à leur Principe générateur.

Une ſeule différence ſe fait remarquer entre la mort des corps particuliers & la mort de l'Univers : c'eſt que les individus corporels n'étant

tant que des faits ſeconds, ſubiſſent des loix ſecondes après leur mort, qui ſont la putréfaction, la diſſolution, & la réintégration. Au lieu que l'Univers étant un fait premier dans l'ordre corporel, n'a beſoin que d'une ſeule loi pour compléter le cours de ſon exiſtence. Sa naiſſance & ſa formation ont été l'effet de la même opération, il en ſera ainſi de ſa mort & de ſa diſparition totale. Enfin, ſi pour que l'Univers fût, il a ſuffi que l'Eternel ait *parlé*; il ſuffira que l'Eternel *parle*, pour que l'Univers ne ſoit plus.

Qu'on ſe rappelle ici qu'à l'image du grand Etre, l'homme emploie les mêmes moyens & les mêmes facultés pour donner l'exiſtence à ſes ouvrages matériels que pour les détruire.

Avant cette diſparition finale; il y aura des maladies dans la Nature univerſelle, comme la diminution de la chaleur en occaſionne dans les corps particuliers avant qu'ils ceſſent totalement leur action. Les vertus *ternaires* des élémens qui ſervent de colonnes à l'Univers, ſe ſuſpendront, comme la force & l'activité nous abandonnent; lorſque nous approchons naturellement de notre fin. Et tel eſt le ſens des Traditions des Chrétiens, lorſqu'elles nous préſentent tous les fléaux ternaires ſe manifeſtant à la *voix* des *ſept Agens* ſupérieurs; c'eſt-à-dire, quand ces ſept Agens remettront au grand Etre, les droits & les *vertus*

dont il les avoit remplis pour l'accompliſſement de ſes deſſeins dans l'Univers.

Tel eſt, dis-je, le ſens de ces Traditions, lorſqu'elles nous offrent aux différens termes de cette époque ſepténaire, l'altération, l'incendie, la deſtruction de la troiſieme partie de la terre, des arbres, de l'herbe verte; de la troiſieme partie de la mer, des poiſſons, des vaiſſeaux, des fleuves & des fontaines, de la troiſieme partie du Soleil, de la Lune & des Etoiles; de la troiſieme partie des hommes; lorſqu'elles nous parlent de la naiſſance de nouveaux animaux, s'élevant du ſein de la terre ſur ſa ſurface pour en tourmenter les Habitans, comme des vers & des inſectes dégoûtans ſortent quelquefois de la chair de l'homme, & le dévorent avant ſon terme; lorſqu'elles nous parlent du changement de couleur dans les aſtres, de la tranſpoſition des iſles & des montagnes; enfin, lorſqu'elles nous peignent la combuſtion nde tous les élémens, pour nous retracer à la fin des temps les *déſordres* qui les ont fait commencer.

Mais l'homme avancé en âge non ſeulement éprouve du dépériſſement dans ſon corps; il en éprouve encore dans ſon intelligence, s'il n'a pas eu ſoin de mettre à profit les ſecours qui lui ont été offerts dans les différentes époques de ſa vie,

vie, & de coopérer au développement de ſes facultés qui ſont deſtinées à une croiſſance continuelle : ſon eſprit ſe trouve alors dans une double privation, ne jouiſſant ni des tréſors de la Sageſſe, qu'il n'a pas ſu acquérir, ni de l'activité de ſa jeuneſſe, dont l'époque eſt paſſée pour lui.

Tel eſt auſſi le ſort de l'homme général : les ſecours envoyés aux hommes ont été en croiſſant depuis l'origine des choſes juſqu'au milieu des temps, quoique l'uſage qu'ils en ont fait, n'ait pas été dans la même proportion.

Ces ſecours croiſſent également depuis le milieu des temps; parce qu'ils ont ouvert alor le ſentier de l'infini ; mais comme ils ſe ſimplifient de plus en plus, & deviennent plus intellectuels, ils ſeroient imperceptibles & inutiles pour la poſtérité humaine, ſi elle ne ſuivoit pas la même progreſſion, en ſorte qu'elle pourroit en venir à perdre de vue, même les fruits inférieurs que ces ſecours avoient commencé de lui procurer.

Peignons-nous donc les poſtérités futures accablées par les déſordres des cauſes phyſiques ; & par ceux qu'elles auront laiſſé dominer dans leur Etre intellectuel. Peignons-nous les hommes des temps à venir, perdant l'eſpérance de ſe voir renaître, & condamnés à la ſtérilité dès qu'ils toucheront au complément du nombre temporel

des hommes. Peignons-nous-les d'autant plus effrayés de cette ſtérilité qui leur préſentera l'image importune du néant, qu'ils ſeront plus tourmentés par les *actions corroſives*, leſquelles ils verront alors s'accumuler ſur eux, parce qu'il y aura moins d'individus ſur qui elles puiſſent ſe partager.

Peignons-nous ces hommes expoſés aux effroyables convulſions de la Nature, & n'ayant acquis dans leur intelligence, ni les lumieres, ni les forces ſuffiſantes pour s'en défendre, ni la réſignation pour ſe ſoumettre à celles qui ſeront inévitables.

Voyons-les tellement éloignés de leurs *appuis*, qu'ils n'en pourront plus entendre la voix ; & néanmoins cherchant encore ces *appuis* par le beſoin irréſiſtible de leur nature. Ce ſera-là cette faim & cette ſoif qui, ſelon les Prophêtes, *doivent être envoyées ſur la terre, non la faim du pain, ni la ſoif de l'eau ; mais la faim & la ſoif de la parole* : deſir d'autant plus douloureux, que ſelon les mêmes Prophètes, les hommes *circuleront par-tout pour chercher cette parole, & ne la trouveront point.*

Repréſentons-nous enfin ces hommes maudiſſant peut-être le Dieu ſuprême, tandis qu'il ne ceſſera de leur tendre la main pour les aider à paſſer ſans accident ſur le *puits de l'abyme*. Car cette

cette main bienfaisante qui n'a jamais retenu ses dons pour les enfans de l'homme, les retiendra bien moins encore dans un temps où leurs besoins seront extrêmes.

Pour comble d'affliction, les hommes de ces temps futurs appercevront à découvert le tableau des siecles, comme l'homme particulier approchant de sa fin, voit ordinairement se tracer devant lui, par des traits rapides & vifs tout le cercle de sa vie passée. Ces malheureux hommes seront déchirés de douleur, en comparant dans ce tableau des siecles l'immense & inépuisable abondance des *biens* dont la terre n'a cessé d'être comblée, avec l'horrible prostitution que la postérité de l'homme en a faite dans tous les temps: ils y verront rassemblés, d'un côté, les nombreux trésors de *vertus* qui ont été depuis l'origine des choses envoyées au secours de l'homme, & qui sont toujours à sa portée; de l'autre, il aura devant les yeux les *fruits* impurs de l'*iniquité*, qui se sont également accumulés dans le creuset du monde, & qui en ont retardé l'épurement pour un si grand nombre de ceux qui l'ont habité.

Au milieu de ces désordres, peignons-nous des hommes ignorans, *impurs*, imposteurs, cherchant à éteindre dans leurs semblables, les derniers rayons de la lumiere naturelle qui nous éclaire tous, & tâchant de se substituer dans

leur eſprit, au véritable & unique appui dont les hommes puiſſent attendre des ſecours. Peignons-nous enfin ces temps futurs, infectés des poiſons d'une doctrine de *mort* qui éloignera les hommes de leur but, au lieu de les en rapprocher. Car ce qui rendra ces aveugles Maîtres ſi dangereux, c'eſt que l'*homme criminel* étant alors plus *développé* qu'il ne l'eſt encore, il attaquera les hommes avec des *faits*, au lieu que juſqu'à préſent, on ne les a preſque attaqués que par des diſcours.

Si la poſtérité humaine a ſi peu profité des ſecours qui l'ont environnée, ſi elle n'a fait que ſubſtituer les ténebres à la lumiere, comment réſiſtera-t-elle à de ſemblables Adverſaires? On ne voit plus là qu'un affreux abyme dont l'obſcurité & l'horreur ne peuvent aller qu'en augmentant, juſqu'à ce que n'y ayant plus aucun lien viſible ni inviſible entre l'Univers corrompu & le Créateur, la diſſolution générale du Monde vienne terminer à la fois & les erreurs & les iniquités des hommes.

La Loi même donnée au milieu des temps n'a point anéanti le germe de ces déſordres que les hommes ſont toujours maîtres de produire & de multiplier. L'*Elu univerſel* n'a été chargé pendant ſa manifeſtation temporele que d'ap-

porter

porter cette Loi aux hommes & de la leur expliquer, mais non pas de l'exécuter ſans le concours de leur volonté.

Il lui ſuffiſoit donc de leur donner une idée juſte de la *ſcience Divine*, & de leur apprendre que cette ſcience n'eſt autre choſe que celle des *loix* employées par la Sageſſe ſuprême, pour procurer aux Etres libres, les moyens de rentrer dans ſa lumiere & dans ſon unité. Cette connoiſſance une fois donnée aux hommes, les temps leur ont été accordés, non pour l'oublier & la profaner, mais pour la méditer & la mettre à profit.

Quand ces temps ſeront écoulés; quand, ſelon l'expreſſion des prophetes, *les ſiecles ſeront rentrés dans leur antique ſilence* & que les *Aſtres* ayant raſſemblé leur *ſept actions* en une ſeule, leur lumiere ſera devenue *ſept fois* plus éclatante: alors à la faveur de leur clarté, l'intelligence de l'homme découvrira les *productions* qu'elle aura laiſſé germer en elle-même; alors elle ſe nourrira des propres *fruits* qu'elle aura ſemés.

Malheur à elle, ſi ces fruits ſont ſauvages, corrompus ou malfaiſans: car n'ayant point alors d'autre nourriture, elle ſera forcée de s'en alimenter encore, & d'en éprouver la continuelle amertume: car les ſubſtances fauſſes & impures, engendrées en elle par ſes déſordres, ne pouvant entrer dans la réintégration, il n'y aura

que la violente opération d'un *feu actif*, qui ait assez de force pour les dissoudre.

Malheur à l'intelligence, si elle a versé le sang des Prophetes ; non pas seulement qu'elle ait contribué à la destruction corporelle de ceux qui ont porté ce nom sur la terre, mais bien plus encore, si elle a repoussé ces *notions intimes*, ces *Actions vivantes* que la Sagesse lui communiquoit chaque instant ; lesquelles n'ayant pour but que de présenter la vérité à l'homme, afin qu'il puisse la voir comme elles la voient elles-mêmes, deviennent pour lui de véritables Prophetes dont le *sang* lui sera redemandé avec une rigueur inflexible, s'il a été assez coupable pour l'avoir répandu lui-même, assez négligent pour le laisser *couler* sans profit, assez dépravé pour en arrêter l'influence sur ses semblables !

Malheur à l'intelligence, si ne devant agir que de concert avec son Principe, elle a cependant voulu agir sans lui ; parce qu'après la dissolution de ses liens corporels, elle sera réduite encore à agir sans ce Principe, ainsi qu'elle aura fait dans le cours de sa vie terrestre !

Car telle sera la différence extrême entre notre état actuel de vie corporelle, & celui qui le doit suivre, lequel n'est encore sensible qu'à notre pensée. Nous ne connoissons pour ainsi dire ici-bas que par nos desirs, l'action vivante &

intellectuelle

intellectuelle qui nous eſt propre ; parce que pendant notre ſéjour dans la matiere, les moyens les plus efficaces de cette action nous ſont refuſés : mais au ſortir de cette matiere, lorſque pendant notre vie corporelle nous avons conſervé la pureté de nos affections, ces moyens efficaces nous environnent & nous ſont prodigués ſans meſure ; & des jouiſſances inconnues à l'homme terreſtre le dédommagent amplement des privations qu'il a ſupportées.

Or l'homme perd à la mort tous les objets, tous les moyens, tous les organes qui ſervoient d'aliment & de canal au crime : & ſi pendant ſa vie corporelle, il a nourri dans lui des penchans faux & des habitudes d'erreur, il ne lui reſte, lorſqu'il eſt ſéparé de ſon enveloppe, que le déſordre de ſes goûts & de ſes deſirs corrompus, avec l'horreur de ne pouvoir plus les accomplir.

Ainſi donc la ſituation future de l'Impie ſera d'autant plus affreuſe que l'enveloppe matérielle qui nous cache aujourd'hui la lumiere étant diſſoute, il verra le *flambeau vivant* de la vérité ſans pouvoir s'en approcher ; & ceci a été prédit d'avance dans l'Univers temporel, par les *ſatellites* de *Saturne*, qui, circulant autour de l'anneau dont cet aſtre occupe le centre, ne peuvent pénétrer dans ſon enceinte.

Nous

Nous en avons encore un tableau sensible dans plusieurs substances élémentaires. Lorsqu'elles ont subi les différentes opérations du feu, elles se vitrifient, & acquierent une transparence qui nous laisse appercevoir la lumière dont elles nous tenoient auparavant séparés. De même après les différentes *actions* des Etres destinés à accomplir les desseins du Créateur dans l'Univers, ils se dégageront par les *vertus* d'un *Feu* supérieur, de toutes les substances de leur Loi temporelle, lesquelles ne sont qu'impuretés relativement au premier état dans lequel ils ne devoient jamais cesser d'être. Alors ils prendront une clarté vive; ils formeront autour de l'Impie, une barriere lumineuse au travers de laquelle sa vue intellectuelle pourra pénétrer, mais que lui-même ne pourra jamais franchir tant que sa volonté demeurera impure, & qu'il n'aura pas vomi jusqu'à la derniere goutte, le breuvage d'iniquité dont il aura été forcé d'éprouver toute l'amertume & l'horreur pendant la durée des siecles.

C'est-là que se trouvera le complément *d'un temps, des temps, & de la moitié d'un temps.* Car après l'enfantement universel, il y aura un *délivre* comme dans les enfantemens particuliers; & c'est le *demi-tems* de *Daniel.*

Or d'après l'idée que nous avons donnée de la volonté, il est impossible de fixer d'autre terme à

cette

cette privation, ou à ce *demi-temps*, que celui que l'Impie ſe ſera fixé lui-même ; car comment nombrer alors la durée de ſes actes ? Il faudroit qu'ils puſſent ſe comparer avec le temps, & la *meſure* du temps ſera briſée.

Mais parce que l'Impie ſera près de la lumiere, & qu'il ne pourra pas en jouir, ſes pâtimens ſeront inconcevables. Il connoîtra ces pleurs & ces grincemens de dents auxquels il a été fait alluſion dans l'ouvrage déja cité, par le nombre *cinquante-ſix* ; attendu que cette expreſſion repréſente à la fois, & le Principe de l'idolâtrie, & la borne qui le ſéparera du ſéjour de la perfection.

Etant donc exclus de l'ordre & de la pureté, l'horreur & le déſeſpoir ſeront ſa vie ; la fureur & la rage ſes ſeules affections, juſqu'à ce qu'étant réduit à déchirer ſes *flancs* pour ſe *nourrir*, & à *étancher ſa ſoif* dans ſon propre *ſang*, il dévore lui-même la corruption dont il s'eſt infecté, & qu'il en faſſe paſſer la ſource toute entiere par les *ardeurs de ſon propre feu.*

Si au contraire l'homme n'a reçu & n'a cultivé en lui que des *germes* ſalutaires & analogues à ſa vraie nature ; s'il a été aſſez heureux pour arroſer quelquefois de ſes larmes cette *plante fertile* que nous renfermons tous en nous-mêmes ; s'il

s'il a compris qu'il devoit porter comme tous les Etres, les ſignes caractériſtiques de ſon Principe, & que nul autre que le premier de tous les Principes ne pouvoit lui avoir donné l'exiſtence; s'il a deſiré de reſſembler à ce Principe, en ſe conformant à ſes *images* envoyées dans le temps; s'il a eſſayé de le faire connoître à ſes ſemblables, en les aimant comme il les aime, en tolérant leurs égaremens comme il les tolere, en ſe tranſportant par la penſée juſques dans ces temps de calme & d'unité où les déſordres ne l'affecteront plus; enfin, s'il a tâché de traverſer cette ténébreuſe demeure, ſans faire alliance avec les *illuſions* qui la compoſent; n'ayant pris dans ce paſſage laborieux, que ce qui pouvoit *étendre* ſa propre figure & non la défigurer; alors il cueillera des fruits dont le *goût*, la *couleur* & le *parfum* flatteront les ſens intellectuels de ſon Etre, en même temps qu'ils en vivifieront continuellement toutes les facultés. Rien ne le ſéparera de ces ſpheres ſupérieures dont les ſpheres viſibles ne ſont que d'imparfaites images, & dont le mouvement dirigé ſelon les rapports inaltérables enfante la plus ſublime harmonie, & tranſmet les accords Divins à l'univerſalité des Etres.

« Là, comme les Anges dans le Ciel, il ne ſera pas marqué du nombre de réprobation exprimé

aujourd'hui

aujourd'hui par la différence des ſexes ; parce que le *Principe animal*, celui dont l'action génératrice & conſtitutive porte ſpécialement ſur la production des ſexes, ſera retourné vers ſa ſource, & n'agira plus matériellement. Il y aura cependant des corps, mais comme ces corps ſeront animés par une action plus vivante que celle de la matiere, ils n'auront de caractériſées que les parties de notre forme qui ſervent de ſiege à l'eſprit, & qui le manifeſtent, ou celles qui peuvent être employées à l'*exercice pur* de ſes fonctions ».

Toutes les ſciences, toutes les *vertus* des Agens que la Sageſſe Divine a prépoſés pour le ſoutien & l'inſtruction de l'homme, depuis l'origine du déſordre, deviendront ſon partage : il aura leur force, leur zele pour le regne de la vérité, leur intelligence pour la comprendre, & leur pureté pour en jouir.

Ayant laiſſé loin de lui les allégories & les emblêmes, il reconnoîtra intuitivement ces mêmes *vertus* que la charité a détaché de leur Principe pour venir guider & contenir l'homme juſques dans le lieu de ſa laborieuſe expiation. Elles jouiront en lui du fruit de leurs travaux : il jouira en elles de ce plaiſir inexprimable de pouvoir toucher & bénir des mains bienfaiſantes. Comme ils ſeront dégagés les uns & les autres, de

ces ſollicitudes & de ces actes douloureux, auxquels la Loi du temps les aſſujettit encore, ils porteront avec ſécurité leurs *yeux* pleins de joie & d'attendriſſement vers la ſource dont ils auront reçu toutes leurs jouiſſances ; & ſe revêtant de la ſimplicité de leur *premier caractere*, ils auront droit de *porter la main* à l'encenſoir, & d'offrir chacun ſelon leur *meſure* & leur *nombre*, des *parfums* purs & volontaires à celui qui leur aura fait goûter la paix *ſacrée* & les *virtuelles* délices de la vérité.

On ſait que les témoignages univerſels des Peuples s'accordent ſur cette Doctrine conſolante. Si tous les Peuples ont leur *Minos*, ſi tous ont l'idée de ſon redoutable Tribunal, & celle du *Tartare* où les hommes coupables paſſeront des jours d'horreur & de ténebres, ils ont auſſi celle de ces champs fortunés où les Etres vertueux & paiſibles, jouiront ſans trouble & ſans allarmes, du fruit des heureux dons qu'ils auront répandus ſur la terre.

L'homme pur pourra donc alors recouvrer l'accès de ce *Temple impériſſable* dont il devoit publier les merveilles, & dont le crime l'a fait bannir. Il approchera de l'*Arche ſainte*, ſans craindre d'en être renverſé, parce que plus puiſſante que celle dont les Traditions des Hébreux nous ont parlé, elle ne laiſſera entrer

dans

dans ſon enceinte que ceux qu'elle aura purifiés.

Là, aucun Etre ne ſera expoſé à la punition d'Oza, parce que cette *Arche ſainte* eſt le dépôt de la clémence & de la vie; & comme elle eſt à la fois le *centre*, le *germe*, & la *ſource* de toutes les *Puiſſances*, il ſera à jamais de toute impoſſibilité que l'homme ſe voie admis à ſon culte, ſans qu'elle-même lui ouvre ſon Sanctuaire.

Le Grand-Prêtre de la Loi antérieure au temps, le même qui a préſidé inviſiblement aux Cultes de tous les Peuples de la terre, puiſqu'il n'en eſt aucun qui n'annonce des traces de la vérité; le même qui a dû préſenter aux hommes, au milieu des temps, le tableau de leur Etre, & la réunion de toutes les *vertus* Divines que le crime avoit fait ſubdiviſer pour nous, ſera auſſi celui qui préſidera à ce culte futur & poſtérieur au temps, puiſqu'étant le ſeul Agent univerſel de la Sageſſe ſuprême, il peut ſeul diſtribuer l'univerſalité des graces qu'elle deſtine à tous ſes enfans.

Il habitera donc au milieu des Lévites choiſis, qui comme lui ayant vaincu la corruption, ſeront jugés dignes de remplir dans le Temple les fonctions ſaintes. Là, il les verra apporter ſans relâche autour de lui, les offrandes de leurs louanges & de leur amour; & verſant lui-même

ſur

ſur ces offrandes ſon *onction vivifiante*, il en fera exhaler des parfums odorans & *nombreux*, qui répandront la ſainteté dans toute l'étendue de cette auguſte enceinte.

Ces parfums ſe ſuccédant avec une abondance intariſſable, s'éleveront juſqu'à la ſource premiere de toute vie & de toute intelligence ; & cette ſource inépuiſable, toujours pénétrée par leur activité, s'entr'ouvrira toujours, pour laiſſer avec la même abondance & la même continuité, découler juſques dans l'ame des hommes, les douceurs de ſa propre exiſtence. Ainſi l'homme pourra ſe nourrir à jamais de la *vie* de ſon modele ; ainſi le grand Etre pourra ſe contempler éternellement dans ſon image, parce qu'en la régénérant ſans ceſſe lui-même, il lui donnera par-là, le droit ſublime d'être le ſigne ineffaçable de ſon Principe.

Enfin chacun des hommes jouira, non-ſeulement du don qui lui ſera propre, mais il pourra encore participer à ceux de tous les Elus qui compoſeront l'*aſſemblée* des Sages ; comme ici-bas les différens hommes en ſe rapprochant, pourroient multiplier réciproquement leurs *vertus*, ſe nourrir chacun de celles qui brillent dans leurs ſemblables, répandre dans tous le *talent* d'un ſeul, faire germer dans un ſeul les *talens* de tous : & tel ſera l'état futur de cette communication

nication mutuelle, par laquelle tous les hommes uniſſant leurs jouiſſances à celles du grand Etre & de toutes ſes productions, feront que tous les individus vivront dans le même Etre, & le même Etre dans tous les individus.

Ce culte futur ne reſſemblera donc point à ces ſacrifices rigoureux & ſanguinaires, qui ſont rapportés dans les Livres Hébreux pour faire connoître ſenſiblement à l'homme la ſévérité de la juſtice, & pour lui rappeller la *ſéparation* pénible qu'il eſt continuellement obligé de faire ici-bas de toutes les *ſubſtances étrangeres* à ſa vraie Nature, s'il ne veut pas reſter dans l'illuſion & la mort.

Ce culte ſera même ſupérieur au culte temporel, à cette Loi de grace établie par le Régénérateur univerſel, où il doit y avoir encore des temps, des intervalles, des objets mixtes & paſſagers : car alors il n'y aura plus de *différentes ſaiſons ;* plus de *levant*, plus de *couchant* pour les *Aſtres* qui nous éclaireront ; plus de paſſages de la lumiere aux ténebres ; plus de momens marqués pour la *priere* de l'homme, ni de momens auxquels ſes beſoins ou ſes ſouillures l'obligent de la ſuſpendre.

Ceux qui feront admis aux ſacrifices, ne seront pas même gênés par la diverſité de leur langage, l'ordre univerſel étant lié à l'uniformité

de toutes les langues, & le Principe ſuprême étant ſi majeſtueux qu'il ne faut rien moins que la réunion des *voix* de tous les Etres pour le célébrer.

Ainſi donc tous les Sages enſemble, au même inſtant, près du même Autel, & ſans jamais ceſſer, pourront lire ſans trouble & ſans défiance dans le *Livre éternel* toujours ouvert devant leurs yeux, LES NOMS SACRÉS QUI FONT COULER LA VIE DANS TOUS LES ETRES.........!

22.

HOMMES de paix, hommes de desir, telle est la splendeur du Temple dans lequel vous aurez droit un jour de prendre place. Un tel privilege doit d'autant moins vous étonner qu'ici-bas vous pouvez poser les *fondemens* de ce Temple, que vous pouvez commencer à l'*élever*, que vous pouvez même l'*orner* à tous les instans de votre existence.

La nature entiere vous en offre l'exemple : lorsque les végétaux sont semés dans la terre, lorsque les animaux sont dans le sein de leur mere, tous travaillent & emploient continuellement leur action à changer leur état grossier & informe, en une maniere d'être active, libre, & rapprochée de la perfection qui leur est propre.

Mais pour avoir droit à cette sublime attente, sondez souvent votre Etre, afin de vous assurer qu'il ne respire que pour le regne de la vérité & non pour le vôtre : c'est-là cette boussole du Sage, ce pacte qu'il doit faire sans cesse avec lui-même. Conservez toujours une assez noble

idée du Principe qui vous anime ; pour croire qu'après celui qui vous a donné l'exiſtence, il n'eſt rien pour vous de ſi reſpectable que vous-même. Ce ſera un rempart qui vous défendra des approches, non ſeulemeut de tout ce qui eſt oppoſé à votre nature, mais encore de tout ce qui n'en eſt pas digne, & qui n'a pas des rapports vrais avec vous.

Les hommes étant l'expreſſion des facultés du grand Principe, chacun d'eux eſt marqué plus ſpécialement par l'une de ces facultés ; mais quoiqu'il doive plus naturellement manifeſter les propriétés qui y ſont analogues ; quoique tous ſoient aſſujettis à éprouver ici-bas des lenteurs, à parcourir différentes progreſſions & différens degrés dans l'acquiſition & le développement du don qui leur eſt propre ; néanmoins, tenant par leur eſſence au Principe univerſel des Etres, ils ont tous des rapports avec l'univerſalité de ſes *vertus* & de ſa lumiere, mais d'une maniere proportionnée à la ſphere qu'ils habitent, & à l'infériorité de la production relativement à ſon Principe générateur.

Dès-lors ſi l'homme parvenu à l'âge mûr eſt encore étranger à quelque ſcience, à quelque lumiere, s'il eſt inacceſſible à quelque *jouiſſance* pure, honnête, naturelle & vraie, ce n'eſt pas un homme complet ; car la *connoiſſance* & le bonheur ne ſont autre choſe que l'application,

tion, de *l'uſage actif & vivant des vertus* ſuprêmes, aux différens objets, aux différentes claſſes, aux différentes ſituations où il peut ſe trouver. Ainſi l'*homme malheureux* eſt comme mort, puiſqu'il ne connoît pas la *vie*; l'*homme ignorant* eſt un malade & un infirme qui n'eſt devenu tel que pour n'avoir pas exercé ſes forces; enfin l'*homme miſantrope & ſans charité* eſt un lâche & un impie, puiſqu'il ne fait pas uſage *de ce qui eſt en lui* pour vivifier ce qui lui répugne, & qu'il n'a pas aſſez de confiance en ſon Principe pour croire que ce Principe en ait la force quand il l'appellera à ſon ſecours.

Oh! hommes, j'eſſayerai de vous préſenter ici quelques moyens préſervatifs, pour vous garantir de ces écarts & des malheurs qui en ſont la ſuite.

Souvenez-vous que, ſelon l'enſeignement des Sages, les choſes qui ſont en haut ſont ſemblables à celles qui ſont en bas; & concevez que vous pouvez concourir vous-même à cette reſſemblance, en faiſant en ſorte que les choſes qui ſont en bas ſoient comme celles qui ſont en haut. Là on eſt ſimple & pur comme le Principe qui a tout en lui. Là regnent l'ardeur & le zele pour que *les Loix du Temple* ſoient intactes & à jamais honorées de la vénération des Etres. Là enfin, des

vœux & des desirs brûlans ne cessent de s'exhaler devant le Trône de l'ÉTERNEL, soit pour implorer sa clémence envers les malheureux prévaricateurs, soit pour célébrer ses *vertus* & ses bienfaits. Apprenez donc dans ces actes sublimes, le *ministere* qui vous est confié: les Agens qui les exercent ne font que vous tracer vos obligations, & vous n'auriez pas la *faculté de lire* en eux, si vous n'aviez celle de les imiter.

« Ne négligez pas les secours de la terre sur laquelle vous marchez, elle est la vraie corne d'abondance pour votre état actuel; & ce n'est pas sans raison qu'elle est regardée par quelques observateurs, comme contenant un *aimant* énorme dans son sein; car elle est en effet le point de ralliement de toutes les *vertus* créées. Elle est même en quelque sorte, le réservoir de la vraie fontaine de Jouvence, dont la Fable nous a transmis tant de merveilles; puisque c'est en elle que se prépare la substance qui sert de base & de premier dégré à la régénération, ou à la renaissance de tous les Etres. Enfin elle est le creuset des ames autant que celui des corps; heureux celui qui saura en découvrir les propriétés! car ne pas connoître les choses par elles-mêmes, c'est ne rien savoir; & il ne suffit pas de croire que tout se tient, que tout est actif, il faut chercher à s'en assurer & à le sentir ».

« Vous

“ Vous apprendrez alors ce que c’eſt que d’aider la terre à *Sabbathiſer*, & pourquoi les Hébreux mériterent tant de reproches pour avoir négligé ce devoir pendant qu’ils habiterent la terre promiſe. Car dans le *phyſique actif* il en eſt de même que dans le phyſique paſſif, où nous voyons que ſi l’homme ne prête ſes ſoins à la terre par la culture, elle ne rend que des végétations groſſieres & ſauvages ”.

“ Les propriétés de l’eau ne vous ſeront pas moins utiles à connoître, parce qu’étant la mine de tous les ſels, & contenant en elle tous les germes de corporiſation, elle eſt en principe & en puiſſance, ce que la terre n’eſt qu’en acte, comme étant une matiere déja déterminée. Vous y verrez que la couleur verte eſt particuliérement affectée au regne végétal qui n’eſt que l’expreſſion des principes de l’eau, & qui tient parmi les trois regnes le rang intermédiaire que l’eau tient parmi les trois élémens, & le verd parmi les ſept couleurs de l’arc-en-ciel ”.

“ Ne dédaignez pas d’obſerver que ſur toute la ſurface du globe terreſtre, l’eau eſt toujours plus baſſe que les terres qui l’environnent, quoique par ſa nature fluide & volatile elle ſoit deſtinée à être plus élevée : vous verrez dans cette image phyſique une repréſentation naturelle & ſenſible du rang inférieur que toutes les

vertus occupent aujourd'hui pour venir à votre ſecours, tandis qu'elles ſont faites pour dominer ſur toutes les régions „.

“ Vous pourrez auſſi conſidérer l'eau ſous un autre point de vue, ſavoir, par rapport aux déſordres qu'elle a cauſé ſur la ſurface terreſtre, parce que dans le ſenſible tous les types ſont doubles, & que celui de l'eau porte ſpécialement ce nombre. En comparant donc les différens endroits qu'elle a ſubmergés, avec ceux qu'elle laiſſe à découvert ; en conſidérant, dis-je, la figure extérieure de notre globe, ſur lequel l'eau & la terre ſont ſi diverſement mêlangés, vous pourrez étendre vos lumieres ſur les effets progreſſifs, généraux & particuliers du crime[1], & ſur le véritable état de la Géographie intellectuelle, ancienne, préſente & future. Mais ſur cet article, ainſi que ſur tous ceux de ce genre, ne vous tenez point au premier apperçu. Plus les découvertes ſont ſuſceptibles d'être étendues, plus il eſt important de ne les adopter qu'avec beaucoup de précaution & de prudence „.

“ Enfin les propriétés du feu, ſi vous avez le bonheur d'en acquérir la connoiſſance, vous paroîtront préférables à toutes les autres forces élémentaires, parce qu'alors vous toucherez la racine même du grand arbre temporel, auquel tiennent

tiennent tous les phénomenes physiques, & par où coule la sêve qui anime & nourrit tous les Agens sensibles. Et pour vous retracer avec certitude le véritable rang de cet élément sur les deux autres, observez que le Soleil est toujours lumineux par lui-même, & dans tous les sens, tandis que la Lune & la terre n'ont qu'une lumiere d'emprunt, & que la moitié de leur surface est toujours ténébreuse ,,.

" Si vous voulez ensuite juger de l'état pénible & dégradé de l'homme ici-bas, tant par rapport aux connoissances élémentaires que relativement aux connoissances supérieures qu'elles représentent, vous remarquerez que de ces trois Agens destinés particuliérement à notre instruction, le Soleil a toujours son plein pour nous, quand il se montre à nos yeux; la Lune ne l'a qu'une fois par mois; & la terre ne l'a jamais, puisque nous n'en pouvons découvrir qu'un horison très-borné.

" Mais pour ranimer votre espérance au milieu des privations que vous subissez, faites attention qu'à l'exemple de l'action universelle de la *vie*, tous les fluides quelconques, aquatique, igné, magnétique, électrique, tendent toujours à recouvrer leur équilibre, & à se porter dans les lieux où ils manquent. Faites attention que l'air le plus grossier, le plus concentré dans les corps matériels,

matériels, eſt toujours en correſpondance avec l'air de l'athmoſphere ; que cet air paſſe continuellement dans nos corps, & pénetre juſqu'à nos plus petits vaiſſeaux : mais que lorſqu'il ſe *ſenſibiliſe*, pour ainſi dire, & qu'il ſe modifie ſelon toutes nos ſituations, & ſelon tous les états de notre forme, il ne ceſſe pas pour cela de garder ſa commnication avec l'air le plus pur, le plus libre, & le plus délié de l'éthérée „.

“ Si toutes ces connoiſſances élémentaires vous paroiſſent indifférentes, c'eſt que vous n'auriez pas encore ſaiſi l'enſemble & l'univerſalité de l'empire de l'homme. Mais lés Sages de tous les temps les ont recherchées ſoigneuſement, & les ont regardées comme un bien qui fait partie de leur domaine, & comme une route favorable pour monter à des dégrés plus élevés. Ces mêmes Sages ont été trop prudens pour vouloir marcher dans une pareille carriere ſans avoir des loix & des regles conſtantes ; parce qu'ils ont ſenti qu'il ne devoit rien y avoir d'arbitraire dans le culte que l'homme eſt chargé d'exercer ſur la terre „.

“ C'eſt ici où les nombres ſenſibles exercent merveilleuſement leurs droits, en claſſant dans un ordre exact toutes les propriétés de toutes les régions, de tous les regnes, de toutes les eſpeçes, & de tous les individus de l'Univers élémen-

taire,

taire. C'eſt ici où l'on peut commencer à acquérir une connoiſſance certaine des Loix initiales, médianes, & *terminatives* de toutes les choſes corporelles, parce que ces choſes étant mixtes ſont ſuſceptibles de décompoſition, & d'analyſe, & que le nombre de leurs Principes conſtitutifs eſt analogue au nombre de toutes leurs actions, ſoit primitives & d'origine, ſoit d'exiſtence & de durée, ſoit de dépériſſement & de deſtruction „.

" Enfin ce ſont ici que ſe font les premieres applications du vrai ſens du mot *initier* qui dans ſon étymologie latine veut dire *rapprocher*, *unir au principe*; le mot *initium* ſignifiant auſſi-bien *principe* que *commencement*. Et dès-lors rien de plus conforme à toutes les vérités expoſées précédemment, que l'uſage des initiations chez tous les Peuples, rien de plus analogue à la ſituation & à l'eſpoir de l'homme que la ſource d'où deſcendent ces initiations, & que l'objet qu'elles ont dû ſe propoſer par-tout, qui eſt d'annuller la diſtance qui ſe trouve entre la lumiere & l'homme, ou de le rapprocher de ſon *principe* en le rétabliſſant dans le même état où il étoit *au commencement* „.

" Lorſque tous les Agens ſenſibles dont je viens de parler, auront conſommé par leur activité les ſubſtances impures qui ſouillent vos organes

ganes matériels ; lorſqu'ils vous auront *régénéré corporellement* par leur propre vie, & qu'ils auront ainſi contribué à laiſſer reprendre à vos facultés intellectuelles, l'équilibre & l'agilité proportionnée à votre ſituation infirme & douloureuſe ; portez vos regards ſur ces *vertus* éparſes & ſubdiviſées de tous les Etres d'un autre ordre qui ont été les prédéceſſeurs de l'époque de l'intelligence comme en étant les Agens & les Miniſtres. Tâchez, en mettant conſtamment à proffit les penſées qu'ils vous envoient, de vous rendre aſſez analogue à eux, pour faciliter le rapprochement de leur eſſence & de la vôtre. Par cette union, ils vous convaincront de nouveau & phyſiquement, que vous êtes deſtinés à les contempler dans leur enſemble & dans leur unité, & ils vous confirmeront la certitude de toutes les connoiſſances élémentaires dont vous aurez fait antérieurement la découverte & l'acquiſition, parce que le même Principe qui a produit les Etres & les Agens de toutes les claſſes, les dirige & les gouverne tous par une ſeule & même Loi „.

“ Auſſi dans la même région, dans le même fait, dans le même phénomene où vous aurez apperçu une vérité naturelle élémentaire, ſoyez aſſurés, ſi vous faites à propos uſage de vos facultés, que vous trouverez une vérité naturelle intellectuelle ;

intellectuelle ; ſoyez ſurs que vous appercevrez dans cette nouvelle claſſe, le même plan que dans la claſſe précédente, que même vous y reconnoîtrez des propriétés analogues & tendant au même but, parce que tout ſe tient, tout ſe touche, tout eſt un dans les moyens comme dans l'objet que l'Auteur des choſes s'eſt propoſé. C'eſt ainſi que dans l'homme les organes corporels qui manifeſtent les fonctions animales les plus parfaites, telles que celles qui s'operent dans la tête & dans le cœur, ſont également le ſiege des plus beaux traits de ſon Etre immatériel, ſavoir de l'amour & de l'intelligence „.

“ Enfin, non ſeulement il n'eſt aucun fait phyſique qui ne ſoit voiſin d'une vérité intellectuelle ; mais il n'en eſt aucun dans les grands phénomenes, & dans le jeu des grands reſſorts de l'Univers qui ne ſoit le pronoſtic de l'une de ces vérités, & qui ne l'annonce telle qu'elle doit arriver dans ſon temps : de façon que cet Univers matériel, conſidéré ſous un tel aſpect, eſt pour l'homme intelligent une véritable prophétie „.

Ces Agens ſupérieurs, ſervant d'intermédiaires entre les objets phyſiques & les objets Divins, vous retraceront par leur action, la vraie deſtination de l'homme, & la vraie place qu'il devroit

devroit occuper ; c'eſt-à-dire , qu'il vous expoſeront par eux-mêmes les véritables rapports qui exiſtent entre Dieu , l'homme & l'univers. D'un côté ils vous repréſenteront la multitude & la ſubdiviſion de toutes les choſes élémentaires & inférieures , qui par la raiſon de leur nombre & de leur multiplicité , n'offrent en elles que confuſion & dépériſſement. De l'autre , par leur union mutuelle & générale , & par leur parfaite correſpondance , ils vous convaincront de l'unité du Principe ſuprême. Ils vous montreront par leur hanmonie univerſelle , que l'unité eſt le ſeul nombre en qui repoſent tous les dons que nos beſoins ne ceſſent d'appeller ſur nous , dons que tous les hommes de la terre ſans exception pourſuivent par des mouvemens ſecrets dont ils ne ſont pas maîtres.

Ils vous feront connoître que ſi à leur exemple nous nous tenions conſtamment en aſpect de cette unité , c'eſt-à-dire , ſous notre ligne ſupérieure & Divine , il deſcendroit ſur nous une *ſubſtance pure & fixe* de force & d'action , qui s'amaſſant autour de nous y formeroit une *baſe* plus ou moins grande , plus ou moins vaſte , ſelon que nous ouvririons plus ou moins nos *canaux immatériels* propres à s'en abreuver.

L'homme étant plus ſouvent ici-bas le type du mal que celui du bien , juſtifie cette vérité par

par des exemples funeſtes, au lieu de la juſtifier par des exemples conſolans : auſſi, ce que nous éprouvons le plus fréquemment, c'eſt que la *baſe* dont je viens de parler diminue pour nous à meſure que nous reſſerrons les *canaux intellectuels* qui ſont comme les ſens de notre eſprit; & lorſque nous interceptons tout à fait la communication, notre *centre intellectuel* ne recevant plus cette ſubſtance qui devoit former ſa baſe, chancele ſur lui-même, ſe renverſe, & ſe voit expoſé à la révolution des circonférences inférieures & horiſontales, qui l'entraînent & le font errer ſelon leurs loix déſordonnées : " c'eſt ce que les juſtices humaines ont repréſenté par l'uſage où elles ſont de jetter aux vents les cendres des criminels ".

Au contraire ces Agens purs & intermédiaires, ne pouvant offrir que les types du bien, doivent nous faire connoître que ſi ne nous fermions aucun de nos *canaux immatériels*, nous verrions notre *baſe* s'étendre à une diſtance immenſe, & acquérir peut-être aſſez d'étendue pour convertir l'Univers entier.

Nous ne pouvons même en douter, en réfléchiſſant à notre deſtination primitive, & en nous ſouvenant que telle étoit la majeſté de l'homme, qu'il ne lui falloit rien moins que toutes les *vertus* de l'Univers pour le contenir & lui

lui servir de siege ; de même que dans son état actuel, la forme corporelle dans laquelle il est emprisonné, ne pourroit embrasser & soutenir son Etre intellectuel dans l'étendue de toutes ses facultés, si elle n'étoit la plus réguliere de toutes les formes, & l'abregé le plus ressemblant du grand Univers.

Ce n'est donc que d'une *base* aussi étendue, & d'un appui aussi solide ; ce n'est, dis-je, que de l'union générale, & du vaste assemblage de tous ces Agens purs & intermédiaires qui, planant au dessus du monde sensible, tendent à vous séconder, à vous défendre, à vous environner, que vous pouvez vous élever comme eux avec sécurité, & avec une véritable lumiere, jusqu'à cette *Unité* universelle qui les domine, & qui les vivifie tous.

Dès-lors, ces mêmes Etres purs & intermédiaires, vous apprendront que l'Agent dépositaire de cette unité, portant en lui la vie & la clarté, peut produire en vous, comme il le fait en eux, la force & la paix qui lui sont propres ; car la plus belle de ses vertus est le desir de les partager toutes avec vous.

Ainsi cet Agent étant le mobile de tous les dons & de tous les secours qui peuvent parvenir dans votre région, deviendra celui de tous les mouvemens de votre Etre, lorsque toutes

vos

vos facultés diſpoſées par vos deſirs, « par la terre, par l'huile, par le ſel, & par le feu » auront recouvert le degré de pureté qui leur eſt néceſſaire pour vous faire ouvrir les premieres portes du Temple, & pour vous y faire adopter par les *Guides* fideles qui doivent vous tranſmettre ici-bas les *vertus* du Sanctuaire, juſqu'à ce que vous ayez acquis le droit & le pouvoir de les aller puiſer vous-même à leur ſource.

Reconnoiſſez donc que depuis le degré le plus inférieur, juſqu'au plus ſupérieur, vous pouvez eſpérer des ſecours à tous les pas que vous avez à faire pour parcourir la carriere & vous réhabiliter dans les droits de votre origine.

Reconnoiſſez auſſi qu'il eſt aucun de ces ſecours qui puiſſe être étranger à cet Agent univerſel qui a du fixer l'époque de l'intelligence, & apporter aux hommes le complément de toutes les *vertus* & de toutes les lumieres. Comme ſon eſſence eſt inhérente au centre même d'où proviennent toutes les eſſences, tous *les faits purs*, tous *les appuis*, rien de ce qui s'opere en bien, ne peut s'opérer ſans ſon attache, & ſans qu'il en ſoit le principe médiat, ou immédiat.

Ainſi lorſque vous vous occuperez à attirer ſur vous les *vertus* diverſes de ces Etres immatériels chargés de réactionner votre penſée, ce

seront les secours de cet Agent suprême que vous recevrez, puisque ces Etres n'en sont que les organes & les administrateurs. Lors même que vous ne vous exercerez que sur des objets élémentaires, si vous sentez étendre vos connoissances & vos *forces*, soyez sûr que c'est encore lui qui opere par eux les succès que vous obtenez, comme c'est lui qui opere à tout moment leur existence, & tous leurs actes réguliers.

Il n'est donc point d'œuvre pure, de quelque genre qu'elle soit, où vous ne puissiez reconnoître sa puissance, & pour ainsi dire, communiquer avec lui. La seule différence qui distingue ces diverses opérations, c'est que dans les unes il agit par de simples émanations actives, & que dans les autres il agit par des émanations intelligentes; que par les unes, il préserve, il anime, il instruit, & que par les autres il renouvelle, il éleve, il sanctifie. Mais dans cette diversité d'actions, & sous les noms de *préservateur*, d'*instructeur*, de *rénovateur*, de *sanctificateur*, vous ne pouvez vous dispenser de voir le même Etre, le même Agent suprême & universel, par qui tout se meut, par qui tout existe, & qui ne se revêt de ces différens caracteres que pour mieux subvenir à tous nos besoins, à toutes nos situatinos, & pour

remplir dans toute leur étendue les vastes desseins qu'il a sur nous.

Car il ne faut pas oublier que si les hommes étoient attentifs & soigneux de se prêter aux vues de la sagesse, ils verroient, chacun en particulier, s'opérer en eux, & par rapport à eux, le même ordre de faits, la même suite de manifestations que nous avons reconnu précédemment s'être operées en général, sur toute notre espece pour l'accomplissement du *grand œuvre.*

Si par ces voies médiates & sécondaires, vous pouvez en quelque sorte recevoir toujours les secours du suprême Agent, qui dans toutes les époques a été l'artisan & le soutien de ce grand œuvre, & goûter sans cesse des consolations particulieres, il vous est facile de juger ce que seroient vos jouissances & vos succès, si par votre confiance dans ces secours & ces consolations, vous vous éleviez assez pour être étayé immédiatement de sa propre puissance.

Lors donc que vos maux deviendront trop pressans, quand les *eaux* de votre obscure demeure seront prêtes à vous inonder, & même quand les ténebres de l'ignorance vous paroîtront pénibles & insupportables, demandez par lui à la *SAGESSE* quelques rayons de son feu pour les dissiper. Pourroit-elle sans s'oublier elle-même, ne pas se rendre aux

vœux

vœux de ſa propre ſubſtance, & aux *vertus* de celui ſur qui repoſent à la fois ſon NOMBRE & ſon NOM. Demandez, dis-je, par lui à la Sageſſe qu'elle ſupplée elle-même à votre impuiſſance, qu'elle mette ſa penſée à la place de votre penſée, ſa volonté à la place de votre volonté, ſon action à la place de votre action, ſes paroles mêmes à la place de vos paroles, & quand elle aura ainſi renouvellé tout votre Etre, quand elle vous aura rendu invincible & incorruptible comme elle, elle ne pourra refuſer vos offrandes, puiſque ce ſeront ſes propres dons que vous lui préſenterez.

Par-là elle ne laiſſe plus de terme à vos eſpérances, par-là elle aſſure la force à votre Etre s'il eſt languiſſant, l'abondance s'il eſt dans la diſette, la ſcience s'il eſt ignorant ; bien plus, elle lui aſſure la vie & la lumiere, quand même il ſeroit mort & enſeveli au plus profond des abymes. Car ſi ce Principe ſuprême a pu par ſes facultés actives enfanter l'harmonie des Etres ſenſibles, & par ſes facultés penſantes produire votre Etre intelligent, comment lui ſeroit-il plus difficile de régénérer vos *vertus* que de leur avoir donné l'exiſtence ?

FIN.

